

Dans la même collection:

Busch W.: Un chant dans le chaos

Hambraeus A.: Le pasteur d’Uddarbo

Morrow H.-W.: Splendeur de Dieu

De Pauli E.: L’ermite

Du même auteur:

Terre de bagne. 1930. Editions la Renaissance moderne, Paris.

Réédité par Altis, Paris.

Le salut des parias (épuisé). 1938. N. R. F.

Conquête en terre de bagne. 1948. Editions Altis.

(Traduit en anglais, allemand, néerlandais, portugais, suédois, norvé­

gien)

Christ en terre de bagne, 1969, Editions Comaz, Yverdon.

En anglais:

Devil’s Island. 1939. Hodder et Stoughton, Londres.

Conquest of Devil’s Island. 1953. Max Parrish, Londres.

Diffusion Delachaux & Niestlé

En Suisse: 4, rue de l’Hôpital, 2001 Neuchâtel

En France: Succursale, 32, rue de Grenelle, F-75007 Paris

En Belgique: Succursale, 31, av. Paul-de-Jaer, 1060 Bruxelles

Au Canada: Librairie Liaisons-Verdun Ltée

4900 avenue Verdun, Montréal 204, Qué

**MAJOR PÉAN**

A-DIEU-VAT!

Editions Delachaux & Niestlé SA

© Editions Delachaux & Niestlé SA, Neuchâtel (Switzerland), 1973

INTRODUCTION

«Si vous voulez aller vous promener dans la ville, voici deux dollars an­

tillais pour prendre un café ou un thé ou manger une glace. Surtout ne

vous perdez pas. Quand vous voudrez rentrer, demandez votre chemin

avec seulement ces mots: l’Armée du Salut, s’il vous plaît.»1

Ainsi s’exprimait le chef de poste salutiste de Trinidad à l’adresse

de deux évadés du bagne, dont l’un devait devenir célèbre: Henri

Charrière, alias PAPILLON.

Je ne connais personne qui, après s’être perdu comme Papillon,

fit en deux ans une fortune fabuleuse, ce qui ne l’empêcha pas de tré­

passer la troisième année.

Le phare qui balise l’entrée du port de Cayenne se nomme: l’Enfant

perdu et les îles où étaient internés les fortes têtes: les îles du Salut.

Curieux, n’est-ce pas!

Ce n’est certes pas moi qui vais chercher noise à Papillon qui

aurait parfois quelque peu grossi les faits, ou se serait attribué des

aventures vécues par d’autres. Pour une fois qu’un «enfant perdu»

fait une remontée aussi spectaculaire sans user du chèque sans provi­

sion, du chalumeau ou de la mitraillette, je m’en réjouis et le lui ai

dit lors d’une émission radiophonique en 1970.

Ce n’est pas que je veuille citer Papillon en exemple, quoiqu’il ne

manquait ni de bon sens, ni d’imagination. Il eut du plaisir à me revoir.

«Comment oublier Genève, écrit-il,2 où la TV romande me fit la

surprise d’amener sur le plateau dans une émission en direct, celui

qui a installé le Christ au bagne, le major Péan.»

Mais il me remet toujours en mémoire la phrase de l’anonyme

salutiste de Trinidad: Si vous vous perdez... Il faut dire que de nos

jours, il n’est pas difficile de se tromper de route et de prendre le

mauvais chemin. Certains se sont acharnés à faire disparaître toutes

les balises de la route des hommes, au point qu’il n’est à peu près plus

possible de découvrir la frontière entre le vrai et le faux, la vertu et

le vice, le beau et le laid... Nos étalons de mesure volent en éclats

1 «Papillons d’Henri Charrière chez Robert Laffont

2 «Bancos d’Henri Charrière chez Robert Laffont.

sous les coups aveugles d’une évolution que les hommes ne con­

trôlent plus. Au point qu’en perdant le sens des valeurs, on perd le

respect des choses et des gens. Dans ces conditions, le parcours de la

vie est hasardeux, sinon bien dangereux. Comment se maintenir à

flot? Si avec toutes les règles nous jetons le capitaine par dessus

bord, au moment où il faut changer de cap, pour ne pas être drossé

sur quelque récif meurtrier, qui va commander la manœuvre et lancer

au moment critique le «A-Dieu-Vat!»?

C. P.

VI

***A mes camarades de combat***

***A ma femme***

PROLOGUE

Albin Peyron est un chef prestigieux. Jeune adjoint de la «Maréchale»

lorsqu’elle fonda F Armée du Salut en France de 1881 à 1895, il en est

aujourd’hui, et depuis 1917, l’animateur incontesté. En quelques années

il a triplé les effectifs salutistes par de nombreuses campagnes d’évangé­

lisation, et lancé un vaste mouvement social qui enthousiasme ses trou­

pes et lui vaut la faveur du public. Promoteur de ces grandes œuvres

telles que: Palais du Peuple, Palais de la Femme, Cité de Refuge, etc...

il sort l’Armée du Salut du marasme où l’avaient plongée la guerre et

l’avant-guerre, l’entraîne au combat contre tous les maux qui accablent

les hommes, il se porte au secours des «laissés pour compte».

Agé de 58 ans, grand, svelte, cheveux blancs, regard vif derrière des

lunettes qui agrandissent ses yeux, distingué dans sa redingote aux in­

signes de commissaire général, la poitrine barrée du ruban rouge, Albin

Peyron est un chef dans toute l’acception du terme. C’est par lui que j’ai

été enrôlé dans l’Armée du Salut et depuis, et bien que je ne sois qu’un

officier subalterne, il n’en est pas moins pour moi le patron.

Ce matin de printemps 1928, il m’a fait convoquer à son quartier gé­

néral, 76 rue de Rome. Je me présente donc à l’heure indiquée à son ca­

binet où je suis immédiatement introduit.

Albin Peyron assis à son bureau tend quelques papiers à son secré­

taire et le congédie. Il bascule son fauteuil et je sens peser sur moi son

regard d’une pénétrante intelligence. Qu’a-t-il donc à me dire? Le si­

lence qui règne un instant m’en fait pressentir l’importance. Je me trou­

blerais si une affectueuse admiration ne m’attachait à ce grand chef.

Mais voici que son visage étonnamment expressif s’éclaire d’un sou­

rire.

— Péan, j’ai décidé de vous envoyer au bagne!

Sans doute ai-je sursauté à cette nouvelle surprenante, car son rire franc

emplit la pièce.

1

— Oui, continue-t-il de sa voix devenue soudainement grave, je crois

que le moment est venu de mettre à exécution un plan auquel je pense

depuis longtemps. Maintenant j’ai l’approbation du Gouvernement et

l’accord du ministre.

Puis, après un moment, comme s’il avait eu une dernière hésitation,

peut-être le vertige devant le saut à faire:

— Il faut se lancer.

Son regard me lâche et fouille le passé:

— C’est en 1910 que pour la première fois la question du bagne est ve­

nue troubler mon cœur et ma conscience. A cette époque j’étais dans le

Midi de la France, je parcourais un journal qui relatait les choses gran­

des et merveilleuses opérées par l’Esprit de Dieu qui animait un jeune

mineur du Pays de Galles. J’étais profondément touché par cette vision

de beauté, de justice et d’amour. Des hommes renonçaient à leur bien-

être pour servir un idéal et croire à une vie meilleure, bonne, pure, sain­

te... Tout à coup, dans le même journal, mes yeux tombent sur la des­

cription de l’embarquement des bagnards à Saint-Martin-de-Ré. J’ai

frémi au récit de cet affreux voyage vers une terre maudite. A cette lec­

ture mon âme de chrétien, mon âme d’homme se révolta et j’écrivis au

ministre de la justice.

Et le commissaire Peyron me raconte que cette première lettre resta

sans réponse, puis comment après la guerre, en 1918, alors qu’il venait

d’être nommé à la direction de l’Armée du Salut de France, il reprit la

question.

— J’écrivis à nouveau au ministre au sujet du transport des forçats:

«laissez des officiers de l’Armée du Salut descendre dans les cales avec

ces hommes... permettez à un apôtre du Christ d’aller vers eux, de par­

tager le sort des bagnards.»

Cette seconde démarche n'aboutit pas davantage. En 1921 j’écrivis à

M. Herriot, président du Conseil. En 1924, l’opinion publique est se­

couée par le reportage d’Albert Londres. J’écris alors au capitaine

d’état-major Boisson: «C’est une vision d’enfer. Si dans cette nuit

Dieu nous permet de projeter un rayon d’espérance, pour cette grâce

nous pourrons le bénir à jamais.»

Le commissaire referme le dossier qu’il vient de consulter.

— Maintenant la porte s’ouvre et vous allez partir là-bas.

Et derrière cette porte entrebâillée, son œil de visionnaire embrasse

déjà un immense champ d’action. Suit un long silence.

2

— Quand faut-il embarquer? hasardai-je avec un tremblement dans

la voix.

— Allez voir le secrétaire général pour toutes les questions de détail.

Il se met à genoux.

— Prions!

Sa prière est courte et directe. Ainsi s'amorcent les choses justes, cel­

les qui demeurent.

Quand je quitte le bureau je suis un peu comme un homme ivre. En

descendant la rue de Rome je comprends qu’une question grave vient

d’être posée. Depuis dix-huit ans Albin Peyron porte en lui la vision

d’une œuvre à accomplir. Aujourd’hui elle prend forme, elle va entrer

dans le réel.

Je vais partir au bagne!

Rentré chez moi je m’enferme dans ma chambre, l’esprit enflammé

d’une foule de questions qui se pressent plus avides de réponse les unes

que les autres.

Pourquoi moi et pour quoi faire? Mes idées font un carrousel, m’agi­

tent, me décontenancent. Je prends un dictionnaire: bagne, Cayenne,

Guyane... Je me sens complètement ignorant. Questions pénitentiaires,

gens de la catégorie pénale, les bagnes... Jean Valjean surgit dans ma

mémoire. Certes, je ne rechigne pas aux perspectives inconnues qui sont

devant moi, l’aventure ne m’a jamais effrayé. De plus, je pressens sans

pouvoir dire pourquoi que le moment est important pour moi et marque

un tournant dans ma carrière.

Dès le lendemain je me procure quelques livres sur la question et une

carte de la Guyane. Je m’en ouvre aussi à mon chef, le principal de

l’école, lui dis mon indigence et l’impossibilité de m’équiper intellectuel­

lement d’ici mon départ déjà fixé en juillet dans deux mois.

— Le salutiste doit toujours être disponible, me répond-il. Quant à

votre préparation, vous devez penser que Dieu nous prépare tous et

nous équipe pour le travail qu’il veut que nous accomplissions. Vous ne

faites pas exception. La connaissance est nécessaire, indispensable, mais

la personne est au moins aussi importante que le savoir lui-même.

Il m’encourage en me montrant que j’aurai un peu de temps pour lire

l’essentiel sur les questions dont j’aurai à m’occuper et que le choix du

commissaire est certainement inspiré par Dieu qui nous connaît mieux

que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Puis il me cite le beau texte

de Jérémie dont nous étudions justement le livre en ce moment:

3

«La parole de l’Eternel me fut adressée en ces mots:

«Avant de te former dans le sein de ta mère, je te connaissais; avant

ta naissance, je t’avais consacré...»

Se pourrait-t-il qu’au moment où Albin Peyron lisait l’article sur le

transport des condamnés aux travaux forcés, de l’île de Ré aux îles du

Salut, et où l’Esprit de Dieu lui inspirait une réaction de justice et d’hu­

manité à l’égard des bagnards, se pourrait-il qu’au même moment, ce

même Esprit de Dieu ait jeté un regard sur un petit garçon pour le pré­

parer à la mission lointaine qui l’attendait...?

Les paroles de Jérémie se mettent à brûler en moi alors que je les re­

lis, et la référence qui me renvoie à ce vers du prophète Esaïe:

«... je t’ai appelé par ton nom et je t’ai choisi quand tu ne me connais­

sais pas»

est comme un projecteur qui s’allume; tout mon passé s’éclaire à cette

révélation. J’en suis troublé, bouleversé même.

Ce serait donc pour cela que... ?

4

LA «GOELETTE» FAMILIALE

***Quand on allume une lampe, ce***

***n'est pas pour la mettre sous le bois­***

***seau, mais sur son support et elle***

***brûle pour tous ceux qui sont dans***

***la maison.***

***Jésus***

Origine et enfance

Quand après quelques années de mariage, ma mère mit au monde son

second enfant, un fils, mon père lui donna son propre nom, Charles.

Lui-même était fils d’une mère bretonne, originaire de Sainte-Anne-

d’Auray, qu’un banquier genevois avait trouvée si belle qu’il l’avait

épousée. Mon père avait 13 ans lorsqu’il perdit sa mère et ne s’en était

jamais consolé. Mon grand-père, le banquier, était un original, après

avoir passé toutes ses affaires à son fils devenu adulte, estimant, après

fortune faite, qu’il n’avait plus rien à faire ici-bas, il prit soin de régler

tous les détails de son ensevelissement et se laissa mourir.

Là s’arrêtent mes connaissances quant à mon ascendance paternelle.

Le 22 septembre 1906, alors que dans la salle à manger de la villa que

ma famille occupait à Ville d’Avray nous attendions, comme chaque

jour, le retour du père pour nous mettre à table, ce furent trois messieurs

qui se présentèrent pour apprendre à ma mère que son époux ne revien­

drait plus, une embolie l’ayant terrassé au moment où il prenait le train

à la gare St-Lazare. J’avais alors 5 ans, ma sœur 6, mes deux frères ju­

meaux 6 mois, un autre frère était décédé l’année précédente.

Mon père était un bel homme dont l’unique photo que je possède me

fait penser à Edward VII, ou à Nicolas II, que je n’ai d’ailleurs vus

qu’en image.

Du côté de ma mère, l’arbre généalogique est plus fourni. Née le

7 mars 1877 dans un manoir, à Merch, au Luxembourg, sa mère, Mari­

anne Delaître, était Française, originaire de Sceaux. Son propre père,

après avoir été chef de bataillon, était devenu chef de bureau. Ma grand-

mère Marianne avait une sœur, Raphaëlle, professeur d’allemand et de

piano, et deux frères, l’un officier vétérinaire, Alfred, l’autre Edouard,

administrateur colonial en Algérie.

Marianne, institutrice, épousa un Gallois, John Ellis, de qui elle eut

un garçon, 7 filles et encore un garçon; le père de John, Edouard-Kenne­

dy, était en fait le chef de famille. Par lui, nous pouvons remonter pas­

sablement loin dans le passé de notre ascendance galloise et écossaise.

Je suis donc le résultat de ce cocktail, un aboutissement et sans doute

un point de départ.

Edouard-Kennedy et son fils John avaient une affaire d’import-ex­

port assez prospère; ils habitaient Londres; tous deux grands chasseurs.

7

Grâce à leur fortune, ils achetèrent un vaste domaine au Luxembourg,

le château de Heuhenhoff, pour y chasser le sanglier et le loup, et pour

y cultiver la betterave que le grand-père, homme d’affaires avisé, ven­

dait à une raffinerie belge appartenant à un M. Graeffe, père de 4 filles

et de 4 fils.

Par le biais des affaires, les deux familles se rencontrèrent et deux

des filles de John épousèrent deux des fils du riche sucrier belge. Les

transactions financières se faisaient par une banque suisse, avec succur­

sales à Bruxelles, Londres et Paris. Le fils du banquier tomba follement

amoureux d’une troisième fille de John, Eva, dont la beauté égalait la

candeur. Son amour étant plus fort que les convenances sociales, il l’en­

leva, l’installa à Paris et en fit son épouse pour quelques années de bon­

heur que sa mort vint brusquement interrompre.

Ayant rassemblé tout son bien, ma mère retourna dans son pays et

s’installa à Douvres où je devins un petit Anglais. Mais pressée par sa

mère, devenue veuve elle aussi, et par ses sœurs, nous échangeâmes

Douvres contre Bruxelles, et je devins de 1907 à 1909 un petit Belge...

Le français, l’anglais, le flamand dansaient dans mon cerveau et me

fâchèrent pour longtemps avec la grammaire et l’orthographe; j’étais

toujours le dernier de la classe.

A Bruxelles, ma mère retrouvait ses sœurs mariées, l’une avait 4 en­

fants, l’autre 5, tous de nos âges, nous étions déjà 13 en ligne directe

auxquels venaient s’ajouter les autres enfants des belles-sœurs et beaux-

frères. Les rassemblements de famille étaient des fêtes éblouissantes où

le problème était de trouver des salons assez vastes pour réunir petits et

grands.

Mon oncle, Fritz Graeffe, devint l’homme d’affaires de ma mère. Il

était francophile, tandis que son frère Otto, le plus riche des 4 frères,

était germanophile, cause de discussions dans la famille. Une autre sœur

de ma mère avait épousé un Anglais, Edwin. Avec son frère aîné, Ken­

nedy, ils constituaient la branche anglaise. Nous, nous étions la branche

française.

Au cours de nos réunions familiales, nous nous exprimions indiffé­

remment en anglais, français ou en allemand. Noël, tout particulière­

ment, était une fête merveilleuse. Ma grand-mère, que nous appelions

Grannie1, réunissait ses enfants, ses gendres, sa belle-fille, ses petits-

1 En anglais Grand-Mother.

8

enfants, soit chez l’oncle Fritz, soit chez l’oncle Otto, qui, de leur côté,

invitaient leurs frères et sœurs, si bien qu’il nous arrivait d’être 50 per­

sonnes. Ni la joie, ni le bruit n’étaient absents.

En classe, mes maîtres désespéraient de me raccrocher au gros des

gamins qui progressaient aisément à travers le labyrinthe des règles de

syntaxe.

A l’école du dimanche, cela n’allait pas mieux. Je ne retenais que les

histoires de l’Ancien Testament et les aventures des héros bibliques.

Quant à la morale qu’il fallait en tirer... c’était une autre affaire.

Question du moniteur après la leçon du jour:

— Pourquoi Joseph en prison a-t-il eu des songes?

Brusquement ramené aux réalités alors que mon esprit vagabondait au­

tour des pyramides avec les Madianites qui emmenaient Joseph en

Egypte, je me souvins de la réflexion de ma mère, lorsque j’avais eu un

cauchemar:

— Parce qu’il avait trop mangé lesoir,répondis-je avec sérieux. L’éclat

de rire me vexa, et je trouvai ce moniteur bien matérialiste pour mêler

une question de digestion à une histoire si merveilleuse.

Au Noël suivant, comme toujours après les préliminaires traditionnels

pendant lesquels nous trépignions d’impatience, nous entrions dans le

salon où le sapin tout brillant et parfumé souriait de ses feux multicolo­

res à nos étonnements émerveillés. Sous l’arbre mystérieux s’étalaient

les cadeaux et, pour moi, un château fort!

Une poupée pour ma sœur, un train pour mon frère, des livres et des

cadeaux utiles, des mitaines et des bonbons.

Le baiser de reconnaissance donné, j’emportai à la maison le volu­

mineux jouet de carton pâte. Près de mon lit, je l’installai sur deux chai­

ses, à la hauteur de l’oreiller, puis, étendu, j’entrai dans mon château et

m’y sentis en sécurité. Protégé par ses solides murailles et ses hallebar-

diers, ses douves et ses bastilles, sa tour et ses contreforts, j’inspectai les

lieux. Et quand ma mère vint éteindre la lumière, mes petits doigts rem­

placèrent mes yeux, je sentais les chaînes du pont-levis et les dents de la

herse, les créneaux et les arcs-boutants. J’étais calme, tranquille dans

mon château fort. Mon sommeil était sans cauchemar.

Déjà la menace d’une guerre franco-allemande était la toile de fond

sur laquelle se réfléchissait le patriotisme des uns et des autres. Tout ce

monde vivait à l’aise, sauf l’oncle Kennedy qui, chaque année, lançait

de brillantes affaires, toujours sans lendemain. Il n’en vivait pas moins

9

2 A-DIEU-VAT1

en grand seigneur, mais la famille devait sans cesse le renflouer. Quant

à ma mère, elle recevait les rentes que mon père lui avait laissées et que

Fonde Fritz gérait sagement pour elle.

Nous habitions alors une grande maison, avenue des Fleurs. Ma

grand-mère et ses deux plus jeunes enfants, Béatrice, qui avait 8 ans de

plus que moi, et John, mon aîné de 5 ans, occupaient le deuxième

étage, ma mère, ma sœur, les jumeaux et moi le premier, mais tous nous

nous retrouvions au rez-de-chaussée pour la vie commune. Un des ju­

meaux mourut, nous restions 3 enfants.

La guerre menaçait de plus en plus, disaient nos parents qui, visible­

ment, avaient peur d’une invasion allemande.

Un beau jour, ma grand-mère et ma mère décidèrent de quitter Brux­

elles et d’aller visiter la branche de la famille qui s’était fixée en Algé­

rie. «Là au moins, les Allemands ne nous trouveront pas!» disait ma

mère.

Et en automne 1910, l’expédition se mit en route. Toute la famille de

Bruxelles était sur le quai de la gare du Midi. Voyage inénarrable! Gran-

nie portait une canne-épée — on rencontre paraît-il, des lions en Algé­

rie... ma mère avait charge des provisions de route, plus un sac de poivre

pour aveugler les pirates qui rôdent aux abords des côtes. John et Béa­

trice portaient les valises, ma sœur je ne sais quoi, moi, en bandoulière

la sacoche de pharmacie avec une belle croix rouge peinte sur un disque

blanc, et Jacques, 4 ans, portait son ours...

Au changement de gare à Paris, on ne trouvait plus le bulletin de ba­

gages et l’on faillit manquer la correspondance. Un fiacre, au grand ga­

lop, nous conduisit à la gare de Lyon où l’on ne trouva pas le compar­

timent de 2ème classe retenu in extenso pour la famille. Finalement, le

contrôleur nous casa tous. A Marseille, l’agence de voyages avait oublié

de réserver les cabines sur le bateau, on nous mit en première, ce qui

était une bien agréable décision. Nous embarquâmes à la Joliette dans

l’après-midi à destination de Bône où nous arrivâmes le surlendemain

en fin de matinée.

Lorsque le paquebot se rangea le long du quai, au bas du Cours Ber-

tagna, entre le Palais Lecoq et le Palais Calvin, ce fut l’émerveillement.

10

Hamimim

Ce soleil, ce ciel, les nordiques que nous étions n’avions pu les imaginer,

la ville bruyante, toute colorée, des fleurs, des palmiers, des fruits, la

montagne de l’Edoug toute proche plongeant le vert de sa forêt et le

rouge de sa terre jusque dans la mer plus bleue que le plus pur des

ciels... et les Arabes, les uns en guenilles, les autres dans leur burnous...

Enfin, la famille!

L’oncle Edouard, frère de ma grand-mère, avait été administrateur

de la commune mixte de Mondovie. Il vivait dans le beau domaine de

Moumena au pied des contreforts de l’Atlas, à mi-chemin entre Souk-

Aras, patrie de St Augustin, et la mer, dans la vallée de la Seybouse.

Dans ce temps-là, l’administrateur était pour les habitants de son dis­

trict un puissant personnage; il disposait du pouvoir civil et militaire, de

la police et faisait la pluie et le beau temps dans les communes qu’il ad­

ministrait. Il maintenait l’ordre. Les chefs indigènes, bachagas, caïds,

checks, lui prêtaient serment d’allégeance. L’oncle Edouard régnait

ainsi sur son district. Célibataire, sa sœur Rapha tenait sa maison, orga­

nisait les réceptions et veillait à la bonne tenue du personnel.

Or un jour, un jeune et beau check, Abderhaman Djabart, le chef

couvert d’un turban doré, ceint et botté de cuir rouge, monté sur une

superbe jument blanche que recouvraient les pans de son burnous noir,

rendit visite à l’administrateur. Il était le maître d’un grand domaine:

Hamimim. Il fit la cour à Rapha et l’épousa à la stupéfaction d’Edou­

ard et l’ébahissement du reste de la famille, déjà passablement interna­

tionalisée et qui, maintenant, poussait ainsi un rameau arabe! L’admi­

nistrateur, privé de sa maîtresse de maison, se consola avec sa maîtresse

tout court, une aimable Toulousaine, qu’il épousa et qui lui donna 4

enfants, après quoi, il mourut.

Donc, sur le quai de Bône se trouvaient Abderhaman Djabart drapé

dans ses somptueux burnous, coiffé de son turban d’or, et son épouse,

tante Rapha, plus européenne que jamais; à ses côtés leur fille adoptive,

Hasnie, belle petite berbère aux yeux noirs, de 4 ans mon aînée, derrière

eux, quelques serviteurs. La famille de l’oncle Edouard était restée à

Hamimim, à 35 kilomètres à l’intérieur du pays.

Il faisait encore très chaud et bien que le voyage Bruxelles-Bône eut

duré 4 bons jours, le changement était brutal, aussi fut-il décidé que dès

11

le lendemain nous irions nous installer à Bugeaud, petit village situé à

1000 mètres d’altitude où la température est idéale et la vue magni­

fique, au sud sur la plaine et la vallée de la Seybouse jusqu’aux mon­

tagnes de l’Atlas, au nord sur la mer, du cap de Garde au cap de Fer,

jusqu’aux îles de Lagalitte.

Nous voilà donc partis pour faire les 15 kilomètres de route en 3 ca­

lèches tirées chacune par 2 chevaux. Dans la première, l’oncle Abd, sa

femme, Grannie et Hasnie; dans la seconde maman, sa jeune sœur Béa­

trice, ma sœur et Jacques; dans la troisième John et moi, toujours por­

tant ma pharmacie, et les bagages. La route grimpe au flanc de la mon­

tagne, découvrant à chaque tournant un paysage enchanteur, éclabous­

sé de soleil. Au loin, de plus en plus bas, la mer immense. Le voyage

dure 3 heures, au pas des chevaux. John et moi folâtrons autour de la

calèche, poussant des exclamations devant tant de nouveautés. On ar­

rache en marche des figues de barbarie que les cochers nous initient à

décortiquer et les baies des arbousiers qui bordent la route. Cris de joie,

de bonheur, bientôt les filles se mêlent à nous dans notre enthousiasme

bruyant.

A mi-chemin, on fait la pose, les chevaux boivent, les hommes se

désaltèrent aussi au lieu-dit «le col des Chacals». De là, la côte se dé­

couvre jusqu’à la frontière tunisienne à l’est; au sud la plaine de Bône,

quadrillée de cultures.

La route s’enfonce maintenant dans les forêts de chênes-liège qui

couvrent toute la montagne. J’apprends que c’est avec leur écorce qu’on

fait les bouchons de bouteilles.

Enfin vers le soir, alors que la ligne des crêtes s’accentue et que le so­

leil s’abaisse à l’horizon, nous apercevons la première maison du village.

Les trois cochers mettent leur équipage au grand trot et, à grand renfort

de clochettes, de cris, de crissement des roues sur la route blanche, nous

faisons une entrée très remarquée jusque sur la place du village où

l’Hôtel Beaudot nous a réservé des appartements. C’est là que nous

allons terminer l’été.

Le village occupe exactement le sommet de la montagne. Notre pre­

mière promenade fut pour le Rocher, d’où la vue s’étend de Bizerte à

Philippeville le long des côtes très découpées, alors que toute la chaîne

de l’Atlas barre l’horizon au sud, au-delà de la plaine de la Seybouse où

là-bas, très loin, se trouvait le domaine de l’oncle Abd, Hamimim. Nous

12

contemplions, émerveillés, cet immense panorama, après les horizons

proches du plat pays d’où nous venions.

A Bugeaud, l’oncle et la tante se faisaient construire une villa où nous

devions emménager, mais seul le gros œuvre était terminé, il nous fallut

attendre plusieurs mois pour y entrer.

Nous ayant conduits à l’hôtel, l’oncle, la tante et Hasnie repartirent

avec l’une des calèches pour préparer notre arrivée à Hamimim où nous

irions passer l’hiver, lorsque la grosse chaleur serait tombée.

Nous nous installâmes dans deux appartements de l’hôtel, Grannie

avec sa canne-épée, John et Béatrice dans l’un, maman, son sac de poi­

vre et nous trois dans l’autre. Je suspendis au-dessus de mon lit ma sa­

coche d’infirmier, prêt à porter secours aux blessés éventuels.

A la fin de l’automne, l’oncle Abd nous fit savoir que nous pouvions

aller hiverner à Hamimim. On fit donc les préparatifs de départ. Un

beau matin, la diligence nous embarqua jusqu’à la gare de Bône d’où un

train à vapeur nous emmena au village de Barrai. L’oncle nous y atten­

dait avec tout un équipage, un breck haut sur roues pour nos mères, les

filles et Jacques, un petit cabriolet pour les garçons et les bagages.

L’oncle et deux serviteurs nous escortaient à cheval. Beau voyage à tra­

vers une nature sauvage en suivant la ligne du chemin de fer, puis, obli­

quant à angle droit vers le sud, nous prîmes alors un chemin de terre

conduisant à la rivière. Là, les deux cochers se mirent à l’eau et, prenant

les chevaux par la bride, nous firent passer le gué; l’oncle avait croisé

les jambes sur le cou de son cheval; l’eau atteignait le plancher de nos

voitures, nos cochers en avaient jusqu’à la poitrine et nous devions

ramener nos pieds sur la banquette.

Sur l’autre rive, nous aperçûmes des signes de vie organisée, un che­

min entretenu, des arbres, la haie du jardin, et, salués par les aboie­

ments furieux de trois sloughis enchaînés, nous arrivâmes à la ferme.

Mes yeux ne parvenaient pas à tout saisir, ni mon esprit à tout retenir;

cela dépassait, et de combien, tous les contes de fées.

La ferme était une vaste construction de pierre en forme de caravan­

sérail entourant une grande cour intérieure dont un côté était la maison

du maître. L’écurie pour 30 chevaux, la bergerie, pour quelque 300

moutons, la bouverie, les dépendances, les hangars, les ateliers formaient

les trois autres côtés. Alentour, les gourbis des Arabes travaillant à la

ferme et leurs familles formaient un village d’environ 200 personnes.

Dans la cour, de grands eucalyptus échevelés au tronc pelé, comme s’ils

13

changeaient de peau à la manière des serpents, servaient de demeure à

des pintades et à plusieurs magnifiques paons.

Face à la demeure du maître, un grand jardin de fleurs et de légumes,

quelques orangers, d’autres agrumes, deux très beaux poivriers, le tout

entouré d’une haie épineuse infranchissable par son épaisseur et ses ter­

ribles dards blancs, solides comme de l’acier, longs comme de gros

clous.

La nuit, on fermait toutes les issues, on lâchait les chiens, un dogue

abâtardi qui, bien que redoutable, répondait au nom de Folette, un slou-

ghi, Ourson, un autre devenu vieux et méchant même avec ses maîtres

n’était détaché que par Hasnie qui seule osait l’approcher. Ces chiens

étaient de véritables fauves.

Le soir, de nos fenêtres du premier étage, nous regardions la nuit, hu­

mant l’air où se mêlaient les odeurs de la montagne voisine, celle des

écuries. Des traînées de fumée de feux de bois s’étendaient sur le village

arabe. Les étoiles seules veillaient dans le ciel noir. Je m’endormais la

tête pleine de choses merveilleuses.

Peu à peu, la vie s’organisa. Tante Rapha retrouva son ancien métier

de professeur pour nous apprendre le solfège et le piano, surtout aux fil­

les, John et moi tâchions de couper à la leçon. Hasnie jouait très bien

sur un excellent piano, parfois à quatre mains avec tante Rapha ou ma­

man. Chaque soir, nous avions un concert de choix. Là, je pris le goût

de la musique. Grannie aussi se souvint qu’elle avait été institutrice, elle

nous fit la classe. Maman nous enseignait le dessin et la peinture.

La famille de feu l’oncle Edouard Delaître venant pour aider aux di­

vers travaux, nous fîmes connaissance avec tante Inès et nos quatre cou­

sins orphelins, Yvonne 18 ans, Eliane 15, Eric 12 et Roger d’un an mon

aîné.

Le dimanche, pour le culte, la famille «s’habillait», on se réunissait au

salon; tante Rapha au piano accompagnait les cantiques que nous chan­

tions avec ferveur, sauf l’oncle Abd qui restait recueilli, puis Grannie li­

sait la Bible et prononçait une courte homélie dont je n’ai conservé que

le souvenir du fait. Le «Notre Père», récité ensemble, terminait le ser­

vice. Suivait le repas du dimanche, toujours exceptionnel. L’après-midi,

nous faisions une promenade à pied en famille.

Dès le lundi, les activités reprenaient et, à part les leçons au salon,

tout me passionnait. John avait un atelier de menuiserie et je bricolais

14

avec lui. Il construisait des ruches, réparait les outils et les objets cassés.

Nous faisions ensuite de longues randonnées à cheval.

Bientôt Noël. Nos mères avaient passé d’importantes commandes au

«Printemps» à Paris et, un beau jour, nous vîmes arriver deux mulets

sur le dos desquels étaient arrimées des caisses qui me parurent énor­

mes. Les ouvrir fut une réjouissance!

Dans nos randonnées, nous avions découvert un olivier moins tordu

que les autres, nous l’avions coupé et dressé au salon pour que nos

mères le garnissent, comme un arbre de Noël.

Ce fut, une fois de plus, une bien belle fête. On chanta, on récita, on

fit de la musique. Grannie avait transformé «Mon beau sapin roi des fo­

rêts» en «Bel olivier symbole de paix». Puis il y eut les cadeaux. John re­

çut une magnifique caisse d’outils du parfait menuisier et l’oncle Abd lui

donna Trelli, la belle jument qu’il montait souvent. J’eus une panoplie

de chasseur et l’oncle me permit de considérer comme mien le mulet

«Gamin», ma monture. Après le repas couronné d’un traditionnel plum-

pudding flambé selon les meilleures traditions anglaises, John et moi

filâmes à l’écurie seller nos bêtes, et nous voilà caracolant à travers la

montagne, respirant à pleins poumons l’espace et la liberté.

Un jour, une promenade en groupe fut décidée. On irait de l’autre

côté de la montagne visiter un vieux caïd, à quelques dizaines de kilo­

mètres. Le breack fut attelé pour les «femmes», comme disaient les Ara­

bes, l’oncle enfourcha sa mule Taouka, John et moi Trelli et Gamin; une

femme de charge, très bonne cavalière, montant Stella, une fougueuse

jument alezane, deux Arabes montaient des bêtes plus calmes, l’un

ouvrant la marche avec l’oncle Abd, l’autre la fermant. Le chemin était

escarpé, caillouteux, il serpentait le long d’un oued à sec. Nous faisions

les fous autour de la petite troupe.

Notre arrivée dans le douar, que l’oncle avait fait avertir par un mes­

sage, fit sensation. De sa demeure, bordj spacieux où grouillaient bêtes

et gens, le caïd sortit pour nous accueillir avec l’hospitalité légendaire

de ce peuple. Ses serviteurs s’occupèrent de nos montures, tandis qu’on

nous servit le thé à la menthe et les beignets au miel. Devant la porte,

des dizaines de paires d’yeux nous dévisageaient et nos mères ne parais­

saient pas très rassurées. L’oncle et notre vieil hôte conversaient, assis

en tailleur, sur le moelleux tapis, comme deux grands seigneurs qu’ils

étaient.

15

A notre départ, nous fûmes comblés de cadeaux: gibier, miel, fruits,

fleurs et une dame-jeanne d’eau de fleur d’oranger. Le retour fut sans

histoire, mais nous étions tous fourbus, moulus en arrivant à Hamimim.

Vers ce moment, Jacques tomba gravement malade. Maman, bien

qu’infirmière, ne parvenait pas à diagnostiquer la maladie. Le deuxième

jour, la température se maintenait à 41° et la quinine n’avait aucun ef­

fet. Toute la maison était consternée. L’oncle dépêcha son fidèle servi­

teur à Mondovi où devait se trouver un docteur, il prit Trelli et partit au

galop.

La nuit tomba sur le petit malade et couvrit de son ombre notre in­

quiétude et notre attente. A minuit, le cavalier n’était pas revenu. A

l’aube, l’enfant semblait perdu. Soudain, les chiens aboyèrent, deux ca­

valiers remontaient la berge du fleuve vers la maison. Ali avait cherché

le médecin dans toute la région. L’oncle l’envoya se reposer. Nous étions

tous silencieux; le médecin resta longtemps au chevet de Jacques. Prêt à

partir, il dit à l’oncle: «Il n’y a rien à faire — et se tournant vers ma

mère — s’il revient à lui, donnez-lui tout ce qu’il demandera.»

L’oncle fit accompagner le docteur jusque de l’autre côté du gué.

Vers midi, Jacques sortit de sa torpeur et, à la stupéfaction de tous,

demanda du charbon de bois! Maman lui en donna et, pendant huit

jours, le charbon de bois crissa entre ses dents. Il se remit lentement.

La vie reprit son rythme.

Le soir, j’allais voir rentrer les moutons, on les ramenait de la mon­

tagne l’hiver, par crainte des hyènes qui hantaient les abords de la fer­

me; les bêtes se bousculaient pour se précipiter dans la cour et il fallait

une grande habileté pour les compter. Les bœufs accouplés par le joug

rentraient du labour ou des charrois; l’animation était très grande jus­

qu’à la nuit où, à la clarté de quelques lampes à pétrole, on barrait les

grandes portes jusqu’à l’aube du lendemain.

Un jour, nous eûmes la visite d’un haut dignitaire de la région et de

sa suite; il fallut organiser la réception d’usage. Préparation d’un cous­

cous monstre, des pâtisseries et d’un méchoui. Deux hommes tournaient

au-dessus d’un brasier deux gros moutons empalés sur une perche; celui

qui alimentait le feu prenait à pleines mains des paquets de beurre qu’il

plaquait sur la viande craquelée et dorée; des chairs rôtissantes émanait

une odeur délicieuse. Pendant ce temps, on apprêtait les volailles. De

grands plats de bois étaient prêts à recevoir le couscous.

16

Une centaine d’invites s’installèrent en de nombreux cercles autour

des montagnes de couscous, des jarres de lait, des monceaux de mor­

ceaux de viande, de volaille, des amoncellements de gâteaux sur d’im­

menses plateaux de cuivre ciselé.

C’était une diffa.

Les deux grands événements étaient la récolte du tabac, son séchage,

sa mise en balles, le pesage sur place et sa vente à la criée. L’oncle y

veillait de près, car c’était la principale ressource du domaine, il y avait

enfin les battages. La machine à battre nous paraissait un monstre;

dans un rugissement, elle avalait les gerbes entières que lui présentait

l’ouvrier et rendait d’un côté du beau grain, de l’autre la paille. A quel­

que distance, une locomobile à vapeur actionnait la bête apocalyp­

tique à laquelle elle était reliée par une longue et large courroie de

transmission. Auréolée d’un nuage de poussière et de balle, de vapeur

et de fumée, elle marchait au bois. Nous passions toutes nos journées

sur l’aire de battage, fascinés par le spectacle fantastique.

L’oncle demanda à John de faire les relevés topographiques du do­

maine. Nous voilà donc partis, tous les deux, aux confins de la proprié­

té à la recherche des bornes qui devaient en marquer les limites. John

prenait des notes, calculait le nombre de pas à l’est ou au sud, pendant

que je tenais la bride de son cheval, ou, à distance, la perche graduée.

Ces bornes étaient de simples pierres fichées en terre.

Les grandes personnes avaient manigancé tout un plan d’avenir:

John épouserait Hasnie et succéderait à l’oncle Abd comme maître du

domaine. Maman, qui disposait d’un petit capital, acheta une terre con­

tiguë où je pourrais m’installer quand je serais grand. Il s’agissait d’un

coteau planté d’oliviers, limité par la Seybouse et l’un de ses affluents,

le Domaine de la Maison Blanche et la montagne au nord qui, elle,

n’appartenait à personne donc... selon l’oncle, toute espérance d’agran­

dissements était permise!

A ce moment, un conflit éclata de façon banale mais eut de sérieuses

conséquences. Déjà des embryons de discorde se faisaient jour entre la

tante Rapha, ma grand-mère et ma mère au sujet des Arabes. Ma mère

leur disait «vous» et leur parlait avec courtoisie, la tante les traitait ru­

dement et les tutoyait.

Or, à l’occasion de la fête d’Hasnie, on fit un gâteau dans la pâte du­

quel étaient enfouis un dé à coudre, une pièce d’or et une bague de fian­

çailles. L’excitation était grande au dessert lorsque le gâteau fut dé­

17

coupé en tranches égales par la tante Rapha. Le plat fut alors couvert

d’une serviette, et quand la tante tenait un morceau, Jacques devait

dire à qui il était destiné... «Maman», cria Jacques, «moi», Hasnie, Bé­

atrice, John... Tout le monde eut sa part.

— Attention de ne pas vous casser une dent, dit maman, alors que

Jacques s’étouffait en recrachant de façon fort peu discrète le dé à

coudre.

Eclat de rire. «Il sera tailleur!» dit maman. Oh! dit Grannie, je sens

quelque chose... elle n’eut pas le temps de finir que Béatrice désigna

John qui restait muet.

— Il a la bague.

— Tu dois la remettre à une jeune fille.

— Ta future femme, dit Jacques avec la maladroite candeur de cet

âge.

John resta silencieux, et les yeux de Hasnie brillaient d’impatience.

— Allons, dit tante Rapha, ne nous fais pas languir plus longtemps.

— Pas maintenant, dit John, un peu rouge.

— Si, si, protestions-nous tous.

Alors, John se leva et donna la petite bague perlée à sa sœur Béa­

trice.

Hasnie devint pourpre et quitta précipitamment la table pour cacher

ses larmes. Nos mères se regardèrent consternées. Nous, nous n’y com­

prenions rien. Il s’en suivit une certaine confusion et l’on nous expédia

au lit faire la sieste.

Il y eut, paraît-il, de longues explications... des mots, des attitudes,

des allusions, bref, un froid. Alors Grannie décida de quitter Hamimim

et de rentrer en Belgique avec ses deux enfants. Maman, qui aimait le

pays et y voyait un certain avenir pour moi, décida d’aller vivre à Bu-

geaud où l’oncle lui prêterait sa maison.

Au début de l’été, alors que la chaleur devenait étouffante, fuyant le

sirocco et les incendies de brousse, toute la famille quitta Hamimim

pour Bône où Grannie s’embarqua avec Béatrice et John pour Mar­

seille et Bruxelles.

Les adieux furent touchants et tristes.

Nous venions de tourner un chapitre de l’histoire de la famille.

18

Bugeaud

Maman prit une calèche qui nous grimpa à Bugeaud, tandis que les ba­

gages suivaient par la diligence du soir.

Nous nous installâmes dans la maison de l’oncle Abd. On l’appelait

«la grande maison», elle était la plus spacieuse du village. C’était une

habitation formée d’un corps central flanqué de deux ailes; construite

sur un promontoire rocheux du versant nord de la montagne, elle avait

une vue admirable sur la mer. Le soleil du matin l’illuminait et celui du

soir lui dédiait ses derniers rayons. Deux hectares de jardins en gradins

se déployaient devant deux terrasses superposées. Les fruits d’Europe,

pommes, poires, prunes, y voisinaient avec figuiers, abricotiers, pê­

chers, amandiers, grenadiers, néfliers, et tous les petits fruits. Les fleurs

nous enchantaient de leurs couleurs et de leurs parfums. L’entrée du

jardin était ornée d’un mimosa géant et l’on accédait à la porte de la

maison par une triple rangée de rosiers. Un brave homme, Hamida, en

était le jardinier et le gardien.

Nous allions là passer l’été hors de la fournaise de la plaine. Le ma­

tin, de bonne heure, nous fermions tous les contrevents pour garder la

fraîcheur. Le soir, lorsque la nuit s’avançait, nous allions sur l’autre

versant du village d’où l’on apercevait les lueurs des incendies de

brousse, nous restions là de longs moments à rêver. Je pensais à Hami-

mim...

La nuit, on ouvrait toutes les fenêtres pour que l’air frais pénètre

partout. Dès l’aube, tout se refermait et l’on évoluait dans la pénombre.

Nous, les enfants, nous sortions, insouciants du soleil.

Je n’avais plus John. Je me fis des amis parmi les garçons du village

et quelques estivants de passage.

Le dimanche, maman nous faisait le culte, nous chantions un can­

tique, elle lisait un chapitre de la Bible et priait.

La ferme me manquait, surtout les bêtes. Parfois, je faisais seul de

longues promenades en forêt, ou bien j’allais rêver sur le «Rocher».

Cet éperon de granit surplombait une série de vallonnements à perte de

vue. Le bleu intense du ciel, celui de la mer et le vert sombre des im­

menses forêts se soudaient par le mince ourlet blanc des vagues sur le

sable ou les rochers. Au loin, émergeant de la forêt comme une crête

déchiquetée, une montagne «la Voile Noire» où aigles et vautours dis­

19

simulaient leurs aires. Ces oiseaux majestueux planaient sans cesse au-

dessus de la forêt et s’approchaient du rocher pour y découvrir quel­

que victime à porter à leurs petits. Couché sur le dos, je les regardais

évoluer en silence, seule l’extrémité de leurs ailes déployées bougeait et

de leur collerette blanche sortait leur tête caractéristique de rapace.

Les couchers de soleil étaient incomparables. Nous allions souvent

regarder si nous apercevions le rayon vert alors que l’ardente boule

rouge disparaissait dans la mer.

Devant ma nostalgie de Hamimim, maman m’acheta un âne et une

petite voiture pour l’y atteler. Cela ne valait pas Gamin, mais enfin j’en

étais ravi. Hamida me l’amena de je ne sais où et la diligence livra la

voiturette. Aïssa, fils d’Hamida, et moi allâmes prendre possession du

carrosse. C’était un joli petit cabriolet à deux roues avec quatre toutes

petites places se tournant le dos, deux à deux. Avec quelque peine,

nous réussîmes à atteler la bête tandis que ma sœur et Jacques s’instal­

laient à l’arrière, Aïssa et moi à l’avant, promu au rang de cocher.

— Hue! Martin! tous les ânes, paraît-il s’appellent Martin... mais ce­

lui-ci ne broncha pas.

— Hue! criai-je encore, tandis que Aïssa descendu le tirait par le li­

col. Rien à faire. On réussit tout juste à le tourner sur place et déjà les

gamins du village faisaient cercle autour de nous.

— Attends, dit Aïssa qui, avisant une branche, la cassa en pointe et

piqua l’âne au derrière.

Triomphe! L’âne se mit à avancer et tous les gamins à marcher de

chaque côté.

— Hue, Hue! du coup Martin obéit. Mais lorsqu’il entendit le bruit

des roues sur la route empierrée et la troupe des gosses qui criaient,

pris de peur, il se mit à galoper de plus en plus vite, la voiturette faisait

des bonds désordonnés, ma sœur poussait des cris, Jacques se cram­

ponnait. En trombe, nous traversions le village, tous les gamins courant

derrière en hurlant. L’âne volait littéralement jusqu’au tournant, mais

hélas! la voiture ne suivit pas le mouvement, une violente secousse la

fit chavirer, cassa les brancards, libérant Martin qui ralentit, se retour­

na et regarda les dégâts. J’étais sous le véhicule, les deux autres s’étaient

enfuis raconter l’aventure à maman. Lorsque le gros de la troupe nous

rejoignit, le silence fut de rigueur, et le retour à la maison assez peu

glorieux.

20

Effrayée par cet échec, maman revendit Fane sauvage, brave bête! et

la voiture en pièces détachées échut à Aïssa, tout heureux de l’aubaine.

C’est alors que maman acheta une maison en bordure de la forêt, à

la limite du village. On l’appela «la petite maison» par opposition à

celle que nous allions quitter. Elle fut agrandie d’une aile et d’un han­

gar. En face, un pré d’un hectare la séparait de la route, au-delà, on

apercevait la mer, au sud et à l’est, c’était la forêt pendant des dizaines

de kilomètres, à l’ouest un terrain non cultivé et le village.

Au printemps nous déménageâmes. Nous étions «chez nous» et cela

était plaisant. Nous n’avions, il est vrai, ni la vue ni l’espace de la gran­

de maison, mais la nôtre avait un charme très particulier. De plain-pied,

trois chambres à coucher, un salon, une salle à manger et les dépen­

dances, un petit jardin devant, le hangar et un demi-hectare au sud.

Les fenêtres avaient toutes des barreaux et les trois portes d’entrée

étaient doublées de fer, ce qui nous donnait un sentiment de sécurité, le

voisin le plus proche étant l’école des garçons à près d’un kilomètre, et

l’hiver, les nuits étaient longues.

Nous eûmes bientôt une basse-cour avec des poules, des oies, quel­

ques pintades et même un ou deux dindons. L’histoire désastreuse de

Martin étant passée, nous réussîmes à fléchir ma mère qui se laissa

elle-même attendrir par un Arabe, pour 15 frs il lui vendit deux ânes!...

Mais plus de voiture. Lorsque l’un se mettait à braire, l’autre aussitôt

l’imitait en un duo comportant des variations qui nous enchantaient.

Pour cette raison, maman les nomma Piston et Clarinette. Piston était

assez rétif, Clarinette devint le chou-chou. Un après-midi où nous, les

enfants, étions seuls, nous avons réussi à faire entrer Clarinette jusque

dans le salon et, disposant de petits morceaux de pain dont elle raffolait

sur le clavier du piano, nous nous divertissions fort de ses talents de

pianiste. Jacques suivait l’âne avec assiduité portant un seau et une ra-

massette au cas désastreux où l’émotion musicale eut déclanché chez

l’animal quelque besoin physiologique intempestif; heureusement il

n’en fut rien, mais voilà que par un faux mouvement de mon frère, la

grosse Bible tomba sur le clavier plaquant un accord sonore. Clarinette

prit peur; voulant fuir, elle dérapa sur les dalles cirées du sol, roula

contre la table qu’elle fit choir avec le vase de fleurs, d’une ruade expédia

à travers la fenêtre une petite chaise basse, alors que nous cherchions le

salut dans la fuite... heureusement, nous eûmes le temps de rétablir

l’ordre avant le retour de ma mère à qui nous expliquâmes que le brai­

21

ment des ânes avait été si fort que la vitre en avait vibré et s’était

cassée.

— Et le vase de fleurs? dit maman...

Innocemment, Jacques rompit le silence embarrassé:

— Tu sais, maman, Clarinette aussi joue du piano!

Nous n’eûmes pas de dessert ce soir-là.

Bugeaud était un village de colonisation formé entièrement par des

Alsaciens qui, après 1870, avaient voulu rester Français. Le camion­

neur s’appelait Santmann, l’épicier Kitler, le cafetier Maurer, l’institu­

teur Sulter, etc... Tout le village se composait de 10 à 12 familles avec

quelques bonnes sœurs qui dirigeaient l’école de filles et un curé qui

nous tenait à distance, car nous étions protestants, — comme le sont les

Allemands! disaient ceux qui nous jalousaient.

Tous ces gens avaient émigré d’Alsace jusqu’aux plaines d’Algérie où

des concessions leur étaient offertes, mais ils n’avaient pu supporter le

climat et s’étaient réfugiés à Bugeaud. Son bon air était leur salut; les

hommes travaillaient à un vaste jardin potager et allaient vendre leurs

légumes à la ville. D’autres étaient employés dans une usine de liège à

3 kilomètres du village.

Nous n’avions pas la sensation de solitude, mais plutôt d’isolement.

Les villageois avaient peur du curé, aussi nous évitaient-ils. Nous nous

trouvions heureux entre nous et chez nous, et nous éprouvions de la

sympathie pour les Arabes qui nous le rendaient bien; ils étaient sen­

sibles à notre attitude vis-à-vis d’eux; leur douar se trouvait à trois ou

quatre kilomètres. Tous aimaient maman qui les respectait et leur ren­

dait de menus services par ses connaissances d’infirmière; à l’occasion,

elle leur servait aussi d’écrivain. Il y avait un bureau postal et un seul

employé, le facteur, mais ni télégraphe, ni téléphone. Les lettres arri­

vaient et partaient par la diligence.

Le problème de l’école se posait. Maman nous enseignait le français

et nous lisions les classiques, elle y joignait l’anglais, le dessin, la pein­

ture et la musique. Cela était néanmoins assez peu cohérent. Aussi dé­

cida-t-elle, après l’été, de nous inscrire à l’école communale, Maggie

chez les sœurs, moi chez l’instituteur.

Un poème que ce gars-là! Certes, Bugeaud n’était pas un poste bien

enviable pour un jeune homme sortant de l’école normale. Aussi en ai-

je connu trois en deux ans. Le premier était un tout brave que sa faible

santé avait amené à accepter ce poste à l’altitude. Il fut remplacé par

22

un superbe jeune homme qui fit des étincelles parmi les jeunes femmes

du pays. Je ne l’aimais pas et j’avais peur de lui, car maman avait dit:

«C’est la coqueluche des femmes!» et comme cette maladie m’avait

laissé un mauvais souvenir, je l’évitais. Il fila subrepticement du village,

pleuré par quelques-unes, mais pas par ses élèves. Le troisième était un

colosse; il me prit en amitié. Quand il nous faisait faire une dictée, il se

promenait entre les bancs et surveillait notre orthographe...

— Apercevoir! — et sa longue règle faisait des moulinets autour de

ma tête.

— Apercevoir! allons, corrige — et il me donnait de petits coups de

règle sur la tête. J’avais beau la rentrer dans les épaules, je n’aperce­

vais rien.

— Apercevoir... aie, aie, aie, toute la classe riait. Je remettais le c,

puis j’enlevais l’e de la fin.

— Tu ne sais pas encore qu’apercevoir ne prend qu’un p?

Le soir il m’arrivait d’avoir des maux de tête. Aussi ma mère allait-

elle le prier de me faire entrer l’orthographe autrement qu’à travers le

cuir chevelu.

— Mais c’est parce que je l’aime bien, votre petit. Seulement, il a la

tête dure.

Elle le devenait en tout cas à ce régime. L’orthographe et moi

n’avions pas d’affinité.

Par contre, il m’apprit l’escrime, nous faisions des assauts dont il ne

sortait pas toujours vainqueur, on aurait dit un kangourou en face

d’un éléphant.

— Tu dois apprendre à te défendre dans la vie, toi qui es le seul pro­

testant ici... avec moi qui suis républicain, ajoutait-il fièrement. Il faut

avoir l’œil.

Je me voyais déjà faisant face, l’épée à la main, au curé et à ses

troupes...

Il m’initia aussi à tirer au revolver, ce gros revolver que j’étais obligé

de tenir à deux mains. Ce sont les deux seules choses que j’ai retenues

de mon séjour à l’école communale de Bugeaud.

Un soir, je rentrai de l’école avec un mal de gorge et j’échappai aux

devoirs. Le lendemain, j’avais 39° de fièvre et maman diagnostiqua

une angine. Le soir, j’avais plus de 40°, elle s’inquiéta; j’eus alors une

quinte de toux et de suffocation: le chant du coq. Ma mère, consternée,

23

reconnut les symptômes de la diphtérie. Il était 19 heures. La fille de

Hamida faisait la vaisselle.

— Laisse tout, cours chercher ton père, dis-lui de venir tout de suite,

cours vite car le petit va mourir.

Comme une jeune chèvre, Tamina bondit à travers la forêt sans se

soucier de la nuit déjà tombée et des bêtes rôdeuses. Une heure après,

Hamida, tout soufflant, était là. Maman le conduisit à mon chevet.

— Ecoute bien Hamida, Charles le petit est très malade. Veux-tu al­

ler à Bône tout de suite chez le docteur un tel, sinon demain avant le

lever du soleil, il sera mort. Et elle lui expliqua où habitait le médecin,

au deuxième étage d’un immeuble, entre les deux marchés, etc...

— Tu dois le trouver, lui donner cette lettre et revenir avec lui. Voi­

ci une autre lettre pour la police si on t’arrête, ou si le docteur n’est pas

là. Voici de l’argent. Cours et que Dieu te protège.

Hamida prit son gourdin, mit les deux lettres dans son turban et l’ar­

gent à part. Il fit un signe d’adieu et sans dire un mot, il s’enfonça dans

la forêt toute noire.

Alors commença pour ma mère la nuit la plus longue. Allait-elle

perdre encore ce fils, après celui qu’elle avait perdu à Ville d’Avray, et

le petit Bernard à Bruxelles?

Elle cherchait à se calmer. Et si Hamida se blessait en courant? et si

le docteur n’était pas là? et si... et si... Elle calcula. Hamida mettrait

une heure et demie à 2 heures en courant pour faire les 15 kilomètres de

descente, même par les raccourcis, la nuit il est difficile et dangereux de

prendre les sentiers. Il est 8 h Vz. A 10 h il sera à Bône... O Dieu!

L’enfant était agité, elle prit sa température, plus de 41°, sa respi­

ration était rauque, comme le bruit d’une planche que l’on scie. Elle re­

garda la gorge où s’installait la terrible membrane blanchâtre qui, dans

quelques heures, l’étoufferait irrémédiablement; il ne pouvait plus par­

ler.

10 h. Hamida doit être à Bône.

11 h. Elle prit sa Bible... «Quand le malheureux crie, l’Etemel en­

tend», lut-elle au psaume 34, et plus loin: «L’ange de l’Etemel campe

autour de ceux qui le craignent et il les arrache au danger.»

Minuit. Elle s’assura qu’il y avait assez de pétrole dans les lampes, et

prépara du café. Ils ne peuvent pas être encore là. Elle allait du lit de

l’enfant à la fenêtre du salon qu’elle laissait entrouverte pour guetter

le moindre bruit.

24

1 h. Elle prépara de l’eau bouillante. L’enfant vivait toujours, mais

respirait de plus en plus difficilement.

Elle crut entendre un bruit et courut à la porte... Toujours rien. La

nuit était calme, silencieuse, sereine sous sa voûte étoilée. 1 h 30. Tou­

jours rien. Tout à coup, elle entend les crissements des roues, elle se

précipite et aperçoit les lanternes de la calèche qui tourne de la route

vers la maison. Ce sont eux.

— Vite, vite, docteur.

Mais déjà il a sorti sa trousse et le sérum, sans enlever son manteau,

il fait une double injection au petit.

— Hamida! Merci... la voix de ma mère tremble d’émotion.

Brave homme, alors que, haletant, tu te précipitais dans cette course

contre la mort, blessant tes pieds nus sur les pierres de la route, tu ne

pouvais te douter que le petit garçon dont tu sauvais la vie, courrait un

jour les mers pour arracher au bagne deux mille de tes frères et les ra­

mener chez eux.

— Hamida, fais-toi du café et donnes-en au cocher.

Celui-ci bouchonnait les chevaux qui, à notre porte comme deux sta­

tues fumantes, tant ils avaient été poussés, reprenaient leur souffle.

L’enfant ne réagit pas; on lui fit un enveloppement pour faire tom­

ber la fièvre qui avait atteint près de 42°.

— Je vais attendre, dit le docteur, et il prépara le nécessaire pour

faire une trachéotomie au cas où le sérum n’agirait pas assez vite.

Ma mère prit avec le médecin une tasse de café. A 3 h, le malade

sembla plus calme, la terrible membrane blanche parut se détacher.

— Il est sauvé, dit le docteur. J’espère qu’il n’y aura pas une épidé­

mie, cette maladie est très contagieuse.

A 4 h, Hamida fit atteler les chevaux que le cocher et lui avaient

mis sous le hangar.

— Au revoir, madame, donnez-moi de ses nouvelles.

Le cocher claqua son fouet, les grelots des chevaux tintèrent, la ca­

lèche disparut au tournant de la route. L’aube blanchissait l’horizon.

Il n’y eut aucun autre cas de diphtérie dans le village.

Ce récit dramatique, bien des fois ma mère me l’a conté. Bien

qu’étant inconscient dans cette nuit dramatique, j’ai l’illusion de

l’avoir vécue et d’en avoir conservé le souvenir.

La vie reprit son cours normal. Chaque mois, les journaux périodi­

ques, illustrés et autres nous parvenaient d’Europe.

25

3 A-DIEU-VAT1

Alors que nous feuilletions les pages de l’illustration, des images de

l’ensevelissement du général William Booth donna à ma mère l’occa­

sion de nous expliquer ce qu’elle savait de l’Armée du Salut. Sa famille

voyageuse avait résidé un temps au nord de Londres, en voisin de la

famille Booth. Jeune fille, elle se souvenait avoir vu ce noble person­

nage, maintenant entré dans l’éternité. Ce fut la première fois que j’en­

tendis et lus ces mots: «Armée du Salut».

Maman continuait à peindre des toiles que je trouvais admirables,

subjuguée qu’elle était par cet irrésistible appel de couleurs et de con­

trastes de ce merveilleux pays.

Il fut décidé que nous irions passer trois jours à Bône. Quelle excita­

tion! Hamida garderait la maison et soignerait les bêtes. Nous avions

tous un urgent besoin de renouveler notre garde-robe.

Le séjour fut très réussi. Nous descendîmes à l’Hôtel d’Orient, sur le

cours Bertagna, et léchions les vitrines avec extase. Le premier soir,

nous allâmes au cinéma, la première fois de notre vie; le lendemain

chez le dentiste, visite moins agréable, puis chez le pasteur qui fit con­

naissance de ces paroissiens isolés, il nous invita au thé. Le troisième

jour, nous reprîmes la diligence, chargés de colis, sans parler des cais­

ses d’épicerie, de droguerie, de quincaillerie qui suivaient.

— Il faut que vous appreniez à vous débrouiller avec ce que vous

avez, disait ma mère. Il fallait quand même passablement de choses

pour rendre la vie agréable.

Notre retour à Bugeaud fut salué joyeusement par tout notre petit

monde animal, du chat à l’âne, des poules au chien, du hérisson aux

oiseaux. Hamida nous attendait à l’arrêt de la diligence avec la char­

rette tirée par Piston. Nous avions convaincu maman d’en racheter une.

Le problème scolaire ne tarda pas à se poser à nouveau. Maggie tra­

vaillait bien chez les sœurs, mais pour moi, cela devenait inquiétant.

Mon foufou d’instituteur n’arrivait qu’à me perfectionner en escrime.

Un jour pourtant, il me surprit en train de regarder le poulailler du

voisin où de beaux coqs régnaient sur un harem nombreux.

— Pourquoi ces coqs battent-ils les poules, les mordent et montent

sur leur dos? C’est méchant...

— Mais non; c’est pour leur faire pondre des œufs. Quand tu seras

grand tu en feras autant.

— Aux poules?

26

— Pas aux poules, nigaud, avec des femmes, c’est comme ça qu’elles

ont des enfants.

Je restai rêveur. Rentré à la maison, j’attrapai une de nos poules et

me mis à lui appuyer sur le dos, sans résultat, elle ne fit aucun œuf!

Passant dans la rue avec un copain de l’école, nous croisâmes une

femme enceinte.

— Qu’elle est grosse, dis-je. Elle est malade.

— Mais non, idiot, elle va avoir un enfant.

— Son mari va lui appuyer sur le dos pour le faire sortir...

— Pas sur le dos, sur le ventre, dit le gamin.

Ces premières pièces du puzzle de la vie ne me permirent pas de

comprendre la réflexion de l’instituteur. J’en parlai à ma mère qui me

répondit:

— Tu apprendras cela plus tard.

En fait, ce sont d’autres garçons qui me fournirent les pièces man­

quantes du jeu, et comme je n’étais pas très malin, il me fallut un cer­

tain temps pour comprendre ce que les grandes personnes nous ca­

chaient et ce que le coq faisait aux poules.

Le temps s’écoulant inexorablement, il fut décidé que j’irais au col­

lège à Bône, comme interne.

Cela n’alla pas. Les études ne m’intéressaient pas, les heures d’étude

personnelle m’étaient pénibles, je n’avais pas de camarades. Je rêvais.

Finalement, je tombai malade. A l’infirmerie, on n’y comprenait rien.

Je maigrissais, j’étais fiévreux. En réalité, je me languissais. Après six

mois, ma mère vint me rechercher. En quelques jours, je fus complète­

ment guéri et gai comme un pinson.

Mais alors, les études? L’oncle Abd, qui venait parfois nous voir,

conseilla à maman d’aller s’installer à Bône pendant l’année scolaire.

Elle redoutait la ville pour elle et pour nous. Mais la raison l’emporta

et à la fin de l’été, avant la reprise des classes, nous nous installâmes

dans une villa, au pied de la montagne, en bordure de ville. Les ânes

furent vendus, nous eûmes des vélos en compensation. Les autres bêtes

furent données à Hamida. Nous reviendrions à Bugeaud pour les va­

cances.

27

Bône

Je fis donc ma 5ème et ma 4ème au collège, toujours exécrable en or­

thographe, assez bon en rédaction et géographie, passable dans les au­

tres matières, excellent en gymnastique.

Je devins éclaireur et me retrouvai bientôt avec une bande de co­

pains.

Un jour, le tocsin retentit, puis le canon tonna. Toute la ville fut sur

pied, on annonçait un vol de sauterelles venant du sud. A l’horizon, un

nuage d’encre montait lentement dans un grondement sourd et bizarre.

Tout le monde sortit et se mit à pousser des cris, à taper sur des casse­

roles, les cloches sonnaient à toute volée, plusieurs batteries de canons

tiraient sans désemparer, les sirènes du port hurlaient, le bruit était ter­

rifiant; au fur et à mesure que le nuage avançait, il fallait effrayer les

sauterelles pour qu’elles dépassent la ville et tombent dans la mer.

La troupe était mobilisée et nous, les éclaireurs, dirigés sur les

points où il n’y avait que peu de monde. Nous faisions le maximum de

bruit, avec tout ce que nous pûmes trouver. Hélas, ce fut en vain. Le

terrible nuage s’abattit comme une masse au sud de la ville et couvrit

en quelques secondes des centaines d’hectares. Tous les potagers, les

vergers devinrent gris. En quelques heures, des milliards de sauterelles

vertes dévorèrent jusqu’à l’écorce des arbres. C’était un cataclysme. Les

gens pleuraient, d’autres lançaient des imprécations vers le ciel. Les au­

torités tentèrent d’arroser de pétrole le flot verdâtre qui avançait irré­

sistiblement dans un crissement étrange et régulier. Tous les enfants des

écoles étaient mobilisés pour remplir des sacs de sauterelles qui étaient

déversés dans la mer. Un maraîcher essaya de protéger ses légumes

avec des bâches, les bâches furent dévorées.

Bientôt les rues de la ville furent envahies, les bêtes sautaient, vo­

laient, échappaient à tout, il y en avait partout, dans les maisons, les

tables de restaurants en étaient garnies, et lorsque le vent se leva, elles

s’agglutinèrent dans les angles des rues et des portes, comme des con­

gères vivantes et grouillantes. Cela dura des jours et des jours jusqu’à

ce qu’un violent coup de sirocco soulèva quelques sauterelles, bientôt

toutes s’envolèrent vers le nord. Un grand cri s’éleva de la ville délivrée.

Elle fit alors sa toilette. Quant à la campagne, elle était nue comme

une terre morte. La ruine des paysans était totale.

28

Mais cette terre bénie n’était pas morte et dès la première pluie, un

mince duvet vert pâle couvrit les champs. Les hommes replantèrent lé­

gumes et fleurs, les arbres reprirent forme et vie, avec l’exultation pro­

pre à ce pays.

Un matin de très bonne heure, il devait être à peine 4 h, nous fûmes

tirés du sommeil par une canonnade. Tous à la fenêtre, nous pensions

à une seconde invasion de sauterelles, mais le ciel était parfaitement

limpide. Un homme, notre propriétaire, traversa le jardin en courant et,

nous apercevant, nous cria:

— C’est la guerre!

Nous étions le 2 août 1914. Deux navires de guerre allemands ve­

naient d’entrer dans le port où, à coups de canons, ils avaient coulé

quelques cargos à quai et lâché plusieurs obus sur la ville sans trop de

dégâts, heureusement.

— Va voir ce qui se passe, me dit ma mère. Enfourchant mon vélo,

je filai jusqu’au port pour voir disparaître les deux pirates et entendre

les exclamations de la foule, suivies de communiqués officiels, sortie de

drapeaux, cortèges aux Marseillaises enflammées, bureaux d’engage­

ment ouverts, mobilisation générale, etc...

Deux jours après, la guerre était déclarée. Nous revendiquions

l’honneur d’avoir été la première ville bombardée... Et dire que c’est

pour fuir cela que nous avions quitté Bruxelles!

Rush vers les magasins pour faire des provisions, attente des nouvel­

les, bataille pour arracher les premiers journaux, chasse aux soi-di­

sant espions, effervescence dangereuse.

L’exaltation entretenue par des chants patriotiques dura quelques se­

maines. Puis ce fut le départ des convois de jeunes hommes vers le

front lointain du nord de la France envahi. Troupes indigènes, troupes

d’élite, la mobilisation battait son plein. Survinrent les premières diffi­

cultés, l’annonce des premières défaites. L’arrivée des premiers bateaux

de blessés, la liste des premiers navires torpillés, celle des premiers tués

au front.

Pour nous aussi les choses changèrent. Ma mère avait sa fortune en

Belgique gérée par l’oncle Fritz. Or entre Bruxelles et nous, il n’y avait

plus seulement la distance, mais les tranchées allemandes face aux

tranchées françaises. Plus rien ne passait, ni lettre ni argent. Mes cou­

sins étaient mobilisés, les uns dans l’armée belge, d’autres dans l’armée

29

allemande, John dans l’armée canadienne, Frank dans l’armée anglai­

se. Quel drame! Seraient-ils amenés à s’entre-tuer?

Après quelques mois, maman n’avait plus d’argent. Elle vendit alors

le terrain de Barrai et prit du service comme infirmière-major à l’hôpi­

tal militaire. Une fois le prix de la propriété épuisé, il fallut se résigner

à vendre la «petite maison». Ce fut un déchirement. Il me sembla que

toute mon enfance était vendue avec cette demeure.

30

En Suisse

Le conflit se prolongeait cruellement. Maman décida de rentrer en Eu­

rope de peur de se trouver isolée et sans ressources dans ce pays où

l’état de guerre accentuait les égoïsmes.

Après emballages et démarches nous attendions l’ordre d’embarque­

ment donné seulement une heure avant le départ pour déjouer les es­

pions. On tremble à la pensée d’un torpillage. Enfin la nuit, tous feux

éteints, nous montons à bord et l’on nous enferme tous les quatre dans

une cabine au hublot boulonné pour qu’aucune lumière ne filtre.

La première nuit passée, au matin on peut aller sur le pont mais c’est

pour voir flotter des cadavres de moutons et des débris de caisses d’un

moutonnier torpillé la veille. La deuxième nuit, à nouveau enfermés,

détour vers les côtes d’Espagne. Le garçon nous révèle que 250 prison­

niers allemands sont dans les cales, ramenés en France sur l’interven­

tion de la Croix-Rouge. Sans lumière ni air, la nuit est lourde. Maman,

inquiète, prie. Tout à coup, les machines se taisent, on entend des ordres

criés, puis des coups contre la porte d’une cabine où, à part nous, se

trouve l’unique passager. Il se met à hurler de peur. Sur le pont, des

pas précipités, puis le martellement d’une troupe en marche le long de

la coursive. Le silence à nouveau, plus angoissant encore. Tout à coup,

un chant, fourni, puissant, s’élève dans cette nuit: «Deutschland über

ailes». Les prisonniers chantent, puis un cantique et encore un autre

chant. Nous sommes tous éveillés, haletants. A nouveau des ordres, des

pas martellent le pont, les machines se remettent en marche...

A l’aube, on ouvre notre cabine en passant à hauteur du phare du

Planier. Un officier s’excuse et nous dit qu’un sous-marin allemand à

arraisonné le navire et que le commandant s’en est tiré en faisant mon­

ter sur le pont les 250 prisonniers. Tout le monde est épuisé, mais com­

bien heureux d’accoster à la Joliette. Nous sommes sauvés.

Etrange, notre navire s’appelle «Le Moïse».

Quel soupir de soulagement en arrivant à Marseille après cette se­

conde nuit d’inquiétude. Là, c’est l’éclatement de la famille. Maggie est

envoyée en Angleterre chez tante Juliette Reeves où elle commence ses

études d’infirmière. Je pars pour l’Ecole nouvelle de la Châtaigneraie,

à Coppet en Suisse pour échapper à l’atmosphère de guerre qui plane

sur la France. Maman et Jacques cherchent refuge à Florac, en Lozère,

31

où les conditions de vie sont relativement bonnes; elle y loue la Maison-

du-Pont-du-Tarn. Située au pied du Causse Méjean, Florac, pittoresque

sous-préfecture, devient notre port d’attache.

La Suisse était un paradis pour nous, garçons qui venions de pays en

guerre. La Châtaigneraie comptait alors 80 internes. Avec le recul du

temps, je me rends compte que le système pédagogique était excellent

pour ceux qui avaient le goût de l’étude, mais pour les autres... J’appré­

ciais beaucoup le genre de vie. Le «run» tous les matins à l’aube et par

tous les temps, soit environ un kilomètre à courir sur un tracé balisé,

puis la douche avant le porridge du matin. Football, natation au lac

Léman l’été, vélo... je me fis de bons amis et devins le protecteur, ou le

défenseur de Charly Oliphant qui était infirme et souvent tourmenté

par les autres. Il m’apprit que ses parents étaient chefs de F Armée du

Salut en Suisse et résidaient à Berne. Pour la seconde fois j’entendais

parler de cette Armée.

Mais j’avais toujours au fond du cœur le désir de devenir agricul­

teur, si bien qu’à l’été 1916 je demandai d’aller travailler dans une

ferme. Tout le monde m’en dissuada, on voulait m’orienter vers les arts

et métiers, mais je tins bon et par lettre, ma mère donna son accord.

Dès les vacances, je pris donc le chemin de Colombier où le fermier

d’un riche propriétaire avait accepté de me former. Trois mois de durs

travaux, de brimades des ouvriers agricoles, de vexations et autres

épreuves ne me découragèrent pas, au contraire. Mon bonheur était de

partir avec les vingt vaches et le taureau, le soir après la traite, vers le

pâturage à quelques kilomètres de là sur les flancs des montagnes du

Jura. Je me couchais dans l’herbe et regardais s’allumer les étoiles les

unes après les autres. Je connaissais le son des cloches que portait cha­

que bête et les ramenais vers le centre du pré lorsque le tintement s’af­

faiblissait. Sur le matin, un ouvrier venait m’aider à ramener le trou­

peau.

La fin de l’été était arrivée. Une lettre de ma mère m’expliqua qu’il

était nécessaire que je revienne à la maison, malgré la guerre qui se

prolongeait. J’en informai mon patron qui me félicita pour mon cou­

rage et me remit 3 pièces de 5 frs, une par mois de travail. Je regardai

stupéfait cet argent, le premier argent que j’avais gagné; je restai un

moment interloqué j’avais donc gagné 15 frs sans le savoir, mon pre­

mier gain, ma fortune. Mon correspondant m’envoya un billet de 3ème

classe Neuchâtel-Florac, via Dijon, Lyon, Langogne, Ste-Cécile-d’An-

32

dorge. Nous étions en octobre 1916. A Pontarlier, on me fit entière­

ment déshabiller pour me fouiller et je fus gratifié d’une menace parce

que j’avais une petite boîte de saccharine, paraît-il interdite en France!

Bref, après tant d’émotions, je m’endormis dans le train et ne me ré­

veillai qu’à Paris! Là, un contrôleur me prenant pour un resquilleur

voulut m’emmener au poste de police, je m’échappai grâce à la foule et,

voyant un train pour Clermont-Ferrand et Nîmes, je montai dans un

compartiment rempli de permissionnaires, retour du front.

— T’es trop jeune pour être soldat, me dit l’un d’eux, ce train est ré­

servé aux permissionnaires.

Voyant ma mine déconfite, sale, je ne m’étais pas lavé depuis deux

jours, les traits tirés, car je n’avais mangé que du pain et une demi-boîte

de «singe», le militaire me demanda:

— Où est-ce que tu vas?

Je racontai mon histoire.

— Fais-lui place, dit un autre, c’est un bon petit gars.

— Tiens, enfile cette capote, car si on te trouve ici nippé comme tu

l’es, y vont te foutre dehors.

J’endossai donc l’habit militaire et me fis tout petit au milieu de ces

braves poilus.

Le voyage fut interminable. Toute une journée pour atteindre Cler­

mont, puis toute la nuit pour Langogne, enfin vers le soir, je descendis

à Ste-Cécile-d’Andorge et attendis jusqu’au matin le petit train pour

Florac.

Il faisait beau, le tortillard mit 5 heures pour arriver au terminus. Je

fis alors connaissance avec les Cévennes. Quel charme! ces couleurs,

ces lignes, les gens eux-mêmes faisaient corps avec la nature. La loco­

motive, chauffée au bois, donnait aux voyageurs le temps d’admirer le

paysage. Les pentes des montagnes changeaient de teintes selon leur

exposition au soleil, le plus souvent sombres et violacées, sur lesquelles

se détachaient les vieux châtaigniers dont les feuilles captaient les ray­

ons de soleil de cette fin de saison. La montagne était vivante, agitée

par les forêts de petits chênes verts frémissant au moindre souffle.

Enfin, au début de l’après-midi, après avoir repris son souffle au col

de Jalcrest, de l’eau et du bois à la gare, seul bâtiment dans ce pays dé­

sertique battu des vents, le petit train, suivant encore quelques torrents,

fit son entrée en beauté dans la gare terminale de Florac.

33

*i*

De Florac à Philippeville

J’empoignai ma valise et, mis sur la bonne route par un aimable pas­

sant, une heure après, je découvris, au loin, la Maison-du-Pont-du-Tarn.

Quelle surprise pour ma mère et quelle joie de se retrouver. Les objets

familiers, livres et tableaux, les choses nouvelles, la maison un peu soli­

taire, le pays chargé d’histoire, le climat, tout m’arrivait dessus, me

bousculant de leurs souvenirs ou de leurs questions.

Ma sœur était encore en Angleteire et Jacques ne se développait

qu’avec peine. La guerre continuait et maman ne recevait rien de Bru­

xelles. Mais j’étais là, je travaillerais.

Je voulus donner à maman mes 15 frs, mon premier salaire, elle ne

l’accepta pas; alors, m’apercevant que sa Bible était fort usée, que des

pages s’en détachaient, je lui en achetai une, la plus belle que je pus

trouver.

Quelques jours après, je m’engageai comme chauffeur d’une loco-

mobile dans une scierie. Le matin, avant l’aube, je partais du Pont-du-

Tam pour mettre la machine sous pression afin que les hommes puis­

sent travailler dès leur arrivée; entre-temps, je les aidais à faire rouler

les billes sur le chariot et surveillais la pression. Le soir, je rentrais heu­

reux. Comme par le passé, ma mère faisait la lecture de la Bible et

nous priions tous les trois. Après une semaine, je rapportai mon salaire

à la maison et le même jour arrivait par le facteur une lettre chargée

contenant mille francs que l’oncle Fritz avait réussi à nous faire parve­

nir, via la Suisse. C’était une aubaine inespérée! Maman décida de me

faire poursuivre mes études.

— La question se pose à nouveau: que veux-tu faire?

— Je n’ai pas changé, je veux être agriculteur.

Après quelques correspondances, il fut décidé que j’irais à l’école

d’agriculture de Philippeville, en Algérie.

Et me voilà, la valise à la main, sur le pas de la porte. Ma mère

m’embrassa, un peu émue.

— Que Dieu te mène! me dit-elle, alors que je quittais Florac, en

route pour Marseille, Bône et Philippeville. Voyage périlleux. Le ba­

teau appareillait de Marseille à l’improviste, la nuit, aucun feu à bord

pour ne pas se signaler aux sous-marins allemands.

Après 8 jours de voyage, j’arrivai sain et sauf pour apprendre que

34

l’école fermait ses portes, les derniers professeurs étant mobilisés. Le

directeur me plaça alors dans la plus grande ferme de la région, le

Domaine Barrot, du nom de son propriétaire: mille hectares dont la

moitié en vignes de tous cépages, une orangeraie, des cultures de céré­

ales, une écurie de 80 chevaux, un étalon reproducteur, 50 bœufs, au­

tant de vaches, une basse-cour considérable, 350 ouvriers, un gérant

exécrable... et me voilà agriculteur en herbe.

Le chef de culture me donnait des leçons et, tous les deux mois, me

changeait de service, selon les exigences du moment. A mon arrivée, je

tombai en plein labours d’automne, je pointais les ouvriers, relevais

l’état du sol pour désigner le genre de charrue à utiliser, mesurais les

surfaces labourées, calculais le temps et surveillais la qualité du travail

dans les vignes où les ceps ne devaient pas être écorchés par les socs ou

les aspérités des attelages. Selon la dureté du terrain, les charrues étaient

attelées de 4, 6 ou 8 bœufs. Je me passionnais pour ce travail. Puis

ce furent les semailles d’automne et le défonçage de certaines parcelles

avec une énorme charrue creusant jusqu’à 1 m 25 de profondeur. Une

locomobile actionnait un treuil où s’enroulait le câble qui tirait la dé­

fonceuse; elle basculait son soc à l’arrivée et un autre câble la tirait

dans le sens opposé.

Ensuite affecté aux vergers, riches de 10 hectares d’agrumes, je sur­

veillais le mûrissement de ces fruits merveilleux dont je faisais une co­

pieuse consommation personnelle; il y avait aussi des tentatives de cul­

ture de bananiers, ananas et autres fruits exquis. Je contrôlais égale­

ment la taille des oliviers.

Ensuite, quelques semaines aux écuries me familiarisèrent avec les

bovidés et surtout avec les chevaux. L’étalon était une bête magnifique,

croisé percheron arabe, d’un beau noir. Seuls le gardien du château et

moi étions parvenus à l’approcher. Il avait tué le précédent garçon

d’écurie qui le soignait, en l’écrasant de son flanc contre la paroi de son

box. J’allais le voir tous les jours et il me connaissait. Je le conduisais

aux saillies et le ramenais à sa stalle.

— Dire qu’on le paie pour cela! me disait le gardien... De fait, on

doublait sa ration d’orge les jours où ses services étaient requis. Il con­

naissait son nom, «Epervier».

Bientôt ce fut la vigne qui accapara le travail de tous. Le mien con­

sista d’abord à surveiller les jeunes feuilles pour y déceler les taches

d’oïdium ou de mildiou; je courais alors prévenir le chef de culture qui

35

dépêchait immédiatement les sulfateuses ou soufreuses sur les lieux. Il

m’arrivait de faire 30 kilomètres dans ma journée à travers les terres

labourées de ces vignobles splendides. Avant la vendange, il fallait ar­

roser certaines parcelles grâce à une puissante pompe qui asséchait la

rivière et déversait son flot bienfaisant entre les rangées de vignes. Sous

le soleil ardent de juin et juillet, le raisin grossissait à éclater. Puis j’ob­

servais la maturation, et la vendange commençait début d’août. Les

immenses caves étaient prêtes à recevoir les tonnes de raisin; un petit

chemin de fer Decauville dont les rails étaient déplacés chaque matin

permettait de les relier rapidement à la vigne. Quelques demimuids

encore pleins avaient été conduits au port d’embarquement. On arri­

mait ces tonneaux par 3 ou 4 sur les chars à deux roues tirés par 3

chevaux en flèche. Activité intense que seule la nuit interrompait.

A 22 h, je me jettais sur mon lit pour être réveillé à 3 h du matin

par la corne du gardien, avec l’impression de n’avoir dormi qu’une

heure.

Fin septembre, j’avais passé par tous les services. La guerre se pro­

longeant, l’école ne rouvrit pas ses portes.

Je repris le bateau, non sans un petit pincement au cœur à cause des

dangers de torpillage, et me retrouvais à Florac. J’avais passablement

changé, devenu un jeune homme, n’ayant pourtant que 16 ans.

Ma sœur, revenue d’Angleterre, allait terminer ses études d’infirmière

à Nîmes.

La guerre, toujours la guerre. La liste des morts s’allongeait, l’hiver

1917 s’annonçait douloureux. Les écoles d’agriculture se fermaient les

unes après les autres faute de professeurs, et les grands élèves étaient

mobilisés dès qu’ils avaient 18 ans, ils pouvaient s’engager à 17 ans et

beaucoup le faisaient.

Un châtelain du Gard demandait le service de jeunes hommes sor­

tant de l’école d’agriculture, je sollicitai la place et fus accepté.

C’est alors qu’un événement inattendu changea le cours de notre vie.

Un après-midi de cet automne 1917, alors que je flânais à travers le

bourg, j’aperçus un attroupement. Deux femmes étrangement habillées

chantaient sur la place. Il y avait quelque chose d’insolite en elles; en­

core assez jeunes, d’allure martiale, vêtues d’une vareuse genre militaire,

coiffées d’un étonnant chapeau sur lequel un ruban rouge portait une

inscription que je ne pouvais lire. Elles chantaient un cantique que je

connaissais et je trouvais anormal qu’elles se livrent à cette pratique re-

36

ligicuse sur le mail. Je courus à la maison raconter la chose à ma mère

qui conclut: C’est l’Armée du Salut.

— Si elles ne savent où aller, dis-leur de venir à la maison et accom-

pagne-les.

Questionnant la mercière que je connaissais, elle me répondit:

— Va dire à ta mère que le pasteur ne veut pas les recevoir et moi

avec le magasin, je ne peux pas.

Le pasteur n’ayant pas cru devoir leur ouvrir le temple, l’église li­

bre ne leur étant pas davantage offerte, c’est dans notre salon que les

salutistes tinrent une réunion. Une dizaine de personnes y prirent part.

«L’adjudante» commandait, la «lieutenante» la secondait et nous fit

apprendre une chanson:

— «Plus haut que la blanche cime, plus près du trône de Dieu, Jésus

de l’abîme, ton amour sublime me transporte jusqu’aux cieux».

Ces «officières» venaient du poste de St-Jean-du-Gard, l’adjudante

Villevieille et la lieutenante Paula étaient en route pour visiter leur

vaillant sergent Barbançon à Ventajols, un hameau dans la montagne.

Elles entretinrent ma mère de la création des foyers du soldat sur le

front. Il n’en fallut pas plus pour la décider à s’offrir comme infir­

mière-directrice. Les officières passèrent la nuit sous notre toit.

Les semaines qui suivirent furent fertiles en démarches, bagages, dé­

placements. Ma sœur, déjà partie à Nîmes, Jacques mis en pension

chez Barbançon, ma mère prit le chemin du front, tandis que le train

pour Thoiras m’emmenait vers mon nouveau travail à Malérargue.

Bien que la distance entre Florac et Lasalle n’excède pas une cen­

taine de kilomètres, le voyage est long. Passer par Ste-Cécile-d’Andor-

ge, y attendre le train pour Alès et là celui de St-Jean-du-Gard, bref à

peu près la journée en route. Mais le temps était beau et je me souve­

nais de mon arrivée dans ce pays il y avait juste une année. Depuis An-

duze j’étais le seul voyageur et le chef de train de me dire:

— Qu’est-ce que vous allez faire à Thoiras, y a personne dans ce

pays, sauf la gare; le village est à 3 kilomètres.

— Je vais à Malérargue.

— Au château?

— Oui.

— Mais c’est à 10 kilomètres de la gare! Il y a quelqu’un qui vous

attend au moins? car la nuit va tomber...

— Je l’espère!

37

Malerargue

Il faisait effectivement nuit quand le train stoppa à la gare de Thoiras-

Lasalle.

Devant la station deux falots éclairaient les flancs d’un cheval et je

ne tardai pas à deviner, plutôt qu’à voir, une carriole à côté de laquelle

se tenait un homme.

— Charles Péan? Je m’approchai, il se présenta. C’était le châtelain

de Malérargue en personne.

Le chef de gare m’aida à hisser ma cantine sous le siège arrière et je

m’installai au côté du maître. Les lumières n’éclairaient guère que le

cheval qui trottinait, troublant le silence de la nuit du rythme de ses

sabots. Comment mon nouveau patron pouvait-il voir la route dans

cette obscurité sans lune?

— Le cheval connaît son chemin, dit-il avec un accent si curieux que

je me demandais de quel pays il pouvait bien être originaire. On aurait

dit qu’en parlant, il roulait des billes dans sa bouche. Une fois encore,

comme s’il devinait mes pensées:

— C’est une blessure de guerre qui m’empêche de parler comme

tout le monde.

De sa main gauche il agitait les rênes et les faisait retomber sur la

croupe du cheval pour l’engager à maintenir le trot. Je n’osais pas le

questionner, pressentant que parler était pour lui un effort désagréable.

— Voici la route de St-Jean. Il la désignait de son fouet alors que

nous obliquions à gauche abordant une côte qui mit le cheval au pas et

me permit de mieux écouter et sentir la nuit.

— Le village est à droite, mais il n’y a que quelques maisons, il se

dépeuple.

Il y avait une heure que nous roulions quand il me désigna une mas­

se sombre à gauche de la route, une ferme noyée dans l’ombre. — Ici

commence le domaine, c’est la ferme Viala, la plus petite des quatre

qui le composent, elle est affermée comme celle des Brebis à l’autre ex­

trémité du domaine. J’exploite les deux plus importantes, c’est pour­

quoi j’ai besoin de vous.

Puis, comme s’il avait attendu d’être chez lui, il me questionna sur ce

que je savais faire, ce que j’avais appris en agriculture, sur ma famille,

ma religion, mes espérances...

38

— Ici, nous sommes au cœur de la vallée. Lasalle est un îlot ver­

doyant grâce au Gardon qui n’est jamais à sec et à de nombreuses

sources qui jaillissent et s’écoulent par des vallées convergeant vers le

village. La garrigue nous sépare de Nîmes. C’est le seul point toujours

frais et vert, même l’été. Voici le château.

Son fouet m’indiqua une direction, mais je ne pouvais discerner que

de grands arbres, passant comme des ombres, fugitivement éclairés par

nos lanternes.

— Je vis là avec ma mère depuis que je fus réformé il y a un an et

demi. Ma sœur et son fils occupent l’aile droite où ils se sont installés

au début de la guerre. Mon neveu est un grand malade, ma sœur est

veuve, elle a une terreur panique des maladies, aussi je ne les approche

jamais. J’ai également engagé un jeune homme de votre âge, Marcel,

pour les travaux des fermes. J’espère qu’il sera un compagnon pour

vous. Il y a enfin le personnel.

La voiture fit encore un petit kilomètre avant de prendre en épingles

à cheveux le raidillon qui conduisait à la terrasse d’honneur du châ­

teau. Un domestique nous attendait sur le perron, une lampe à la main;

une femme prit la bride du cheval et nous entrâmes dans un vaste hall.

Le maître saisit un chandelier et gravit l’escalier monumental m’invi­

tant à le suivre. Au premier étage, un long couloir menait à la chambre

qui m’était destinée, la dernière de l’aile gauche. La nuit emplissait la

grande demeure.

— Voici votre chambre. Allez chercher votre malle et dans un quart

d’heure, je vous appellerai pour le dîner. Il partit avec le chandelier, me

laissant un bougeoir.

Quand il m’introduisit dans la petite salle à manger, la table était

dressée pour quatre couverts qu’éclairaient deux chandeliers. Des ver­

res de cristal et des services d’argent aux armes des châtelains reflé­

taient la lueur tremblotante des bougies.

— Ma mère, dit-il en désignant une petite dame vêtue de noir. Son

visage doux et triste était encadré de beaux cheveux blancs couverts

d’une mantille. En me tendant sa main fine, elle me sourit. Je m’incli­

nai avec respect.

— Je vois que vous n’êtes pas un paysan, jeune homme. Comment

vous appelez-vous?

— Paysan? je souhaite le devenir, madame. Et je lui dis mon nom

en lui approchant sa chaise. Je serrai la main de Marcel et nous nous

39

mîmes à table. Je pus alors regarder le maître. Il devait avoir entre 40

et 50 ans. Officier de carrière, célibataire, casse-cou, il avait eu la mâ­

choire inférieure arrachée par un éclat d’obus. La chirurgie esthétique,

encore à ses débuts, lui avait façonné un menton et fabriqué une pro­

thèse dentaire compliquée lui permettant de mâcher et de parler en se

blessant légèrement à chaque fois, ce qui l’exaspérait, le privait de tou­

te vie de société et lui faisait faire d’affreuses grimaces. Il était sympa­

thique.

— Vous vivrez à ma table, comme Marcel.

Après le souper, il me libéra et s’installa pour une partie de dames

avec Marcel.

— A propos, me dit-il au moment où j’allais quitter la pièce, mon

bougeoir à la main, jouez-vous aux échecs?

— Oui.

— Ah! s’exclama-t-il avec joie, alors demain, nous ferons une partie.

Ce fut demain et les jours suivants. Marcel, qui ne comprenait rien

à ce jeu compliqué, en prit ombrage et parfois le manifestait lorsque le

soir nous disposions nos pièces d’ivoire et d’ébène sur l’échiquier de

marqueterie. Notre concentration n’admettait pas un bruit ni un mou­

vement sinon celui de nos ombres démesurées dansant silencieusement

sur les murs selon le caprice des bougies.

Au lever du soleil, je pus admirer les lignes sobres et nobles de cette

gentilhommière faite de grosses pierres envahies par le lierre. Bien des

pièces étaient inutilisées, le grand salon du rez-de-chaussée, la grande

salle à manger, le bureau, des appartements entiers; seule la bibliothè­

que était ouverte. Marcel et moi y passions souvent nos heures de liber­

té. J’y découvris des ouvrages sur les Cévennes, les Camisards, les galé­

riens et d’autres qui n’étaient pas toujours édifiants. Au premier étage

se cantonnait la vie. Madame mère y avait sa chambre et son boudoir,

monsieur la sienne et son bureau, la petite salle à manger et un salon.

Marcel et moi étions aux deux extrémités du long couloir. Le deuxième

étage restait inoccupé. Le mobilier était de style.

— Mon père créa ce domaine. Il s’opposa à la Compagnie P.L.M.

qui voulait construire une ligne de chemin de fer passant dans la vallée,

il refusa aussi l’électricité pour que fils et poteaux ne déparent pas le

paysage. C’est tout juste s’il a consenti à ce que la route traverse ses

terres.

Devant la maison, la très belle terrasse se développait en demi-

40

cercle, entourée d’une balustrade de colonnade de stuc, ombragée de

grands platanes et ornée d’une vingtaine d’orangers en caisse. D’un cô­

té, on accédait au jardin anglais qui s’étendait juste sous mes fenêtres,

de l’autre le chemin menait à la route. De là, par des jardins en gra­

dins plantés d’arbres rares, de buissons ornementaux et de fleurs, on

atteignait la route et au-delà, les prairies et cultures qui s’étendaient jus­

qu’à la rivière. De l’autre côté, comme derrière le château, la montagne

couverte de chênes verts tortueux et rabougris où les chèvres trouvaient

leur pâture. Les crêtes marquaient les limites du domaine. Toutes les

terres, prés ou pâturages, longeaient le Gardon ce qui permettait l’irri­

gation par un simple système de vannes. A quelque distance du châ­

teau, la ferme occupée par les domestiques, les écuries presque vides

abritaient deux bœufs et un cheval, la porcherie sans occupant et le

poulailler assez bien fourni.

— Un de mes fermiers a été tué à la guerre. L’autre est parti en

plaine. Je n’ai pas cherché à les remplacer. J’ai décidé d’exploiter moi-

même mes terres. Je n’ai rien d’autre à faire.

C’était le plein hiver; on se chauffait au bois. Peu d’occupations pour

Marcel et moi.

Un dimanche, nous allâmes au village de Lasalle, à 4 kilomètres.

J’assistai au culte. L’immense temple était glacial et presque vide. Mar­

cel, qui n’avait pas de conviction religieuse, m’attendait au café, je l’y

rejoignis. Quelques passants nous remarquèrent. Après deux ou trois

autres visites, les jeunes filles nous regardèrent avec curiosité; elles

nous surnommèrent les petits agriculteurs de Malérargue.

Il y avait quelque chose dans l’esprit du pays qui nous empêchait

d’être frivoles, quelque chose d’indéfinissable qui gênait Marcel, lequel

aurait bien voulu s’amuser, mais exerçait sur moi une salutaire influ­

ence.

A la fin de l’hiver, nous allâmes à Alès pour nous acheter chacun

une bicyclette, ce qui nous rendit plus indépendants et nous permit de

faire quelques randonnées dans ce pays si attachant, dont l’air sem­

blait avoir une vertu spirituelle ou mystique, je ne sais. Notre maître

ne vit pas notre acquisition d’un bon œil. Je me rendis compte alors

que nous étions une compagnie pour lui. Il était très seul.

Aux premiers jours du printemps, l’activité de la ferme devint sé­

rieuse, taille des arbres, labours, fumure des prés, plantations. Le di­

manche, les filles du village venaient dans nos prés cueillir des nar-

41

4 A-DIEU-VAT!

cisses; nous en étions ravis, mais notre maître nous ordonnait de les

chasser.

— Elles piétinent l’herbe, disait-il avec colère. Alors, nous étions tout

heureux d’aller parlementer avec elles. Marcel en choisit une grande,

moi une petite, mais nous ne flirtions qu’en rêve, car nous ne leur

avons jamais parlé seuls et n’avons jamais su leur nom... lui parce qu’il

était gauche, moi par timidité.

Le 1er mai, Marcel, qui avait des idées républicaines, décréta qu’on

ne travaillerait pas. Il refusa même de traire la vache, j’en fis autant.

Le maître prit une grande colère et décida de la traire lui-même. Ha­

billé comme toujours d’une culotte de cheval en peau blanche, d’une

veste de cavalier avec cravate assortie, il prit le tabouret à trois pattes

pour s’y asseoir, le seau entre les jambes. Mais outre qu’il ne savait

pas s’y prendre, la «Rousse» n’admit pas qu’un étranger lui tire sur les

tétons et d’un grand coup de queue en pleine figure envoya notre pau­

vre patron choir en plein sur une superbe bouse qui, si elle amortit sa

chute, colora vertement le séant du maître. Naturellement nous n’avions

pas nettoyé l’écurie! De loin, nous observions la scène et nous précipi­

tâmes au secours de la victime, lui passant un linge pour qu’il s’essuya

le visage tandis qu’avec de la paille, nous débarrassions la face posté­

rieure de sa noble personne du plus gros des dégâts. Il trépignait de

rage. Tout honteux, nous avons trait la vache, regrettant nos velléités

prolétariennes.

Arriva la saison des foins et des regains. Nous avions fait acheter

quelques instruments aratoires pour faciliter le travail. Notre inexpé­

rience de la région et les surfaces relativement petites ne justifaient pas

de telles dépenses. Les paysans, les vrais, s’amusaient des fantaisies de

notre maître et se moquaient amicalement de nos théories; avec les

moyens à leur disposition, ils faisaient du bel ouvrage. Nous, avec nos

idées modernes, nous faisions souvent du gâchis.

De l’aube à la nuit tombée, nous étions aux prés, fauchant, retour­

nant, roulant, empaquetant, chargeant, transportant les balles de foin

dans les granges. Nous rentrions fourbus. Il n’y avait plus de place

pour les parties d’échecs et parfois même, lorsque le temps menaçait,

nous mangions en vitesse avec les ouvriers à la cuisine afin de rentrer

le foin avant l’orage. Notre maître allait d’un pré à l’autre, ne sachant

que décider ni que dire. Il m’était arrivé de penser que le bonheur était

42

d’être riche et de n’avoir rien à faire. Il était la démonstration du con­

traire, riche, sans intérêt réel, et seul.

La guerre finie, je pensai qu’il serait utile de parfaire mes connais­

sances agricoles en terminant le cycle d’une école d’agriculture. Ma

mère voulut avant cela que ma sœur et moi ayons de bonnes vacances;

elle nous fit venir pour l’été à Strasbourg où elle dirigeait un Foyer du

Soldat.

Je quittai donc Malérargue au début de l’été, non sans un certain

regret pour le cadre, le site et le milieu où je venais de passer près

d’une année.

43

Strasbourg

Un beau matin de juillet, je débarquai dans la grande ville alsacienne

tout juste redevenue française après un demi-siècle d’occupation alle­

mande.

Le foyer du soldat, rue de la Nuée Bleue, occupait le rez-de-chaus­

sée d’un immeuble, anciennement magasin d’ameublement.

Il ne fonctionnait qu’à partir de 17 h en semaine, les samedis après-

midi et le dimanche toute la journée.

Peu à peu, les écoles d’agriculture rouvraient leur porte et je fus ad­

mis à l’une d’elles pour la rentrée du 15 septembre. Entre-temps, ma

mère me dit:

— Tu devrais apprendre quelque chose et ne pas rester inactif pen­

dant deux mois.

Je me plaçai dans un garage et passai mon permis de conduire.

Je m’entraînai sur une vieille Ford appartenant au foyer et le garagiste

me donna — après 3 semaines — une attestation à remettre à l’exami­

nateur certifiant que j’avais les connaissances minimum et suffisantes

de mécanique, la législation allemande était encore en vigueur exigeant

ces garanties. En réalité, le plus clair de mon temps se passa à nettoyer

des moteurs encrassés et réparer les pneus crevés. Je n’en fus pas moins

fier, en possession de la feuille rose m’autorisant à conduire un véhicule

à propulsion mécanique.

Strasbourg est une bien jolie ville. Nous y avons vécu le premier

14 juillet depuis 1870, partageant les émotions d’une foule en délire.

Tous les habitants passèrent la nuit entière dans les rues. Bals, concerts,

défilés, feux d’artifice, cortèges, farandoles ne prirent fin qu’à l’aube.

L’Armée du Salut hérita de la Heilsarmee une maison de redresse­

ment pour filles et un poste d’évangélisation comprenant un nombre

relativement important de «soldats» parmi lesquels une belle bande de

jeunes, une chorale et une fanfare qui se reconstituaient au fur et à me­

sure de la démobilisation, ce qui n’allait pas sans quelques complica­

tions puisque incorporés allemands, les hommes se trouvaient démobili­

sés français. Quant aux jeunes recrues, ils restèrent dans leur caserne,

mais échangèrent la tenue vert de gris contre le bleu horizon. L’ennemi

combattu hier était devenu l’ami avec lequel il fallait fraterniser au-

44

jourd’hui. Le coq remplaçait l’aigle et le calot le casque à pointe remi­

sé aux accessoires.

Les jeunes filles salutistes venaient aider à servir au foyer de la rue

de la Nuée Bleue. Ma sœur se lia d’amitié avec l’une d’elles, Suzanne

Trautmann, qui avait quatre sœurs et formaient avec ses parents une

charmante famille typiquement alsacienne. Fortement influencée par

ce groupe jeune et vivant, ma sœur fut enrôlée et je la vis porter cet

étonnant chapeau, fréquenter les réunions et prendre une part active à

la vie de ce poste.

J’étais réfractaire à ce mouvement, sans le connaître. Les réunions,

comme toutes les activités, se faisaient en langue allemande ou en pa­

tois alsacien, ce qui constituait un mur entre nous. Pourtant un diman­

che, un dignitaire salutiste venu de Paris devait présider une réunion et

sur l’insistance de ma sœur et de ses amies, je promis de m’y rendre.

La salle occupait un rez-de-chaussée d’une petite rue d’un vieux quar­

tier de la ville. J’eus de la peine à me faufiler dans la foule compacte.

Quelques instruments de cuivre qui étaient sensés accompagner les

chants menaient grand tapage au rythme d’une grosse caisse. Sur l’es­

trade, des femmes en uniforme, semblables à celles que j’avais vues à

Florac. La chaleur était forte, le bruit assourdissant, je ne comprenais

rien aux discours et pour cause. Dans l’espoir d’un peu d’air et de fraî­

cheur, un responsable fit ouvrir une fenêtre qui donnait sur une cour

commune avec un dépôt de fromages, les effluves qui envahirent la pe­

tite salle étaient riches en senteurs folkloriques. Debout au fond, quel­

que peu ahuri, je me demandais comment j’allais sortir quand une des

«dames» en militaire s’approcha de moi et me dit: «Jeune homme, que

faites-vous de votre vie?» Je ne compris pas cette démarche, ma vie

étant toute tracée, à mon sens sans ambiguïté, et ne regardais pas cette

audacieuse personne. Je ne sus que répondre et réussis à trouver le sa­

lut dans la fuite en balbutiant quelques mots marquant ma désappro­

bation. Je me promis de ne plus remettre les pieds dans une salle de

l’Armée du Salut.

A la fin de l’été, alors que je faisais mes préparatifs pour entrer à

l’école, je voulus faire un détour pour aller à une réunion des anciens

élèves de la «Châtaigneraie» en Suisse où j’avais été très heureux. Ma

mère aussi s’apprêtait à quitter Strasbourg. Le chef des foyers du sol­

dat, un certain major Boisson, les liquidait les uns après les autres.

45

Il rassemblait le matériel encore valable et l’expédiait à Paris. Quant

aux autos, il les fit partir pour Audincourt (Doubs) où il organisa une

mission de salut de trois semaines. J’étais déjà en route pour la Suisse,

via Delle, lorsqu’un télégramme de son chef parvint à ma mère me

demandant de conduire la voiture du foyer à Audincourt. Quant à moi,

j’eus la désagréable surprise de ne pouvoir passer la frontière, mon pas­

seport portant une photo d’amateur non réglementaire. Je m’en fus

donc très désappointé à Audincourt, où l’on m’avait signalé une pension

bon marché pour attendre la date de mon entrée à l’école d’agriculture.

Il s’agissait d’une hôtellerie de l’Armée du Salut! Décidément je n’en

sortais que pour mieux y retomber... dans cette armée. Le souvenir du

contact que j’avais eu à Strasbourg avec ce monde ne m’engageait

guère à entrer, le bruit, l’odeur du fromage, l’indiscrétion de la salu­

tiste... Pourtant je ne pouvais me montrer difficile, mes ressources

d’étudiant étaient plus que modestes.

46

Conversion

La personne qui m’ouvrit la porte devait avoir l’âge de ma mère. Son

visage était paisible, souriant.

— Que puis-je pour vous, jeune homme?

Je lui expliquai ma situation.

— Entrez, nous allons voir ce que l’on peut faire.

Elle consulta son livre.

— Tout est pris à cause de la «mission», mais j’ai encore une cham­

bre mansardée.

Je hasardai un regard vers la grande salle à manger d’où venait un

bruit de voix de personnes qui semblaient se disputer. L’Armée du Salut!

pensais-je... Une servante ayant ouvert la porte, j’assistai à une scène

peu banale. Une espèce de colosse barbu, en uniforme, d’allure redou­

table, gesticulait et criait à qui voulait l’entendre que dans cette ville

des usines Peugeot, il était impossible de trouver un chauffeur pour

conduire sa voiture... La femme qui m’avait accueilli, elle aussi en uni­

forme, avait des cheveux blancs, son calme et sa douceur contrastaient

étonnamment avec la vivacité de celui qui me faisait penser aux hom­

mes des foires qui soulèvent les poids.

— C’est le major Boisson, le directeur des foyers du soldat, me dit

mon hôtesse pour atténuer la fâcheuse impression qu’elle lisait sur mon

visage.

Entre l’aménité de «la major», comme l’appelait la serveuse, et

l’agitation du patron de ma mère, je pris la résolution héroïque d’abor­

der le terrible major. Je lui fis connaître mon identité et ma possibilité

de le dépanner exhibant mon permis de conduire tout neuf. Cette pa­

role et ce papier éteignirent l’incendie et calmèrent la tempête. Sur

l’heure, il me mit en présence du véhicule dont, paraît-il, devait dé­

pendre le succès de la mission, et je compris aussitôt pourquoi aucun

chauffeur de chez Peugeot n’était disponible. Il s’agissait d’une Ford

réformée de la guerre, à changement de vitesse à pédale et accélérateur

sous le volant. Haute sur patte, elle faisait des bonds de kangourou et

mon nouveau patron faillit m’écraser contre un mur en me faisant la

démonstration de ses performances.

Le major Boisson fixa mon salaire, la major ma pension. Je n’en

revenais pas, me voici employé de l’Armée du Salut!

47

Le soir même, je fis mes premières courses, amenant de la gare au

foyer les «missionnaires» et finalement leurs chefs, le lieutenant-colo­

nel et madame Albin Peyron. Par force, je dus renoncer à mon voyage

en Suisse.

Je devins le «chauffeur».

— Eh! chauffeur... m’appelait-on ici et là. A part le major directeur

et mon hôtesse, personne ne savait mon nom, mais je ne tardai pas à

devenir populaire parmi les membres de l’Armée missionnaire.

La mission, largement annoncée par des affiches et le tambour de

ville, comprenait tous les matins des cours pour les jeunes officiers par

un officier d’état-major: les colonels Peyron, un très sympathique

personnage à barbiche grisonnante, le major Jeanmonod, un Suisse des

montagnes du Jura, d’autres dont certaines dames comme la major

Rogivue, principale de l’école de formation des officiers de l’Armée

du Salut. Les élèves étaient toutes des jeunes filles entre 18 et 25 ans.

Les hommes étaient rares en France, la saignée de la guerre avait été

terrible et certains n’étaient pas encore démobilisés ou libérés des

camps de prisonniers. Cette belle jeunesse féminine — elles étaient une

quinzaine — était fort plaisante. Avec l’état-major, il devait y avoir

quelque vingt missionnaires.

L’après-midi des réunions religieuses d’édification et chaque soir des

réunions publiques d’évangélisation au Théâtre municipal d’Audin-

court ou dans la Salle des Fêtes de Valentigney ou encore dans quel­

que autre bourg de la région, selon un plan dont je n’avais aucune

idée. Ma tâche consistait à transporter le matériel — entendez: dra­

peau, grosse caisse, tapis pour les genoux des pénitents, livres et can­

tiques — puis tous les officiers de service, ce qui me faisait faire 5 à

6 voyages selon les soirs.

C’était étrange; tous ces gens en uniforme semblaient heureux et

parlaient de Dieu avec une certaine désinvolture et une grande liberté.

J’avais, en fait, de longues heures de travail. Mais lorsque les réunions

de l’après-midi et du soir commençaient, je restais dans ma voiture à

lire ou sommeiller jusqu’à la sortie du public, signe de la reprise de

mon service.

Nous étions fin septembre 1919, l’automne précoce était froid. Un

soir, la température ayant beaucoup baissé, il se mit à pleuvoir. Je

quittai la voiture pour trouver refuge au théâtre. La réunion salutiste

48

battait son plein. Ebloui par les lumières, les couleurs vives des dra­

peaux, le mouvement, l’enthousiasme des chants, l’ambiance de fête

qui régnait, j’écoutais littéralement stupéfait. Une des jeunes officières,

la lieutenante Muller1, interpréta un très beau chant accompagné par

un virtuose du piano, le major Seagrave. Le major Jeanmonod parla de

façon savante de l’œil de l’oiseau, merveille de la nature, puis en tira

une conclusion évangélique. Le colonel Peyron fit frémir l’auditoire en

évoquant le serpent du jardin d’Eden, auteur de tous les maux dont

souffre l’humanité. C’était autre chose qu’à Strasbourg.

Ce soir-là j’accomplis mon service sous l’impression de cette réunion

et vers minuit, avant de m’endormir, je sortis du fond de ma cantine la

Bible que ma mère y avait déposée. Je me mis à en lire des passages.

Le lendemain à Valentigney, après mon service, j’assistai à la ré­

union puis n’en manquai plus une. Une question s’imposait à mon

esprit: Si Dieu existe — je n’en avais jamais douté — il n’est pas pos­

sible de vivre comme s’il n’existait pas; bien sûr tu es chrétien, me di­

sais-je, enfant, tu as été baptisé, tes parents sont des chrétiens, on t’a

appris le catéchisme et la prière, tu as une vie honnête et morale... Oui.

Mais Dieu? Y penses-tu? Si la Bible est la révélation de Dieu, l’ouvres-

tu jamais? Tu ne pries pas. Dieu, tu y crois peut-être, mais II est inexis­

tant dans ta vie. Tu disposes de toi, de ton avenir, tu règles tout ce

qui te concerne sans t’en soucier.

J’étais troublé.

Ainsi se passa la première semaine. Je devais terminer mon service

et entrer à l’école d’agriculture. C’est alors qu’une lettre du directeur

m’informa que la rentrée était différée de 3 semaines par suite des

dégâts provoqués aux bâtiments par le récent orage. A la fois contrarié

et heureux, je demeurai encore une semaine à la disposition du major

Boisson.

Un soir, je ramenais tous les missionnaires de Valentigney à Audin-

court et faisais un dernier voyage pour trois lieutenantes restées à re­

mettre la salle en ordre après la réunion. Il faisait froid, une petite neige

fondue gênait la conduite de la Ford poussive dont les phares n’éclai­

raient qu’à condition d’emballer le moteur. Il était plus de minuit et le

vent soufflait en rafale.

1 Institutrice convertie au poste de Bâle I en 1916 lors d’une mission du

colonel Peyron dans cette ville.

49

Assise à côté de moi, la licutenante Poujol somnolait, les autres

dormaient à l’arrière. Nous étions tous éreintés. Alors que la route

longeait le canal, brusquement ma voisine me cria:

— «Arrêtez, arrêtez, j’ai vu quelqu’un sur la route.» Elle me força à

faire demi-tour et effectivement, les phares éclairèrent un étrange grou­

pe: une femme serrant contre elle deux petits enfants grelottants et

apeurés. Nous sortîmes tous de l’auto.

— Que faites-vous là à cette heure ma pauvre femme?

Claquant des dents, la femme raconta que son mari rentré ivre, avait

tout cassé et menacé de les tuer. Elle s’était enfuie dans la nuit et ne sa­

vait où aller.

— Où habitez-vous? dit l’officière, la femme désigna une masure

à quelque cent mètres, masse sombre que nous devinions dans l’obscu­

rité.

— Allons-y, décida la jeune officière.

— Non. Il est violent, il vous tuera.

— Chauffeur, prenez la lanterne.

Pas de réplique possible. Je dévissai un des falots à huile de l’auto et

nous voilà partis vers cet antre, cortège dégoulinant de pluie. Au pre­

mier étage d’un escalier branlant, une porte grande ouverte sur une

pièce sordide, les meubles renversés, les assiettes et les verres brisés;

dans la pièce voisine des lits défaits et en travers de l’un d’eux une

espèce de brute ronflant tout habillé. La lampe à la main, j’éclairai cette

scène. Pour la première fois de ma vie, la détresse m’était jetée en plein

visage.

En un tour de main, les filles remirent tout en ordre. L’homme tiré

sur un matelas dans la première pièce cuvait son vin sans se douter de

ce qui se passait. Les officières mirent la femme et les enfants au lit.

Elles étaient lestes à cette étrange besogne; puis l’une d’elles dit une

prière. Doucement elles fermèrent la porte et nous retrouvâmes notre

voiture dans la bourrasque de la nuit. Il était une heure du matin. Per­

sonne ne parla pendant le reste du trajet.

Arrivé à la bonne hôtellerie, j’eus malgré la fatigue quelque peine à

trouver le sommeil.

Le lendemain, l’une des lieutenantes me demanda d’aller avec elle

chercher la famille de l’ivrogne. Ils nous attendaient. Pauvrement vêtus

mais propres, la reconnaissance se lisait dans les yeux de la mère, une

gêne dans le regard du père. A la réunion au théâtre d’Audincourt,

50

mêlé à des centaines de personnes, je les regardais souvent tandis que le

programme se déroulait. Lorsque l’appel à la conversion fut adressé,

la famille entière alla s’agenouiller devant l’estrade. C’était boulever­

sant. Après la réunion, je fis un voyage supplémentaire pour ramener

chez eux ces gens pleurant et souriant tout à la fois.

Les derniers jours de la mission, le travail s’intensifia comme si les

missionnaires sentaient la fin d’une occasion de service. Par malheur,

c’est le moment que choisit la Ford pour tomber en panne. Mon pa­

tron major, qui connaissait tout le monde et savait se retourner dans

les situations les plus compromises, m’envoya prendre possession d’une

voiture qu’une vieille dame mettait à notre disposition. C’était un des

premiers modèles du genre, torpédo 4 places, sièges en forme de ba­

quet, tout petit moteur à deux temps à l’avant, volant vertical, l’engin

ne roulait pas souvent et seuls les cuivres étincelants étaient parfaite­

ment entretenus.

Si la Ford était — sans être âgée — une vieille voiture, celle-ci en

était la digne ancêtre. Aussi n’étais-je pas très fier au volant...

— A la guerre comme à la guerre! me dit le major avec le sourire

de satisfaction d’un homme qui vient de résoudre un problème diffi­

cile.

Voilà qu’en revenant à vide d’une course au-delà de Valentigney, je

tentai de pousser la voiture afin de me rendre compte de ses perfor­

mances possibles. Mal m’en prit, car je ne pus éviter un motocycliste

débouchant d’un chemin sur ma droite pour me couper la route. Il vint

de plein fouet se jeter contre la voiture; je fis une embardée sur la

gauche qui projeta l’homme à quelque deux mètres, il resta coincé

entre un mur et un poteau télégraphique, tandis que sa moto gémissait

sous l’auto.

Fort ému et inquiet, je me portai au secours de ma victime. Sa posi­

tion inconfortable lui donnait un air penché, visiblement il cherchait à

comprendre ce qui s’était passé. Ne sachant trop que faire j’imitai les

salutistes, je lui serrai la main et lui dis solennellement: «Dieu vous

bénisse!»

Touché sans doute par cette formule inattendue: «Merci» me ré-

pondit-il...

Mais déjà, des ouvriers de l’usine nous entouraient. L’un avi­

sant un petit disque bleu sur lequel était imprimé en blanc: «Dieu te

51

cherche» collé par mon major sur le pare-brise de mon bolide et au

revers de mon veston, me dit:

— C’est à toi, cette pétrolette? et comme j’opinais du bonnet:

— Eh bien! Il t’a trouvé cette fois...

Eclat de rire!

On dégagea l’homme qui n’avait rien de cassé et s’ébroua comme

un chien sauvé des eaux. Je le fis monter à côté de moi et chargeai les

débris de sa moto. Naturellement, cela m’avait sérieusement retardé. En

arrivant à l’hôtellerie, je trouvai tous mon monde dans la rue à m’at­

tendre et le major Boisson furieux, la barbe en bataille.

— Qu’est-ce que cela veut dire? avisant mon air penaud, l’accidenté

à mon côté, qui lui se demandait pourquoi le major était entouré de

femmes en uniforme, enfin la ferraille qui encombrait l’arrière. Mais

je n’eus pas besoin de lui faire un dessin pour qu’il comprenne la si­

tuation. Avec dextérité il confia l’homme à la bonne major, déchargea

la moto, redressa le phare tordu et me dit:

— Allez, file, rattrape le temps perdu et ne fais pas l’imbécile.

Le soir, à ma surprise, j’aperçus ma victime parmi les assistants à la

réunion. On lui avait payé la réparation de sa moto et de son costume

déchiré. Je jugeai plus sage de l’éviter quand mon major me le désigna

de sa voix tonitruante.

— Ramène-le chez lui.

En route, il s’excusa presque de l’aventure qui lui laissait quelques

contusions mais, cela mis à part, pas un trop mauvais souvenir.

Plus la fin de la mission approchait, plus nombreuses étaient les per­

sonnes qui, à l’issue des réunions, allaient s’agenouiller devant l’estrade.

Dans ma perplexité, j’interrogeai mon major:

— Que leur dit-on?

— Tu n’as qu’à y aller, tu verras bien.

— Mais pourquoi y vont-ils?

— Parce qu’ils en ont assez d’eux-mêmes et des autres et veulent

se convertir.

— Dans l’Armée du Salut?

— Il y a bientôt 15 jours que tu es avec nous et tu n’as encore rien

compris! Il s’agit de Dieu et pas de l’Armée du Salut.

Tout ce que j’avais vu et entendu m’avait impressionné. Le soir, mal­

gré le besoin de sommeil, il m’arrivait de lire des pages entières de

l’Evangile. Mais loin de m’apaiser, cette lecture me troublait et je me

sentais de plus en plus mal à l’aise.

J’avais l’impression de tromper les gens. Tous me prenaient pour

un chrétien à cause de ma bonne conduite et de mon sérieux, mais moi,

je savais bien qu’il n’en était rien. J’usurpais ce titre de chrétien auquel

ni ma naissance ni ma morale ne me donnaient droit. Certes, j’aurais

eu la plus grande peine à expliquer ce qu’est un chrétien. Ce que je

sentais, encore plus que de le savoir, c’est que je n’étais pas plus chré­

tien que le plus noir de ceux qu’on appelle les païens d’Afrique... avec

en plus la responsabilité d’avoir conscience de cet état, d’en avoir

même complètement et allègrement ignoré la réalité.

Ou bien Dieu existe réellement et mon péché consiste à l’ignorer,

consciemment ou non. Ou alors il n’existe pas... mais de cela, je ne

parvenais pas à m’en persuader. Je concluais donc que j’étais un hypo­

crite.

— Cela ne va pas, chauffeur, me dit un jour la major Rogivue.

— Mais si, mais si... j’étais embarrassé.

— Nous prions pour vous, jeune homme.

La dernière journée de la mission était proche. Deux autres autos

de foyers du soldat étaient arrivées. A trois, ce fut «la caravane du

salut». La dernière réunion du dimanche soir eut lieu à la Salle Dieter-

len de Valentigney. Les choses se précipitaient. J’aurais voulu crier:

Attendez, attendez! mais inexorablement, le temps passait et rien ne

pouvait l’arrêter.

Comme toujours, je me glissai au fond de la salle comble, alors que

la réunion du soir était déjà commencée. Une ambiance de joie et d’en­

thousiasme régnait sur l’assemblée. Je ne suivais pas, préoccupé par

cette question lancinante: Alors, toi... ou Dieu...? Je me doutais que la

réponse inéluctable serait lourde de conséquences. Je n’écoutais même

plus ce qui se disait. Je me forçais à penser à l’école d’agriculture, au

petit argent gagné ces jours passés qui faciliterait ma mise en route, un

diplôme à décrocher l’an prochain avant le service militaire, alors,

l’avenir serait souriant. Ma mère avait repris contact avec Bruxelles,

avec son aide, les choses iraient bien... Nous rachèterions quelque chose

en Algérie et j’irais m’y installer, c’était aussi son souhait...

— Alors, c’est toi... disait cette étrange voix en moi. Et Dieu? l’ac­

cent était douloureusement interrogatif.

La réunion d’appel à la conversion commençait.

53

— Qu’est-ce qu’on dit à ce banc où les gens s’agenouillent?

— Tu n’as qu’à y aller! m’avait dit Boisson.

Etait-il vraiment nécessaire que je me décide sur l’heure... Et pour­

quoi devant tout ce monde?

— Alors... toi, ou Dieu?

J’eus à ce moment l’impression qu’une main me décollait du mur

où j’étais rivé, et comme un automate, je traversai toute la salle pour

aller m’agenouiller devant l’estrade. Une rumeur que j’entendis par­

courut le rang des officiers: C’est le chauffeur!

Là, je me mis à pleurer, sans doute réaction des jours de fatigue et

de conflit intérieur. L’émotion aussi, et surtout cette rupture, cette cas­

sure avec le passé. Tous mes rêves d’avenir s’écroulaient. Il me sem­

blait que je me suicidais. Mon major vint s’agenouiller à côté de moi

et me parla paternellement. En fait, je n’avais rien à confesser. Mon

acte concrétisait mon choix: Plus moi, mais Dieu.

Difficile d’expliquer cela au major qui attendait de moi que je con­

fesse quelque mensonge, légèreté ou mauvaise conduite... Mais je ne

pensais à rien de semblable et n’avais rien à en dire. C’était beaucoup

plus important, il ne semblait pas s’en être rendu compte. Peu importait

d’ailleurs. Tout se passait entre Dieu et moi. Je dis non à moi, pour

pouvoir dire oui à Dieu. Désormais, Dieu devenait mon Dieu, le Dieu

de ma vie. C’est pour Lui que j’allais vivre et selon Sa volonté. C’était

mon acte de consécration.

Je me relevai, étourdi, mais je fis mon service du soir comme si

rien n’était. Nous étions le premier dimanche d’octobre.

54

CHANGEMENT DE CAP

***«Tous les athlètes s'imposent une***

***ascèse rigoureuse; eux, c'est pour***

***une couronne périssable, nous pour***

***une couronne impérissable...***

***Je me suis fait tout à tous, pour en***

***Sauver sûrement quelques-uns. >***

***Saint-Paul***

Nouveau converti

Le lundi matin je m’éveillai avec un curieux sentiment. Rien n’avait

changé, et pourtant tout était différent. Je rédigeai un télégramme à

ma mère l’informant de ce qui s’était passé. Puis j’écrivis une lettre au

directeur de l’Ecole d’agriculture pour me démettre et lui en dire la

raison. Ce fut mon premier témoignage écrit.

En descendant à la salle à manger, j’étais gêné sans comprendre

pourquoi. La salle était encombrée de valises, je fis immédiatement

quelques aller et retour à la gare.

— Alors, ça va ce matin? me dit mon major en me frappant amica­

lement sur l’épaule. Qu’allez-vous faire maintenant?

— J’ai donné ma vie à Dieu, aussi je voudrais entrer dans l’Armée

du Salut.

— Tu veux devenir officier?

— Oui, si c’est possible. Il parut interloqué.

— Et ta famille?

— Je pense que ma mère sera d’accord car elle est chrétienne. Je lui

ai télégraphié ce matin. J’attends sa réponse.

— Pour l’heure, continue ton service et demain, on charge les voitu­

res, tu en ramèneras une à Paris. Et il me quitta.

J’appris que deux autres garçons de mon âge s’étaient aussi avancés

au banc de la conversion la veille au soir, des garçons du pays.

L’après-midi, je reçus un télégramme de ma mère: «Si telle est la vo­

lonté de Dieu accomplis-la.» J’avais les larmes aux yeux en pensant à

ce que représentait pour elle mon incroyable décision. Moi, son fils

aîné...

— Cela ne va pas, me dit la maîtresse de maison, de mauvaises nou­

velles?

— Non, au contraire. Ma mère est d’accord que j’entre dans l’Ar­

mée du Salut.

Elle me regarda étonnée et ajouta:

— Vous voulez devenir officier? Je fis signe que oui.

— Que Dieu vous bénisse, mon garçon.

Avant son départ d’Audincourt, je vis le chef de la mission, le lieute­

nant-colonel Albin Peyron. Le major Boisson avait dû lui dire un mot

de notre entretien du matin.

57

5 A-D1EU-VATI

— Vous êtes encore bien jeune pour décider ainsi de votre avenir. Et

vos parents?

— Mon père est mort et ma mère est d’accord.

Il semblait embarrassé.

— Vous devriez terminer vos études, après cela on verrait.

Il y avait là une contradiction qui me choquait. A chaque réunion,

de pressants appels étaient faits aux gens pour qu’ils se convertissent et

aux jeunes pour qu’ils consacrent leur vie à Dieu, ces salutistes

ouvraient toute grande la porte du service, et quand je voulais la fran­

chir, c’est tout juste s’ils ne me la claquaient pas au nez... Peut-être me

jugeaient-ils incapable, ou indigne... Moi qui croyais être reçu à bras

ouverts. C’était une déconvenue!

Le lendemain, deux des autos de la caravane prirent la route de Pa­

ris. J’avais récupéré ma Ford que les salutistes avaient réparée. Deux

dans la première voiture, j’étais seul dans la seconde. Nous nous atten­

drions tous les vingt kilomètres, ce qui alla assez bien jusqu’à Langres.

Là, l’un de nous se perdit et nous ne nous sommes retrouvés qu’à l’oc­

troi de Paris. Le voyage avait pris deux jours et une nuit que je passai à

grelotter dans l’auto.

Nous devions aller ensemble à un dépôt dans une petite rue du quar­

tier de Vaugirard. Mais dans ce dédale de voies, nous nous sommes à

nouveau perdus.

Je ne mis pas grand zèle à chercher le dépôt de F Armée du Salut, et

après deux ou trois tentatives infructueuses, je trouvai finalement la

rue Saint-Antoine et entrai la Ford poussiéreuse dans la cour du N°

111 où se trouvait l’école militaire.

C’est en fait ce que je voulais.

58

Les Écoles Militaires

On disait alors les écoles militaires. La direction et les cadettes se trou­

vaient dans un appartement donnant sur la rue du Faubourg Saint-An­

toine, entre l’église et le cinéma Saint-Paul.

Je sonnai à la porte salutiste. L’étonnement apeuré de la cadette1

portière me fit prendre conscience de ce qu’il y avait d’insolite dans ma

personne. J’avais dormi sur la route la nuit précédente, roulé pendant

2 jours, j’étais couvert de poussière, vêtu d’une vaste houpelande kaki

que m’avait donnée mon patron major, et coiffé d’un bonnet de police

de même couleur. Au cri de la cadette, tout l’état-major vint à la porte,

c’est-à-dire le principal: la major Rogivue, son aide, l’adjudante Ecof-

fey et la plus belle, la capitaine Irène Peyron.

— Mais c’est notre chauffeur! s’écria l’une d’elles.

L’atmosphère ainsi détendue, je fus introduit dans l’antichambre.

— Mais qu’il est sale, d’où sort-il?

Enfin la surprise passée, le calme revenu, je fis rebondir l’étonne­

ment en déclarant avec l’innocence de l’ignorant:

— Je viens pour entrer à l’école militaire.

Après avoir poussé des hauts cris et énuméré une montagne d’impos­

sibilités, l’inquiétude se peignit sur tous les visages, lorsque je déclarai

que j’avais mes affaires dans l’auto et aucun autre lieu où aller, qu’en

fait, je ne faisais que répondre affirmativement aux appels lancés à

Audincourt du haut de l’estrade par le colonel Peyron et que, sûre­

ment, lui devait m’attendre... Les conciliabules se succédèrent, le télé­

phone sonna et résonna. Finalement, je laissai l’auto dans la cour et

l’on me conduisit à l’hôtellerie des clochards, rue de Chabrol, où je

passai ma première nuit parisienne sous le signe salutiste.

«Chabrol» était un asile de nuit où quelque 150 à 200 hommes

trouvaient un abri dans des conditions assez précaires, dortoir de 50

lits, sanitaires et autres aménagements à ne pas décrire. Mais quel ser­

vice rendait cette maison!

Le portier était un unijambiste redoutable à l’allure de flibustier, ré­

pondant au nom de Champion; le directeur, un Hollandais, ressemblait

à Clemenceau, le capitaine d’état-major Rietberg d’une grande bonté.

1 Cadet, cadette, ainsi sont nommés les jeunes gens et jeunes filles admis

comme élèves à l’école de formation des officiers de l’Armée du Salut.

59

Le lendemain, on me fit savoir que je devais aller me présenter à

l’école militaire des cadets où l’on me donnerait des ordres. J’y fus à

pied, les cadets logeant dans un foyer du soldat, boulevard de Stras­

bourg, au premier étage de l’immeuble. L’école comprenait un unique

dortoir de 15 lits, une salle à manger, un bureau et une chambre pour

le capitaine.

Je fus reçu, toujours dans ma tenue de cosaque en rupture de ban,

par le secrétaire des candidats, un adjudant barbu, ancien garde répu­

blicain. Même sans sabre, casque ou cheval, il avait fière allure. H prit

beaucoup de temps pour me dire que je ne remplissais pas les condi­

tions pour devenir officier de l’Armée du Salut; il aurait fallu être sol­

dat depuis 6 mois au moins, répondre de façon satisfaisante aux 119

questions du «grand formulaire», connaître les doctrines et y souscrire,

avoir au moins 2 uniformes... être recommandé par X, Y, Z, etc...

Bref, j’avais 0 à toutes les questions. Mais, dans la place, je n’avais

aucune intention d’en partir.

Cela devenait embarrassant. (Je dois dire que je n’avais pas davan­

tage envie de retourner à Chabrol!) De nouveaux conciliabules, des té­

léphones décidèrent enfin de mon sort: on me garderait 3 mois à l’école

militaire, puis on verrait. Et je fus introduit chez les cadets. La plupart

étaient arrivés, 2 ou 3 étaient encore attendus. La Ford, fidèle com­

pagne de mes premières armes, devint l’auto de l’école, et j’allais à la

gare chercher les retardataires, notamment ceux de Belgique, Leblond

et Dufays, l’un vieux (il avait 32 ans) et moustachu, l’autre galopin (il

était de dix jours plus âgé que moi).

Comme je n’avais pas d’uniforme, on me donna une tenue militaire

de l’armée américaine avec des bandes moletières et un képi assorti sur

lequel on fixa un ruban salutiste. Les autres étaient en uniforme bleu

neuf et seyant. L’un des cadets se disant tailleur fut chargé de me con­

fectionner une tenue. Il n’avait pas le compas dans l’œil et quand je

l’essayai, ce fut un immense éclat de rire: comme aux uniformes fémi­

nins il m’avait fait 12 boutons et boutonnières et un col aiglon si large

que je n’avais pas besoin d’ouvrir le dolman pour quérir ce que j’avais

dans les poches, je n’avais qu’à passer ma main par l’encolure... Les of­

ficiers me consolaient: «Cela m’aiderait à mourir à moi-même» comme

ils me l’expliquèrent en me recommandant de ne le mettre que pour les

réunions publiques et de continuer à porter l’uniforme kaki.

Mourir à soi-même était le thème chéri de nos instructeurs, toute hu­

60

miliation, peine, injustice, plaisanterie, était vantée comme le meilleur

pédagogue pour y parvenir. Je n’y comprenais pas grand-chose et, à

vrai dire, ne me sentais guère de dispositions pour cette extermination.

Je survivais donc à ces «épreuves» ce qui rendait perplexes mes offi­

ciers.

Notre capitaine était un Suisse sympathique et intelligent, Maurice

Cachelin. Plus jeune que certains cadets, il n’avait pas la tâche facile.

Notre bande d’élèves officiers, à part Dufays et moi, était formée

d’anciens «poilus» tout juste sortis des tranchées, certains intellectuels

comme Forissier, ingénieur, officier de l’armée française, mutilé de

guerre et glorieusement décoré, un illettré, le cadet David, ancien

dompteur de lions, comme on le présentait en public, ce qui faisait

grand effet — en réalité, je crois qu’il était plutôt celui qui s’occupait

des écuries des fauves que celui qui les dressait — mais nos présenta­

teurs, eux n’étaient pas toujours morts à eux-mêmes et faisaient mous­

ser la sauce.

Nous étions souvent promus rétrospectivement, ainsi mon ancien pa­

tron major me présenta un jour comme ayant renoncé à l’institut agro­

nomique, alors que je sortais tout juste d’une école pratique d’agricul­

ture, et le cher Leblond comme un homme bien connu des mines du

Bassin du Borinage, alors qu’il était un brave porion... Ce dernier en

conçut un surcroît de vie du MOI à faire mourir. Très bel homme, il se

plaisait à tirer sur sa moustache blonde en nous toisant de toute sa hau­

teur.

Tous les matins, nous allions à pied du carrefour Saint-Denis à Saint-

Paul retrouver nos sœurs cadettes et bénéficier des cours. Le soir, tou­

jours au pas cadencé, nous reprenions la rue de Turenne, la place de la

République, le boulevard Saint-Martin pour regagner notre logis. Le

dimanche, nous allions aux réunions et pratiquions un christianisme

agressif. Réunion sur le trottoir avec fuite rapide avant l’arrivée d’un

agent qui nous poursuivait, ces rassemblements étant interdits. Chacun

de nous avait un secteur où il devait visiter tous les cafés et restaurants

et y vendre le journal «En Avant». H fallait aussi aborder les gens et

leur demander s’ils étaient sauvés. Un après-midi par semaine, nous al­

lions dans les cours sordides des bas-fonds grouper les enfants, leur ra­

conter des histoires de la Bible, puis de porte en porte, annoncer la

Bonne Nouvelle.

Toute cette activité n’allait pas de soi, nous étions souvent pris à

61

parti, d’autres fois, on nous faisait des farces. Pendant qu’il offrait notre

«En Avant» à un consommateur, un client allumait la liasse de jour­

naux que le vendeur tenait sous le bras! Une autre fois, alors que je

parlais dans une cour, je reçus sur la tête un paquet plein de cendres et

de détritus.

— C’est le salut qui rentre, dit le capitaine en guise de consolation.

Il y avait aussi la grande collecte. Du matin au soir, nous quéman­

dions dans tous les magasins des rues qui nous étaient affectées. Le pre­

mier soir, je rentrai l’oreille basse et les pieds enflés, je déposai sur la

table le fruit de 8 heures de collecte: 0 F 25! Si je n’avais eu l’air aussi

nigaud, le capitaine m’aurait soupçonné d’avoir détourné le produit des

générosités des commerçants du quartier. Lui ramenait plus de 100

francs, c’était un champion.

Il faut avouer qu’à cette époque, les gens se demandaient ce que pou­

vait bien être ce garçon habillé en militaire avec des SS au col et qui

demandait de l’argent... et j’encaissais beaucoup plus de «Va donc tra­

vailler, fainéant!» que de pièces de 10 centimes.

Les cours consistaient en explications des récits bibliques, éclaircisse­

ments sur les articles de doctrines, comment préparer un discours, les

réglements de l’Armée du Salut, etc... Ils étaient certainement intéres­

sants, mais Forissier le plus débrouillard, David le plus fort et moi le

chauffeur, passions le plus clair de notre temps à faire des démarches,

courses, déménagements et autres corvées pour le compte du quartier

général qui n’avait pas d’argent pour faire exécuter ces travaux par

des professionnels.

La période de trois mois étant révolue, je revis le «garde républi­

cain» qui me fit signer les «articles de guerre», ce qui faisait de moi un

soldat de l’Armée du Salut et les formulaires de candidat qui allaient

permettre à la commission des candidats de prendre valablement sa dé­

cision à mon sujet.

Je reçus en effet, quelques semaines après, l’annonce de mon accep­

tation à l’école militaire. Je poussai un alléluia! retentissant qui fit sur­

sauter toute la classe.

— Cadet, il faut vous contrôler, me dit le capitaine.

— Il n’est pas encore mort à lui-même, dit un officier.

C’est alors que je faillis bien «trépasser» pour de bon, sans doute

pour n’être pas mort à moi-même quand il l’aurait fallu.

Etait-ce la réaction d’une existence à laquelle je n’étais pas préparé,

62

la tension d’une activité publique et spirituelle, le fait d’être le plus

jeune — le mousse du navire — toujours est-il qu’il me vint l’idée

saugrenue de m’affirmer.

Un soir, alors que notre dortoir abritait le sommeil paisible des ca­

dets, je pris une paire de ciseaux et avec la souplesse d’un chat, je

coupai la moitié de la moustache de Leblond, je liai cette prise de

guerre par une faveur bleue et mis le tout sous enveloppe à son nom

dans la boîte aux lettres de l’école, puis je dormis sans remords, un sou­

rire aux lèvres.

Au matin, nous fûmes tous tirés du sommeil en sursaut par des vo­

ciférations de Leblond. Nous avions remarqué qu’en s’éveillant, il s’éti­

rait et tirait sur ses belles moustaches. Cette fois la main droite n’ayant

rien saisi, il s’était précipité devant la glace où maintenant, réunis

autour de lui, nous constations le méfait. Au bruit que fit ce réveil en

fanfare, le capitaine apparut en pyjama et reçut les explications in­

dignées du défiguré.

— Habillez-vous, cadets, nous réglerons cela plus tard.

Les toilettes, barbes, lits, chaussures se firent dans le silence le plus

complet. Le petit déjeuner fut consternant. Chacun contemplait à la

dérobée le visage asymétrique et la mine offensée du beau Leblond.

Je n’en menais pas large.

— Que celui qui a fait cela vienne me le dire, déclara le capitaine

avant de se lever. Ce que je fis avec l’allure contrite de rigueur.

Conciliabules, téléphones, entrevues, rapport. Je faillis passer la por­

te avec fracas, mais avant, il fallait s’humilier, demander pardon, répa­

rer... devant tous, et attendre la décision des chefs.

Au rapport, je m’exécutai l’oreille basse et obtins le pardon de mon

aîné. Un soupir détendit l’atmosphère, et le capitaine procéda à la dis­

tribution du courrier. Voilà que tout à coup un cri de rage retentit, Le­

blond venait d’ouvrir l’enveloppe et de récupérer sa demi-moustache!

J’avais oublié d’aller reprendre mon enveloppe. Il fallut tout recom­

mencer.

Quand nous arrivâmes chez les cadettes, Leblond était sans mousta­

che. La principale de l’école qui était un peu myope, entendant des fous-

rires contenus, s’aperçut du changement de visage de son grand cadet.

Et tout recommença pour la troisième fois, y compris l’histoire de l’en­

veloppe. Elle eut alors un sourire charmant et malicieux:

— Eh bien, dit-elle, il a réparé et rendu ce qu’il avait pris. Ce mot

63

de la fin mit un terme à l’énervement et l’école reprit son rythme habi­

tuel, les chefs ayant classé l’affaire.

Il m’arrivait de me demander ce que je faisais là, si je ne rêvais pas,

et qu’allais-je devenir? Je devins soucieux.

— Ce cadet est triste, disait le principal.

Certaines réunions me troublaient en me rappelant le sérieux de la

vocation pour laquelle je me sentais bien jeune et bien quelconque.

— Cadet Péan et vous, cadet X..., vous irez tenir la réunion à Cha­

brol jeudi, nous dit le capitaine. Nous nous partageâmes la besogne.

— Toi, tu feras chanter et tu mèneras la réunion. Moi, dit le cadet,

je prendrai la Bible, je ferai la prédication.

Il n’y avait pas à discuter car le cadet aimait parler et moi, je ne sa­

vais jamais ni comment commencer, ni quoi dire, ni comment termi­

ner.

Quand nous entrâmes dans la petite salle où une quinzaine de clo­

chards, passablement abrutis, attendaient, Champion, l’unijambiste

chargé du bon ordre, dit avec force et autorité que le capitaine d’état-

major étant absent, l’école envoyait deux cadets pour la réunion, puis

il partit.

Me souvenant des deux femmes de Florac, je voulus faire chanter le

refrain bien connu de moi:

«Plus blanc que la blanche cime...»

Aucun ne chantait. Quelques-uns nous regardaient ahuris, d’autres

somnolaient doucement.

— Tu ne sais pas y faire, me dit le cadet orateur, et quand son tour

de prendre la parole arriva, il fit un discours avec grands gestes et tona­

lité appropriée qui finit par assoupir les plus résistants.

— A toi de faire l’appel, me dit-il en terminant.

J’invitai ceux qui voulaient se convertir à venir s’agenouiller près de

l’estrade. L’un d’eux vint. Nous étions ravis de notre succès. Agenouillé

près de lui, je lui exposai le processus du salut en Jésus-Christ tel qu’on

nous l’enseignait à l’école.

— Vous avez bien saisi?

— Oh oui! capitaine.

— Bien, alors nous allons prier.

— Oui, mais si c’était un effet de votre bonté, voyez, ma veste est

toute déchirée, si vous pouviez m’en avoir une...

— Mais ce n’est pas de cela qu’il s’agit, c’est du salut de votre âme.

64

Alors je recommençai ma tirade sur: «comment être sauvé». Je

l’avais pourtant bien apprise.

— Vous avez bien compris cette fois?

— Oh oui, mais si c’était un effet de votre bonté...

— Vous l’aurez, votre veste, mais pensez à l’éternité.

— Oui, mais si vous pouviez m’avoir aussi un pantalon...

Ayant épuisé mes ressources, j’appelai l’orateur à mon secours et à

deux, nous n’eûmes pas plus de succès, sinon de promettre une paire de

souliers avec la veste et le pantalon!

Je compris pour toujours que parler de Dieu à des gens en détresse

n’est pas loin du blasphème, à moins d’être soi-même en détresse avec

eux. Je sortis de cette première expérience passablement ébranlé.

A ce tourment d’âme s’ajoutait un sentiment de culpabilité souvent

insupportable. On nous disait — bien à tort — que nos imperfections

empêchaient Dieu d’agir en nous et par nous et que nos fautes consti­

tuaient des «interdits» qui privaient les autres chrétiens de la victoire,

cela avec force exemples puisés aux récits de l’Ancien Testament.

Des scrupules de conscience ne tardèrent pas à m’envahir. Je me mis

à faire des efforts pour me perfectionner et devenir digne de la voca­

tion qui m’était échue. Peine perdue, vaines tentatives. Je me retrouvais

toujours aussi démuni, insignifiant, volage d’esprit et folâtre d’imagina­

tion.

C’est alors que je fis un rêve:

Je me trouvais seul, debout, dans une pièce circulaire, entourée de

nombreuses portes fermées et je méditais sur mon sort, lorsqu’une des

portes s’entrouvrit et je vis apparaître un être diabolique. D’un bond je

fus sur lui et claquai la porte, le cœur battant de peur et d’émotion. Au

même moment, une autre porte s’entrouvrit et je vis la même figure

grimaçante, je ne fis qu’un bond et chassai le démon; je n’avais pas re­

pris mon souffle qu’il apparaissait à une 3ème porte, puis une 4ème,

une 5ème successivement. Je me précipitais de l’une à l’autre, terrorisé

et hors d’haleine. J’allais abandonner ce combat inégal et je me sen­

tais perdu lorsque, tombant à genoux, je criai à Dieu. A l’instant, le

plafond de cette pièce s’éclaira et j’entendis toutes les portes claquer en

même temps.

Je m’éveillai en sueur. Je venais de comprendre la plus merveilleuse

leçon que Dieu peut donner à l’homme: ce n’était donc pas par mes

propres forces, mon courage, mes énergies, ma vigilance que j’arrive­

65

rais à gagner les inégales batailles de la vie, mais par ma seule con­

fiance en Dieu. Un grand apaisement se fit en moi. Depuis ce jour, je

fus différent en moi-même et dans mon comportement.

Pendant mon école militaire, il y eut au Quartier Latin une grande

mission de salut, présidée par le colonel Peyron, avec trois réunions par

jour. Avant celle du soir, nous parcourions les boulevards Saint-Michel

et Saint-Germain, portant des pancartes annonçant réunions et ora­

teurs. Les étudiants s’en amusaient. La mienne portait: Venez entendre

Albin Peyron! Quelques jeunes s’esclaffaient: C’est nous qui paierons!

Pourtant, la salle de géographie ou celle des sociétés savantes se rem­

plissaient d’un public assez calme pour qu’on se fasse entendre.

Un soir, le brigadier Dejonghe, qui était responsable des postes

d’évangélisation, se mit à raconter une histoire sentimentale dans le but

de toucher les auditeurs. Il était près d’arriver à ses fins, les gens com­

mençaient à s’émouvoir, lui-même avait quelques trémolos dans la

voix, quand du haut de la galerie, un titi parisien cria: «Parle pas

comme ça, tu m’fais pleurer!» Déchaînement de rires, et consternation

de l’état-major...

A chaque réunion de salut, un ou deux salutistes étaient appelés à

«rendre témoignage», c’est-à-dire qu’il racontait comment il ou elle

avait été sauvé et était devenu salutiste. C’était toujours intéressant.

Parmi les dames officières, l’une déjà d’un certain âge avait été profes­

seur de français dans un lycée avant de porter l’étrange chapeau «allé­

luia». Une autre, dont le nom avait une consonnance russe et qui exer­

çait les fonctions de rédactrice de l’«En Avant», raconta sa vie mouve­

mentée et comment, par désespoir, elle s’était jetée dans la Seine d’où

on l’avait repêchée pour la conduire à l’Armée du Salut. Quand la série

des témoins officiers était épuisée, il restait encore les cadets.

Forissier était souvent désigné pour rendre témoignage. Il était des

environs de Saint-Etienne. La guerre finie, il retourna chez lui, la main

gauche en moins, la gloire en plus. Un dimanche, se promenant dans

la ville, il aperçut un attroupement au centre duquel une femme haran­

guait la foule. C’était une jeune fille fine et menue qui ne manquait

ni de grâce ni de courage, la capitaine Bonnet. La foule l’entourait,

hostile, et Forissier était contraint d’admirer le courage et la passion

qui émanaient de cette frêle personne. Elle n’avait pour l’aider qu’une

lieutenante qui annonça la suite de la réunion dans la salle et invita les

auditeurs à s’y rendre.

66

Le jeune militaire suivit. Pour la première fois, il entendit parler de

Dieu avec simplicité, et du salut qui était offert à tout homme. A l’ap­

pel à la conversion, il se leva, mû par une force irrésistible, et alla s’age­

nouiller au pied de l’estrade devant cette foule stupéfaite. Là il donna

son cœur et sa vie à Dieu et décida de Le servir pour toujours. Quel­

ques mois plus tard, il entrait à l’école militaire de l’Armée du Salut où

nous nous rencontrâmes. Marc Forissier était certainement la plus forte

personnalité de l’école. Malgré la différence d’âge, il avait 5 ans de

plus que moi, nous nous liâmes d’amitié.

David, lui, était un tout autre personnage. Natif de Fougères, il nous

parlait souvent de sa Bretagne, seul parmi nous à la connaître. Alors

qu’il était mobilisé, son régiment fut désigné pour aller se faire massa­

crer à Galipoli. Arrivé à Marseille, il attendit, en grand secret, le jour

de l’embarquement, les sous-marins allemands traquant avec succès les

navires qu’ils pouvaient repérer ou dont le départ leur était signalé.

Pendant les quelques semaines que dura ce séjour, David et ses cama­

rades fréquentaient le foyer du soldat de l’Armée du Salut que diri­

geait une sainte femme, la major Gaugler, je crois. Elle se prit de sym­

pathie pour ce jeune militaire qui n’écrivait et ne lisait jamais, et pour

cause, il était illettré. Elle se mit en devoir de lui apprendre à lire en

utilisant une grosse Bible aux caractères très grands. Plusieurs fois par

jour, elle s’occupait de son élève au point qu’en peu de temps, s’achar­

nant à l’étude, il put lire par lui-même les premiers récits du Nouveau

Testament.

Un jour, la major ne le revit plus. L’angoisse au cœur à la pensée du

sort qui attendait toute cette jeunesse, elle priait ardemment pour tous

et pour Fernand David en particulier.

Le transport de troupes cinglait vers la mer Egée la nuit, tous feux

éteints, lorsqu’avant l’aube du deuxième jour, une première, puis une

seconde explosion secoua le grand navire qui s’abîma dans les flots en

quelques minutes, atteint en plein cœur par deux torpilles.

Des 1800 pauvres hommes jetés à la mer en plein sommeil, bien peu

survécurent. David réussit à s’agripper à un débris de bois qui flottait et

attendit le jour. Quand le soleil se leva, il était seul, balloté par la hou­

le. Les heures passaient, l’engourdissement de son corps et le soleil qui

brûlait sa tête l’accablèrent, il se sentit perdu; il pensait à sa mère spiri­

tuelle, la bonne major du foyer, il se récitait ce qu’elle lui avait appris

et pour la première fois, il se mit à prier, certain qu’il allait mourir.

67

Dans l’après-midi, il crut apercevoir un bateau, mais c’était un mirage.

Ses forces s’épuisaient, le soir tombait lentement. Il comprit qu’il ne

tiendrait pas une seconde nuit. Alors, il se confia dans la miséricorde de

Dieu et allait se laisser couler quand, soulevé par une vague, il aperçut

une fumée à l’horizon, une vigueur nouvelle passa en lui, c’était un na­

vire qui voguait dans sa direction. Il arracha sa chemise et se mit à

l’agiter désespérément; il fut aperçu, hissé à bord au moment où le so­

leil disparaissait à l’horizon.

Ramené à Marseille, dès sa sortie de l’hôpital, il courut au foyer ra­

conter à la major comment Dieu l’avait sauvé. Quelques mois plus

tard, il entrait à l’école militaire. Forissier continua à lui donner des le­

çons. Quand notre capitaine préparait les réunions publiques et que le

tour de David arrivait de parler, tous les cadets se réjouissaient. Parfois

notre jeune chef lui disait:

— Cadet David, vous donnerez le premier chant.

Alors, on voyait David au dortoir avec son livre de chant ânonner

vers après vers, apprendre par cœur le chant indiqué. A la réunion, il

se levait avec assurance et de sa voix forte:

— Nous chanterons ensemble le chant dont voici les paroles, et, te­

nant son livre à la main, il «lisait» le premier couplet sans la moindre

hésitation, et nous, qui étions derrière sur l’estrade, remarquions que

parfois, il tenait son cantique à l’envers!

Le plus «sanctifié» des cadets était aussi le plus brave et le plus sou­

mis, il s’appelait Laurent. Il fut d’ailleurs le major de promotion, mais

cela, c’est une tout autre histoire. Il avait beaucoup de peine à étudier,

mais comme nos instructeurs nous vantaient toujours son haut degré de

sainteté, nous n’en étions pas jaloux, certes, mais parfois énervés. Cette

sanctification personnifiée ne nous impressionnait pas.

Les soirs où nous étions en étude dans notre salle à manger, tous au­

tour de la table, Laurent s'installait religieusement, n mettait quelques

livres devant lui et, appuyé contre le manuel de doctrines qu’il étudiait

avec constance, les coudes sur la table, les mains supportant sa tête

lourde de pensées profondes. Assez vite, sa respiration devenait sifflante

et nous avertissait que ses méditations l’avaient entraîné dans le monde

des rêves.

— Laurent, tu dors, s’écriait l’un de nous.

Ramené aux réalités, il soupirait et répondait:

— Non, je prie.

68

Un soir, sachant que le capitaine allait entrer, nous respectâmes le

sommeil du juste et, ayant chipé à la salle de lecture du foyer du sol­

dat je ne sais quel opuscule relatant les exploits de Gaspar Bras de Fer,

nous le glissâmes délicatement devant le livre de doctrines. Quand le

capitaine entra, le silence régnait; il s’aperçut du sommeil de Laurent.

— Cadet Laurent, qu’étudiez-vous?

— Les doctrines, capitaine, dit-il avec étonnement.

Nos rires étouffés fusèrent lorsque le capitaine, intrigué par les illu­

strations ne correspondant pas au saint manuel, découvrit la superche­

rie. Ce fut une belle leçon de sanctification!

Le printemps était là! Les boulevards s’ombrageaient et je languis­

sais après la campagne, je m’envolais en pensée vers les belles vallées

de Lasalle et le coteau de Malérargue ou les vastes horizons baignés de

lumière, de parfums et de fleurs de la côte algérienne. J’avais hâte que

se termine cette école pour fuir Paris où j’étouffais. J’avais appris qu’il

existait des postes de F Armée du Salut en province, dans les Cévennes,

ou sur le plateau de la Haute-Loire. Sûrement, on m’enverrait dans

cette région, je l’espérais, et même priais pour cela.

Pendant les dernières semaines, on nous préparait pour notre pro­

chaine affectation par des journées spirituelles, de prière, de consécra­

tion. Moi qui m’étais donné à Dieu pour toujours et pour tout ce qui

arriverait, je renouvelais cette consécration, mais toujours avec cet ar­

rière-goût amer d’un passé de préparation agricole qui ne me servait à

rien et la tristesse de suivre un chemin qui ne me plaisait pas. J’allais

pourtant droit devant moi, mettant toute ma confiance en Dieu.

Le 2 juin 1920, jour de la consécration publique et de la remise de

notre premier ordre de marche, nous avions tous un uniforme neuf.

Notre chant de session était, je crois, composé par le commissaire

Booth-Clibom. Nos officiers de l’école chantaient les premiers vers:

«Rendrez-vous les armes

A la moindre alarme?

et nous répondions, bien scandé: Jamais, jamais, jamais!

A la moindre alerte

Faut-il qu’on déserte?

et nous: Non, non, jamais.

Puis tous en chœur:

Le clairon qui sonne fait vibrer nos cœurs

Le chant qu’on entonne est celui des vainqueurs

69

Nul ne trahira les vieilles couleurs

Non, non, jamais!»

Sur l’estrade de la Salle Centrale, bondée de monde pour l’occasion,

le colonel Peyron distribuait les ordres de marche. Dufays fut envoyé

à Reims avec un autre cadet. Forissier au quartier général. On nous

expliqua qu’il ne pouvait aller dans une œuvre sociale, car avec un seul

bras, il ne pouvait faire les lits des clochards, ni sur le champ de bataille,

car il aurait fallu faire le ménage, et il ne le pouvait pas non plus.

Quand mon nom fut appelé, mon cœur se mit à battre à tout rompre.

— Cadet Péan, me dit le colonel avec un air de malice, vous aimez

la campagne?

— Oui, colonel. (Ça y est, je vais aux Barandons, pensai-je ravi.)

— Eh bien! je vous garde à Paris, vous êtes nommé cadet-lieutenant

à la Salle Centrale.

Les gens de la salle applaudirent. La tête me tournait, je faillis écla­

ter en sanglots, gosse que j’étais. Je pris mon enveloppe et retournai

m’asseoir. «Tout est perdu, me dis-je, à Paris... à la Salle Centrale...»

Deux jours après, j’arrivais 212, rue Lafayette, appartement des offi­

ciers de la Salle Centrale. Je reçus là une lettre de ma mère:

«Mon bien cher Charles,

Tu m’as donné une grande joie cette année en te consacrant au ser­

vice du Seigneur, ce que je souhaite et ce que je demande journelle­

ment en prière, pour l’année 1920, c’est que tu persévères, que tu

gagnes de plus en plus la connaissance de Dieu et ce qu’il veut de toi.

Je t’embrasse tendrement. Ta mère affectionnée.

Evangéline Péan»

70

Salle des Boulevards à Paris

Le champ de bataille, c’est ainsi que se nomme l’ensemble des postes

d’évangélisation dans un pays. Il y en avait une trentaine à l’époque,

dont 4 ou 5 à Paris. La Salle Centrale était au 166 de la rue Mont­

martre dans le quartier de la Bourse.

Mes fonctions consistaient en l’entretien de la salle, la laver une fois

par semaine et la balayer après chaque réunion. Pendant les services,

placer les gens, désigner les camarades qui distribuaient les feuilles de

chant et organiser la collecte dans les rangs de l’assemblée. Parfois, je

me tenais derrière le rideau de l’arrière-salle afin d’empêcher les rats de

sortir de la cave par une trappe qui ne fermait qu’imparfaitement. Tous

les jeudis, je recevais quelques centaines d’«En Avant» qu’il fallait

plier et préparer pour les équipes de vendeurs du samedi soir.

Enfin, avant les réunions, je devais «faire la porte», c’est-à-dire

ouvrir la salle une demi-heure avant, allumer le feu l’hiver, éclairer,

puis aller dans la rue interpeller les gens et les inviter à entrer.

Pour ce travail, je n’étais pas seul, de bons et braves camarades ap­

portaient leur aide bénévole pendant leur temps libre. Je savais pouvoir

compter sur celle-ci et sur celui-là. Les uns ne venaient qu’un soir par

semaine, d’autres tous les dimanches, quelques-uns uniquement pour la

vente du journal le samedi. C’étaient les soldats du salut. Nous avions

aussi de vaillants officiers locaux, terme plus honorable que sous-offi­

cier et qui désigne les laïques assumant une responsabilité locale. L’un

d’eux, le sergent Moyett, vieil Anglais original, chauve avec une barbe

blanche qui cachait l’écusson de l’Armée du Salut brodé sur son jersey

rouge, quelque peu voyant, sous sa tunique largement ouverte. Son

képi était déformé et le tout, homme et uniforme, semblait avoir passé

au soleil! Son aspect, il faut l’avouer, était un peu ridicule, il avait une

toute petite voix de tête comme celle d’une fillette, tremblotante et

doublée d’un fort accent britannique, aussi ne lui demandait-on jamais

de parler en public. Tout en lui faisait sourire, mais personne ne riait

vraiment, tant sa personnalité dégageait une influence paisible. Nous

l’aimions. Le dimanche, il arrivait toujours à temps pour «faire la por­

te», ce qu’il faisait d’ailleurs à sa manière: il se plaçait en travers du

trottoir, le bras tendu et le doigt pointé vers l’entrée de la salle, obser­

vant une telle immobilité que les passants s’arrêtaient intrigués, ce dont

71

je profitais pour les inviter à entrer. Toutes les deux minutes, de sa voix

de crécelle, avec une vélocité surprenante, le sergent annonçait la réu­

nion, puis faisait un demi-tour complet pour que l’autre bras prenne sa

part de fatigue. Riche, il donnait tout à Dieu, sa personne, son argent,

son temps. Il était salutiste.

Les Lecoy montraient un dévouement exceptionnel. La mère, non-sa­

lutiste, avait trois filles, l’aînée déjà lieutenante, je l’avais vue à Audin-

court; la seconde, Angèle, sergente de la jeune armée et la collabora­

trice la plus efficace pour les réunions d’enfants; la dernière, Aimée,

encore très jeune, aidait sa grande sœur. Cette famille donnait tout à

F Armée, présente à toutes les réunions, prête à toutes les corvées, fai­

sant de longues tournées de vente de l’«En Avant», et toujours gaie,

aimable, serviable. Parfois, ces femmes n’avaient que le temps, en quit­

tant le bureau où elles travaillaient, de courir à la salle, sans souper; le

dimanche, elles se contentaient d’un sandwich pour pouvoir aider aux

trois réunions de la journée et ranger les chaises entre les services.

Le sergent-major Thonger était, lui, l’image de la solidité et l’incar­

nation de l’autorité. Très distingué, toujours tiré à quatre épingles, il

avait sa place sur l’estrade, comptait les auditeurs, contrôlait la quête,

en notait le montant et faisait les annonces. Il avait un gendre et un fils

pasteurs, une fille salutiste dont le mari, Emile Studer, dirigeait alors le

département de l’intendance; le quatrième enfant, un garçon, était en­

core un gamin, il devint cinéaste. Edmond Thonger avait bien connu le

fondateur de l’Armée du Salut, William Booth, ce qui lui conférait à

nos yeux une autorité incontestée.

Le poste du Boulevard, comme on l’appelait, sis presque à l’angle

des Grands-Boulevards, avait alors comme officier commandant l’ad­

judant et madame Fernand Becquet. Ils habitaient avec leurs trois en­

fants, dont une fille de mon âge, rue Lafayette. C’est là que j’atterris

en quittant l’école militaire. Je partageais la chambre d’un des fils. Là

aussi j’avais des obligations, je devais aider au ménage, cirer les chaus­

sures de toute la famille ce qui me déplaisait souverainement, essuyer

la vaisselle...

Fernand Becquet était un petit homme maigre et actif, natif du

Havre où, dans sa jeunesse, avec une bande de voyous de son âge, ils

décidèrent de rire aux dépens de F Armée. Les officières du poste

devinrent les souffre-douleur de ces chenapans. Ils troublaient les

réunions, se bagarraient entre eux, chahutaient à plaisir. Becquet était

72

leur mauvais génie; les salutistes, qui ne connaissaient pas son nom,

l’avaient surnommé «l’homme-au-pardessus-gris».

Un soir, Fernand Becquet eut une idée diabolique. Les salles s’éclai­

raient alors au gaz et les compteurs étaient dans les couloirs de l’im­

meuble. Il repéra celui de la salle et lorsque la réunion battait son

plein, il ferma le gaz, attendit dix secondes, puis rouvrit le robinet...

la catastrophe fut évitée de justesse.

Un beau jour, Dieu eut pitié des salutistes et Son Divin Esprit eut

raison de «l’homme-au-pardessus-gris» qui vint se coucher au banc des

pénitents, au point que l’officière crut encore à une farce. Mais ce n’en

était pas une; il ne savait pas qu’il fallait s’agenouiller, ce qu’il fit, se

repentit sincèrement et devint un bon soldat, puis un officier. Envoyé

au poste des Bordes-sur-Arise (Ariège), il y fit la connaissance d’une

belle fille qui prit aussi le chemin de l’école militaire avant de convoler

en justes noces. Elle s’appelait Dedieu, ce qui faisait dire à son époux:

Je suis Fernand Becquet Dedieu! Il était très intéressant dans ses réu­

nions, mais toujours très long, ce qui nous mettait mal à l’aise.

Les dimanches et les soirs, la banque, dont les bureaux dominaient

la salle, était fermée et silencieuse; mais les jours ouvrables, le cliquetis

des machines et les conversations des dactylos résonnaient jusque dans

la salle. Un jour de semaine, il y eut un conseil d’officiers. Il faisait

chaud et force fut d’ouvrir les vasistas de la verrière. Le matin, le bruit

fut gênant, mais acceptable. Le major Boisson, officier divisionnaire,

demanda au directeur si les dactylos pourraient fermer les fenêtres de

leurs bureaux le temps de la réunion. Il fut reçu froidement.

L’après-midi, ce fut le grand jeu. Le colonel Peyron nous fit chan­

ter: «Nous avançons, nous avançons, Jésus à notre tête, de conquête

en conquête». Dès que nous chantions, les règles de ces demoiselles bat­

taient la mesure sur le rebord des fenêtres, et dès que nous cessions de

chanter, elles entonnaient en chœur: «Monte là-d’ssus et tu verras

Montmartre». Le major Boisson n’y tenant plus, et nous n’en pouvant

plus, traversa la salle à grandes enjambées et dit: «Dieu qui a su ouvrir

la bouche d’une ânesse, (allusion à l’histoire de Balaam. Nombres 22-

28) saura bien fermer la bouche d’une femme!» et il sortit. De fait, il

revint satisfait et la réunion put reprendre.

Pour remplir le peu de temps que me laissaient les travaux matériels,

j’avais les réunions d’enfants du jeudi et du dimanche, avant celle de

15 h. La sergente Lecoy et moi allions chercher ces gosses dans les

73

6 A-DIEU-VATI

taudis qui environnaient le quartier des Halles; l’été, nous les emme­

nions au bois de Vincennes, l’hiver, nous leur faisions la leçon biblique

dans la salle.

J’avais en outre la responsabilité des visites aux vieux et aux malades

et celle de diriger la réunion du jeudi soir. Il fallait en faire le pro­

gramme et en assurer la prédication. Je ne savais pas comment m’y

prendre, car je n’avais pas grand-chose à dire. Mon expérience, mes

connaissances, mes compétences étaient très limitées.

C’est à ce moment que je commençai à me constituer une biblio­

thèque personnelle, échangeant mes livres d’agriculture, de botanique,

d’élevage, de science physique... contre des livres de méditation et des

recueils de sermons. Ces derniers m’ont rendu de grands services. Je

choisissais un sermon d’un grand prédicateur d’antan: Bossuet, Bourda-

loue, ou des orateurs protestants: de Pressensé, A. Monod, j’en appre­

nais par cœur le plan et je débitais ma leçon à la réunion. Les gens

étaient médusés! «Ce garçon est remarquable», dit une brave mémé à

la sortie. — Oui, il ira loin, répondit sa compagne...

Je dois dire que je glissais toujours une petite phrase: «Comme le di­

sait Bossuet», ou «Comme l'écrivait de Pressensé...» C’était en tout cas

plus intelligent que mes pauvres élucubrations sans base, ce me fit à

moi-même un grand bien et je devins amoureux de la beauté du dis­

cours religieux.

Quand j’avais un moment de liberté, je courais sur les quais fouiller

les boîtes des bouquinistes, j’en rapportais quelque trésor. Mon salaire

était très modeste et ne me permettait pas d’extra. J’étais nourri et logé

et Fernand Becquet me donnait cinq francs par semaine. Mais les livres

qui m’intéressaient n’avaient guère de valeur marchande!

Quelques mois après mon arrivée, mon adjudant eut son ordre de

marche pour Lyon. Il s’y rendit avec sa famille, leurs chaussures et leur

vaisselle.

Ils furent remplacés par un jeune capitaine belge, Clairhout. A ce

changement d’officier correspondait un changement de domicile et je

transportai mes affaires au 45 de la rue Richer, au 5ème au fond de la

cour. C’était un petit appartement de 3 pièces dépendant les unes des

autres, plus une minuscule cuisine. Les toilettes étaient sur le palier à la

disposition des trois appartements de l’étage.

Un nouveau problème allait compliquer ma vie: faire la cuisine.

Dans cet art, je savais faire une omelette et cuire des pommes de terre

74

à l’eau. Pour la bienvenue de mon nouveau capitaine, je décidai de fai­

re ces deux plats, ayant juste assez d’argent pour acheter du pain et six

œufs. J’avais trouvé des pommes de terre et diverses autres boîtes lais­

sées par les officières qui avaient occupé le logement avant nous.

Clairhout arriva gare du Nord. A ma stupéfaction, il était en uni­

forme d’aumônier de l’armée belge, ce qui me remémora mes aventu­

res vestimentaires de l’école militaire!

Tout de suite, je compris que cela ne tournait pas très rond sous son

képi à galon doré. Je ne le vis jamais en uniforme salutiste, il échap­

pait à cet opprobre. Enfin, malgré cela, il était mon chef. Je lui adressai

quelques paroles d’accueil et lui annonçai que le soir même il aurait sa

bienvenue publique à la Salle Centrale.

Rentrés rue Richer, je préparai le repas, pendant que le capitaine dé­

ballait ses affaires. Les pommes de terre étaient trop cuites; je les trans­

formai en purée, cela n’avait aucun goût. J’avisai alors sur le buffet un

paquet de «moutarde» et en saupoudrai ma purée, je mélangeai le tout,

le goût était différent, mais guère relevé, j’en mis une seconde tombée

et servis chaud avec mon omelette.

Nous mangeâmes sans rien dire. Heureusement, il avait quelques

pommes dans son bagage, ce qui fit un heureux dessert.

Au bout d’un moment, je le vis s’agiter sur sa chaise et je me sentais

moi-même chaud au ventre. Le visage du capitaine était devenu vert,

il se précipita vers le palier. Je restai perplexe; j’éprouvai bientôt les

mêmes sensations, attendant avec impatience qu’il revienne. Nous fîmes

ainsi deux ou trois fois la navette avant d’aller nous étendre, plus morts

que vifs. Le soir nous jeûnâmes avant de partir à la réunion où nous

eûmes la force de faire bonne figure à nos auditeurs.

Le lendemain, je lus sur le paquet de moutarde qu’il fallait le mélan­

ger à la farine de lin et l’appliquer bien chaud sur la poitrine du mala­

de... Le cataplasme avait été intérieur et Clairhout m’en a toujours

voulu. Heureusement, nous avons trouvé derrière le rideau de la salle

une caisse de boîtes de thon et un baril de cacao. Midi et soir, du thon

et des pommes de terre. Nous étions devenus maigres comme des cou­

cous!

C’est alors que je fis la connaissance d’un jeune homme, inspecteur

à la Cie du Gaz, qui habitait aux Lilas, Georges Simonin. Il se conver­

tit et devint un chrétien très agressif. Sa fiancée venait aussi aux réu­

75

nions. Nous discutions souvent ensemble et en éprouvions du plaisir et

du profit.

Bientôt, il dû faire son service militaire et partit en Tunisie où il fut

un fidèle témoin de son Sauveur, sous l’uniforme de tirailleur.

Un matin, je trouvai dans ma boîte aux lettres un avis d’avoir à me

présenter au Conseil de révision, et quelques semaines plus tard l’ordre

d’incorporation.

Il était temps qu’un changement se produise. Certes, il avait été très

avantageux pour moi de rester à Paris plutôt que d’aller aux Baran-

dons, car, ne connaissant rien de l’Armée, je serais resté dans mon igno­

rance, alors que dans la capitale, j’appris à connaître le mouvement qui

gérait ma vie donnée à Dieu.

Mais cette vie était dure, à peu près sans horizon à portée de ma

vue. Cela aussi me força à amorcer l’étude de la Bible et à y prendre

un goût qui ne devait plus me quitter.

Et puis la vue d’un peuple qui peine et souffre dans les bas-fonds où

nous allions donner quelque joie aux enfants, et encore d’un peuple qui

boit et s’amuse pour s’étourdir, m’enseignèrent des leçons inoubliables.

De l’appartement à la salle, je passais et repassais devant les Folies

Bergères, Shéhérazade et autres établissements plus étourdissants où

parfois nous pouvions entrer pour vendre l’«En Avant». Cet étalage de

luxe et de luxure voisinant avec la plus sordide misère rivait en moi la

vocation que Dieu m’avait adressée.

Pourtant je n’étais pas loin de l’intoxication et je pris, avec un cer­

tain soulagement, mais non sans anxiété, le chemin de la caserne.

76

Au 89ème Régiment d’Infanterie

En avril 1921, je me présentai donc à la caserne de Reuilly en uni­

forme salutiste, mon jersey rouge sous ma tunique! Nous étions 1800

jeunes conscrits répartis entre le 46ème et le 89ème régiment d’infan­

terie. Sur le nombre, il n’y en avait qu’un qui fit sensation: Du corps de

garde à la chambrée, en passant par les cours, les réfectoires, les bu­

reaux, les magasins...

— Qu’est-ce que c’est que ce gars-là?

Au magasin d’habillement, je reçus l’équipement complet, sauf la

vareuse, il n’y en avait plus à ma taille, et force me fut pendant trois

semaines de me promener, de faire l’exercice, les corvées en uniforme

salutiste. Aussi je fus bientôt connu et reconnu par tout le régiment.

— Le gars de l’Armée du Salut, disait-on.

Les officiers me questionnaient, les autres s’interrogeaient.

— T’es de la Samaritaine?, me dit un adjudant dont la femme travail­

lait dans ce magasin.

Un jour, le colonel m’aperçut dans la cour et m’interpela:

— Qu’est-ce que vous foutez-là dans cette tenue? et sans attendre ma

réponse, il appela l’officier de service, les plantons de garde, les maga­

siniers, le sergent de jour et passa un savon à chacun au garde à vous,

en me désignant du bout de sa cravache. Il termina par un retentissant:

Rompez!

Personne ne se fit prier pour déguerpir vers son refuge, sauf moi qui,

comme l’idiot du village, restai au milieu de la cour.

Le caporal de semaine, m’apercevant, m’appela:

— Tu sais écrire au moins?

— Oui.

— Alors, va aux pluches.

Bref, si l’école militaire ne m’avait pas fait mourir à moi-même, le

régiment s’en chargeait.

Je fus affecté à la compagnie mitrailleuse du bataillon qui prenait

ses quartiers au Bastion 10, porte de Vincennes. Comme je savais écrire

et faire les pluches, on me proposa pour le peloton des caporaux, et

de là, le capitaine m’inscrivit pour celui des élèves officiers de réserve.

77

Me voilà dans une chambre avec trente E. O. R.1 tous de mon âge

sauf un sursitaire qui avait 22 ans et un marié de 21 ans.

On nous fit quitter le Bastion 10 pour le fort de Nogent où nous

nous installâmes, seuls dans cet immense fort, sous l’autorité d’un capi­

taine sympathique et d’un brave adjudant.

La vie militaire commençait. J’étais comblé, la bonne camaraderie,

les exercices physiques, les longues marches, enfin le grand air, tout ce­

la me plaisait. Mes camarades m’aimaient bien, j’étais un peu comme

leur mascotte, leur porte-bonheur, c’est à qui m’aurait dans son équipe.

Les officiers aussi avaient des attentions pour moi. J’étais heureux de

rendre témoignage.

Je devins vaguemestre de la première compagnie. Un jour que je me

trouvais en un lieu où les civils vont seuls, mais les militaires en

groupe, j’entendis un soldat qui sifflait le cantique: «Jusqu’à la mort je

te serai fidèle...»

Aussi vite que possible, je bondis vers le lieu de la mélodie et me mis

à incendier le siffleur:

— Tu pouvais pas me dire que tu étais un frère, non? et j’assortis

mon discours de mots bien sonnants, laissant l’autre abasourdi. De ce

jour, Edgar Forget et moi devînmes amis. Son père était pasteur en Cor­

rèze, un frère étudiant en théologie à Paris, un autre préparait l’agréga­

tion d’allemand et lui-même l’examen de la Banque de France. Bientôt,

on ne vit plus l’un sans l’autre.

Entre nous, nous nous faisions les farces les. plus saugrenues qui

tournaient rapidement en une bataille collective dont les polochons

faisaient les frais. Un soir, pris par une de ces folies juvéniles, la cham­

brée sens dessus dessous, les lits renversés, les paquetages avec tous nos

habits jonchant le sol, au bruit que nous faisions, nous n’entendîmes pas

la porte s’ouvrir, quand l’un de nous poussa le traditionnel cri: Garde

à vous! qui nous figea dans la position où nous nous trouvions devant

la silhouette sévère de l’adjudant.

— Eh bien! c’est du beau.

Le père de famille, à qui nous avions enfilé sa culotte par la tête, ses

deux bras sortant des jambes de pantalon, avec une chaussure à chaque

main, se tenait rigide, immobile. Forget, une gamelle sur la tête, ne

bougeait pas. Un autre en tenue d’Adam était équipé avec son ceintu­

1 Elève officier de réserve.

78

ron et ses armes, trois étaient ensevelis sous une quinzaine de matelas...

j’avais une baïonnette à la main.

— Ah! petits vauriens, c’est ainsi qu’on se conduit, qu’est-ce que ça

signifie? Et avisant le plus proche de lui — Que faisiez-vous?

— Mon adjudant, nous cherchions une lettre que Mignon avait éga­

rée.

— Quelle lettre?

— Une lettre de sa fiancée.

Le fait est que tout avait commencé par là. Chacun voulant être le

premier à lire la lettre de la fiancée.

— Et, s’adressant à moi, c’est pour cela que vous avez sorti votre

baïonnette?

— Non, mon adjudant, mais j’ai vu une punaise — ce qui était éga­

lement vrai — et je voulais la tuer.

Voyant que cela tournait en bouffonnerie et ne voulant pas perdre

son prestige, il conclut:

— Je vous donne 5 minutes pour que la chambrée soit en ordre, et

8 jours de consigne.

Brave comme il était, il ne revint pas et oublia de marquer la con­

signe.

Bientôt, nous fûmes dispersés. Je restai seul à Nogent. J’avais alors

une chambre de sous-officier et un soldat ordonnance pour la faire. Ce

fut une grande satisfaction, car je pus à l’aise méditer et prier, alors

qu’en collectivité, c’était très compliqué.

Forget fut versé à une autre compagnie et l’on se vit moins souvent.

Mais d’autres bons camarades faisaient que le temps ne me paraissait

pas long. Le samedi et le dimanche, nous allions à Paris, tous par le

même train qui nous laissait à la petite gare de la Bastille et le soir,

nous rentrions tous par le même train.

Je n’avais pas d’argent, juste la solde de sous-officier moins la pen­

sion, les 5 frs par semaine de ma solde salutiste s’étaient, par la grâce du

quartier général, transformés en 5 frs par mois. Je les gardais précieu­

sement pour acheter des livres. J’aimais l’étude des choses de Dieu. Je

voyais souvent Forissier qui m’aidait dans les choix à faire et facilitait

mes achats.

Comme vaguemestre, je disposais de beaucoup de temps et je me dé­

lectais à étudier.

79

La littérature salutiste est assez limitée et à ma soif de connaître ne

pouvait répondre, en ce qui concerne l’histoire de l’Armée du Salut,

qu’un nombre très restreint d’ouvrages.

J’avais déjà lu «Pots cassés» de Harold Begbie, récit d’une suite de

conversions extraordinaires qui, dans l’esprit de son auteur, voulait être

une réponse à «l’expérience religieuse» de William James. Cela se pas­

sait en Angleterre.

Je relus «Religion pratique» et «Christianisme agressif» de madame

Catherine Booth, épouse du fondateur.

Ce qui m’initiait au mouvement auquel j’appartenais, c’était sans nul

doute quelques écrits de la maréchale, les deux tomes de «Miracles»,

car cela se passe en France, et «Réflexions et expériences d’un salu­

tiste», écrit par le père du commissaire.

Albin Peyron, riche négociant vigneron du Midi, vivait au Mas de la

Ville, près d’Arles avec sa femme et ses cinq enfants. Membre du Tri­

bunal de commerce de Montpellier, on l’appelait «l’Empereur du vin»;

il avait des succursales dans tout le Languedoc et possédait plus de mil­

le hectares de terre. En février 1884, il assista à une réunion tenue par

la fille du fondateur, la jeune et très belle Catherine Booth que les Pa­

risiens avaient surnommée la maréchale. Il s’y rendit avec sa femme et

son plus jeune fils Albin. Touché et troublé par ce qu’il y entendit, il

alla aux réunions suivantes. L’une d’elles était suivie d’une réunion de

prière à laquelle ils décidèrent d’assister.

C’est ce jour-là, 10 février 1884, à 3 h du matin, que le jeune Albin

Peyron s’avança au banc des pénitents, s’y convertit et consacra sa vie

à Dieu. Il avait 14 ans.

A 18 ans, Albin fils, pressé par l’appel de Dieu, quitta le lycée et de­

vint officier. Après être passé au poste de Lyon il partit à Genève y

faire son école militaire, tandis que son père transformait son mas en

centre social et y accueillait toutes les infortunes:

«Je considère», écrit-il, «que la richesse que Dieu m’a donnée est

sienne, exclusivement, et qu’en la remettant entre mes mains, U a sim­

plement voulu m’en confier l’administration. Je comprends que j’ai à

en faire tel usage qui sera le plus profitable à Ses intérêts, et à le faire

exactement comme, un jour ou l’autre, Il me l’inspire. Je réduis à leur

minimum les dépenses de ma maison. Car tout argent mal dépensé me

semblerait un vol fait à Dieu.»

80

Le jeune lieutenant A. Peyron prit part aux luttes des salutistes mal­

traités en Suisse, quelques-uns jetés en prison, d’autres expulsés. Il

ouvrit ensuite le poste de Bex (Vaud) et y enrôla 25 soldats. Il reçut le

drapeau du poste des mains du fondateur lors des réunions de l’Ascen­

sion. Près de Bex, il rencontra pour la première fois la jeune capitaine

d’état-major Blanche Roussel. A 19 ans, il fut nommé capitaine au

poste de la rue Auber à Paris, qu’il quitta un an plus tard pour devenir

chef de l’école militaire et se fiança avec Blanche Roussel.

Si la lecture de ces livres était intéressante par ce qu’ils m’appre­

naient sur l’Armée, elle était aussi fort édifiante. Mais c’est la Bible

que j’étudiais sans relâche, parfois je lisais d’une traite un livre entier,

ce qui me donnait une vue d’ensemble; d’autres fois je cheminais pas à

pas, mot après mot à travers un texte biblique.

Il m’arrivait d’obtenir une permission de 24 heures que j’allais pas­

ser dans un poste de province. Je garde de bons souvenirs de ces visites

à Nancy, Lille, Strasbourg, Reims, Calais et d’autres encore. J’arrivais

toujours vêtu en bleu horizon. Au poste de Calais, la salle de F Armée

était un ancien cinéma dans le quartier du Gourguin, au pied du grand

phare. Des réunions tous les soirs sans exception. Cinq minutes avant

l’heure, la capitaine déclenchait la sonnerie du cinéma et la salle se

remplissait de femmes et d’enfants dont les maris et les pères étaient

en mer pour la pêche. Ces rencontres étaient extraordinairement vi­

vantes. Les femmes de pêcheurs ne dormaient jamais tranquilles, sur­

tout les soirs de vent, pensant aux hommes aux prises avec la Manche

souvent mauvaise. Elles priaient avec ferveur, elles chantaient avec

leur âme.

Un soir de tempête, la salle resta ouverte toute la nuit; les officières

servaient du café, on priait, on chantait. A l’aube, dans le vent furieux

de l’équinoxe, toute notre troupe était sur le môle, les yeux écarquillés

pour voir les voiles rentrer au port. Quand un bateau était reconnu, la

femme se précipitait au débarcadère. Ce jour-là, sept bateaux man­

quaient, l’un arriva vers midi, un autre avait trouvé abri dans un port

anglais. La nuit suivante, personne ne dormit et la salle resta encore

ouverte. Au matin, quatre bateaux regagnèrent le port, il manquait ce­

lui du patron Gaure et de ses trois fils. Le troisième soir, toutes les

femmes et leurs hommes étaient là, on venait d’annoncer que le ba­

teau s’était perdu corps et biens. Mme Gaure, présente avec ses plus

jeunes enfants, se leva, tenant dans ses bras le bébé, elle ouvrit son can­

81

tique et d’une voix brisée, elle chanta: «O Seigneur, tu vois ma peine,

cette épreuve excède tout... Oh! l’heureux jour où j’ai connu ton grand

amour...» Les femmes reprenaient en chœur le refrain: «L’heureux jour

où j’ai connu ton grand amour».

— Sans l’assurance de l’amour de Dieu, dit-elle, je ne pourrais sup­

porter une telle épreuve. Il est ma consolation.

Quand j’allais dans ces postes, je tenais les réunions ou rendais té­

moignage. Cela me fortifiait et partout je voyais combien était mer­

veilleuse l’action de l’Esprit de Dieu dans le cœur des hommes.

Au retour, je retrouvais mes camarades dans le petit train de la

Bastille qui nous ramenait au fort; nous échangions nos expériences.

Les uns avaient passé la soirée dans quelque bal de la rue de Lappe,

d’autres à la recherche d’une compagnie féminine. Pour moi, je leur

disais mes explorations en Terre du Salut et prolongeais ainsi l’agré­

ment de ces sorties.

Simonin vint un jour en permission et passa un dimanche avec moi

alors que j’étais de garde. Nous reprîmes avec joie nos discussions,

assis sur le parapet du fort, les jambes pendantes, goûtant les joies de

l’amitié.

— Moi, c’est la Bible qui m’a révélé Dieu et F Armée qui m’a montré

la voie du service, me dit-il.

— Comment cela?

— Tu le sais, je suis d’une famille foncièrement athée, chez moi, la

religion n’avait aucun droit d’existence. Laïque et républicain, comme

la majorité des Français. Au collège Turgot, j’avais pour ami un garçon

catholique, il m’incitait à lire la Bible. Après bien des rebuffades, j’ai

accepté et il m’a passé les 4 volumes de la traduction Vigouroux de la

Bible. Je l’ai lue, entièrement, et cette lecture a fait de moi un chrétien.

Quant à F Armée, tu sais ce qu’il en est. La Bible a vaincu mon

athéisme, mais pas mon anticléricalisme. L’Armée m’a montré qu’on

peut se donner pour le service de Dieu sans pour autant être clérical,

et elle est en train de me libérer de mes idées fausses. Quoique avec les

curés... je ne sois pas souvent d’accord!

Le dimanche, j’allais aux réunions à la Salle Centrale, qui n’était plus

rue Montmartre, mais rue de Provence. Il arrivait que quelque cama­

rade m’invite à déjeuner ou à souper, sinon je serrais d’un cran mon

ceinturon.

82

J’étais militaire depuis un an lorsque j’appris, à la poste de Nogent

comme vaguemestre, qu’une école biblique allait s’ouvrir dans cette

commune. Je m’y rendis et j’eus la joie de rencontrer M. Ruben Sail-

lens. C’était un homme remarquable, un revivaliste doublé d’un poète

et d’un orateur. Lui, sa femme et sa fille, épaulés par les époux Blo-

cher, son beau-frère, du Tabernacle1 de Paris, et par des fonds de bap-

tistes américains, avaient acheté une belle maison bourgeoise au centre

d’un grand parc et ils la transformèrent en école.

M. Saillens avait jadis connu ma mère et ma grand-mère. Il m’ouvrit

toutes grandes les portes de son école. Et me voici, entre deux vacations,

courant y prendre un cours ici et là. Je suivis ainsi assez régulièrement

les leçons de monsieur Saillens sur la Bible et les doctrines, et celles

d’un homme charmant sur l’exégèse du Nouveau Testament, monsieur

Antonin.

Parfois, Forget m’entraînait à la Faculté de théologie de Paris où

nous rencontrions son jeune frère. On discutait à perte de vue avec les

étudiants. Un jour, au réfectoire, il se mit à plaisanter sur la doctrine

de la sanctification, chère à l’Armée du Salut.

— Le lieutenant Péan va nous faire un sermon sur... voyons... voilà:

l'influence de la sanctification sur la carapace du scarabée sacré.

Eclat de rire.

— Debout, debout, scandaient les sauvages...

La compagnie quitte ce vieux fort de Nogent où j’ai passé 22 mois

de ma vie militaire. Je m’y suis fait du bien à tous points de vue. Nous

retrouvons le Bastion 10. J’y ai déjà passé un mois comme «bleu», un

mois comme «cabot»2 et maintenant sans doute un mois comme «sous-

off», le dernier j’espère avant d’échanger cette armée pour une autre.

Je trimbalai donc paquetage, cantine et bibliothèque et me retrouvai

dans le rang. Nous allions tous les jours à l’exercice au bois de Vin-

cennes où j’eus l’occasion de faire un peu de cheval avec un escadron

de dragons qui manœuvrait dans le secteur.

A la fin des manœuvres, il y eut une grande revue. Notre colonel,

que je voyais pour la seconde fois, ordonna à notre capitaine de dé­

signer un sous-officier pour exécuter un déploiement en tirailleurs. Le

1 Eglise baptiste.

2 Argot pour caporal.

83

sort tomba sur moi. Je m’avançai, puis, au garde à vous, pris les ordres

du colonel qui agaçait son cheval en tirant sur la bride, ce qui m’agaçait

plus encore.

— Sergent, l’ennemi est là, vous ici. Vous êtes chef de groupe et

devez prendre d’assaut cette butte. Que faites-vous?

— Je dispose mes hommes en tirailleurs et nous partons à l’assaut,

mon colonel.

Je lus dans les yeux de mon capitaine que j’avais bien répondu, alors

que j’avais l’impression que toute la compagnie rassemblée tremblait

pour moi, car le colonel était un terrible.

— Très bien, allez-y.

J’allai alors de l’un à l’autre des soldats:

— Toi, mets-toi ici, toi là, et puis quand...

— Bougre d’idiot, hurle le colonel, à qui avez-vous affaire? à qui

parlez-vous? Ce sont des soldats ou des saucisses que vous comman­

dez? Est-ce ainsi que l’on commande des militaires?

Il était écarlate de colère et s’en prit au capitaine pour m’avoir si

mal enseigné, et à son cheval pour ma sottise, puis se tournant vers la

compagnie médusée:

— Qu’est-ce qui m’a foutu une telle bande d’abrutis? Qu’est-ce que

vous faites dans le civil pour être si bête? Alors, imperturbable, lui

présentant les armes dans un style impeccable:

— Mon colonel, dans le civil, je suis officier de l’Armée du Salut.

Une bombe n’aurait pas eu un effet plus sidérant. Silence absolu. Le

colonel resta la bouche ouverte, les yeux vagues, le capitaine reprit des

couleurs; j’étais plus immobile que le zouave du Pont de l’Alma malgré

la sueur qui me noyait le corps entier.

Le colonel tourna bride et disparut au galop de son cheval. Je remis

l’arme au pied.

— Repos, cria le capitaine.

Pour un peu on m’eût porté en triomphe!

Nous commencions à compter les jours.

— C’est du cent au jus! criait-on. Il y avait maintenant deux ans que

nous étions sous les drapeaux.

Simonin en permission libérale vint me voir un dimanche, il me

savait de garde. Nous nous racontions nos expériences de militaires

chrétiens, lui beaucoup moins favorisé en garnison à Tunis que je l’étais

84

à Paris. Courageux, intelligent, l’aurais-je vu volontiers avec moi dans

l’Armée!

— Que vas-tu faire maintenant que tu es libre?

— Je retourne au Gaz d’où je suis sorti. C’est pas folichon, mais j’y

ai des avantages. Et puis nous allons nous marier. Et toi?

— J’ai encore trois mois à faire, notre libération a été retardée de

deux mois, puis j’attendrai un ordre de marche.

— Dans un poste à Paris?

— Je n’en sais rien, mais maintenant, cela m’est égal. Etre militaire

m’a aidé. Pas toi?

— Non.

Un jour, je fus invité à un conseil d’officiers, c’est-à-dire à une jour­

née de retraite spirituelle. Trois réunions avaient lieu à la Salle Cen­

trale, j’eus une permission pour m’y rendre. Le colonel Hurren, chef

de l’école militaire de Londres, présidait, assisté de tout l’état-major

parisien. U avait fait lire la magnifique vision du prophète Esaïe, cha­

pitre 6. Je fis alors une expérience inexplicable. Pendant la réunion de

l’après-midi, alors que j’étais assis avec d’autres officiers dans la salle

et que le colonel parlait, j’eus la vision de Jésus en croix. Je ne voyais

que son visage couronné d’épines et tout tuméfié par les coups qui lui

avaient été assénés, il y avait dans son regard une tristesse infinie et ses

yeux me fixaient avec une immense douceur et une lueur de reproche.

Je fus bouleversé jusqu’au plus profond de mon être. Je me jetai au

banc des pénitents et me mis à sangloter. J’étais dans un état de déses­

poir devant cette vision. Plusieurs officiers vinrent s’agenouiller près

de moi, je reconnaissais leurs voix, mais j’étais incapable de les voir et

ne pouvais prononcer une parole. Je restai ainsi prostré pendant plus

d’une heure. La réunion était terminée, la salle s’était vidée et j’étais

encore secoué de sanglots, seul à genoux. Les cadets qui soupaient dans

l’arrière-salle respectaient ma prière. Enfin, vers 19 h, je me relevai.

La chère brigadière Rogivue voulut me faire manger quelque chose,

mais je refusai et repris de suite le chemin de la caserne.

Je venais de comprendre ce qu’était la conviction du péché et le

pardon. Il y avait pourtant 3 ans que j’étais converti. Là, je sus aussi

ce qu’est l’amour de Dieu pour l’homme. A partir de ce jour, je fus

différent, je venais de franchir un second échelon dans la vie spirituelle.

O joie! ô bonheur! ô certitude! Enfin, le «feu» a fait son œuvre

en moi.

85

Le colonel Hurren nous racontait hier qu’il était allé à Ypres où dor­

ment de leur dernier sommeil un bon millier de soldats. Le gardien, un

jardinier de Londres, cultive de très belles fleurs sur ces tombes.

— Y a-t-il longtemps que vous faites ce travail?

— Quatre ans. Avant, j’étais avec eux, je les connais presque tous, je

leur parle et ils me répondent.

— Et que leur dites-vous?

— Eh bien, Harry, eh bien, James, on semble nous oublier! et ils me

répondent: Faites qu’on ne nous oublie pas.

Et le colonel de continuer:

— Au jardin du Calvaire se dresse encore la vieille croix et celui

qui y meurt nous dit: Faites qu’on ne m’oublie pas. Ensuite, nous avons

chanté:

«En contemplant la croix bénie

Où mourut le Prince de paix,

Tout mon orgueil, mes biens, ma vie,

Sont abandonnés à jamais.»

Comme au jour de la vision du prophète Esaïe où la robe de Dieu

remplissait le temple, l’Esprit de Christ remplit mon être. J’ai l’impres­

sion que je n’ai plus de péché, plus de péché, plus de péché...

Que c’est beau d’être sur la voie sainte, d’y marcher enveloppé de

lumière. Je me sens conduit vers Jésus qui n’est plus sur la croix, mais

auprès de Dieu.

En juin 1923, je fus nommé capitaine et reçus mon ordre de marche

pour le poste de Marseille II.

La libération était proche. Le capitaine nous rassembla dans la cour

du Bastion 10 et nous fit un petit discours. Il me serra la main:

— Maintenant, nous pouvons parler à grade égal!

Nous étions très heureux.

Le quartier général m’avait fait cadeau d’un uniforme que j’étren-

nai parmi tous les «bleus» de la caserne qui me voyaient partir avec re­

gret pour eux, plaisir pour moi.

Je reprenais du service dans l’Armée du Salut avec l’impression que

j’étais devenu un homme, gardé pendant ces deux années et plus, par la

grâce et la bonté de Dieu.

86

Capitaine à Marseille

Avant mon départ de Paris, le quartier général me donne un lieute­

nant débarqué tout frais de l’école militaire de Londres. Howe, 22 ans,

ne connaît pas un mot de français; par bonheur, je parle un peu l’an­

glais.

Nous prenons le train du soir, en 3ème classe comme il est d’usage,

nos valises à bout de bras pour ne pas payer de supplément de bagages.

Au petit matin, les voyageurs pâles et ensommeillés se défroissent d’une

nuit assis sans bouger, en se régalant d’un bon café et d’un croissant

sur le quai de la gare d’Avignon. Le train, bon prince, attend que

chacun se soit dégourdi les jambes. De là jusqu’à Marseille, nous res­

tons le nez collé à la vitre, contemplant la Provence toute éclairée du

soleil levant, charmés dès le premier regard par les harmonies de for­

mes et de couleurs.

Au sortir du tunnel du Rove, la grande ville dominée par Notre-

Dame nous arrive en plein visage. Nonchalamment étalée au bord de

la mer bleue sur laquelle flottent les îles et le château d’If, elle nous

absorbe. J’explique tout cela, le Masque de Fer, l’Estaque, la Bonne

Mère et la Madrague à Howe qui ouvre de grands yeux.

— Voilà, dis-je, la ville que Dieu nous donne!

A la gare, mon second lieutenant nous attend. C’est un type! il parle

l’anglais comme un Anglais qu’il est, bien qu’étant né et ayant passé

toute sa vie en France. Alexandre Matthyssens, 22 ans, grand sportif,

beau comme un athlète sous un uniforme impeccable; enthousiaste et

gai. Il nous conduit au poste de Marseille II, boulevard Chave, juste à

la sortie du tunnel, à 100 mètres de la place Saint-Michel que les Mar­

seillais appellent la Plaine.

C’est la «Maison du Salut»; haute d’un étage, elle jouxte un cinéma.

Au rez-de-chaussée, le foyer-restaurant qui nous sauvera des tourments

culinaires. L’adjudante Dumas, directrice, nous accueille aimablement.

La pension sera de 20 francs par semaine, les lieutenants recevront 35

francs de salaire, moi, le capitaine et l’aîné — j’ai 23 ans — 37 francs.

Il nous restera donc de 15 à 17 francs, nous serons riches!

Le commandant divisionnaire m’explique:

— L’Armée du Salut, sous l’égide de laquelle des hommes, des fem­

mes célibataires, des ménages et des familles servent Dieu, assure, dans

87

la mesure du possible, à ses officiers une indemnité de vie calculée sur

la base du salaire d’un ouvrier spécialisé de l’endroit où il travaille. En­

core faut-il que le poste ou l’institution sociale dont ils assument la di­

rection puisse se charger de cette dépense. Et de continuer:

— Si l’on vous fait cadeau de vivres, de fruits ou de confitures par

exemple, vous en déduisez la valeur de votre salaire. Vous marquez

cela sur votre rapport hebdomadaire à la rubrique «Dons en nature»!

Pour l’heure, cela compte si peu dans ma pensée que je ne prête guère

attention à ce curieux règlement.

Matthyssens me fait les honneurs de la maison, au premier la salle

de réunions de 150 places, à côté nos appartements où nous avons cha­

cun notre chambre, à l’arrière le logement de la directrice du foyer et

une cour de récréation.

Tout cela me paraît bien pensé et porte la marque de celui qui l’a

organisé, l’un de nos aînés, le capitaine Clément Bardiaux, son sens

pratique, sa puissance de travail, son salutisme demeurent encore dans

ces murs, bien qu’il ait quitté le poste depuis trois ans.

La première chose à faire est d’ouvrir le registre des soldats et re­

crues et de faire leur connaissance, de visiter les «officiers locaux» et de

suivre le programme d’activité fixé par le commandant divisionnaire.

Pour guider mon travail, je dispose:

1° Des «Ordres et règlements», c’est un volume de 50 pages pour les

soldats, de 250 pour les officiers. Ces livres essaient de prévoir toutes

les situations où soldat ou officier peuvent se trouver et donnent le

moyen d’y faire face. Ils décrivent aussi l’organisation idéale d’un poste,

les affaires, les finances, les relations extérieures, les inventaires, etc...

Enfin ils donnent des conseils sur les activités telles que réunions, vi­

sites, jeunesse, enfance, branche féminine, etc...

2° Le «Manuel de doctrines» qui, pour élémentaire qu’il soit, est une

sauvegarde contre les erreurs, interprétations bibliques fantaisistes ou

autres déviations doctrinales, aussi bien qu’un canevas pour l’enseigne­

ment des soldats et convertis.

Ces deux ouvrages deviennent d’abord les béquilles qui assurent mes

premiers pas de chef de poste et peu à peu, les rails sur lesquels je m’ef­

force de faire glisser sans trop de heurts le «train du salut» à Marseille.

«Un poste est constitué par un groupe de soldats et recrues salutistes

qui travaillent ensemble sous la direction d’un officier commandant. Il

88

dispose en général d’un immeuble pour les assemblées. Il opère dans

une ville, quartier d’une ville, village ou groupe de villages»1.

«Un poste est comme une famille dont les membres sont unis pour

s’entr’aider effectivement, pour s’encourager et se fortifier réciproque­

ment au milieu des difficultés de la vie et des épreuves de la lutte, et

pour faire la «guerre» avec plus de succès»2.

Parmi mes soldats se trouve un professeur de philosophie, nommé

sergent-major il y a trois ans, son fils est candidat aux fonctions d’offi­

cier. Un commerçant grec est trésorier, un Marseillais secrétaire, la

veuve d’un médecin de marine est instructeur des cadets de poste, puis

un groupe de sergents et sergentes qui assurent diverses fonctions.

«Un officier local est un soldat de l’Armée du Salut nommé à une

fonction de responsabilité dans le poste. Il assure les devoirs de sa

charge sans abandonner l’exercice de sa profession et sans être ré­

munéré par l’Armée.»

La grande affaire de l’Armée étant le salut des hommes, une des

principales responsabilités de l’officier est d’annoncer le salut aux

pécheurs. Tout officier devrait personnellement chercher et amener les

pécheurs à Dieu...

Donc, en vue de sa pleine et solennelle responsabilité pour sauver les

âmes de ses contemporains et pour entraîner ses gens à ce sauvetage, il

recherchera auprès de Dieu le moyen de remplir scrupuleusement son

devoir. Dieu est seul l’auteur du salut. Quoi qu’il y ait certaines condi­

tions à remplir par le pécheur, Dieu seul peut pardonner les péchés,

changer les dispositions du cœur, faire un homme bon d’un méchant

et rendre à l’âme ses droits à l’héritage céleste. Dieu et Dieu seul peut

sauver».

Il y a un bon groupe de jeunes au poste: Odette, 1er prix de violon

du conservatoire et plusieurs de ses amies; les filles du pasteur et leurs

propres amies, des garçons, François Rai, Rogero, Cabanne et d’autres.

Ce poste de Marseille II est équilibré. Son premier officier, Clé­

ment Bardiaux, avait été remplacé par Charles Houzé qui ne se plut

pas dans ce milieu et fut suivi par le jeune et brillant capitaine Alex

Peyron, fils de notre chef; lui et Matthyssens, ces deux héros, faisaient

des étincelles. Malheureusement, il y eut à ce moment deux événements

1 Ordres et règlements pour officiers de l’Armée du Salut.

2 Ordres et règlements pour soldats de l’Armée du Salut 7

89

7 A-DIEU-VAT1

qui influencèrent la marche du poste. Le premier fut la démission col­

lective de tous les officiers locaux du poste, énumérés plus haut, pour

protester contre le passage dans le meilleur hôtel de Marseille et 1 ache­

minement vers Paris en wagon-lit du général Bramwell Booth et de sa

suite, quelques dix personnes. Ces hauts dignitaires salutistes revenaient

d’une tournée triomphale à travers les Indes et le général mariait son

fils Wycliffe le lendemain à Paris avec Renée Peyron, fille de notre

chef et sœur du capitaine du poste. Ces braves salutistes ne se doutaient

pas de la grande fatigue qui résulte de pareille campagne et ne savaient

pas la tension à laquelle sont soumis ceux qui dirigent notre Armée.

Ils n’admettaient pas que de l’argent soit dépensé pour le confort per­

sonnel. Ils avaient à la fois tort et raison.

Alex Peyron, affolé par la défection de ses troupes, trouva consola­

tion auprès d’une charmante jeune fille récemment convertie et se

fiança sans autre forme de procès. Ce fut le second événement qui jeta

le trouble parmi les camarades du poste. Immédiatement, le change­

ment du capitaine fut décidé et j’arrivai pour constater le désastre et,

si possible, réparer les brèches.

Après quelques semaines de palabres à la marseillaise permettant à

chacun de faire son plaidoyer, les choses gonflées à l’extrême, puis ra­

menées à de justes proportions, la plupart des démissionnaires ré­

intègrent leur place et le poste repartit avec joie et confiance.

Le travail est passionnant mais épuisant. Le dimanche après-midi,

les camarades et moi amorçons une réunion sur la grande place malgré

l’interdiction de la police. L’un fait le guet et nous prévient si l’agent

apparaît à l’horizon. Quand la réunion peut se poursuivre, il arrive que

les perturbateurs entrent en action, nous prennent à partie, nous ar­

rachent nos «En Avant» et plus d’une fois, nous descendons à la course

les cent mètres du boulevard Chave pour nous réfugier à la salle. Il ar­

rive même que les pierres pleuvent et ricochent sur le trottoir. Chose

étonnante, plus l’opposition est violente, plus redouble notre courage.

A vrai dire, je n’arrive pas à comprendre pourquoi les gens nous en

veulent. Ils crient après nous: «A bas la calotte... bande de curés...»

Le samedi soir, nous formons 4 ou 5 brigades qui se répartissent les

quartiers de la ville et vendent notre journal jusque tard dans la nuit.

Dès qu’un jeune se convertit, nous l’embrigadons et il fait la vente avec

un camarade aguerri. Dans un luxueux café, genre boîte de nuit, on

nous permet d’entrer et le chef d’orchestre, qui est converti, fait jouer la

90

mélodie du cantique dont les paroles se trouvent sur le journal, nous

chantons le message, tout le monde est attentif et nous demande de re­

venir. Dans d’autres cafés, on nous ferme la porte à cause de la mala­

dresse d’un jeune vendeur encore novice qui se met à discourir contre

les marchands d’alcool. Il y a aussi les brasseries de joueurs de cartes;

personne n’ose aller leur proposer le journal car ils ne répondent ja­

mais a notre offre, trop occupés de leur jeu. Un jeune vendeur décide

de se lancer à l’attaque, essuyant un refus à chaque table; agacé, il pré­

sente un journal entre le visage d’un joueur et le jeu qu’il tient en

main.

— Notre journal vous intéressera sûrement, dit-il d’une voix suave.

L’autre, furieux de cette audace, projette le papier au bout de la table

en criant:

— Mais dites donc, vous me prenez pour un fada!

Le vendeur se sentant provoqué par cette réaction d’ailleurs prévi­

sible:

— Oh! comme monsieur a bien lu dans ma pensée...

Ce fut un beau chahut, il fallut fuir à toute jambe.

«L’officier commandant responsable de la distribution des publica­

tions de F Armée dans son poste et son district s’efforcera de la faire

aussi largement que possible. Il les vendra lui-même.»1

«Le salutiste peut atteindre les pécheurs dans leurs repaires, sur la

rue, dans les marchés, sur les places publiques, où ils se rassemblent

pour se distraire ou discuter, dans les foires, à la porte des usines, dans

les cafés, lieux d’amusement, salles d’attente et à toutes autres places.

Dans cette activité, l’offre de l’«En Avant», vendu ou donné, sera sou­

vent la voie ouverte à d’autres occasions.»2

En fait, il s’agit d’annoncer à tous la Bonne Nouvelle, la joyeuse

nouvelle du salut

Le commissaire Oliphant, qui se trouvait à Paris lors du mariage de

Renée Peyron avec Wycliffe Booth, dit à une réunion: «Le salut, c’est

le salut de F Armée du Salut», et il expliqua que la proclamation du sa­

lut en Jésus-Christ était, est et doit rester la particularité de notre mou­

vement. «Les baptistes, dit-il, mettent l’accent sur le baptême, les ad­

ventistes sur l’observation du sabbat (samedi) comme jour de repos, les

1 O. et R. pour officiers de poste.

2 O. et R. pour officiers.

91

catholiques sur l’observance des sacrements, etc..., pour nous, c’est le

salut. Le salutiste est sauvé, il témoigne de son salut et le proclame

hautement.

Le témoignage type du salutiste est: je suis heureux d’être sauvé.

Lorsqu’un homme découvre quel est son véritable état devant Dieu,

il éprouve un double besoin:

— celui du pardon, car il a violé la loi de Dieu,

— celui d’être affranchi de l’esclavage du péché; ses mauvaises habi­

tudes ont pris sur lui un tel ascendant qu’il n’échappe pas à l’obligation

de pécher.»1

Et notre manuel de doctrines déclare:

«Nous croyons que notre Seigneur Jésus-Christ, par ses souffrances

et par sa mort, a réconcilié le monde entier avec Dieu; ainsi quiconque

le veut peut être sauvé.»

Tout cela est un peu confus en moi et, de ce fait, j’ai de la peine à

l’expliquer. Mais si ma raison ne trouve pas les moyens d’une commu­

nication claire, je sens en moi cette vérité du salut comme une réalité

merveilleuse.

Ce changement total de la vie que j’observe également chez mes ca­

marades, cette possibilité d’un recommencement, cette libération de soi,

ce triomphe du présent sur le passé, quelle bonne nouvelle! Pouvoir ré­

péter à tous la parole de Jésus: «Il faut que vous naissiez de nouveau»2,

c’est faire voler en éclat la porte de notre prison. C’est un bien trop

beau message pour le garder en soi, et si nos balbutiements ne parvien­

nent pas à l’expliquer, notre vie le démontre.

J’arrive peu à peu à penser que la clé du problème se trouve dans la

notion que nous avons du péché, du sens que nous donnons à ce terme.

Il peut s’en suivre de fâcheuses confusions.

Ainsi on désigne comme étant les péchés tout ce qui est contraire à

la morale, tels que mensonge, vol, brutalité, luxure, etc... Alors qu’en

réalité, le péché est quelque chose de beaucoup plus grave, qui se situe

sur un autre plan.

Le péché est bien autre chose qu’une infraction à la loi morale, c’est

être séparé de Dieu, c’est en réalité se préférer, soi, à Dieu, se substi­

1 Le manuel du soldat.

2 Evangile de Jean 3.7.

92

tuer à Lui, Lui dénier toute autorité ou pouvoir sur soi... et finalement

toute existence.

Cela, c’est le péché tel que la Bible le démontre, et tout le reste:

mensonge, violence, injustice, vol, immoralité et que sais-je encore en

sont les conséquences inéluctables.

Il faut donc en déduire qu’être sauvé, c’est être réconcilié avec Dieu

et reconnaître en Jésus-Christ le Seigneur, le Maître qui nous révèle ce

Dieu qui a droit sur nous; c’est aussi être en mesure d’observer les pré­

ceptes de l’Evangile.

Ce n’est pas en s’efforçant d’être véridique qu’on lutte contre le

mensonge, pas plus qu’il n’est possible d’effacer l’ombre d’un objet en

la gommant. La tache d’ombre, le mensonge, disparaît quand l’objet est

enlevé. Et cela, c’est l’œuvre extraordinaire du Christ qui nous récon­

cilie avec Dieu et enlève alors la cause de l’ombre: le péché.

Le dimanche aux réunions, c’est une volée de témoignages où chacun

raconte les expériences de la semaine. L’une des jeunes filles, Albertine,

dont la conversion avait fait sensation dans le quartier où elle habite

avec ses parents au 2ème étage d’une maison locative, supporte une

très forte opposition de la part des siens. Elle sort en cachette pour aller

aux réunions bien qu’elle ait plus de 20 ans, évite de porter son uni­

forme chez elle et reste un modèle de douceur. Un jour, elle s’apprête

à sortir, tenant son chapeau à la main. Sa mère s’en aperçoit et, quand

elle passe le seuil de la porte d’entrée, vide sur elle la bassine d’eau de

vaisselle. La fille ne dit pas un mot, sinon de prière pour demander à

Dieu qu’il éclaire sa mère. On l’appelle l’ange du quartier.

Les dimanches après-midi sont réservés aux réunions des familles;

les Audoubert, Rai, Cuch et autres remplissent la salle, ils ont du plai­

sir à se retrouver.

Parmi nos fidèles, un clochard d’un type exceptionnel, Richard. Un

vrai de la cloche par son allure, mais toujours prêt à nous rendre servi­

ce. Il dort par terre dans la salle, n’accepte jamais matelas ou oreiller,

tout juste l’hiver une couverture. Il disparaît parfois pendant 15 jours,

puis revient sans explication.

— Il faut que je m’évade. Oh! la liberté... Si c’était pas le flic, je

coucherais dehors, il y fait si bon.

Il tutoie tout le monde, personne ne sait rien de lui. Il doit avoir entre

30 et 40 ans, aime Dieu et l’Armée qui lui a révélé une forme de re­

93

ligion qui lui convient. Le samedi, il est là pour laver la salle à notre

place.

— Va, prépare ta réunion, moi je fais la salle.

Il n’accepte jamais d’argent pour son travail.

— Tu sais, à ta réunion hier, tu as dit une bêtise...

Il me le prouve, sa culture est étonnante, son langage châtié (avec

nous!) il parle allemand parfaitement. L’Armée du Salut lui tient lieu

de foyer.

— Tiens Richard, j’ai pour toi un costume neuf.

— Je n’en veux pas, de quoi j’aurais l’air avec ces frusques...

Tout le monde l’aime.

Il m’arrive de recevoir du quartier général de Paris des lettres ainsi

conçues:

«Cher capitaine, le major ou le colonel X, en route pour les Indes,

ou ailleurs, passera à Marseille à bord du paquebot Y... tel jour. Veuil­

lez aller le rencontrer et vous mettre à sa disposition.»

Nous redoutons cette correspondance, car il s’agit en général de

trouver un paquebot de la Cunard Line dont le quai d’escale est tout

au bout de la Joliette. De plus, très rarement, les heures et jours indiqués

sont exacts, et que de fois nous perdons une demi-journée ou une demi-

nuit à courir vers un bateau fantôme. La chose s’étant produite une fois

de plus, j’écris au Q.G. une lettre de fort méchante humeur, «ils se le

tiendront pour dit» ai-je pensé.

Quelques jours après, je reçois la réponse:

«Cher capitaine, votre lettre du... est incorrecte, la feuille de papier

tachée, il y avait 3 fautes d’orthographe, etc... Si vous ne vous respec­

tez pas vous-même, respectez au moins ceux à qui vous écrivez...» Il y

en a ainsi 6 pages d’une écriture fine et élégante, signée G. Isely, secré­

taire général.

Cette lettre, modèle de psychologie, de fermeté, de compréhension,

me remplit de confusion. Une semonce, un rappel à l’ordre, mais écrit

avec tant de délicatesse, que cette lettre m’est d’un immense secours et

me pousse sur la bonne voie de l’honnêteté et de la vérité dont je ne

dois pas me départir. Sans peine, j’écris mes excuses. Albin Peyron et

Gustave Isely sont pour moi des chefs excellents; aussi est-ce avec un

courage renouvelé que je continue sous leur direction.

Il y a quelques mois que Matthyssens nous a quittés pour le poste de

Grenoble. Howe et moi continuons la bonne guerre, lorsqu’un jeune

94

homme vient solliciter notre concours pour une réunion d’évangélisa­

tion qu’il veut organiser au théâtre municipal de Hyères. II se charge

de tous les frais. Pour nous y préparer, il nous invite à aller passer trois

jours à Nyons où se développe un réveil religieux par le moyen de la

«brigade de la Drôme». Autorisation obtenue, nous voilà tous trois en

route pour ce charmant pays. Contact intéressant avec les pasteurs mis­

sionnaires, Eberhard, Caron, Cadier, Champendal. Le soir, réunion de

salut dans le vaste temple d’un village. Un évangéliste fait un discours

retentissant qui soulève l’enthousiasme de tous. J’en suis éberlué. Ce

sermon, je le connais par cœur pour l’avoir récité à la Salle Centrale il

y a 3 ans après l’avoir lu dans un recueil de sermons...

Personne ne paraît s’apercevoir de la supercherie et l’ambiance y

étant, au souper, une paroissienne lance: «Ça, c’était du bon B...» et

l’orateur de se rengorger de satisfaction.

Nous voilà donc tous trois à Hyères, agréable station méditerra­

néenne fréquentée principalement par des Anglais amateurs de golfe.

Le théâtre de forme classique se remplit d’un public mélangé, le

monde protestant, quelques gens du pays et une bande de jeunes agités

qui prend d’assaut la première galerie. La soirée est effroyable; je com­

mence par raconter ma conversion, scandé par la reprise en chœur de la

dernière syllabe de chacune de mes phrases; passablement désarçonnés,

nous chantons en duo; les rires fusent de toutes parts. Les braves pro­

testants tentent sans succès de calmer le chahut par des «chut, taisez-

vous, soyez polis...» L’ami qui nous a entraînés dans cette aventure est

tout pâle. Le duo terminé, je présente Howe qui rend témoignage avec

son bel accent d’outre-Manche:

— Mes chers amis, je souis — souis souis souis, crie la première

galerie — heureux de vous dire que mon cœur est lavé dans le sang de

F Agneau.

— C’est un boucher, hurle un gamin.

— Allons-y les gars, crie un autre.

Et, escaladant les bancs, les fauteuils, se laissant tomber de la galerie,

bousculant les gens, c’est une trombe qui se précipite sur l’estrade. Les

machinistes ouvrent les portes de secours et veulent fermer le rideau de

scène; je me retrouve par terre entre deux praticables. Howe a disparu;

quelqu’un coupe le courant, plongeant le théâtre dans les ténèbres. Le

garde champêtre et un conseiller municipal se précipitent, les pompiers

accourent pour me trouver tout seul cherchant à tâtons mon képi et

95

mon lieutenant! Quant à notre ami, nous le découvrons plus mort que

vif dans le magasin aux accessoires!

Heureusement, il y a eu plus de bruit que de mal. Nous rentrons à

Marseille, l’oreille basse avec un relent d’amertume et le désir de ne pas

conter nos exploits à nos braves camarades. Ne fait pas de l’évangélisa­

tion qui veut, nous n’étions pas de taille à organiser et à affronter une

pareille aventure.

Le lendemain, j’écris à Simonin:

«C’est maintenant que je me rends compte de la faiblesse de l’ensei­

gnement que j’ai reçu à l’école militaire et des lacunes qu’il présente.

Je suis noyé dans des responsabilités pour lesquelles rien ne m’a réelle­

ment préparé. Il faut nager ou sombrer. Hier, cela a failli être le cas au

théâtre de Hyères — et je lui conte l’aventure. Mais je me détermine

intérieurement à faire face. Car, même si la technique et la connais­

sance manquent, l’essentiel est en moi, à savoir l’amour pour Dieu et

l’amour pour les hommes perdus. J’ai pris un bon départ. Je n’ai qu’à

continuer par moi-même; on verra bien par la suite. Observer, noter,

lire, méditer et tenter de tout éclairer par la lumière qui émane de la

Bible afin de voir les choses et les gens dans leur vérité et me former

un jugement selon la pensée divine.»

A la suite de cet échec, je me reproche mon ignorance. Si seulement

j’avais plus de sagesse... je me trouve terriblement pauvre. Mais, ô mi­

racle, chaque fois que la porte du découragement s’entr’ouvre, je re­

garde vers le ciel, et un nouveau courage m’est donné.

C’est à ce moment que ma mère, soucieuse de mon avenir, m’envoie

de l’argent et un billet de passage pour Chicago, afin que j’aille pen­

dant deux ans à l’institut biblique de Moody. Pendant quelques jours,

je suis troublé. Quelle tentation! Elle est tellement forte et venue si à

propos que j’y flaire un piège du démon et, malgré l’attrait d’un tel

voyage et l’attirance de perspectives d’études, je réponds: non. Alors,

les pourquoi? montent à l’assaut de ma pensée. Finalement, je classe

la question. Dieu m’a mis de façon si inattendue sur le chemin de l’Ar­

mée du Salut que je ne me sens pas la liberté d’en choisir un autre. Je

mets a nouveau ma confiance en Dieu pour le présent et pour l’avenir.

J’écris affectueusement la chose à ma mère.

Peu après, je reçois un ordre de marche pour le poste de la Bastille

à Paris.

96

Capitaine à La Bastille

Le 19 juin 1924, je m’installe dans l’appartement réservé aux offi­

ciers du poste, 111, rue Saint-Antoine, au fond de la cour. Au même

étage l’Armée a loué un grand appartement pour les cadets hommes, le

foyer du soldat du boulevard de Strasbourg étant fermé.

La salle du poste est un rez-de-chaussée situé 12, rue du Chemin-

Vert; elle peut recevoir environ 150 personnes. Au premier, «l’armoire

du pauvre», vestiaire populaire auquel vient s’ajouter un service social,

le «service de la charité». Cette activité est dirigée par une officière,

grande dame de la société néerlandaise dont le rayonnement s’étend

sur tout le quartier.

Le poste dont je deviens capitaine est en pleine évolution, 80 soldats

parmi lesquels une véritable colonie suisse, le sergent-major et sa fem­

me, le sergent de la fanfare et quelques autres qui tous travaillent à

l’usine Suchard, rue Mercœur. Un magnifique mouvement s’est amorcé

l’an dernier parmi les jeunes pensionnaires du foyer de l’avenue

Ledru-Rollin, un groupe de garçons s’est converti, des Suisses, Schorch

de Schaffhouse, Hanselmann, Crétegny le Vaudois, Chérix, Milloud de

Bercher. Des Français, Rillier, Bouhellier, Mousseau, deux jumelles,

Marthe et Aline Dufour, les Grouillard père, mère et filles, un Italien,

Martoia, d’autres encore. C’est un véritable réveil.

J’ai un peu l’expérience de la marche d’un poste, aussi mon premier

soin est-il de consulter les livres et d’étudier le programme, comme à

Marseille, établi par le commandant divisionnaire. Il est impression­

nant.

L’officier doit obligatoirement consacrer 18 h par semaine à des vi­

sites hors du poste. Il doit fournir 9 h par jour de travail effectif, pré­

cise encore la terrifiante instruction.

Le livre de renseignements, celui des visites, des soldats, des finances

et les rapports hebdomadaires finissent de m’initier à la tâche qui est

devant moi.

Ce plan d’action me paraît encore plus chargé que celui de Marseille

qui l’était déjà trop, me semble-t-il. A quoi pensent nos aînés pour nous

faire courir comme des lapins?

97

Certes, tout mon travail de préparation de Marseille pourra me ser­

vir ici, où je serai en présence de nouvelles personnes, de nouveaux sol­

dats. Et j’espère aussi avoir l’aide efficace des officiers locaux.

De toute façon, les réunions de salut et celles du dimanche matin de­

mandent une inspiration toujours nouvelle et du temps pour sc prépa­

rer. Je vais devoir me discipliner pour résister à la tentation de sortir

de vieilles notes de réunion. Prendre les mêmes sujets, oui, mais les étu­

dier et les présenter pour un public nouveau et pour le moment pré­

sent. Autrement, cela sentirait le rance.

Je lis dans les ordres et règlements:

«L’officier se fera un devoir de remplir ses responsabilités aussi bien

pour les personnes inconverties que pour ses propres gens, et cela par

deux méthodes principales:

a) le combat collectif dans les réunions,

b) l’attaque individuelle ou action de personne à personne.

Puisque les réunions offrent le moyen d’influencer collectivement

un groupe de personnes, l’officier reconnaîtra rapidement la nécessité

de développer ce secteur d’activité.

Chaque réunion de l’Armée doit avoir un objectif précis. Celui qui

la dirige doit envisager ou la conversion des pécheurs, la sanctification

des enfants de Dieu, ou encore développer la dévotion, les capacités et

l’enthousiasme des salutistes.»

Nous avons une fanfare et le dimanche, quand nous allons à la réu­

nion sur l’esplanade de la Bastille, nous sommes souvent 12 à 15 jeunes

hommes en uniforme, enthousiastes, et des vocations pour le service de

Dieu à plein temps se font jour. De ce fait, nous avons de belles réu­

nions en plein air et dans la salle. Le dimanche matin au culte, la pré­

sence divine nous semble parfois sensible, tant il y a de ferveur. Il faut

bien sûr créer le recueillement, ce qui n’est pas toujours facile, cela dé­

pend d’un chant approprié, d’une prière, d’une parole inspirée, souvent

d un détail apparemment sans importance. Mais lorsque je vois entrer

la petite sergente madame Houzé, je sais que la réunion sera bénie.

Toute menue, les cheveux blancs, un sourire angélique, elle prend

place au milieu de tous. Elle et son mari sont concierges d’un immeuble

à Belleville. Sa vie n’est pas facile, un mari violent, très hostile à l’Ar­

mée qui, sans etre ivrogne, boit outre mesure, il lui arrive alors de

frapper notre sergente. Un jour de colère, il lui arracha son chapeau et

98

le piétina. Pourtant, comme sa femme, l’un de ses fils et une de ses

filles sont salutistes.

Au moment des témoignages, la sergente se lève et dit sa reconnais­

sance envers Dieu et ce qu’il a été pour elle pendant la semaine écou­

lée, la force et la joie qu’elle trouve en Jésus. Sa voix est douce, persua­

sive. Quand elle se rassied, elle nous a simplement mis en présence de

Dieu.

Un jour, rentrant de la vente d’«En Avant», deux de nos soldats

aperçoivent une masse énorme dans le ruisseau, c’est un homme ivre;

ils réussissent à le mettre sur pied, trouvent son adresse et le ramènent

chez lui. Avant de quitter la chambre, ils laissent notre journal sur la

table. Sur ces journaux, nous apposons un tampon avec l’adresse du

poste. A son réveil, l’homme met un moment à comprendre ce qui lui

est arrivé, voit le journal, trouve notre adresse et arrive le dimanche

soir à la salle. Nos deux vendeurs le reconnaissent et lui racontent

l’aventure. A la fin de la réunion, il vient au banc des pénitents de­

mander à Dieu son secours. C’est une belle conversion, il devient un

homme sobre. Le mois suivant enrôlé soldat, il commande un uniforme.

Il est si gros que le tailleur nous demande un supplément de tissus!

C’est un Turc, il porte une belle moustache noire. Animé d’un zèle

louable, il amène à la réunion des manœuvres qui travaillent sur le

même chantier que lui et à la fin, il les prend par les épaules et d’auto­

rité les agenouille de force au banc des pénitents. Nous sommes sans

cesse obligés de tempérer cette ardeur et de lui expliquer que c’est par

conviction et non de force que les gens doivent s’avancer.

— Et pourquoi? regarde ce que Dieu a fait pour moi, j’étais dans le

ruisseau et maintenant, je suis un homme. Il le fera pour eux aussi.

Un dimanche où la réunion était présidée par A. Peyron qui venait

d’être promu commissaire, une série de témoignages d’hommes avait

été entendue.

— Si nous écoutions une jeune fille, dit le commissaire, encore un

témoignage, celui d’une sœur.

Il n’a pas achevé sa phrase que notre hercule se lève et arrive en

force sur l’estrade sans se soucier des rires qu’il vient de déclencher.

Ayant dit, il retourne s’asseoir à l’extrémité du banc.

— Levons-nous pour la prière.

Notre brave Turc, que l’homélie a sans doute assoupi, n’entend pas

l’injonction. Mais tous les occupants du banc ayant obtempéré, il se re-

99

trouve assis par terre et le banc dressé vers le plafond, ce qui était tout

à fait contraire à la solennité d’une fin de réunion...

Pendant ce temps d’activité à la Bastille, j’ai l’occasion de mieux

connaître les officiers de la capitale, surtout ceux qui viennent tenir

des réunions dans le poste. En premier lieu mon chef direct, le com­

mandant de la division de Paris, le major Alex Ebbs. Jeune, grand,

mince, excellent violoniste, parfait organisateur. Bien qu’Anglais, il

parle correctement le français. Comme il est généreux, il a toujours

grand besoin d’argent pour ses postes. Aussi organise-t-il un «bazar»

dans les salons de la maison des ingénieurs civils, rue Blanche. Il y attire

un bon nombre de personnalités du monde parisien, ce qui fait crier à

la mondanité ceux qui manquent d’initiative. Il est assez audacieux

pour atteindre le président de la République, de qui il obtient un su­

perbe vase de Sèvres et un mot manuscrit du chef de l’Etat. Le «bazar»

dure trois jours et doit être clôturé par un concert d’artistes bénévoles;

le temps exécrable de la soirée nuit malheureusement au succès en ce

qui concerne le nombre des auditeurs, mais non à la qualité des œuvres

exécutées. La salle est surtout garnie de salutistes dont la plupart se

voilent la face lorsqu’une célèbre cantatrice, poussant des notes sur­

aiguës, soulève les rotondités de son buste largement décolleté... Hor­

reur...

— Que doivent penser nos jeunes officiers, gémit une brigadière

d’âge respectable en me désignant du regard. Moi, je trouvais cela na­

turel et plutôt agréable.

Le pauvre major Ebbs dut apprendre à ses dépens que toute innova­

tion, toute action qui sort des chemins battus suscitent les critiques des

médiocres. Il y faut du courage, disons ici un sacré courage.

Le commissaire Peyron lui, n’en manque pas et tout le monde le

suit. Quel remue-ménage dans l’A.S. parisienne! Profitant de la publi­

cité faite autour du «bazar», il lance une campagne de salut dans cette

même salle des ingénieurs civils. Tous mobilisés. De la Trinité à la place

Blanche, de la rue d’Amsterdam à celle des Martyrs, tout le quartier

est visité, inondé de prospectus, assourdi de réunions en plein air, de

cortèges salutistes et de chants. Bref, c’est une belle agitation. Ebbs

crée un orchestre avec des volontaires, une dizaine de violons, un vio­

loncelle, une contrebasse, Bardiaux joue de la clarinette et moi de la

flûte. Quinze minutes avant chaque réunion, notre major chef d’or­

chestre nous fait jouer des mélodies de F Armée. Nous accompagnons

100

les chants d’ensembles, ce qui plaît à tout le monde. Parmi les musiciens

d’occasion que nous sommes, il y a quelques enfants d’officiers et

deux professionnels qu’Ebbs a recrutés grâce à son charme persuasif.

— On ne devrait pas laisser jouer des cantiques à des gens qui ne

sont pas convertis, sussure à l’aigre-doux une chrétienne manquant un

peu de largeur d’esprit.

C’est au contraire une excellente occasion d’embrigader pour la bon­

ne cause des gens non-chrétiens.

A la fin de la dernière réunion, alors que tout le monde prie silen­

cieusement, le commissaire entonne un refrain et invite les gens à se

convertir. Plusieurs personnes s’avancent au banc des pénitents. L’or­

chestre bien stylé accroche au vol la mélodie, mais je n’entends plus la

contrebasse scander le tempo. Je le cherche des yeux. Son instrument

est posé contre la paroi et lui est à genoux avec les pénitents.

Parmi les orateurs invités à parler avant «la Bible», comme nous di­

sions, c’est-à-dire avant le sermon final, un de plus écoutés, sans nul

doute, est le vénéré colonel Constant Jeanmonod. Tous aiment l’en­

tendre et il ne semble pas avoir de peine à captiver ses auditeurs. Voici

comment il raconte sa conversion:

«Chacun parlait de l’Armée du Salut dans notre canton les premiers

mois de son arrivée; pour ma part, après avoir assisté à une réunion

dans la Salle du Mont-Blanc, je restais indifférent et devins plutôt hos­

tile à l’Armce par la suite.

Cette hostilité provenait vraisemblablement de ce que j’avais été sur­

tout impressionné par le côté spectaculaire de l’activité religieuse salu­

tiste dont les méthodes n’avaient rien de commun avec le rigorisme et

le traditionalisme calvinistes dans lesquels j’avais toujours vécu; cette

hostilité était d’ailleurs toute relative et en tout cas peu profonde, car

quelques jours seulement après l’avoir exprimée, je décidais avec un

ami, après bien des hésitations, de me rendre à la réunion que devait

présider la maréchale à la Prise Imer, le dimanche après-midi 10 sep­

tembre. A midi, nous quittons Saint-Aubin, décidés à parcourir allègre­

ment les dix kilomètres qui nous séparaient de la grande forêt neu-

châteloise où devait avoir lieu le rassemblement convoqué là, malgré

l’interdiction de l’autorité locale.

On entendit plusieurs témoignages et enfin, la maréchale parla. S’il y

a une réunion toujours présente à mon esprit, c’est celle-là. J’aime a

m’y trouver par la pensée; elle est restée gravée pour toujours dans

101

mon coeur, surtout lorsque la maréchale parla de la nécessité d aban­

donner tout bagage pour prendre le «train express». Mon cœur fut

troublé, les larmes venaient malgré moi et, m’avançant plus avant dans

le gros de la réunion, je sentis comme un frisson passer dans tout mon

être.

Je n’étais plus le même! La première réunion terminée, on fit le banc

des pénitents. Dans le pré, je vis un jeune homme tout en larmes (le fils

du sergent Coste, je crois) s’y rendre et une voix intérieure me dit d’aller

aussi me donner à Dieu. Je m’y sentais poussé par une force irrésis­

tible, mais à cause de deux ou trois personnes présentes que je connais­

sais, je ne m’avançais pas, car depuis quelques temps, je faisais assez

profession de piété, je ne voulais pas faire connaître publiquement ce

qui se passait dans mon cœur. J’ai toujours regretté depuis de n’avoir

pas été au banc des pénitents ce jour-là, car cela m’aurait évité bien des

luttes et des dangers.

Cependant, à l’issue de cette réunion mémorable, tout n’était pas ter­

miné pour moi. Tout même ne faisait que commencer. Pendant plu­

sieurs jours je luttai contre moi-même, ma propre justice, mon cœur re­

belle. Cela dura toute une semaine au bout de laquelle enfin, dans ma

chambre, je fis ce que je n’avais pas osé faire publiquement lors de la

réunion en plein air. Je me donnai véritablement et sans réserve à

Dieu. Don total, en effet, de tout mon être, tout mon avenir, don que

je ne repris jamais.»1

Je vois souvent Matthyssens, nous sommes voisins. Il est officier de

section à l’école et chargé de s’occuper des cadets, une belle phalange

de garçons. A midi, je l’accompagne à la gare. Il part pour Londres et le

Q.G. me charge de le remplacer à l’école militaire pendant son ab­

sence.

Je prends mes nouvelles fonctions tout en gardant ma responsabilité

du poste de la Bastille. Il sera difficile de mener de front deux tâches

aussi absorbantes.

Notre chère sergente Houze est décédée. Son irascible mari s’est jeté

à genoux devant le cercueil, il a supplié Dieu de lui pardonner, ce qu’il

ne pourra plus jamais demander à sa femme. C’était bouleversant. Le

père du capitaine Charles Houzé et des autres frères et sœurs, le veuf

1 «Le pèlerin du salut Constant Jeanmonod» Marc Forissier, Editions

d’Albrct, Tarbes. Voir aussi: «Souvenir d’antan» par C. Jeanmonod 1922.

102

de notre sergente se convertit là, il devient un nouvel homme, un chré­

tien, et demande la faveur de prendre au poste la place laissée vacante

par le départ de sa femme.

Du quartier général partent les ordres et se préparent les campagnes,

donc du commissaire Peyron et de son secrétaire général, un An­

glais, le brigadier Frank Barrett. Mais c’est du Q.G.I.1 que viennent

les instructions qui touchent les chefs de services. Ainsi après l’aventure

du «bazar», Ebbs est envoyé en Italie; c’est une promotion. Le briga­

dier et madame Dejonghe lui succèdent comme commandant division­

naire. Couple sans enfant, ils nous paraissent vieux, ils n’ont qu’une

quarantaine d’années, mais n’accrochent pas les jeunes, aussi avec la

cruauté de notre âge, qui sent plus qu’il ne sait et imagine plus qu’il ne

sent, nous les surnommons le «pain complet», puisqu’il appelle sa

femme «ma mie». Nous en déduisons qu’il forme, lui, l’autre partie du

pain. Il est poète, elle un cheval de bataille. Lui, comme le major

Georges Delcourt, le capitaine Houze, Clément Bardiaux, Van Holland

et quelques autres sont tous sortis du poste de Croix, dans le Nord.

L’adjudante Blanc, une maîtresse femme, servante de Dieu, avait gagné

à Jésus-Christ ces hommes rudes et en avait fait des officiers pleins de

zèle et d’ardeur.

—Où allons-nous ce soir? demandait l’un d’eux avant leur conversion.

— Lance ta casquette, Georges.

Quand elle retombe, la visière indique la direction où ils vont passer

la soirée: au bistrot à gauche, ou chahuter F Armée du Salut à droite.

C’est à cette époque que le commissaire Peyron se rend compte du

drame des sans-logis. Le nombre élevé des gens qui dorment sous les

ponts de Paris, se blottissent la nuit dans les bouches du métro le han­

tent. Il élabore un vaste plan de secours qui commence par l’installation

d’un hôtel populaire pour hommes. Avant cela, il n’existait que l’hôtel­

lerie de Chabrol où j’ai passé ma première nuit salutiste, et une maison

semblable pour les femmes, rue de la Fontaine-au-Roi. Il y a aussi un

asile de nuit municipal d’où il faut déguerpir après 3 nuits et ne plus re­

venir avant un mois, et la «Grappe d’Or» où la nuit coûte un litre de

vin. Le soir, des cordes sont tendues d’un bout à l’autre de la grande

salle; les clients dorment en posant leur tête sur leurs bras croisés ap­

puyés sur la corde. Au petit jour, le tenancier coupe la corde et tous les

1 Quartier général international à Londres.

103

bustes s’effondrent, chacun prend un peu brutalement conscience que

sa chienne de vie continue... Pour les femmes, c’est autre chose, si elles

sont jeunes ou pas trop mal conservées. Sinon, c’est aussi la «Grappe

d’Or», les caves abandonnées, le soupirail de la chauffe de la pré­

fecture, ou les ponts.

L’A.S. réussit à trouver dans le 13èmc arrondissement, rue des Cor­

delières, dans le quartier des tanneries, une fabrique abandonnée de se­

melles en caoutchouc. A force de travail et d’argent, elle est achetée et

transformée en une belle auberge ouvrière de 300 lits en chambrettes et

prend le nom de Palais du Peuple. La direction en est confiée à Clé­

ment Bardiaux. Nous sommes naturellement tous mobilisés pour l’in­

stallation. Mais cela prend du temps et l’hiver est terrible pour ceux

qui n’ont ni toit ni feu. Le commissaire organise alors la distribution de

soupe toutes les nuits. La «charrette fantôme» portant un énorme

chaudron plein d’une soupe épaisse et brûlante va des Halles à la place

Maubert, de 22 h à 3 h du matin; une carriole suit avec des sacs de

pain, bientôt c’est une guimbarde réformée qui remplace le charreton.

Une baraque est aussi érigée rue Saint-Sauveur comme refuge pro­

visoire1 pour les femmes sans logement.

L’hiver est si rude que le commissaire ordonne d’ouvrir toutes nos

salles et d’y faire dormir au chaud sur des paillasses ceux qui ne savent

où aller. L’Evangile ne réchauffe vraiment le cœur que s’il réchauffe

les corps.

Le général Bramwell Booth est venu pour l’inauguration du Palais

du Peuple. C’est un tournant dans l’histoire de l’A.S. en France. Voyant

cet immense bâtiment, cette enfilade de chambrettes, il se tourne vers

le commissaire:

— Peyron, vous ne remplirez jamais cette maison...

— Je crains que si, général.

Discours du général et de quelques invités, un chant, la prière de dé­

dicace, puis la visite. Je suis de près le commissaire Peyron selon les

ordres. Bramwell Booth qui, paraît-il est très bon, se laisse distancer par

les visiteurs et entre dans une chambrette avec Albin Peyron:

— Comment vont faire ces hommes en cas de nécessité urgente la

nuit?

— Mais général, il y a des toilettes à chaque étage...

1 Transféré ensuite rue Beaubourg.

104

— Il ne faut pas obliger ces hommes à se déplacer dans leur som­

meil, mettez dans chaque chambre un pot.

Albin Peyron, un peu surpris:

— Bien général.

Le lendemain, commande de 300 pots de chambre. Le marchand

stupéfait en fournit 13 à la douzaine. Mais nos clients n’apprécient pas

cet ustensile qui trouble leur quiétude et choque leur vue. Le marchand

ne voulut pas reprendre les objets et force fut de les entreposer à la

cave, témoins muets d’une sollicitude toute britannique.

Bardiaux fait merveille, il n’y a pas un mois que le Palais est ouvert

et déjà il faut refuser des hommes. Il est nécessaire, et heureusement

possible, d’agrandir; une annexe de 4 dortoirs de 25 lits chacun est

construite. On loge des gens jusque dans les corridors. La prévision de

notre général s’avère, hélas, fausse. Cet hiver, certains dorment jusque

dans les escaliers.

Encouragé par le succès du Palais du Peuple, Albin Peyron s’engage,

dans la folle entreprise, pensent les salutistes, de créer un «Palais de la

Femme».

Il réussit à acheter, dans de bonnes conditions, de la Fondation Le-

baudis, du nom du sucrier qui s’était fait «Empereur du Désert», un

immense immeuble sis 94, rue de Charonne. Successivement occupé

par la troupe pendant la guerre, puis par des ministères, il est vide et

terriblement délabré. Sa mise en état coûtera autant que son prix

d’achat. C’est une aventure. Pendant des mois, toute l’Armée est mobi­

lisée pour collecter les fonds nécessaires et aménager les 750 chambres

de cette vaste maison.

J’ai pour lieutenant Robert Babando, fils de la charmante personne

qui m’avait accueilli au foyer d’Audincourt, cinq ans auparavant.

C’est un garçon aussi dévoué qu’intelligent, aussi doué que distrait.

Tous les salutistes de la capitale font sans cesse appel à lui quand ils

doivent résoudre un problème matériel. Plombier, électricien, ajusteur,

il sait tout faire et le bien faire.

— Ne me demandez pas de parler en public, mais je ferai tout ce

que vous voudrez.

Hélas, il est plus souvent loin du poste qu’à son travail, ce qui finit

par m’agacer.

— Capitaine, m’écrit le secrétaire général, voulez-vous m’envoyer

votre lieutenant pour installer ma nouvelle cuisine.

105

8 A-DIEU-VATI

— Non, répondis-je. La corporation des plombiers parisiens compte

plusieurs milliers d’adhérents, vous n’avez qu’à en appeler un et ne pas

déranger le seul de tous ces plombiers qui soit capable de faire un tra­

vail spirituel.

Et j’envoie Robert faire des visites en banlieue.

Le lendemain matin, il doit aller remettre la salle en ordre pour le

soir. Il fait irruption dans mon bureau:

— Où est mon vélo?

— Où tu le mets d’habitude, sous le porche.

— Il n’y est plus... Ça alors...

Puis se ravisant soudain:

— Ah! je sais, hier avant de prendre le train, je l’ai laissé contre une

colonne de l’escalier à Saint-Lazare, et je l’ai oublié en rentrant...

— Eh bien, mon vieux, tu auras de la chance si tu le retrouves.

— En le laissant, j’avais demandé à Dieu de faire en sorte qu’on ne

me le vole pas, puisque c’est pour Lui que je m’en sers.

— Incurable distrait, file vite le chercher.

Une heure après, Robert revient:

— La salle est en ordre, capitaine.

Et le vélo?

— Il était où je l’avais laissé.

Il a le triomphe malicieux...

Robert Babando a un ordre de marche et je perds un brave des

braves. Furieux, car je pense que c’est le résultat de ma lettre au secré­

taire général, je rue dans les brancards auprès de mon divisionnaire qui

tente de me chapitrer et m’explique que la cause de ce changement

c’est le futur Palais de la Femme.

Robert est donc affecté à cette grande institution un mois avant son

inauguration. Dans la poussière et la saleté des installations, il contracte

un mal mystérieux et, à notre chagrin à tous, il meurt à l’aube de ses

25 ans. Nous en sommes tous consternés.

Je suis heureux dans mon poste. Chaque dimanche, quelque visiteur

vient tenir la réunion. Avec les jeunes, nous les jugeons en général sans

aménité.

La secrétaire des œuvres sociales féminines est une personne de qua­

lité, la major Coste. Droite, très digne, d’une famille neuchâteloise fort

estimée, ses frères sont également salutistes, ils ont écrit avec des tuiles

de couleurs sur le toit de leur maison: Jésus sauve. La voie du chemin

106

de fer surplombe la demeure, les voyageurs ne peuvent manquer de lire

ce message. Nous aimons bien cette officière, mais elle parle beaucoup

trop longtemps dans les réunions. Un jour, nous en avons chronométré

la durée: introduction, 45 minutes...

— J’ai peut-être été un peu longue, mais il faut dire les choses, me

dit-elle en manière d’excuse. Après le chant je vous apporterai un mes­

sage. Le sermon dure 50 minutes, nous explosons intérieurement. Elle

est pourtant intéressante. Elle me dit un jour:

— Capitaine, il ne faut jamais reculer devant une tâche, ni repous­

ser un appel, ni dire non à quelqu’un. Il y a toujours une solution au

problème, il suffit de prendre le temps de la chercher. Souvenez-vous

en. Et elle se détourne comme une reine. Ce qu’elle dit, elle le fait, et

j’ai appris d’elle cette double leçon: Ne pas être trop long dans mes dis­

cours, avoir toujours le moyen de dire oui.

Les majors Seydel sont un couple que nous connaissons bien. Ils di­

rigeaient le foyer du soldat du boulevard de Strasbourg quand j’étais

cadet. Lui, au visage tout ridé, est un humoriste comme je n’en ai ja­

mais connu. Tout est pour lui matière à s’égayer. Du début à la fin de

ses allocutions, on rit. Richard aurait dit: il a le salut joyeux, comme il

aurait dit d’un autre: il a le vin mauvais. Sa femme est une personne

effacée, douce, pleine d’attentions. Elle est pour nous l’image de la

sainteté agissante. Nous lui disons parfois, tant nous avons d’estime

pour elle et de désir de comprendre quelque chose à cette doctrine:

— Major, parlez-nous de la sanctification.

—De la sanctification? mes pauvres enfants, je ne sais pas ce que c’est.

Mais il nous suffit de la regarder vivre pour le savoir.

Au poste, il y a quelques solides ménages qui sont la force de F Ar­

mée. Les Jaeger ne manquent jamais une réunion. Lui est représentant

en fournitures dentaires et court toute la journée. Le soir, il est présent

et comme il habite Pierrefitte, il ne rentre chez lui que bien tard. Les

Fiot, les Grouillard, les Rillé, tous pauvres, travailleurs, heureux. Quel

courage et quel bel exemple de ce qu’est une vie en Christ.

Je me sens attaché à F Armée et j’aime Dieu plus que jamais. Voilà

un an que je rencontre la lieutenante du poste de Montparnasse. Je me

sens troublé à son contact. Serait-ce de l’amour? Je m’en inquiète. Oh!

Père céleste, l’aurais-tu préparée pour moi et moi pour elle? Est-ce que

cet amour ne va pas ravir l’amour que nous te devons? Plutôt mille fois

rester seul que de laisser prendre la place que tu occupes en moi.

107

Le temps passe. Les officières d’âge canonique se lamentent de me

voir célibataire. Je suppose qu’elles cherchent entre elles qui pourrait

m’être suggéré. J’ai horreur de sentir que d’autres pensent pour moi à

une question aussi personnelle. Une officière d’état-major me dit avec

un aplomb qui me blessa:

— Allez-vous bientôt vous décider? Vous figurez-vous que le Sei­

gneur va vous apporter une épouse sur un plat!

— C’est justement ce que j’attends.

Une autre constate, s’adressant au commissaire Peyron:

— C’est ennuyeux que ce garçon ne se marie pas.

Ma sœur se met aussi de la partie. Finalement, influencé ou orienté,

ou assoiffé, je me mets à conter fleurette à la jeune et jolie lieutenante.

Musicienne, poète, intelligente, charmante. Hélas, quelques jours après,

je sens bien que «ce n’est pas cela»... Pourquoi? j’aurais de la peine à le

dire. Mais après quelques mois, partageant sans doute mon incertitude,

elle retourne chez elle en Angleterre. Notre correspondance s’espace

de plus en plus pour finalement cesser. Les vagues se sont apaisées les

unes après les autres, les dernières sont venues mourir sur la grève de

notre déception. A la réflexion, est-ce la blessure d’amour ou celle

d’amour-propre qui fait le plus souffrir?

Au quartier général on s’en indigne. Je suis convoqué par le commis­

saire. L’entrevue à lieu sur le quai de la gare d’Orsay où il prend le

train pour Bordeaux.

— C’est sérieux cette affaire, mon garçon. Avez-vous bien réfléchi?

Pourquoi rompre? Elle a tout pour être une excellente femme et une

parfaite officière.

— Oui, c’est vrai.

— Alors pourquoi?

— Je ne l’aime pas du véritable amour.

Cette raison paraît juste à mon chef. Il prie pour moi. Cette rupture

n’en est pas moins une blessure. Il y a quelque chose de cassé qu’il faut

surmonter.

C’est alors que je reçois mon quatrième ordre de marche. Mon ami

Dufays me succédera à la Bastille et j’irai à l’école militaire comme

chef des cadets.

Nous sommes le 8 octobre 1925, il y a six ans que je suis converti et

officier depuis cinq ans.

108

Enseigne à l’Ecole Militaire

Ma nomination à l’école militaire, responsable de la section des

hommes, me remplit de joie. Je vais enfin pouvoir étudier de façon

moins sporadique que dans les postes.

«Le but de l’école, qui ne doit jamais être perdu de vue, est la for­

mation d’officiers «sang et feu» c’est-à-dire animés de l’Esprit de Dieu,

capables de maintenir et de faire avancer l’Armée dans toutes les

sphères de son activité.

«La formation des cadets comprend quatre secteurs:

1. vie spirituelle
2. enseignement pratique
3. instruction
4. développement physique.

«Les officiers de l’école sont nommés par le général.

«L’officier de l’école doit être:

«Vrai, transparent, intensément religieux par son amour pour Dieu,

bon salutiste, ferme, travailleur, etc... etc...»1

Tous les matins, nous partons en rang pour l’école militaire femmes,

tout d’abord rue de Liancourt dans le 14ème, puis dans le petit hôtel

contigu au Palais de la Femme qui vient d’être aménagé. Nous y pas­

sons toute la journée.

Actuellement, les écoles de l’A.S. sont l’objet de grande attention de

l’autorité internationale. Madame la générale Bramwell Booth a la

haute main sur tout ce qui s’y fait. Chaque semaine, le principal préside

la commission où s’élabore le programme des cours, l’emploi du temps,

le contrôle des finances et l’état moral, physique et spirituel des cadets.

Le procès-verbal est envoyé le jour même, sous pli personnel, à ma­

dame Booth.

Le principal, le colonel Virginio Paglieri, Italien, est d’un commerce

très agréable. Marié à une Anglaise, ils habitent la banlieue avec leurs

cinq enfants.

Sur place, mon homologue femme, pendant la première session, est

la capitaine Bonnet qui fut l’instrument de la conversion de Forissier,

à Saint-Etienne.

1 Ordres et règlements pour officiers de l’école militaire.

109

Je suis chargé des cours de l’Ancien Testament et d’homiletique, su­

jets qui me passionnent. Je dois aussi diriger les exercices pratiques et

réunions dans les rues et dans les salles. Enfin, veiller sur l’ensemble

des cadets, leur caractère, leur vie spirituelle, leurs habitudes, etc...

Je me remets à l’étude du grec qui m’éclaire sur bien des textes du

Nouveau Testament, certains me restent obscurs et parfois même me

troublent.

A l’école, la vie spirituelle est cultivée comme dans une serre chau­

de, ce qui provoque parfois des réactions surprenantes, mais toujours

propices à un progrès.

Une sergente vient l’après-midi à notre appartement préparer le sou­

per. Le petit déjeuner incombe au cadet de service, il se compose de

cacao au lait, de porridge à l’eau et de pain agrémenté soit de confiture,

soit de mélasse. Le porridge est une pâte collante que nous détestons,

ou bien il n’est pas assez cuit, ou brûlé. Il faut y passer, c’est un ordre

international! Que de choses les cadets oublieront, l’école terminée,

mais tous se rappelleront le porridge!

A chaque nouvelle session, je dois donner l’exemple et déguster cette

écœurante mixture.

Entre les sessions, je suis affecté aux remplacements, à la Salle Cen­

trale où se trouve Henri Becquet, ou à la Bastille, domaine de Dufays,

ou ailleurs pendant les vacances des uns et des autres.

Mais cet été, je suis désigné pour participer à la mission de

Quaregnon, dans le Borinage. Pendant 15 jours, sous les ordres du

commissaire Peyron, l’Armée livre une grande bataille dans ce poste

important. Nous sommes une douzaine d’officiers pour accomplir les

tâches inhérentes à un tel effort d’évangélisation, dont mon ancien et

premier capitaine, Fernand Becquet. Trois réunions tous les jours, une

en plein air, deux dans la salle tous les soirs, services de chant à la sor­

tie des usines et de mines, vente du «Cri de Guerre» belge dans les es­

taminets, visites des nouveaux convertis, action parmi les enfants...

Apres dix jours, nous sommes sur les genoux. C’est alors qu’un visi­

teur imprévu arrive, le commissaire Théodore Kitching, bras droit du

général et «œil de Londres», disent les mauvaisent langues, ou les bien

informés! Il passe la journée avec nous et doit reprendre son train à

2 h du matin à Mons. Albin Peyron me donne l’ordre de tenir com­

pagnie au commissaire anglais et de veiller à le mettre dans le taxi à

l’heure voulue.

110

i

Après la réunion du soir, nous voici assis l’un près de l’autre dans la

salle à manger du poste. De 22 h à 1 h 30, il ne dit pas trois mots et je

n’ai à répondre que «yes». Je tombe de fatigue au point de chuter de

ma chaise à plusieurs reprises. Enfin, le taxi arrive. L’œil de Londres

disparu, je puis fermer l’œil du juste qui a accompli sa mission.

Le lendemain, un grand défilé est organisé dans les rues de Quare-

gnon; il est décidé que notre commissaire conduira la marche monté

sur un cheval. Nous sommes tous devant la porte, regardant cette énor­

me bête d’allure assez bonasse, mais qui ne semble pas apaiser les

craintes du chef qui appelle son secrétaire.

— Studer!

— Voilà, commissaire.

— Je crois qu’il vaut mieux que vous montiez le cheval. Vous, Suis­

se, vous avez l’habitude des bêtes.

Studer, effrayé, se gendarme.

— Mais, jamais, commissaire! c’est à vous que cela revient. Nous, ce

sont plutôt les vaches que nous pratiquons.

Nous nous contorsionnons pour juguler notre envie de rire. Finale­

ment, le commissaire enfourche sa monture tenue de chaque côté par

un officier et, fanfare, drapeau en tête, le cortège s’ébranle. Le défilé a

un succès considérable. A chaque carrefour, l’un de nous hurle une invi­

tation à la réunion du soir. En conséquence la salle est beaucoup trop

étroite, malgré ses 300 places, pour les quelques 500 personnes qui se

pressent à l’entrée.

J’ai la plus grande peine à rester éveillé. L’appel à la conversion se

poursuit dans la conviction et la prière. A genoux, je supplie Dieu de

m’aider à m’affranchir du sommeil quand Fernand Becquet me dit

d’aller parler à un homme qui vient de s’avancer au banc des pénitents.

Je m’y rends et, près de lui, je lui demande ce qui l’a amené à faire ce

geste. Il me raconte qu’il est marié — «mais voilà, vous comprenez,

c’est pas de ma faute...» Bref, avec beaucoup de détours, il me dit trom­

per sa femme et en être troublé dans sa conscience; il s’embrouille dans

les mots, se reprend... Peu à peu, je sens les choses se voiler autour de

moi et, bercé par ce ronronnement, je m’assoupis. Au bout d’un mo­

ment, l’homme voyant que je ne bouge plus, s’en retourne à sa place.

Le commissaire Peyron, constatant que je prolonge outre mesure mon

séjour au banc des pénitents, pense que je suis personnellement en dif­

ficulté et dépêche F. Becquet à mon secours. En s’agenouillant près de

111

moi, il me réveille et, ne m’étant pas aperçu de la substitution de per­

sonne, je mets mon bras sur les épaules et lui dis, renouant le fil de la

conversation:

— Eh bien! vous allez demander pardon à Dieu et à votre femme.

C’est très mal de tromper sa femme.

— Quoi... dit Becquet en sursautant..

— Vous ne vous lèverez pas d’ici, continuai-je, sans avoir été par­

donné, car vous avez commis un adultère.

Je sentis alors que quelque chose ne tournait pas rond et, me redres­

sant, je vois, au lieu de ma brebis égarée, le major Becquet! Je suis si

ahuri, et Becquet si outré, qui nous partons chacun de notre côté. Je

suis réveillé, et cette fois pour de bon. Au moment où la réunion se ter­

mine, je rattrappe mon pénitent, le vrai, et le raccompagne chez lui

pour achever la confession et assurer l’absolution.

Le premier dimanche matin de chaque mois, le principal préside le

culte à l’école militaire. C’est une heure bénie. Son texte inaugural est:

«C’est ici la maison de Dieu, c’est ici la porte des cieux», Genèse 28.17.

Il parle un français pur et poétique, son âme mystique est pleine de lu­

mière. Son beau visage couronné de cheveux blancs respire la bonté et

la communion avec Dieu. Sa femme, petite et maigre, est un ressort

perpétuellement tendu. Dans sa jeunesse, elle avait vécu un drame: son

père, officier de la marine britannique, avait été assassiné par un Ita­

lien. Plus tard, s’étant consacrée à Dieu, elle s’est offerte à l’Armée du

Salut, fit son école à Londres et, à sa stupeur, son premier ordre de

marche fut pour Rome, ce pays qu’elle abhorrait. Un terrible combat

se livra en elle, mais elle s’était donnée à Dieu pour ce qu’il voudrait

faire d’elle, où II voudrait et comme II le voudrait. Elle partit donc pour

l’Italie avec mission d’aimer et de servir ce peuple dont un des sujets

avait tué son père. La colonelle est pour nous tous l’incarnation de la

fidélité à la vocation. C’est à Rome qu’elle rencontra le beau Virginio

Paglieri, jeune capitaine, et répondit oui à son audacieuse demande en

mariage. Quand elle nous raconte ses expériences, c’est l’Evangile qui

devient vivant pour nous.

Du côté des cadettes, la capitaine Bonnet s’étant mariée avec le capi­

taine Georges Flandre, l’enseigne Poujol et l’enseigne Wallace lui suc­

cèdent. De la même session d’école, promus ensemble enseigne, nous

sommes bons camarades. Wallace est la droiture en personne, Poujol

incarne l’initiative en liberté.

112

On me donne pour aide un capitaine qui vient des Cévennes, Jean-

renaud; il a, entre autres ennuis, celui d’être daltonien. Il lui arrive de

mettre une chaussette verte, une autre rouge, ce qui, depuis la salle, se

voie et trouble la discipline des cours, surtout chez les cadettes qui ne

manquent pas d’en rire.

Au cours du printemps 1926, les colonels Malan dirigent une mis­

sion à la Salle Centrale. Couple très particulier, lui Italien comme tous

les Malan du monde, converti à Londres où il devient officier; elle

d’une famille aristocratique, fille du colonel de l’armée néerlandaise

Schorch.

Tous les deux, très musiciens, composent des chants évocateurs du

ciel, il les chante, elle l’accompagne au piano. Malan parle parfaite­

ment l’italien, l’anglais, le français et l’allemand; il fut, pendant un

temps, le traducteur du fondateur William Booth et son «cher enfant

spirituel». Alors qu’il^voyageaient ensemble en Italie, Malan faisait ad­

mirer à ceux qui accompagnaient le général, la beauté du paysage.

Mais le fondateur de l’interrompre:

— Regardez plutôt cette pauvre femme qui s’épuise à un travail

pour lequel elle n’est pas faite.

Malan a des principes qui nous étonnent et nous ravissent aussi. Pas

de publicité tapageuse, simplement l’annonce des réunions.

— S’ils sont bénis, disait-il des gens, ils reviendront et amèneront leurs

amis.

Le fait est que soir après soir, les auditeurs sont plus nombreux.

— Pas de «pêche» non plus.

La «pêche» consiste, à la fin de la réunion et pendant le moment de

prière qui suit, à aller parler personnellement aux assistants. Nous

n’aimons pas cette façon de faire. Pourtant elle est souvent utile, voire

nécessaire pour cristalliser une décision. En tout cas, elle constitue un

exercice pour notre formation.

— Avez-vous trouvé Jésus? demande une jeune cadette à un homme

qui paraît soucieux.

— Mais, mademoiselle, je ne savais pas qu’il était perdu!

— Etes-vous sauvé? s’enquit un autre auprès d’un personnage respec­

table et très attentif.

— Mais, monsieur, je suis professeur de théologie, répond avec con­

descendance le docte personnage.

— Oh! mais Dieu peut sauver même les professeurs de théologie...

113

Quand 20 h 30 sonnent, madame Malan au piano joue ses cantiques

depuis quelques minutes, le colonel monte sur l’estrade en chantant ce

même chant, puis il enchaîne, parle, chante, pendant une heure. Il dirige

ensuite la réunion de prière et invite les gens à se convertir.

A la fois spectateurs et intercesseurs, nous suivons tout cela avec in­

tensité. A la sortie, je salue l’un ou l’autre, essayant d’établir des con­

tacts. J’ai remarqué un homme attentif au message; alors qu’il s’en va,

je me hasarde à lui demander son nom:

— Clément Vautel. Et il me serre chaleureusement la main.

Malan a eu des difficultés avec le quartier général international

parce qu’il ne croit pas à l’enfer. Des jaloux — il y en a partout et tou­

jours — montèrent une cabale contre lui; cela arriva aux oreilles du gé­

néral qui, avec sa brusquerie de bon aloi dit:

— Je connais Malan, laissez-le tranquille.

Un après-midi de printemps, lui et moi nous nous promenons sur les

boulevards avant la réunion. Il fait un temps merveilleux. C’est di­

manche. On sent de la joie dans l’air. Il s’arrête tout à coup et me prend

le bras:

— Péan, regarde ce bon peuple, comme il semble heureux...

et se parlant à lui-même: «Non, il n’est pas possible que Dieu les jette

tous en enfer. Dieu est amour.»

Et comme s’il pensait soudainement que sa mission est de les empê­

cher d’aller en enfer, il se met à fredonner ce beau chant de sa compo­

sition:

«Le temps est court pour accomplir la tâche...

Le temps est court pour aider notre frère...»

Le colonel Paglieri estime que c’est une bonne leçon de choses pour

les cadets de participer à une telle mission. Il a raison.

Tout événement est prétexte à proclamer l’Evangile. Une jeune offi-

cière ayant été brusquement «promue à la gloire» — entendez par là

qu’elle était morte — le commissaire Peyron conduit le service au ci­

metière où il y a grand concours de monde. Chant, prière, allocution

devant la tombe et appel à se convertir, enfin annonce de la réunion

commémorative à la Salle Centrale.

Le soir, c’est la foule, plusieurs personnes parlent de la vie si courte

de notre jeune camarade. Puis le commissaire, changeant le cours des

allocutions, appelle quelqu’un pour rendre témoignage du salut et de la

joie d’être sauvé. Après une première allocution spontanée, un homme

114

debout au fond de la salle demande la parole et se met à faire un dis­

cours, disant qu’il a été très touché par la cérémonie au cimetière, que

c’est la première fois qu’il rencontre l’Armée, puis continuant:

— Je suis fonctionnaire des pompes funèbres, j’ai 47 ans, une bonne

santé, sauf que je porte bandage pour une hernie...

Nous commençons à nous trouver mal à l’aise et le commissaire sur

l’estrade donne des signes d’agitation.

— Je ne suis pas mal de ma personne et comme je suis veuf, j’ai

pensé qu’ici, je pourrais peut-être trouver...

— Bien, bien, mon ami, on va s’occuper de vous, coupe le commis­

saire, et déjà, le brigadier Boisson fend la foule, la barbe en avant pour

recueillir les intentions matrimoniales de notre sympathique croque-

mort!

— C’est votre occasion, dit, en se penchant vers ses voisines sur l’es­

trade, le colonel Paglieri.

Wallace est furieuse et scandalisée. Nous avons la plus grande peine

à garder notre sérieux.

Activité nocturne. Rentré à 3 h ce matin après avoir exploré les

buissons des Champs-Elysées, entre la Concorde et le Rond-Point à la

recherche des clochards. J’ai rencontré quelques filles assez déçues de

ne pas trouver en nous des clients. De là, le long de la Seine vers le

Trocadéro. Un pauvre bougre blotti contre l’arche du Pont de l’Alma

fut notre seule trouvaille.

A nouveau, tournée de nuit dans le quartier de Mouftard, avec la

soupe et le commissaire Kitching en visite à Paris. Tiré la charrette.

Que de misère! Rentré encore à 3 h.

J’ai lu dans le commentaire de Bonnet cette paraphrase de Jean

VIII 33: «Un être n’est libre que lorsqu’il peut se développer conformé­

ment à la nature que Dieu lui a donnée et atteindre le but de son exis­

tence.»

Ce soir, je suis allé à Notre-Dame écouter le Père Samson. Il parlait

sur la tentation.

Le Palais de la Femme a été inauguré en juin 1926. C’est une superbe

maison. La directrice, la brigadière Mangin, Parisienne de race, porte

haut une tête toute blanche éclairée d’un visage sympathique. L’ad­

ministrateur, un Suisse, Gottlieb Muller, vaillant au travail. Une quin­

zaine d’officières forment l’encadrement de quelque 80 employés, au

service de 750 jeunes filles étudiantes ou travaillant à Paris.

115

Tzaut, qui a fait son école militaire un an après moi, est nommé au

Palais du Peuple avec Bardiaux. Il a une grosse moto. Aux jours de

congé, nous partons ensemble faire un tour dans les belles forêts qui

environnent la capitale. Nous rentrons faire une halte au Palais de la

Femme dont le salon de thé sert d’excellentes pâtisseries et nous ne

sommes pas insensibles aux charmes des occupantes de ce vaste foyer.

L’infirmière du Palais, la capitaine Julie Keller, jeune fille douce et

charmante, l’aumônière, la capitaine Léa Richaud, personnalité bril­

lante, et quelques autres, exercent un attrait indéniable sur nous.

Ce soir-là, un visiteur distingué venant d’outre-Manche tient une ré­

union au Palais; la jolie salle de conférence se remplit de jeunes filles;

la directrice nous autorise à y assister. L’orateur parle anglais. Ma­

dame Studer, épouse du secrétaire privé du commissaire, traduit. Pour

illustrer le besoin que l’âme humaine a de Dieu, il raconte l’histoire d’un

jeune aigle capturé et élevé avec des poules; il s’appesantit sur cet aigle

dans le poulailler, sur ce qu’il pensait de toutes les poules autour de

lui... les filles se tordent de rire. Tzaut et moi, seuls hommes avec l’ora­

teur inconscient, sommes les objets de regards complices ou moqueurs,

tandis que la traductrice, prise entre le devoir d’être fidèle au texte et le

comique de la situation, finit par lui dire qu’il fait fausse route...

C’est vers ce temps-là que l’école militaire installe ses services géné­

raux et la section des cadettes dans le «petit hôtel» du Palais de la

Femme, 44, rue Faidherbe.

J’ai eu ce soir une grande joie. Simonin, mon ami de la Salle Centrale

et du régiment que j’avais un peu perdu de vue, est venu me voir. Nous

avons parlé jusqu’à minuit.

Il ne peut plus résister à l’appel que Dieu lui a fait entendre et, d’ac­

cord avec sa femme, veut devenir officier. Il fréquente le poste de La

Villette, rue Bouret.

— Ce n’est pas la question de savoir si nous nous consacrons à Dieu,

cela est réglé en nous, mais de quelle façon nous devons le faire.

Quand je pense au temps que j’ai perdu à hésiter!

— Mais qu’est-ce qui t’a décidé maintenant?

Difficile à dire, mais figure-toi qu’il me fut donné d’aider un

pauvre type à se convertir. C’est la première fois depuis cinq ans.

Quelle bénédiction... j’en suis tout éberlué.

Sa maison, aux Lilas, devient peu à peu un avant-poste de la Villette

et bientôt, des reunions ont lieu dans la salle à manger. Bref, Georges

116

Simonin et sa femme posent leur candidature aux fonctions d’officiers.

Ils ont deux petits enfants.

Je le revois souvent à l’école, ou chez lui en conduisant aux Lilas les

cadets pour les réunions d’enfants. Il est dans l’attente de ce que déci­

dera le Q.G. pour lui.

— J’attends mon képi jeudi et je vais aller vendre I’«En Avant» sa­

medi. Je serais heureux s’il était possible que nous entamions ensemble

cette première tournée.

Je le lui promets, c’est bien pour lui, car nous allons dans un quartier

épouvantable. Au moment de nous quitter, il me dit:

— As-tu des nouvelles? quelle sera la décision prise à notre sujet?

Est-ce oui, ou non?

Et comme je ne sais rien, il continue:

— De toute façon, je ne puis rester où je suis, en révolte permanente

et en dégoût croissant de mon métier.

En ce moment, son travail consiste à découvrir les fraudes dans les

consommations du gaz. Comme il rend témoignage de la grâce et de la

puissance de Dieu aux gens de son bureau, on l’a mis en quarantaine.

Je suppose que le Q.G. est indécis quant à cette candidature, il s’agit

là de prendre un homme avec charge de famille, et de lui faire quitter

son gagne-pain.

— As-tu bien réfléchi? lui dis-je un soir. Il faillit se fâcher contre

moi.

— Tu te figures que j’ai attendu cinq ans à me tourner les pouces!

— Tu as une maison, un travail lucratif et avec des possibilités cer­

taines de promotion, tu as ta famille et tu peux travailler pour Dieu et

l’Armée dans ta position actuelle. Tu sais, F Armée, ce n’est pas tou­

jours drôle ni très facile.

— C’est toi qui me dis cela...

Il n’est pas content. Son désintéressement me touche. Il est prêt à lâ­

cher allègrement une sécurité, une vie toute tracée et à s’engager, lui,

sa femme et ses enfants dans une aventure sans lendemain apparent.

J’ai à la fois honte de moi en lui faisant ces remarques, et j’en suis heu­

reux par la démonstration qu’il me donne d’une consécration absolue.

Les mois passent.

— C’est la mise aux oubliettes de notre candidature, me semble-t-il?

En réalité, cela n’a que peu d’importance. En nous acceptant ou en

117

nous refusant, l’A.S. fixe simplement la longueur de mes journées de

travail et le nombre d’années que je pourrais mettre à son service.

— Explique-toi.

— Si je ne suis pas accepté, je travaillerai le jour pour le pain de la

maison et la nuit, je mènerai la vie à laquelle Dieu m’appelle. Si je suis

accepté, je pourrai travailler le jour pour répondre aux exigence de

Dieu, et la nuit s’il le faut. C’est-à-dire que je durerai plus longtemps.

T’as compris?

— Quel phénomène tu fais...

Finalement Simonin est accepté; sa femme et lui entreront à l’école

l’an prochain, les enfants seront confiés à une personne amie. C’est une

épreuve pour la mère.

L’obéissance de la foi, ce n’est pas de la littérature.

Mon vélo demi-course me rend de grands services pour les déplace­

ments dans la capitale. Il me permet aussi, de temps à autre, des

escapades vers les forêts de la banlieue parisienne.

La session d’école 1926/27 terminée, j’éprouve un ardent besoin de

fuir la ville et décide de consacrer mes vacances à un long périple à bi­

cyclette. Penché sur les cartes, préparant soigneusement l’itinéraire, ce

m’est déjà une joie délectable. Je me rends pour quelques jours de re­

pos complet aux Barandons, près du Chambon-sur-Lignon.

Les Barandons! ce nom résonne sympathiquement aux oreilles des

salutistes. Il évoque des souvenirs de repos, des cures pour des santés

compromises, la vie simple près de la nature, et surtout les «missions

de salut» que chaque année, depuis 1918 président les commissaires

Peyron.

La maison, construite sur le mont du Salut, est un grand chalet de

pierre et de bois, avec son toit en auvent et ses deux galeries face au

sud. Sur le bord nord du plateau de la Haute-Loire, à 1100 mètres d’al­

titude, son horizon est bordé par Saint-Agrève qui, chaque matin, don­

ne le feu vert au soleil, la corne du Gerbier de Jonc, le dos rond du

gros Mezenc, la fine silhouette du Lisieux, et à l’ouest comme au nord,

la grande forêt de sapins sur un tapis d’airelles.

Le sergent Moyett, de la Salle Centrale, a fait bâtir ce chalet et l’a

donné à l’Armée pour que les officiers puissent avoir un lieu de repos.

La major Fretillère, rude paysanne du cru, en est la directrice. Elle fait

corps avec la maison, son potager, sa basse-cour et ses pensionnaires.

La maison, construite sur le mont du Salut, est un grand chalet de

118

ces officiers, officières et enfants d’officiers, arriver chez elle vidés

d’eux-mêmes, maigres, pâles, tirant leur pauvre valise... Les deux

mains sur les hanches, secouant sa tête au rude visage, le cœur ému:

— Dans quel état sont-ils, ceux-là?

Elle les prenait en charge, faisait venir le docteur, veillait sur eux

comme une mère. Elle faisait elle-même tout le labeur, produisait des

légumes, coupait le bois, entretenait les poêles. Ça sentait bon, le feu de

bois.

Le colonel Jeanmonod avait créé le poste salutiste des Barandons,

alors que les mots: vacances, tourisme, n’appartenaient pas à notre vo­

cabulaire. Au rez-de-chaussée, la salle de réunions, les paysans y ve­

naient de 8 à 10 kilomètres à la ronde.

Mais l’été, de fin juillet au 15 août, la «mission» mobilise le chalet,

officière, légumes et poulailler, chambres et salle de réunions.

Aux alentours, sous les sapins, le camp des jeunes amène une agita­

tion inaccoutumée.

Quand je débarque à la gare du Chambon-sur-Lignon, du petit train

à voie étroite qui monte de Saint-Etienne, je récupère mon vélo et, sor­

tant du village, je lève les yeux vers le chalet où le drapeau flotte en

prévision de la prochaine mission. Un kilomètre de route, puis par des

chemins de chèvre, j’arrive au bas du raidillon caillouteux qu’il faut

gravir pour atteindre les Barandons.

L’air est pur et délicieux, après avoir quitté Paris la veille au soir.

Pour moi, huit jours de plein repos. Puis, un beau matin à l’aube, sub­

repticement, sans éveiller le chalet, je descends les sentiers et gagne la

route où j’enfourche mon cheval à deux roues.

A peine fait-il jour, la campagne à son réveil embaume, le silence

est absolu. Le village franchi, un regard amical lancé au vieux temple

endormi, le petit pont sur le Lignon passé, c’est la première côte de la

route du Puy.

Le Lisieux grandit à chaque coup de pédale et sa couleur change à

chaque marche que monte le soleil. Un rapide coup d’œil en arrière:

Au revoir les Baradons qu’une légère brume enveloppe. Et la route ser­

pente vers la vallée de la Loire.

La roue libre est agréable après la grimpée. En trois heures je n’ai

rencontré aucun véhicule. Sur le pas des fermes, un chien, quelques

poules traversent la route, ventre à terre, ici et là un cochon ou une

chèvre. Il est à peine 8 h du matin.

119

Je prends le train au Puy pour Langogne, ce qui coupe le voyage,

mais j’ai hâte de retrouver mon vélo et la grande route vers La Bastide

et Prevenchère, sinueuse, elle suit les crêtes avant Villefort. Royaume

du silence et de la solitude, du ciel immense et des vallées profondes...

les rochers comme les arbres semblent vivants quand le soleil les colore

de teintes changeantes à chaque virage. Le paysage est sauvage, violent

même. De loin en loin, une tache plus claire signale une terre en cul­

ture, adoucissant la rudesse de cette contrée inhabitée.

Je respire à pleins poumons cette solitude, je bois à longues gorgées

cette liberté.

Courte halte à Villefort pour reposer mes mollets et je termine cette

première journée à Florac où les bals du 14 juillet, bruyants et pous­

siéreux contrastent avec l’exaltation de ma journée. Ereinté, fourbu,

moulu, je m’endors heureux.

Florac, son mail où, il y a dix ans, je vis les premières salutistes, son

vivier qui chante toujours au grand soleil d’été, à la sortie de la ville.

Au loin, la Maison-du-Pont-du-Tarn... C’était la guerre alors.

Aujourd’hui, je quitte la bonne route de Saint-Julien-d’Arpaon pour

monter à pied à Ventajols à travers un bois de châtaigniers. Les larges

feuilles des grands arbres tamisent l’intense lumière estivale. Les lé­

zards semblent danser au chant des cigales, la forêt est bruissante de

vie, l’air embrasé frémit.

Ventajols couronne la montagne de ses vieux mas qui se vident les

uns après les autres. Quand un feu s’éteint, personne ne le rallume, la

maison meurt après son dernier occupant. Les troupeaux s’amenuisent,

c’est une sorte d’érosion implacable de la vie qui glisse vers la plaine,

ou s’immobilise au cimetière.

Je retrouve le sergent Barbançon, bien vieux. Nous partageons nos

souvenirs d’il y a dix ans. Pour la première fois, il me voit salutiste; il

a peine à en croire ses yeux, il me revoit petit jeune homme de 16 ans,

avec ma mère et mes frères et sœurs à la Maison-du-Pont-du-Tarn,

notre refuge de guerre. Maintenant, assis sur la margelle de l’abreuvoir,

nous devisons, lui, le Cévenol fidèle, et moi, le jeune Parisien qui le pro­

longe dans sa foi.

Alors que la route de Vébron déroule son film en couleur et en re­

lief, de Florac vers l’Aigoual, rouler sans bruit, ni fumée, ni témoin est

un bonheur. Le silence appelle ceux d’autrefois.

120

Ils furent nombreux à chercher refuge dans ces montagnes pour

échapper à la tyrannie du roi, dit très chrétien. Ils ont contemplé ces

montagnes, entendu ces torrents, gravi ces sentiers abrupts, puis, tra­

qués de toute part, cette même route a été suivie par ceux de la chaîne

qui allaient aux galères, et ceux de la nuit qui luttaient pour leur foi.

Femmes et enfants, toute la montagne de Dieu se dressait contre les

dragonades pour que Jésus puisse vivre librement en tous.

Avant de bifurquer vers Saint-André-de-Valborgne, je me mets à

fredonner la Cévenole:

«Salut montagnes bien-aimées,

Pays sacré de nos aïeux

Vos vertes cimes sont semées

De leurs souvenirs glorieux

Elevez vos têtes chenues

Espérou, Bougés, Aigoual

De leur gloire qui monte aux nues

Vous n’êtes que le piédestal!»

puis je le récite à forte voix et entonne le refrain:

«Esprit qui les fit vivre,

Anime leurs enfants

Pour qu’ils sachent les suivre.»

Je crie ma reconnaissance à ces témoins pour la vaillance de leur foi:

«Dans quel granit, ô mes Cévennes

Fut taillé ce peuple vainqueur?

Quel sang avaient-ils dans les veines?

Quel amour avaient-ils au cœur?

L’Esprit de Christ était la vie

De ces pâtres émancipés,

Et dans le sang qui purifie

Leurs courages étaient trempés...»1

La montagne me répond par son écho et c’est tout le passé qui jaillit

et chante à son Seigneur éternellement vivant.

Le temps passe vite en telle compagnie. Mon ombre court plus vite

que moi et bientôt se perd dans l’obscurité.

La nuit s’est lentement installée. Comme une bonne mère, elle me dit:

c’est l’heure de s’arrêter. Je fais halte chez le pasteur où je trouve mon

1 Cinq couplets. Paroles de R. Saillens, musique de L. Roucaute. 9

121

9 A-DIEU-VATI

ancienne gardienne des cadets de poste de Marseille mariée à un évan­

géliste qui voudrait s’installer dans cette région. Comme je comprends

ce désir! Mais si le souvenir des Huguenots flotte toujours sur ce pays,

l’Esprit n’habite plus ceux qui y vivent présentement... Plaise à Dieu

que jamais on ne revive ces temps odieux où, au nom d’une divinité

défigurée, ceux qui détenaient le pouvoir crucifiaient et recrucifiaient

Jésus vivant dans l’âme d’un peuple d’élite. Mais puissent les chrétiens

que nous sommes avoir l’ardeur fervente des camisards.

A Saint-Jean-du-Gard, les officières du poste m’invitent à déjeuner.

La capitaine Gaduel est de Marseille, sa lieutenante Ducros, jeune fille

de l’Ardèche, autre haut-lieu du protestantisme, fut une de mes cadettes

à l’école militaire. C’est de ce poste qu’il y a dix ans, les officières sont

parties pour visiter Florac, faisant ce même voyage à pied, s’arrêtant

dans tous les villages pour encourager les chrétiens et consoler ceux

que la guerre avait frappés.

C’est la fin de la montagne. La route court maintenant entre les

collines, le long du Gardon, vers La Salle. Ce n’est plus le glorieux

passé qui m’envahit l’âme, mais le récent souvenir de mon séjour à

Malérargue. J’emprunte d’ailleurs le petit sentier qui mène au château

et surprends mon ancien maître. Il a bien vieilli.

— J’ai abandonné la culture et pris à nouveau des fermiers. Je ne

trouvais personne. Peu après votre départ, Marcel aussi est parti, il est

chef de culture quelque part en Tunisie...

Je le trouve triste.

— Ma mère est morte. Ma sœur et mon neveu sont retournés s’instal­

ler à Paris. Je suis tout seul. Et vous?

Je lui raconte ma conversion et l’orientation de ma vie.

— Je vous en félicite, je crois que vous réussirez mieux là que dans

la culture!

— Pour moi, ce n’est pas un choix, c’est une obéissance.

Nous faisons un tour sur la terrasse et je prends congé de ce solitaire.

Tout en gravissant le Rez-d’Arès, les souvenirs de Malérargue se dé­

tachent et partent en lambeaux, chassés par l’approche de l’étape, Mo­

noblet, la ferme des Poujol où j’arrive pour déjeuner; je reste trois

jours chez cette aimable famille salutiste; le repos, la franche camara­

derie font du bien au corps et à l’âme. Ballades, baignades, jeux, dis­

cussions, les heures précieuses s’envolent. Le dimanche, nous allons à la

122

réunion du poste de Saint-Hippolytc-du-Fort, 5 kilomètres à pied, en

bande joyeuse; retour de nuit, chantant nos cantiques de guerre.

De là à Nîmes, le chemin est long, l’un des fils Poujol me met sur la

route au début de l’après-midi, et par la garrigue, je gagne Sauve, tra­

verse Quissac et roule vers la capitale du Gard. Le soleil est brûlant au

pays des cigales, en force, elles font un bruit strident. La lumière danse

comme mon ombre à chaque tour de roue. Au sommet d’une côte, la

garigue s’étend dans toutes les directions jusqu’à l’horizon. Pas une

maison, pas un arbre. Peu à peu, le soleil se drape dans la splendeur

vespérale. Tout devient silencieux.

A 22 h, j’arrive chez Tzaut, à Caissargues.

— Tu as eu des ennuis en route? Je t’attendais pour souper...

— Non, mais la nuit est si belle que je me suis attardé dans la

garrigue...

Nous nous retrouvons en copains. Le lendemain, avec sa moto, nous

allons nous baigner au Grau-du-Roi, repos bienfaisant pour moi.

Après un dernier crochet à Marseille, je monte par train à la Croix-

Haute, de là en vélo vers le petit village de Saint-Sébastien où Forissier

est pasteur.

Le pays que je traverse est tout autre, sous un ciel différent; entre

les cimes blanches des Hautes-Alpes, le mont Aiguille et l’Obiou, tout

est cultivé, animé. Quel contraste avec la Cévenne austère et pauvre.

Le temps toujours au beau, le soleil très chaud, mais l’air est frais à ces

altitudes.

Forissier et moi avons de la joie à nous retrouver. Les huit jours que

je passe au presbytère sont l’occasion de véritables palabres. H est seul,

sa femme et ses enfants absents. Nous menons la vie des célibataires,

omelette, pommes de terre, fruits... et discutons à perte de vue.

Evidemment, si nous voguons sur le même océan, nous ne sommes

plus dans la même barque. Il a quitté l’Armée pour être missionnaire

en Oubangui-Chari où, jeunes mariés, ils sont passés par un temps de

grandes souffrances. A leur retour, il a fait des études à Montpellier,

puis est devenu pasteur. A-t-il eu raison? je ne sais. Lorsque nous

abordons ce chapitre, il a des arguments, et moi qui ai une opinion

différente de la fidélité, j’en ai d’aussi bons. Nous restons bons amis.

Sans doute était-il davantage fait pour être pasteur que salutiste. L’in­

dépendance que réclame sa nature, il ne l’aurait pas trouvée dans F Ar­

mée.

123

Il a des conflits avec ses paroissiens et lutte contre cette religion sa­

cramentelle que prétendent pratiquer certains. Il se refuse à être

l’homme qui baptise, confirme, marie et enterre.

— Il y a du paganisme dans cette région, certains me prennent pour

le sorcier qui garantit le ciel par le baptême et préserve de l’enfer par

l’absolution.

Je constate que ses expériences, comme ses études, n’ont pas altéré

la foi qu’il exprimait lorsqu’il était cadet, mais il l’a approfondie, en

soulevant quelques problèmes.

Et nous voilà partis à penser sur d’autres routes...

S’il était resté dans l’Armée, je crois qu’il aurait eu de belles occa­

sions d’épanouir sa vocation, si je compare, par exemple, avec les pos­

sibilités de service qu’elle a mises devant moi qui n’ai pas eu, jusqu’à

maintenant, la même culture intellectuelle. Il est sans doute trop tôt

pour tirer des conclusions valables des chemins parallèles que nous

suivons.

Chaque jour, avec sa petite 5 CV, nous parcourons sa paroisse: Saint-

Jean-d’Hérans, Mens, Tréminis, Corps, le Dévoluy... Le pays de Félix

Nef, l’apôtre des Alpes, qui prêchait l’Evangile en apprenant aux pay­

sans à planter des pommes de terre.

Tout a une fin. J’enfourche une dernière fois ma monture vers Gre­

noble, via La Mure, La Motte-d’Aveillant.

Adieu, Forissier, adieu les Alpes. Maintenant, dans le train vers Pa­

ris, je revis ces belles vacances. Je me suis retrouvé, ressaisi. J’ai com­

munié intensément avec Dieu, avec la nature. J’ai joui de l’amitié et

de la liberté. Mon être est tout imprégné des beautés des régions que

j’ai traversées.

En septembre 1927, l’Armée accueille à l’école militaire la plus im­

portante session qui prend le nom de «Légion sainte». Elle compte au

départ 32 cadettes et 14 cadets. L’état-major féminin est changé, l’en­

seigne Poujol remplacée par la brigadière Rogivue, ma vénérée prin­

cipale tout juste revenue de Hongrie après y avoir implanté l’Armée

du Salut et perdu sa santé. Sont nommées également la capitaine Julie

Keller, du Palais de la Femme, la capitaine Doris Dolmann, une An­

glaise à l’allure martiale et une sergente irlandaise stricte comme un

coup de trique.

Parmi les cadets, j’ai la joie de retrouver François Rai, Idelette Mar­

tin de Marseille II, Martoia et Rosset de la Bastille, quelques autres,

124

dont la première convertie du Palais de la Femme devenant officière,

M. P. Chaligne, puis des jeunes de tous les horizons sociaux et de tous

les coins de France. Egalement 2 Arméniens, 2 Belges, 3 ou 4 Suisses.

Quand nous sommes en cortège dans les rues, la «Légion sainte» fait

des étincelles; drapeau en tête, nous chantons nos marches de guerre

accompagnés par ma concertina, cela plaît au bon peuple parisien qui

finit par adopter les salutistes.

Il faut dire que le grand plan social du commissaire Peyron force

l’admiration. Après le Palais du Peuple, la péniche pour les sans-logis,

le Palais de la Femme, la Maison du Jeune Homme, le projet gigan­

tesque de la Cité de Refuge qui permet à Le Corbusier d’exprimer en

faveur des pauvres son art très moderne, la constitution d’un comité

d’honneur et d’action animé par Justin Godart, sénateur, ancien mi­

nistre, groupe les plus hautes instances du pays; enfin la création de

l’association des œuvres de bienfaisance de l’Armée du Salut reconnue

d’utilité publique.

Sous l’impulsion d’Albin Peyron et de sa femme, en dix ans, l’Ar-

mée a triplé ses cadres, doublé ses postes, quadruplé ses institutions so­

ciales. Jamais le titre de son journal n’eut autant sa raison d’être: «En

Avant».

A Noël 1927 est lancé le premier grand repas pour les pauvres. Dans

le restaurant du Palais de la Femme, 1000 couverts, un programme

récréatif, deux arbres de Noël, de la musique, de la lumière. Après la

fête, ceux qui n’ont pas de logement, plus de 600, passent la nuit dans

les sous-sols où paille et chaleur leur font oublier le froid de la nuit

Au matin, la Légion sainte nettoie les lieux...

Au Cirque d’Hiver, une fête monstre est organisée pour les enfants.

Ruben Saillens a composé un chant pour cette manifestation, sur l’ait

du Roi Dagobert, un millier de gosses hurlent en chœur:

«Les enfants de Paris, du Bon Dieu sont les favoris...»

Au programme, les scènes du paradis perdu. Mosimann, le nouveau

secrétaire du commissaire et sa jeune femme jouent les rôles d’Adam

et Eve, en costume d’époque, ou presque, bien sûr. Je fais le diable,

les cadets les démons, les cadettes les furies dans une scène sur la

détresse du monde. Bardiaux a fabriqué «le Moulin du Salut» dont les

ailes en tournant font tic tac. On y enfourne un clochard avec sa besace

et sa bouteille, il en sort un salutiste avec sa sacoche et sa Bible!

125

Pour la scène de la crèche, le cirque prête des chameaux et des ânes.

C’est un émerveillement.

Nous fêtons aussi Noël à l’école et, après quelques jours de vacances

bien méritées, c’est la rentrée de janvier.

J’ai amélioré mes cours d’Ancien Testament que tous les cadets ap­

précient. En classe, les cadettes occupent les premiers rangs, les gar­

çons le fond de la salle. Quand j’entre, tous se lèvent et l’une des ca­

dettes murmure à ses compagnes: «Jetzt kommt der schwarze Teufel»1

en rappel de Noël.

7 février 1928.

Hier, curieuse journée. Les cadets font les révisions bi-mensuelles.

Entre deux cours, pour me détendre, je vais dans la salle de réunions

du Palais jouer du piano. L’aumônière vient s’asseoir près de moi.

Entre deux morceaux, nous parlons, et un étrange sentiment s’empare

de moi. Elle le sent et me dit:

— Notre amitié est en train de se modifier.

A ce moment, quelqu’un entre, et je m’en retourne à mes affaires,

quelque peu troublé. Le soir, mes beaux-frères sont venus me chercher

pour aller entendre Judas Macchabée.

Jeanrenaud est allé au Palais voir le film sur Christophe Colomb.

J’avais grande envie d’y aller, pas seulement pour le film, mais attiré

par l’aumônière à qui je pense un peu trop... Pourtant, comme le di­

sait Baden Powell, si elle était pour moi «the right girl»? Then, «you

will know it». Si je savais que c’est elle que Dieu me destine... Mon

Dieu, ne me le révèleras-tu pas? Oh! si cela était, quel soulagement,

quelle tranquillité envahirait mon cœur trop gonflé...

24 février.

La beauté du ciel en cette soirée me rend sentimental. Les jours pas­

sés furent très remplis, mais j’ai la joie de constater que ma vie spiri­

tuelle devient plus réelle. J’aime cette flânerie de l’âme qui semble

somnoler dans la paix de Dieu.

Après cette détente, je me remets à mon cours sur la conquête de

Canaan. Tout ce que l’on aime se fait bien et sans effort.

Au Palais j’ai revu mon amie l’aumônière, elle m’a parlé d’une offi-

cière qui croit que j’éprouve pour elle de l’amour, elle me conseille

d’avoir avec elle une explication. Cela nous sépare à nouveau.

1 cVoilà le diable noir!>

126

Samedi, 25 février.

Lourde journée faite d’entretiens avec les cadets, parfois laborieux

avec certains, compliqués avec d’autres. J’en suis là quand mes deux

collègues responsables des cadettes viennent me faire une petite visite;

j’en suis ravi. Quel charme chez ces deux jeunes filles, mon bureau sé­

vère me semble tout autre. Cette petite Doris est charmante avec ses

grands yeux clairs, son teint de pêche, son gracieux sourire, son allure

de petite reine; et Youlie personnifie la douceur, la bonté. Pourquoi le

«prince charmant» ne s’est-il pas trouvé sur leur route? C’est une pé­

nible pensée. Le charme féminin qui harmonise tout disparut avec leur

départ.

Ma chère aumônière, elle, est partie dans le Midi. Je croyais en

éprouver de la peine, mais ce n’est pas le cas. A son retour, nous par­

lons de choses et d’autres; il semble que nous soyons parvenus à sauver

notre amitié qui fut près de sombrer dans un amour qui n’était pas le

vrai.

Comment savoir que l’attirance et le désir que l’on éprouve pour

une personne ne sont pas forcément de l’amour?

Avant sa conversion, Léa Richaud était institutrice dans un petit

village de la Drôme, elle était incrédule. L’école normale n’eut pas

grand mal à ruiner le peu de croyance que ce département protestant

gardait encore dans l’âme de ses habitants. Pourtant à cette époque,

beaucoup de ceux-ci étaient réveillés par la brigade de la Drôme dont

les prédications remuaient le pays.

La jeune institutrice entendit parler d’une «mission» de l’Armée du

Salut à Valence. Elle se rendit à la salle du Kursaal où se tenaient des

réunions du 2 au 11 décembre 1922. C’était une importante affaire.

Les 75 officiers de la division Lyon-Midi étaient mobilisés pour cette

grande bataille.

Trois brigades avaient été formées pour tenir des réunions dans les

divers quartiers de la ville, visiter les bas-fonds et inviter les gens. Le

colonel Jeanmonod faisait chaque jour une étude biblique ouverte au

public. L’état-major de Paris déplaçait ses chefs de services à tour de

rôle. Le témoignage du lieutenant David, mon camarade d’école, fit

sensation. Le chant de la lieutenante Muller émerveillait les auditeurs,

comme le violon de la lieutenante Fayet.

Beaucoup de gens se convertirent et des jeunes consacrèrent leur vie

à Dieu. Quelques mois plus tard, lors de la mission du Chambon, Léa

127

Richaud trouva la foi et la vocation de service pour Dieu dans l’Armée.

L’année suivante, elle entrait à l’école militaire; consacrant ainsi toute

son ardeur et son exceptionnelle intelligence.

Aujord’hui, aumônière au Palais de la Femme, ses connaissances

pédagogiques lui sont fort utiles. Elle a un don de compréhension,

d’ouverture aux autres, à leurs idées, leurs sentiments, leur vie. Elle

visite les jeunes filles, les conseille, leur manifeste de l’intérêt. C’est

ainsi qu’elle guida dans leurs premiers pas sur le chemin de la foi un

certain nombre de jeunes pensionnaires qui avaient trouvé Dieu et

quelques-unes, à travers Léa Richaud, la vie heureuse de service utile

après laquelle elles aspiraient.

Plusieurs posèrent leur candidature comme officières de l’Armée du

Salut.

Est-ce parce que l’aumônière m’a parlé d’elle, ou autrement, je ne

sais, mais je me rends compte que la cadette venue du Palais de la

Femme est remarquable, par son attention aux cours, ses connaissances,

son intelligence, mais aussi par l’expression de sa vie spirituelle et,

sans doute, pour d’autres raisons... Je la connais depuis cinq mois et,

tout à coup, je sais que c’est elle que j’attends depuis cinq ou six ans.

Elle est «the right girl» et j’en suis convaincu. D’ailleurs, je ne tarde pas

à découvrir qu’elle est troublée par ma présence.

Les règlements de l’école sont formels: interdiction de se dire un

mot pendant la durée de la session, ce qui d’ailleurs est sage. Il faut

penser à autre chose qu’à flirter pendant ce temps si précieux pour

l’épanouissement de la vie spirituelle.

De plus, interdiction de demander à se fiancer à une personne non

officière et enfin, obligation d’obtenir au préalable l’autorisation du

quartier général.

Je veux bien attendre que la cadette soit officière pour lui parler,

mais en parler à d’autres avant me paraît inadmissible.

Enfin, avec l’air de ne pas y toucher, je vais de temps à autre bavar­

der avec mon aumônière et glaner quelques renseignements sur cette

jeune fille. Elle la connaît bien. Et moi, je ne sais rien d’elle, même pas

son prénom. Un jour, je vois dans son bureau la photo de ma belle; je

note avec soin le nom du photographe, auteur de ce chef-d’œuvre, et

me précipite à son magasin. Il retrouve aisément le cliché et, sur ma

demande, m’en tire six exemplaires! (Qu’il soit pardonné pour cette in­

discrétion...)

128

Je n’en reste pas moins loyal et ne dis pas un mot à la jeune fille. Il

est possible, avec un peu d’énergie, de garder ses lèvres fermées; il n’en

est pas de même des yeux; j’ai beau m’efforcer de la regarder comme

les autres cadettes, quand nos yeux se croisent, nous y lisons l’un l’au­

tre de bien belles choses.

A ce stade, je me dois d’être franc et, selon les ordres et règlements,

d’en parler à mes chefs. Je supplie mon principal de faire en sorte que

personne ne lui parle, à elle, avant moi. Il me le promet et me donne

quelques renseignements: âge, famille, degré d’études, etc... Il conclut:

— Je compte sur vous, pas un mot avant la fin de la session.

— Et moi, je puis compter sur vous? Pas un mot à elle ou à d’autres

avant cette date.

Le pacte fut respecté.

Mars 1928.

J’ai maintenant lu tous les ouvrages salutistes parus en français et

préparé quelques articles pour «L’Officier».

L’événement de ce mois est la visite du général Bramwell Booth. Un

succès. Les conseils qu’il préside dans une salle de la rue Pierre Levée

groupent beaucoup d’officiers de province. Ces rares occasions procu­

rent la joie de revoir les amis.

J’ai beaucoup apprécié les contacts que j’ai pu avoir, de loin, avec le

général. C’est une forte personnalité. De lui et de sa suite, j’ai appris

autant, sinon plus, que des conseils eux-mêmes.

Pendant le séjour à Paris de notre chef mondial, je suis mis à sa dis­

position. Il y a à cela une raison que j’ignore et je suis loin de me dou­

ter de son importance. En effet, quelques jours plus tard, je suis mandé

au bureau du chef de territoire et m’entends désigné pour aller au

bagne. Le général m’avait observé sans que je le remarque, il avait en­

suite donné son accord à mon commissaire pour déclencher ce qui de­

vait être une aventure dans toute l’acception du terme.

Le général a quitté Paris en fin de journée pour l’Allemagne.

Je sais que depuis longtemps, l’idée d’une expédition de l’Armée du

Salut au bagne de la Guyane est à l’étude. Le livre d’Albert Londres

vient de soulever l’opinion. Un aumônier protestant, le pasteur Kunt-

zel, avait même parlé de la question à la Salle Centrale. Mais je n’étais

pas au courant de ce qui se tramait en haut lieu, et surtout que j’étais

l’objet de réflexion de mes chefs.

Ce mois de mars aura été fertile en événements marquants.

129

Préparation de voyage et fiançailles

Très vite, la nouvelle se répand et bien des personnes se révèlent ayant

un intérêt pour la question du bagne; sans omettre ceux qui se font

connaître au quartier général comme parent d’un forçat.

La première agitation calmée, les choses apparaissent moins simples

que je ne l’avais d’abord pensé.

C’est le quartier général international qui a décidé d’envoyer un of­

ficier anglais faire une enquête au bagne de Cayenne en vue d’y entre­

prendre une œuvre de sauvetage et il a chargé le commissaire Peyron

de faire les démarches auprès des autorités françaises dont dépend la

transportation coloniale pour obtenir les permissions nécessaires. De

plus, F Armée du Salut de France doit désigner un officier de nationa­

lité française qui servirait de traducteur au délégué de Londres et d’of­

ficier de liaison entre le quartier général de Paris et ce délégué anglais.

Je suis donc, pour cette activité, dépendant du Q.G.I. de Londres, où

le général règne sur un état-major de quelques centaines d’officiers,

l’un est secrétaire international. Je découvre alors l’étendue de cette Ar­

mée dont je suis un tout petit rouage.

Le Q.G.I. m’octroie un subside de £ 7.10 pour mon équipement. Il

m’informe que c’est le colonel Barr, alors chef de F Armée aux Antilles,

avec Q.G. à Trinidad, qui est chargé de l’affaire, que je voyagerai par

le S.S. Bolivar de la Compagnie Royale Néerlandaise, de Douvres à

Trinidad; je quitterai le port anglais le 30 juin pour être à Port-of-

Spain le 14 juillet, en repartir avec le colonel le 23 pour Cayenne où

nous arriverions le 27. Je devrais quitter Cayenne en septembre. Le 6

juin, Londres m’indique le numéro de ma cabine. Le colonel Barr se

chargera des dépenses.

Les choses se précisent et se précipitent. Je dois assurer mon service

à l’école, terminer les entretiens avec les cadets, d’autant plus impor­

tants que la fin de la session approche à grands pas, donner les derniers

cours, préparer les examens de fin d’études.

Je fais, entre-temps, des démarches pour mon prochain voyage. Un

ami du commissaire Peyron vient à mon secours et comme un père me

prend par la main à travers le dédale du ministère des colonies pour

me faire connaître les fonctionnaires responsables. C’est M. Etienne

Matter, ingénieur des arts et manufactures, secrétaire général de la so­

130

ciété de patronage des prisonniers libérés qui depuis longtemps tente,

sans succès, d’entretenir un aumônier à la Guyane. Des liens solides at­

tachent cet homme à l’Armée du Salut. Alors qu’il dirigeait une impor­

tante affaire de construction mécanique à Rouen, en novembre 1894, il

entra par curiosité au casino où l’Armée menait une campagne de sa­

lut qui remuait toute la ville. La Maréchale menait le combat, ses pa­

roles allèrent droit au cœur du jeune ingénieur. Les soirs suivants, il re­

vint aux réunions. Le sérieux, la simplicité du message évangélique ré­

pondaient à son attente. Veuf depuis moins d’un an, il restait seul dans

sa tristesse avec ses 4 enfants. Lorsque la sympathie se joignit à l’expres­

sion du message, son cœur s’ouvrit à Dieu. Un salutiste avait remarqué

cet homme distingué au visage douloureux. Un soir, il s’approcha de

lui et lui dit:

— Monsieur, vous semblez triste. Vous n’avez pas la paix. Savez-

vous où vous la trouverez? Voulez-vous la chercher et la demander

avec moi?1

Il s’agenouilla et pria avec lui. Apaisé par la grâce divine, Etienne

Matter venait de naître à une vie nouvelle et toute sa carrière porta la

marque de cette rencontre avec Dieu. Il devint et resta un homme de

Dieu. Son christianisme s’exprimait par le don de lui-même au service

des plus humbles. Il avait l’esprit d’un parfait salutiste et faisait aimer

Dieu. Il s’intéressait personnellement au problème du bagne. Dès 1904,

l’œuvre de patronage qu’il dirigeait envoya à Cayenne un enquêteur, le

pasteur Paul Richard, en 1905 le pasteur Cazalet, en 1908 le pasteur

Assalit et assura la continuité de l’aumônerie protestante au bagne jus­

qu’à la déclaration de guerre de 1914. Enfin, en 1923, le pasteur Kunt-

zel partit pour Saint-Laurent du Maroni mais ne put supporter le cli­

mat et dut rentrer un an après. Devant la difficulté de recrutement, les

trop précaires conditions de séjour, le bagne resta sans aumônier. Aussi

M. Matter mit-il toute son affectueuse énergie à faciliter mon voyage.

Le 8 mai, il m’écrivait de la Lorraine: «Profondément touché et re­

connaissant que l’Armée du Salut ait accepté cette belle tâche...» et de

me dire qu’il viendra me voir ce vendredi à 7 ou 8 h du matin chez

moi. Quel homme admirable! Très connu dans les milieux officiels, il

aplanit devant moi tous les obstacles.

Dans ma fébrile préparation, je suis anxieux de pouvoir parler à la

1 «Etienne Matter», par Jean Cadier.

131

cadette de mon cœur avant mon départ. Jusqu’alors, pas un mot n’a fil­

tré, mais la sortie de l’école suivra de quelques jours à peine mon dé­

part... Je me hasarde à écrire ma perplexité au commissaire pour lui

demander une dérogation à la règle. Démarche inutile, car à ce mo­

ment, il se produit une série de coups de théâtre: un premier télé­

gramme du Q.G.I. signale que le colonel Barr va quitter incessamment

Trinidad et qu’en conséquence son voyage est annulé, ce qui ne fait pas

l’affaire du commissaire Pcyron. Il réussit à convaincre le Q.G.I. que je

peux très bien faire seul cette enquête, que toutes les autorisations sont

accordées, que tout est prêt, etc... il a gain de cause.

Un second télégramme m’enjoint de partir le 6 juin afin de voir le

colonel Barr avant son départ, il a tous les documents et plans d’étude.

Sur cette dernière information je récris au commissaire pour mes

fiançailles.

Un troisième télégramme laisse finalement au commissaire la direc­

tion et la responsabilité de l’affaire. C’est un soupir de soulagement. En

effet, on ne voyait pas comment les autorités pénitentiaires en Guyane

auraient réagi en voyant un Anglais enquêter sur ce qui se passait là-

bas et en faire un rapport à l’étranger. Le scandale déclenché en Fran­

ce par le livre d’Albert Londres était suffisant et les autorités se seraient

certainement protégées contre le risque d’une enquête publiée hors de

nos frontières.

Mon départ est finalement fixé au 5 juillet et le commissaire répond

à mes lettres que la question de fiançailles anticipées ne se pose plus.

De plus, mon voyage à Londres est annulé. Enfin, je suis autorisé à me

fiancer dès la fin de la session de l’école. Selon les règlements, notre

mariage devra faire l’objet d’une demande au mois de mars de l’an

prochain. Un an d’épreuve étant imposé aux fiancés. Pas très drôle tout

cela.

La cérémonie de consécration des nouveaux officiers a lieu le 13

juin 1928 dans l’atmosphère d’excitation habituelle. Je marche en tête

des cadets et cadettes pour leur entrée dans la Salle Centrale bondée

d’un public fort sympathique.

La cadette Chaligne reçoit son ordre de marche pour le poste du

Quartier Latin. Le lendemain matin, d’accord avec mon principal, j’ar­

rive à l’école des cadettes, une gerbe de fleurs blanches dans les bras.

La brigadière Rogivue m’introduit dans la salle à manger des officiers

où j’attends la nouvelle lieutenante. Elle ne tarde pas à entrer, si émue

132

que la brigadière doit la pousser dans la pièce et fait ensuite le planton

devant la porte pour que nous ne soyons pas dérangés. D’ailleurs, l’en­

trevue est courte, il n’est pas nécessaire de parler beaucoup. Nous

sommes d’accord et les mots affaibliraient ce qui nous lie l’un à l’autre.

Je rentre chez moi soulevé de bonheur. Quel printemps je suis en

train de vivre...

Les premiers jours de l’été sont un paradis. Certes, je pense à ma fu­

ture responsabilité et mets la dernière main à mes préparatifs tout en

rédigeant pour le principal les rapports de fin de session des cadets.

Deux jours après, ma lieutenante rejoint son poste du Quartier La­

tin. Nous nous rencontrons quelques instants chaque jour. Nous pre­

nons ensuite huit jours de vacances au Pays basque. Notre amour

plonge ses racines dans l’amour que nous avons pour Dieu. La com­

mune vocation qui nous appelle à nous donner à Son service pour le

monde, soude l’attirance que nous éprouvons l’un pour l’autre. Cette

interdépendance de nos sentiments et de notre vie spirituelle confère à

notre amour un caractère divin qui nous paraît indestructible. Nous

avons peine à croire à notre bonheur.

— Racontez-moi comment vous êtes devenue chrétienne.

— Vous le savez bien, j’ai assez souvent donné mon témoignage

dans des réunions auxquelles vous assistiez.

— Oui, mais dire les choses en public n’a pas la même résonance

que de les raconter dans l’intimité. Je sais que vous avez été baptisée,

sans doute comme je l’ai été moi-même à trois jours. Ce n’est pas cela

qui nous fait chrétien!

— Eh bien! voici, pour vous, ce que je ne dis habituellement qu’en

résumé. Ma famille était bretonne, mes grands-parents avaient une mai­

son à La Forêt-Fouesnant, j’ai passé mes vacances d’enfance et de jeu­

nesse à courir les plages de la baie de Concarneau. Quels beaux souve­

nirs... Mon père était officier de marine. Malheureusement, mes pa­

rents ne s’entendaient pas, ils ont divorcé. Ils m’ont mise en pension

chez les religieuses à La Rochelle où j’ai passé mon premier bac. Triste

à dire, j’y étais plus heureuse qu’à la maison. Avec mes compagnes,

nous pratiquions scrupuleusement la religion, la messe tous les matins,

la confession chaque samedi.

— Que pouviez-vous bien confesser chaque semaine, cloîtrée comme

vous l’étiez?

133

— Mes mouvements d’humeur, des sautes de caractère, que sais-je?

En tout cas, c’est cela qui m’a détachée de cette religion.

— Quoi? la confession...

— Oui, dire toujours les mêmes choses, recevoir toujours la même

absolution et rester toujours la même, sans aucun changement de ma

nature... Aussi lorsque j’ai quitté le couvent je me suis sentie libérée de

n’être plus contrainte à cette hypocrisie et j’ai abandonné toute pra­

tique. Mon père revenait de la guerre 14/18; je le rejoignis à Paris où

je passai mon bac math et de philosophie au lycée Victor Duruy. J’au­

rais aimé continuer, attirée par cette discipline. Dieu n’avait plus de

sens pour moi et je rejetais tout ce que les sœurs m’avaient inculqué.

J’avais perdu la foi.

Mon père dut quitter Paris, il m’emmena un an à Madrid. Lorsqu’il

se remaria, je revins à Paris chez ma tante et mon oncle, ils me logeaient

dans leur salon, je dus bien vite chercher une chambre. Je travail­

lais comme secrétaire de direction avec un très bon salaire pour

l’époque. Je n’étais pas en peine financièrement. Mais pour le logement,

c’était autre chose, tous les foyers de jeunes filles de Paris étaient

pleins, après quelques jours de recherches, je commençais à m’inquié­

ter, lorsqu’on me signala que l’Armée du Salut venait juste d’inaugurer

un très grand foyer, rue de Charonne. L’Armée du Salut?

Qu’avais-je à faire avec ces gens! Mais ma famille me persuada d’al­

ler voir, et ma tante m’accompagna à ce Palais de la Femme. Une im­

mense et belle maison, et surtout, un accueil inoubliable par la direc­

trice qui me donna immédiatement une chambre en m’indiquant toutes

les commodités du foyer, restaurant, salon de thé, etc...

Comme vous le savez, j’avais 24 ans. Un bel âge! Pourtant, je souf­

frais d’un sentiment de solitude et surtout de l’évidence d’être en train

de manquer ma vie. Ce travail mécanique de bureau ne m’apportait

rien pour le cœur et l’esprit, que le salaire de fin de mois. J’étais vide,

d’intérêt, de but, de raison de vivre.

Lorsque je rentrais au Palais, le soir et pendant les fins de semaines,

j’avais tout mon temps; je regardais les salutistes, les «officières»; elles

rayonnaient toutes de joie, d’activité, d’attentions pour nous les pen­

sionnaires. Ces femmes étaient manifestement heureuses. Invitée à une

réunion tenue par l’une d’elles, l’aumônière, la capitaine Richaud, je

fus frappée par la façon dont elle commentait l’Evangile et dont elle

parlait de Dieu, présent, si proche des hommes qu’il n’était pas besoin

134

d’intermédiaire pour Le trouver et L’entendre. Cette simplicité, cette

clarté dans le message me frappèrent, me surprirent. Je retournai aux

réunions et fis connaissance avec cette femme remarquable; très vite,

un lien de sympathie, de compréhension s’établit entre nous. J’aimais

l’entendre; lorsque j’écoutais, l’Evangile que j’avais jugé mort, m’appa­

raissait vivant, j’étais troublée et je tremblais intérieurement... Quel­

ques mois ont passé, rien ne changeait en moi, apparemment, j’étais

coquette, j’aimais la toilette, c’était une sorte de consolation qui mas­

quait mes vrais besoins.

Je fus invitée à assister à la réunion solennelle d’entrée de l’école mi­

litaire. Je me rendis à la Salle Centrale pour 20 h 30, bientôt comble

d’une foule de salutistes et d’amis.

A l’heure précise, la porte du fond s’ouvrit et, aux accents d’une

marche guerrière, un cortège de jeunes gens et jeunes filles en uniforme

s’avança et monta sur l’estrade. Qu’ils étaient beaux! comme ils parais­

saient heureux et paisibles! Je les regardais, sentant tout à coup jus­

qu’au désespoir le vide de ma vie, dont tous les désirs ne tournaient

qu’autour de moi-même. Quel contraste...

La réunion fut longue, pleine de joie, de certitude. Ces jeunes, ces

salutistes habitaient un pays de lumière pour lequel je n’avais pas de

passeport.

A la fin de la réunion, alors que j’étais écrasée par un affreux senti­

ment d’échec, j’entendis la commissaire Blanche Peyron adresser un

appel: «Qui se lèvera pour servir Dieu dans les plus pauvres, les plus

malheureux des hommes?»

A cet instant même, sans que je puisse en douter, j’entendis la voix

de Dieu en moi: Toi, suis-moi!

Bouleversée, je me levai et allai m’agenouiller au banc des pénitents.

La capitaine Richaud vint près de moi, me parler et prier pour moi, je

n’entendais rien. Tout mon être se vidait d’un coup de tout doute, de

toute vanité, de toute tristesse. Une joie indicible m’emplit, une joie

que je n’avais jamais connue ni soupçonnée, une certitude, un feu de

bonheur. Dieu devenait la réalité suprême, le seul but de ma vie, ma

vérité, mon salut.

Je n’ai jamais pu séparer cette expérience de salut de celle de ma vo­

cation. Ayant tout reçu de Dieu, je ne pouvais faire autrement que de

Lui donner tout de moi.

135

L’Armée du Salut où j’avais été conduite, sans le savoir, par l’Esprit

de Dieu, était le chemin tout tracé pour Le servir. Et c’est avec bon­

heur qu’un an plus tard, je suis entrée à l’école de formation des offi­

ciers où nous nous sommes rencontrés.

Je puis bien chanter en vérité:

«En te trouvant, Seigneur, j’ai trouvé toute chose

Et ce bonheur m’est venu par la foi...»

Et nous voilà fredonnant ensemble ce beau cantique:

«Je suis à Toi, gloire à Ton nom suprême

O mon Sauveur, je fléchis sous Ta loi

Je suis à Toi, je T’adore et je T’aime,

Je suis à Toi.»

C’est tout un programme au moment où nous allons nous séparer.

M. Matter m’écrit: «Mon cher enseigne, j’apprends avec une joyeuse

émotion que vous allez vous embarquer pour la Guyane et je vous re­

mercie, au nom des forçats et des relégués, de la preuve d’amour que

vous leur donnez, de l’encouragement que vous allez leur apporter et,

je l’espère, de l’œuvre de relèvement que vous allez organiser.»

In extremis, le quartier général de Paris me remet encore quelques

documents nécessaires à mon voyage.

Un ancien aumônier des pénitenciers de la Guyane accourt à la gare

d’Orsay pour me saluer, ma lieutenante m’accompagne jusqu’à Aus­

terlitz. Le temps de nous dire au revoir, à peine nous étions-nous trou­

vés que déjà, le service force notre séparation.

J’embarque à bord du SS Puerto-Rico de la Compagnie générale

transatlantique à destination de Cayenne, via les Antilles et Saint-

Laurent-du-Maroni, le 5 juillet 1928. Il est 17 h 30 à l’horloge de la

gare maritime de Saint-Nazaire quand le navire se détache du quai.

Je reste longtemps accoudé au bastingage, jusqu’à ce que la brume

du soir fasse se confondre le ciel et la terre, comme devront se con­

fondre en moi le service de Dieu et celui des hommes.

136

10 A-DIEU-VATI

PÉRIPLE HASARDEUX

***«... les armes avec lesquelles nous***

***luttons ne sont point charnelles,***

***mais par la vertu de Dieu, elles***

***ont la puissance d'abattre les forte­***

***resses.\* Saint-Paul***

Première Mission en Terre de bagne

Quand ce jour-là, le Puerto-Rico largua sa dernière amarre, il me sembla

que je quittais le ciel, mes yeux voyaient encore ces quarante garçons

et filles agenouillés sur l’estrade de la Salle Centrale, dans une consé­

cration à la fois individuelle et collective. Ces jeunes abandonnaient à

Dieu leur vie et leur personne pour le service des hommes. Je tenais le

drapeau au-dessus de leurs têtes. Des centaines de personnes debout, si­

lencieuses assistaient à cette offrande humaine. J’entends encore le

chant qui montait, doux, bouleversant comme le soupir de l’âme qui

s’exhale jusqu’à Dieu, prière du faible vers le Tout-Puissant:

«Toujours vrai, Seigneur pour Toi,

Oh! garde-moi, jusqu’à la mort

Toujours vrai, Seigneur pour Toi.»

Là, à genoux, elle aussi, avec les autres, se donnait à son Dieu.

Maintenant, elle entraîne mon imagination vers le Pays basque où nous

venons de passer ces dernières journées. J’en revis chaque instant.

L’amour qui nous brûle nous a fait pourtant triompher du désir, et si

nous restons sur notre soif, le lien qui nous attache l’un à l’autre s’en

trouve renforcé. Je quitte le paradis; le retrouverai-je à la fin de l’été,

une fois ma mission accomplie? Il me faudra désormais attendre deux

longs mois une première lettre.

Le gong du repas me rappelle aux réalités. Je crois que j’ai dormi

36 heures d’affilée, deux nuits et un jour! Inquiet, le garçon de cabine

alla quérir le médecin du bord qui le tranquillisa:

— Il a sans doute trop bu avant de partir, laissez-le se dessoûler...

Mon ivresse était de fatigue et d’émotions. Aussi n’ai-je nullement

mal aux cheveux quand le deuxième matin je tente de prendre la sta­

tion verticale, ce que la houle rend périlleux. Il me faut encore une

bonne journée et une nuit pour m’amariner. Le garçon m’installe une

chaise longue sur le pont où je prends mon premier repas. Après quoi,

les choses s’ordonnent. Nous sommes à 24 heures des Açores et il faut

compter 14 jours avant d’atteindre la Guadeloupe, notre première es­

cale. Merveilleuse possibilité de repos et de travail. L’immense océan

prédispose à la méditation aussi bien d’ailleurs qu’à la rêverie, et je ne

m’en prive pas.

139

Le matin au réveil, je prie, ce qui me met en communion avec Dieu

et avec ceux que je viens de quitter. Après le petit déjeuner et un tour

de pont pour prendre un peu d’exercice, je m’installe sur ma chaise

longue avec mes instruments de travail: Bible, Nouveau Testament

grec et son dictionnaire, carnet de notes, ouvrages techniques pour ma

mission. Une heure de méditation et d’étude biblique, quel enrichisse­

ment. Puis une heure d’étude des questions juridiques et pénales.

Ecrire à ma fiancée une lettre que je posterai à Pointe-à-Pitre est ma

récréation, elle en aura 14 à lire! Quant à moi, il faudra m’armer de

patience et vivre d’espérance. Deux mois sans savoir ce qui se passe,

c’est bien long!

L’étude des sujets qui se rapportent à mon prochain travail me don­

ne l’impression d’avancer dans une jungle. Tout d’abord le rapport du

colonel Barr.

Quant au précis d’instructions de mon quartier général, s’il est clair

quant à ma mission:

...«Vous avez été nommé par le commissaire, au nom du quartier

général international, chargé de mission pour vous rendre à la Guyane

française et y faire une enquête sur les conditions de vie des forçats.

Cela dans la perspective d’y établir, si possible, une œuvre en leur fa­

veur»,

il l’est moins quant à cette mise en garde:

...«11 est entendu que nous n’avons pas à nous immiscer dans les

questions de justice ou injustice des peines et n’avons pas à manifester

d’opinion sur la façon choisie par la République française dans le trai­

tement infligé à ces hommes. La seule chose qui nous intéresse est, là

comme partout ailleurs et toujours, l’humanité souffrante, et le but de

P Armée du Salut dans le monde entier est de tenter d’atténuer ces

souffrances et en même temps d’y apporter le baume de la religion, la

foi et l’espérance, sans lesquelles nous n’avons aucun espoir de succès.»

Je doute qu’il soit possible de rester aveugle face à des injustices.

Suivent quelques sages recommandations:

«Puisque le colonel Barr ne peut être avec vous, la responsabilité de

toute l’enquête retombe sur vous, etc...»

Je reste rêveur. Les termes de ce mémorandum, qu’il ne m’a pas été

possible de discuter avant de partir, me laissent un malaise. Apparem­

ment, il exprime une philosophie de l’affaire que je ne crois pas pou­

voir partager. Enfin, nous verrons bien une fois sur place.

140

Le mémorandum s’achève en traçant les grandes lignes du projet à

étudier: ...«établir une œuvre d’évangélisation et de salut parmi les

forçats.

«établir une colonie agricole pour ceux qui ont purgé leur peine.

«persuader le gouvernement français d’envoyer à la Guyane les

épouses des forçats dont la conduite a été satisfaisante à la colonie, et

de les rapatrier si elles devenaient nuisibles à la vie de la population.

«rapatrier en France les condamnés qui donnent satisfaction à l’ex­

piration sinon avant l’achèvement de leur peine.»

C’est tout.

Ce n’est pas suffisant. Comment vais-je me débrouiller avec cela?

Le rapport du colonel Barr propose, lui, de créer une exploitation

agricole avec des plantations de cocotiers et de coton!... Cela ne me pa­

raît pas réalisable, car je crois me souvenir que le cocotier est très long

à produire ses premiers fruits, 8 ou 10 ans, et il faudra vivre en atten­

dant. Le cotonnier demande un climat plus sec que celui de la Guyane.

Les livres que j’étudie me permettent de me faire une idée du pays:

étendue, un tiers de la France; nature du sol, marécageux; climat tropi­

cal; culture existante et possible: canne à sucre; population très faible,

30 000 personnes.

Le monde pénitentiaire a aussi sa littérature, il m’apparaît complexe

avec sa division des forçats en trois groupes: Tranportés: criminels,

meurtriers, etc. Relégués: récidivistes. Déportés politiques. Divisés eux-

mêmes en sections et sous-sections, bref, quelque dix mille personnes

réparties en une quinzaine de camps allant de Cayenne à la frontière

de Surinam, en passant par les îles du Salut et Kourou.

Enfin, il y a le monde des libérés, un peu plus de 2000 hommes,

dont un millier dans les villes et les bourgs, l’autre moitié en brousse ou

en rupture de ban.

Cette population est gardée par environ 400 surveillants militaires

sous la direction d’un colonel et d’un état-major civil.

Des précis de droit m’initient enfin au processus qui alimente les pé­

nitenciers à raison de 500 condamnés envoyés au bagne chaque année.

Je vais donc devoir ajuster tout ce que je viens de lire à tout ce que

je vais voir, des institutions et des hommes.

Qui sont-ils, ces hommes du bagne? De ma vie, je ne suis entré dans

une prison et n’ai guère vu de prisonniers. J’imagine les bagnards

141

comme Victor Hugo décrit Jean Valjean et le bagne selon ce que j’ai lu

sur les galériens de la foi, enfin d’après le récent reportage d’Albert

Londres. Mais tout cela est assez subjectif et sans doute non dépourvu

d’imagination. J’ai aussi le rapport du pasteur Paul Richard qui a visité

le bagne comme aumônier, mais il y a de cela un quart de siècle. Son

rapport me paraît objectif. Il était à Cayenne au temps où les forçats

tiraient le boulet. Heureusement, à mon heure de méditation, tous les

problèmes se trouvent sous l’éclairage que projette l’Evangile. L’Evan­

gile, c’est Jésus dans le monde, au milieu des hommes, et si les institu­

tions se modifient, il ne me semble pas que le caractère de notre huma­

nité ait beaucoup changé depuis 2000 ans. Il est donc indispensable que

je maintienne un équilibre entre les connaissances que j’acquiers en ce

moment et le jugement que je me ferai une fois sur place, pour arriver

à une juste notion des choses et des gens.

Finalement, les jours ont passé trop rapidement pour que j’aie le

temps de terminer mes lectures. L’arrivée du paquebot à Pointe-à-Pitre

est prévue pour l’aube du 17 juillet. Le même soir, nous abordons la

Martinique. Le lendemain, les voyageurs pour Cayenne sont transbor­

dés sur le «Biskra». C’est un désagréable changement, car les installa­

tions du bord sont précaires et la chaleur augmente à mesure que nous

nous approchons de l’équateur. Par contre, le contact avec les voya­

geurs presque tous fonctionnaires de l’A.P.1 à la Guyane, est plus

aisé.

Connaissance est vite faite et pendant les 7 jours que dure cette der­

nière étape, je peux réajuster les données théoriques apportées par mes

lectures grâce aux explications que ces spécialistes me fournissent

abondamment par de longues conversations sur le bagne, les bagnards,

les surveillants, la colonie, ses habitants, le gouvernement de Cayenne...

— Vous verrez, à Cayenne, il y a le gouverneur, mais en réalité, c’est

le directeur de l’A.P. qui commande.

— Et pourquoi donc?

— Parce que le budget de l’A.P. est trois fois plus important que ce­

lui de la colonie. C’est donc lui qui a l’argent.

— Et les condamnés?

— Une bande de fainéants, des bandits, des voleurs...

1 A.P.: Administration pénitentiaire.

142

Sur ce sujet, les fonctionnaires sont intarissables, et sur les coups ma­

nigancés par les forçats, et les ripostes de l’A.P., et sur celui-ci, et sur

celui-là, et sur les évasions...

Au soir de ces journées, je me sens de plus en plus désemparé et par­

fois même un peu inquiet. Dans quelle galère me suis-je embarqué!

C’est bien le cas de le dire.

Après le souper, je monte sur le pont supérieur où je connais l’un

des officiers et nous bavardons; je reste ensuite de longs moments à

contempler l’immensité de la nuit tropicale, je rêve tout éveillé, je

m’évade...

A l’escale de Port-of-Spain qui dure deux heures, je fais la connais­

sance du colonel Barr; il est sur son départ pour l’Asie, de plus, peu

bien dans sa santé, double raison qui le prive d’être avec moi, il s’en ex­

cuse et le regrette. En moi-même, j’ai l’impression que ces impossibili­

tés ne sont pas fortuites et que sa présence en Guyane risquait fort de

tuer l’affaire avant même qu’elle ne soit née. Il convient d’ailleurs

qu’un étranger menaçait de fausser les choses, et de me conter l’entre­

vue à Paris: — Pourtant votre ministre (il s’agissait du directeur des

services pénitentiaires coloniaux) m’a dit: «Votre nationalité disparaîtra

sous le drapeau de l’Armée du Salut.»

Nos hauts fonctionnaires sont très courtois et fort diplomates avec

les étrangers. La phrase était aimable et flatteuse.

— Il est entendu, continua le directeur, que si permission est donnée,

le travail devra être accompli par des salutistes de nationalité française.

Colonel, vous n’êtes jamais allé à la Guyane?

— Non, mais je le désirais car les membres de nos postes de Suri­

nam ont des contacts avec les habitants du Maroni, et à Trinidad, il

nous arrive d’avoir des évadés. Ils sont toujours très corrects, mais ce

qu’ils racontent est effrayant. Disent-ils la vérité? C’est à contrôler.

Avant de rejoindre le bord, il me confie à la grâce de Dieu.

A Démérara, je retrouve l’Armée formée d’indigènes et de quelques

Anglais.

A Surinam, ce sont des Indonésiens devenus autochtones de père en

fils et des Hollandais qui forment une belle Armée du Salut très active.

Dernière escale avant le bagne.

Le 23 juillet, nous arrivons à Saint-Laurent-du-Maroni, le cœur du

bagne, ou plutôt le cerveau du bagne car pour le cœur...

Je reste à bord afin que ma première visite soit pour le gouverneur.

143

Je reviendrai à Saint-Laurent, capitale du bagne, au retour du «Biskra»

dans trois jours.1

En fait, ce n’est que le 28 que je peux m’installer à Saint-Laurent

grâce aux aimables dispositions prises par l’administration pour me re­

cevoir, car ici ne séjournent que ceux qui sont persona grata auprès des

autorités pénitentiaires.

— C’est donc vous le représentant de l’Armée du Salut dont le Mi­

nistère m’a annoncé la visite, me dit le colonel directeur de l’A.P. Le

sous-directeur va s’occuper de vous et je suis à votre disposition si vous

avez besoin de moi.

Ce haut-fonctionnaire, militaire de carrière, m’a tout de suite jugé

inoffensif!

— Je croyais que vous étiez deux... on m’avait même annoncé un

Anglais de 45 ans. Quel âge avez-vous?

Je lui donne les réponses qui achèvent de le rassurer. La monumen­

tale A.P. qui règne en maître incontesté sur 12 000 forçats et 500 fonc­

tionnaires depuis 75 ans n’a rien à craindre de ce jeune homme de 27

ans, ignorant de tout et timide par surcroît. Si un Albert Londres n’a

pas réussi à ébranler l’édifice, ce n’est pas ce petit salutiste qui y par­

viendra, devait-il penser.

Tout cela, je le sens plus que je ne le sais, j’en suis même un peu hu­

milié. Par d’insignifiants détails, une attitude, un échange de regards,

un mot ici et là, je comprends que je suis ici dans une fosse où les

fauves n’auraient qu’un geste à faire pour me dévorer.

Libéré de ce premier contact officiel, ce qui m’impressionne c’est la

population pénale, ces milliers de forçats qui sont partout, j’en ai sept

dans ma maison, affectés par l’A.P. à mon service personnel, sans nul

doute aussi pour me surveiller... 50 devant ma porte désherbent la rue,

des centaines vont et viennent sans arrêt. C’est hallucinant.

Tout ce que j’avais pensé du bagne s’avère différent. Je dois réviser

mes jugements.

Ce soir, le «Biskra» a levé l’ancre, repartant vers les Antilles et la

France. Il emporte un volumineux courrier pour mes chefs et ma

fiancée. Que devient-elle depuis plus d’un mois?

1 Le journal de voyage de l’auteur a été publié sous le titre «Terre de

bagne>.

144

Quand j’ai vu le navire se détacher du ponton, je me suis senti prison­

nier. C’était le soir. En rentrant, j’ai soupé d’un repas préparé par mon

forçat-cuisinier, servi par un condamné, un troisième debout faisant of­

fice de maître d’hôtel, puis je me suis couché, deux forçats-plantons

veillant sur mon sommeil.

— Vous n’avez rien à craindre, me dit mon forçat-valet-de-chambre,

nous sommes là pour vous protéger, car ici, vous savez, il faut se mé­

fier!

Le bagne se refermait sur moi.

Le dépaysement, la chaleur intense, les moustiques, certes, ce sont

des choses auxquelles il faut s’habituer, mais les hommes... ces hommes

maigres, tatoués, ces milliers d’hommes tondus, en pyjama à larges

rayures verticales rouge et blanc... les vieux, les jeunes, ces deux

mille Arabes, ces assassins, ces sadiques, ces voleurs... C’est à devenir

fou. Ils sont partout.

Après 8 jours, je me débats dans le bourbier. Chaque jour, je voyage

vers les camps de brousse ou les pénitenciers des bourgs. Dès que j’ar­

rive, ce sont des dizaines d’entretiens, des confessions, des histoires sor­

dides, des aveux émouvants. Je rentre exténué et passe une partie de la

nuit à écrire pour ne rien oublier. Il faudra suivre tout cela. Mes nuits

en sont hantées.

Je deviens nerveux et maladroit. Pour aller aux îles du Salut où les

forçats sont plus de mille, je fais 30 heures de mer sur un petit rafiot

qui longe la côte et s’agite comme une balançoire. En voulant installer

un pliant, je tombe, me sectionne l’annulaire droit et m’évanouis. Aux

îles, on me fait un pansement sommaire.

Arrivé à Cayenne, c’est l’émeute à la suite de la mort de Galmot1.

Accident? Empoisonnement? Personne ne le saura jamais, mais six

hauts fonctionnaires du parti opposé sont massacrés sur place ou dé-

fenestrés par la foule en délire.

Il faut pourtant continuer, m’occuper ici des libérés et achever ma

mission. Il y a maintenant un mois que je vis ce cauchemar. Un après-

midi, une insolation me terrasse; je me réveille à l’hôpital de Cayenne

où le major, qui en a vu bien d’autres, m’annonce, que j’ai une crise de

paludisme. Il ne manquait plus que cela.

1 Ancien député de la Guyane, sympathique aventurier.

145

— Est-ce grave? lui dis-je dans ma candeur et l’ennui de me sentir

seul dans ce pays où règne un environnement moral et physique inquié­

tant.

— Oui et non (il rit) on en meurt ou on en reste fou. Vous n’avez

qu’à nous regarder, on est tous dingues!

Les libérés, j’en avais vu des centaines, sont navrés de me savoir

dans cet état, on leur interdit l’entrée de ma chambre.

A peine retapé, je fais encore quelques visites officielles et quand le

«Biskra» est annoncé, je pousse un soupir de soulagement. J’ai terminé

ma tâche. Il reste à classer, ordonner, rédiger. Mais dans quel état

vais-je rentrer?

Le directeur des postes est venu lui-même me dire au revoir et m’ap­

porter un volumineux paquet de lettres. Bien qu’elles datent d’un mois,

ces nouvelles sont une fraîche rosée. Je passe la moitié de la nuit à lire

et à relire. Cette correspondance me sécurise.

Maintenant installé à bord, j’ai 21 jours pour mettre mes notes au

point. Je me mets sur l’heure au travail. Bientôt, l’air du large me ra­

nime et puis, je ne «les» vois plus. Ils n’en sont pas moins là, plus pré­

sents que jamais. La nuit, j’entends leurs appels déchirants, alors que

je quittais la rive de Cayenne:

— Revenez! Revenez! Revenez vite...

Je ne me mêle plus aux joyeux passagers, je n’ai pas le goût à rire.

Depuis 75 ans, ce bagne existe. Près de 65 000 hommes y sont arri­

vés sans espoir d’en partir.

La saine vie du bord m’aide à remonter hors du trou, d’aimables

compagnons de voyage, le médecin, le commissaire du bord m’en­

tourent amicalement. Ils ont mon âge et approuvent mes idées, mais

restent plus que sceptiques quant aux suites de mon travail.

Enfin, le 13 septembre, le «Pérou», qui m’a pris à son bord à Fort-

de-France, fait son entrée dans le port du Havre. Sur le quai, quelques

silhouettes de l’Armée du Salut et ma chère fiancée. J’en ai les larmes

aux yeux. Hélas, pour moi, ce n’est plus le ciel que je retrouve. Les

choses et les gens n’ont pourtant pas changé, c’est moi qui suis autre,

l’enfer colle à ma peau.

146

Retour du bagne

Un salutiste au bagne!

Une rumeur parcourt le pays. En quelques jours, la France entière

est alertée, le quartier général envahi par les journalistes. Les grands

quotidiens de Paris et de province consacrent d’importants articles à la

question du bagne.

«Des îles du Salut à... l’Armée du Salut» écrit le Petit Journal.

«C’est par l’organisation du travail pour les forçats libérés que l’Ar-

mée du Salut veut réaliser sa tentative de moralisation à la Guyane» an­

nonce le Quotidien, sous la signature de Pierre Mille, spécialiste des

questions coloniales, qui conclut: «Si l’Armée du Salut pouvait organi­

ser ne fut-ce qu’un embryon de travail libre en Guyane, elle aurait

droit non seulement à la reconnaissance des «doublards» mais à celle

de la France. Car, il ne faut pas craindre de le répéter, la transportation

telle qu’elle fonctionne actuellement est une faillite.»

Le Petit Parisien: «L’Armée du Salut qui se dévoue dans le monde

entier au soulagement de toutes les misères morales et sociales espère

ainsi, en même temps qu’améliorer le sort des bagnards, ramener au

bien tous ceux qui ne sont pas incurablement corrompus.»

Le Figaro: «L’enseigne Péan a touché Cayenne il y a deux mois au

service de l’Armée qui l’envoyait là-bas en enquête officielle. D’autres

avaient vu le bagne, lui voulait voir le cœur des bagnards... En France,

le commissaire Albin Peyron et au grand quartier, le général Booth,

sont fermement décidés à organiser cette croisade.»

Géo London, chroniqueur judiciaire, écrit dans le journal: «Le temps

n’est plus où l’Armée du Salut était l’objet de trop faciles sarcasmes...

ils veulent installer une section de l’Armée du Salut à Cayenne, Saint-

Laurent, Saint-Jean: en un mot, évangéliser les forçats.»

«Une rude entreprise» imprime en manchette l’Homme Libre qui

consacre deux colonnes à l’Armée du Salut.

L’Œuvre, le Matin, La Presse font chorus.

La presse de province emboîte le pas, de la Petite Gironde de Bor­

deaux à l’Est Républicain de Nancy, de l’Echo du Nord jusqu’au Petit

Niçois.

De nombreuses informations paraissent également dans la presse re­

ligieuse et dans les revues hebdomadaires ou mensuelles. Les journaux

147

de l’étranger s’en mêlent; ils manifestent l’espoir de voir cette «cam­

pagne» aboutir à la suppression du bagne.

Ainsi, la grande voix de la presse se fait entendre comme l’écho puis­

sant de celle de l’Armée qui souhaite voir s’éteindre un foyer de démo­

ralisation et de propagande anti-française et, persuadée de l’injustice de

ce système pénitentiaire, voit sa faible voix formidablement amplifiée

dans une sorte d’orchestration spontanée.

L’effet de surprise est général. Les autorités n’en reviennent pas.

Quoi? cet inoffensif mouvement qu’est l’Armée du Salut...

Mon quartier général se voit dépassé par l’ampleur de cette cla­

meur qui l’effraie et le prend au dépourvu. Désormais tout recul, s’il en

avait jamais l’idée, serait une sorte de dérobade. Quant à moi, j’en suis

tout abasourdi. A la réflexion, j’en suis ému, il me semble que le souffle

de Dieu gonfle nos voiles. Quel encouragement!

Je reprends ma place à l’école militaire, mais retrouver le rythme

d’avant ne m’est pas possible. Ces trois mois d’été ont provoqué une so­

lution de continuité entre ce que j’étais et ce que je suis. Je m’efforce

pourtant de faire face aux exigences du programme. Cette session

d’école est beaucoup moins nombreuse que la précédente, mais semble

assez prometteuse avec les cadets Simonin, Jean Bordas, Gilbert Aba­

die et d’autres. Je me remets aux cours sans conviction. La fatigue me

déprime, mes nuits sont agitées par des cauchemars qui me jettent hors

du lit vers la fenêtre comme si j’étouffais. Le médecin me bourre de

quinine qui ne semble pas enrayer les crises de fièvre, mais me délabre

l’estomac.

— C’est le paludisme, dit-il, et c’est tenace.

Si cela continue, je devrai cesser le travail. Une nuit glaciale, le ca­

det Simonin, entendant du bruit, me surprend sur le balcon dégoulinant

de sueur et tremblant de froid. Le matin j’ai une mine de déterré. Ma

fiancée s’en effraie, mes chefs s’en inquiètent; pour la première fois, je

pense à ma santé et j’en suis gêné. Je continue tant bien que mal. Le

cadet Jean Bordas est chargé de veiller sur moi la nuit. Pour lui per­

mettre de dormir, nous imaginons de nous attacher l’un à l’autre par

une longue cordelette, lui dans son dortoir, moi dans ma chambre.

Quand dans mon sommeil, je m’agite, cela le réveille et il vient à mon

secours.

Un dimanche matin, j’ai un accès de fièvre en pleine réunion. Mon

organisme se cabre et je me mets à tousser comme un vieux bron­

148

chitique. Me voilà contraint de garder le lit. Quel ennui! Pendant 15

jours, je ne quitte pas la chambre. Le médecin ordonne trois semaines

de plein repos et l’on m’expédie à Saint-Georges-les-Bains.

«Si tu le peux, tâche d’associer Dieu aux moindres détails de ta vie

matérielle, n’est-ce pas le secret du calme et de la paix? Entraîne-toi à

cela.» Je me redis cette phrase écrite hier. Je me sens seul et de plus en

plus las malgré le soutien incessant de ma fiancée et la sollicitude de

mes chefs.

La correspondance est importante et il faut la suivre, les visites nom­

breuses, amis, collègues et journalistes à recevoir; le quartier général

réclame le rapport et attend des articles qu’il faut écrire.

A Saint-Georges je retrouve la gentille major qui, dix ans plus tôt,

m’avait accueilli à Audincourt. Elle est aujourd’hui directrice de cette

maison de repos et de convalescence. Maternellement, elle m’installe

dans une chambre où brûle un beau feu de bois qui me réchauffe l’âme

plus que le corps. De ma fenêtre, la vue s’étend sur la vallée du Rhône

jusqu’aux Alpes du Vercors, de Valence jusqu’après Livron.

Au pied du château, le Turzon se fraye un chemin vers le Rhône;

écumant de rage en hiver, son chant doux et joyeux en été berce jour

et nuit les pensionnaires de la maison.

La major me choie et veille à ce que mon repos soit rigoureusement

observé. Le médecin est optimiste. Je ne sors guère du lit que pour

m’étendre sur une chaise longue au pied du grand cèdre sous la terrasse

quand il fait soleil, humant les senteurs de la montagne.

25 octobre 1928.

Tout est calme et beau, un tiède parfum de terre, d’herbes et de

fleurs monte du sol. Le bleu du ciel, le gris estompé des Alpes, le vert

des champs, la lumière des feuilles d’automne composent ce tableau.

Je suis comme un homme à demi-conscient, sans énergie, sans force,

bercé par cet environnement.

A Paris on s’inquiète. Il est certain que je serai obligé de prolonger

mon séjour ici. Chaque soir, quand je suis debout, j’assiste au culte

avec les pensionnaires. Ces jours-ci, il est présidé par l’enseigne L... En

l’écoutant, je suis consterné par la pauvreté de pensée et la médiocrité

d’expression de cette sympathique personne; et dire que nous nous en

accommodons! Il faut enseigner nos jeunes officiers, les entraîner à ré­

fléchir, à se donner de la peine pour s’exprimer correctement.

Un léger mieux me permet quelques promenades.

149

Mon corps est au repos à Saint-Georges, ma pensée à Paris. Le com­

missaire suit les affaires de Guyane où les difficultés s’accumulent.

Pourrai-je un jour repartir et y appliquer mes plans? C’est mon désir,

plus encore, c’est, me semble-t-il, un impératif que Dieu m’impose.

Mais alors... pourquoi malade?

En attendant, les transports de forçats au bagne se poursuivent. Les

libérés continuent à se désespérer. Leur appel, à mon départ de

Cayenne, rouvre sans cesse la blessure que leur détresse m’a faite: Re­

venez... revenez... Alors, ma pensée s’envole vers eux. Je ne comprends

pas. Pourtant, Dieu, n’est-Il pas tout-puissant?

Malgré les apparences, les choses avancent insensiblement. Le com­

missaire réunit le comité d’honneur des œuvres sociales et fait approu­

ver le projet d’œuvre en Guyane. Entouré d’un groupe de parlemen­

taires, il présente un rapport au ministre des colonies, demande l’auto­

risation et l’appui du Gouvernement pour commencer l’œuvre au ba­

gne. Mais le Ministère, quelque peu méfiant par l’ampleur qu’a pris la

question, répond qu’il étudie l’affaire. Maurice Sibille, doyen de la

Chambre des Députés, se saisit de la question et devient rapporteur

d’une proposition de loi tendant à modifier les conditions d’exécution

de la peine des travaux forcés, il propose des dispenses de transporta­

tion à des condamnés non relégables et la suppression de la résidence

obligatoire des libérés en Guyane. Le député fonde son argumentation

sur l’enquête d’Albert Londres et sur celle de 1\*Armée du Salut. Le pro­

jet est voté sans débat à la Chambre. Ce n’est pas un succès, car un sé­

nateur, sans doute rébarbatif à toute idée de réforme, s’en saisit et

l’enterre, sans autre forme de procès...

Mon commissaire m’écrit souvent. Il se trouve tiraillé entre les pres­

sions exercées par les uns et les autres pour que je parle du bagne et

son souci de préserver ma santé. Le 2 novembre 1928: «...je vois que

les annonces paraissent partout pour la réunion du 6 au Club du Fau­

bourg. Je ne vois pas qui pourrait vous remplacer...»

La semaine suivante: «... Où en sommes-nous pour la causerie à la

radio? Répondez-moi par retour. Est-elle toujours fixée pour le 8? Elle

est annoncée, je préférerais qu’elle soit reportée au 15.»

Quant au secrétaire en chef, il est impatient de me voir reprendre

mon travail à l’école et me harcèle pour que j’achève les corrections de

mon rapport qu’il faut traduire en anglais.

150

J’ai pu me promener jusqu’au village où j’ai acheté de l’encre chez

l’épicier. Il y avait quelques personnes dans la boutique; après m’avoir

servi avec une grande prévenance, j’entendis le patron dire à mi-voix

dès que j’eus tourné les talons: «C’est l’enseigne Péan, vous savez, celui

dont tous les journaux ont parlé...» Alors, j’ai hésité: me prendre au sé­

rieux, ou en rire? La seconde attitude m’a sauvé.

Le matin, je lis ma Bible, c’est une merveilleuse habitude et un des

meilleurs moments de la journée. Ma fiancée en fait autant, nous nous

communiquons les textes de l’Ecriture qui nous aident à vivre ces longs

jours de séparation et parfois d’incertitude. Malgré la distance, ces

mêmes textes lus au même moment sont un lien précieux.

A nouveau, une forte fièvre et des quintes de toux me rejettent au

lit. C’est inquiétant. Le commissaire ordonne qu’on me suralimente...

et je sens mes forces fondre. Trois jours de lit, c’est une bronchite grip­

pale qui s’ajoute au paludisme. Je dois annuler tous mes engagements,

tout tombe à l’eau. Je me désespère. Finalement, je retourne à Paris,

mais pour entrer à l’hôpital.

Ma mère et ma fiancée, très alarmées, alertent le Q.G. Après consul­

tation, il est décidé que j’irai chez ma mère à Tébessa, en Algérie, pour

y passer l’hiver, le docteur me le conseille. Ma fiancée m’accompagne­

ra jusqu’à Marseille.

Je ne suis plus que l’ombre de moi-même. Je regarde, sans pouvoir

y répondre, les lettres qui chaque jour arrivent des familles de forçats.

Ils veulent des nouvelles, d’autres désirent une entrevue. Des sociétés

sollicitent une conférence. Je ne peux plus. C’est l’épreuve!

Quelqu’un m’a dit que Dieu n’a d’autre moyen que la souffrance

pour agir sur une âme; cela ne me paraît pas conforme à l’idée que j’ai

de Dieu. Peut-être est-ce nous qui devons donner à Dieu la possibilité

d’œuvrer en nous, sans l’obliger à utiliser ce douloureux moyen. La vie

spirituelle consiste à se garder disponible dans des dispositions telles

que Dieu puisse nous laisser entendre Sa voix et nous façonner selon Sa

volonté. Certes «Il émonde le sarment qui ne porte pas de fruit», mais

cette opération me devient douce si je vois, non le sécateur qui tranche

et fait mal, mais la main qui le tient et la pensée qui le commande.

Quoi qu’il en soit, il ne faut pas que l’épreuve tourne en crise.

Le temps passé à Paris n’est pas gai. Il faut remettre les affaires de

l’école à un intérimaire, régler quelques questions pendantes, revoir des

notes de cours, préparer ma sortie d’hôpital et mon voyage en Algérie.

151

Le 29 novembre, nous quittons Paris et le 3 décembre, ma fiancée et

son père m’accompagnent à la Joliette où j’embarque à bord du «Sidi

Feruch» pour Bône.

Je me réjouis à la pensée de revoir ma mère. Il y a quelques années,

elle est allée s’établir à Tébessa où elle fait œuvre utile. Avant de par­

tir, elle est allée à Bruxelles réaliser le peu d’avoir qui lui restait après

la mort de l’oncle Fritz et la gestion douteuse de ses successeurs.

Je crois qu’elle répondait ainsi à un réel appel missionnaire, ce qu’elle

n’avait pu faire plus tôt parce qu’il n’avait pas «mûri».

Elle donne à sa vie un sens et à tous un bel exemple de courage.

152

De Tébessa à El Oued

Le «Sidi Feruch» se range le long du quai Bertagna à Bône où 18 ans

plus tôt, petit garçon, je prenais contact avec le sol algérien. Aujour­

d’hui, seuls les souvenirs m’attendent, en bataillons serrés, ils montent à

l’assaut par vagues successives et me submergent. A la gare toute

proche, je prends le train; lorsqu’il stoppe à Mondovi, puis à Barrai,

accroché à la barre de la vitre je dévore le paysage, j’aperçois Hami-

mim. Les arbres ont grandi et seul le toit me permet de situer la

ferme...

L’oncle Abd, tante Rapha sont morts, Hasnie est mariée à Tou-

gourt. A Duvivier, on attelle une seconde machine pour gravir les

pentes de l’Atlas et atteindre Souk-Ahras à quelque mille mètres d’alti­

tude où l’on échange la grande ligne contre un petit train à voie étroite

qui va jusqu’à Tébessa, terminus de la ligne. Le trajet s’étire en saccades

à travers la steppe des Hauts Plateaux.

Au coucher du soleil, par un vent glacial qui a chassé chacun chez

soi, j’arrive à destination. Un gamin me conduit le long des fortifica­

tions à la maison de ma mère.

C’est un bordj d’assez vastes dimensions dont une lourde porte ferme

l’unique entrée. Je pénètre sous le porche sombre dans une cour inté­

rieure et abritée. Les aboiements du chien et les cris de Jacques en

m’apercevant ameutent la maison, ma mère, ma jeune sœur Juliette,

deux demoiselles missionnaires anglaises, Médani le gardien, tous me

souhaitent la bienvenue. Le gros chien, un dogue abâtardi mène fu­

rieuse vie alors qu’un superbe chat flegmatique attend sur le pas de la

porte.

Il fait nuit. Maman, soucieuse de me soustraire au froid, coupe court

aux présentations et nous fait entrer dans la grande salle commune

éclairée par deux lampes à pétrole, immuables comme des sentinelles.

Les ombres dansent le ballet du feu de bois, sautent et s’enlacent en

formes étranges et changeantes au gré des crépitements et du caprice

des flammes. Le bruissement des bûches qui se consument et exhalent

leur odeur pour nous donner leur chaleur... c’est le doux parfum du

foyer retrouvé.

Le lendemain, je fais meilleure connaissance des lieux et des gens.

Maman, comme partout où elle vit, donne une âme aux demeures

153

11 A-DIEU-VATI

qu’elle occupe. Cette fois, il s’agit d’une bâtisse qui tient du caravan­

sérail et du fortin. Ici et là, une petite touche d’artiste, une photo que

je retrouve, un tableau qui évoque le passé, la forme d’un bouquet de

fleurs, la position des fauteuils, je me retrouve chez moi.

Le soir, quand Médani met les lourdes barres au portail, c’est la sé­

curité comme dans mon petit château-fort d’autrefois.

Maman et les misses exercent un heureux ministère de visites et de

réunions, Jacques travaille à la gare et Juliette va à l’école. Je me mets

à bricoler pour perfectionner les installations et j’aide pour les réunions

d’enfants et d’hommes.

La nouvelle de mon arrivée s’est répandue parmi les Arabes qui con­

naissent et respectent ma mère. J’ai les adresses de familles de ba­

gnards, Médani les ayant informées, elles viennent me voir, il me sert

d’interprète. Puis, il les entraîne dans la salle de réunions, leur lit une

portion de la Bible et tous récitent une prière du Coran... C’est plutôt

inattendu.

Le changement d’air et l’altitude me font du bien. Hier, Médani m’a

emmené au marché hors des murs de la ville. Quelle foule! Mon uni­

forme salutiste fait sensation, surtout quand mon compagnon explique

que je suis le «héros du bagne» comme il dit. Le bruit est assourdissant,

les moutons, les ânes, les gamins, les marchands crient à qui le plus

fort. Plus loin, les chameaux silencieux nous toisent dédaigneusement.

Légumes, fruits, gâteaux de miel voisinent avec des vêtements, des fûts

d’huile d’olive, des poulets vivants, des bijoux d’or et d’argent ciselé.

Les burnous blancs, les djelabas bariolées, les chéchias rouges, les tur­

bans brodés d’or donnent à ce fourmillement des allures de fête.

L’événement du jour, c’est le courrier, ce cordon ombilical par le­

quel me parvient la vie de ma fiancée et de mon quartier général. Ces

deux centres d’intérêt se conjuguent, car je me rends bien compte que

si la santé me revient c’est dans l’union avec ma lieutenante que je serai

à même de poursuivre ma carrière et de satisfaire aux exigences de

mon Seigneur. Si je restais seul, je ne survivrais sans doute pas, étant

donné le piteux état où je me trouve actuellement. Quant au Q.G., il re­

présente ma possibilité de servir Dieu dans l’obéissance et ma vie maté­

rielle. Ce qu’il y a de bien, c’est que mon Armée et ma fiancée sont, à

des titres très différents, source de bonheur, l’une c’est l’amour, l’autre

le service par amour. Quel privilège, quelle grâce Dieu nous accorde,

être aimé par celle que l’on aime, aimer le travail que l’on fait.

154

La perspective de pouvoir à nouveau servir les hommes les plus mal­

heureux, et les lettres de ma fiancée, gardent vivante ma vocation.

Elle m’écrit chaque jour; elle sait la force de cette correspondance qui

m’empêche de faiblir alors que, malade, je me sens inutile face à un

avenir bouché. Pour elle aussi, cet état d’incertitude est déprimant.

Mais Dieu est là.

Ce matin, un courrier d’affaires, le commissaire me demande de re­

voir mon rapport pour lui donner une forme différente en vue de sa

publication éventuelle, et de rédiger une conclusion. Le secrétaire en

chef m’écrit aussi dans le même sens, mais pas avec le même esprit pa­

ternel. En affaires, le commissaire reste délicat, attentif, son second n’y

mêle pas les sentiments.

Les officiers de l’école m’écrivent aussi, ils souhaitent mon retour.

On approche des fêtes de Noël et c’est pour l’école une surcharge de

travail, les cadets étant mis à toutes les sauces, utilisés pour toutes les

corvées.

Le 24 décembre, maman organise notre Noël avec Jacques, Juliette,

les deux misses et Médani. On chante Noël, on lit Noël, on mange

Noël... Hélas, mon cœur n’y est qu’à moitié. C’est la première fois de­

puis dix ans que je ne communie pas pleinement dans la joie de Noël:

ma santé, mon inactivité et je ne puis m’empêcher de penser à ce qui se

passe là-bas sur les bords du Maroni, aux îles, à Cayenne. Maman s’en

aperçoit et voudrait me libérer du fardeau que je porte. Comme je vais

nettement mieux, elle me propose un voyage dans le Sahara.

J’accepte après avis favorable du médecin; je suis pour l’heure dé­

barrassé des crises de paludisme. Je m’arrange donc avec un garagiste

qui tente d’établir une ligne régulière, avec une auto de série, entre Té-

bessa et El Oued, au cœur des oasis du Souf. De telles relations existent

avec d’autres oasis, mais au moyen d’auto-chenilles ou de véhicules

à six roues, ce qui est très onéreux, ces machines n’étant pas encore au

point et ne résistant pas à l’effort qui leur est imposé.

Le 27 décembre, bien avant l’aube, je m’installe au côté du chauf­

feur dans une B. 14 Citroën. Trois Arabes se casent à l’arrière déjà en­

combré de baluchons. Nous sommes tous emmitouflés dans nos cou­

vertures; il gèle à pierre fendre. Le chauffeur, un Maltais astucieux, de­

vine la piste plus qu’il ne la voit et s’efforce d’éviter les pierres qui en­

combrent le tracé. Nous passons les cols de l’Atlas saharien avant le

jour.

155

Le soleil blanchit l’horizon, il fait apparaître un plateau cahotique

absolument nu, comme scalpé de toute végétation. Pas un arbre, pas

une maison, pas un être vivant, des pierres, encore des pierres et un va­

gue tracé qui contourne les collines.

Vers 9 h, nous apercevons Négrine. Nous avons fait 160 kilomètres

en 5 heures. Nous ne nous y arrêtons d’ailleurs pas, il n’y a là qu’un

bordj et quelques gourbis occupés par des éleveurs de chameaux. Un

peu plus loin, on distingue quelques têtes de palmiers, signe d’un point

d’eau. Nous atteignons ici la jonction des pistes de Tozeur en Tunisie

et celle de Biskra, et brusquement, nous apercevons le désert, un océan

de sable à perte de vue. Le chauffeur hésite, cherche le passage qui

nous permettra de descendre au niveau du sable, 50 ou 60 mètres plus

bas. L’allure se ralentit, il ne faut pas risquer un accident au flanc de

ces rochers ou une panne dans cette mer de sable. Dès que nous l’avons

atteinte, nous tournons le dos à l’Algérie. Le soleil devient chaud et

peu à peu, nous enlevons nos manteaux. Nous sommes partis à — 5°, et

le thermomètre marque +25° à 10 heures.

Nous roulons en ligne droite. La piste est signalée par des tas de

pierres en cônes de deux mètres de haut tous les 2 ou 3 kilomètres; le

terrain est plat pendant cinquante kilomètres, le sol est sablonneux,

pierreux, parfois, on aperçoit un peu de lichen ou un buisson épineux.

Nous abordons les premières dunes de sable d’un jaune si clair qu’à

l’horizon, elles se confondent avec le ciel devenu blanc par l’ardeur du

soleil. L’air tremble d’une vibration ascensionnelle.

La voiture se lance bravement à l’assaut des dunes, en atteint péni­

blement le sommet, descend en dérapant l’autre versant pour se lancer

à l’attaque de la seconde qu’elle franchit à bout de souffle, puis repart

guillerette après l’avoir dépassée. Si elle n’atteint pas la crête, ce qui ar­

rive assez souvent, il faut se laisser redescendre et reprendre de l’élan.

Dans ce cas, le chauffeur reste seul à bord et au moment où la voiture

dérape, nous mettons des sacs sous les roues arrière, giclés par des

gerbes de sable si fin que lorsqu’on en prend une poignée, il est impos­

sible d’en garder un seul grain dans la main.

Deux heures après Négrine, nous avons fait 75 kilomètres et nous

faisons halte au point le plus haut. De là, on peut apercevoir au loin

les tas de pierres qui balisent la piste. Le thermomètre dépasse 35°, il

n’y a pas un centimètre d’ombre, aussi notre repas est-il vite expédié.

Encore dix kilomètres de dunes et nous arrivons au bord d’un chott,

156

sorte de lac desséché, tout blanc de sel. Le sol est plat comme celui d’un

tennis et suffisamment consistant pour que notre voiture pique une

pointe à 65 kilomètres à l’heure pour — trop rapidement à notre goût

— enfoncer et réduire la vitesse à 15 kilomètres au plus. Il faut main­

tenir la marche pour ne pas s’enliser et le cap pour ne pas s’égarer, car

sur le chott, la piste n’est plus balisée. Pendant une heure, nous traver­

sons cette désolation quand apparaît à l’horizon une ligne de palmiers

se mirant dans l’eau.

— L’oasis! m’écriai-je.

— Mirage, répond le chauffeur entre ses dents crispées. Tout au

long de 30 kilomètres, le mirage se joue de nous, apparaît, disparaît,

vrai ou faux... on court après un feu follet. Après plus d’une heure de

tension et de crainte de rester embourbés, nous rencontrons à nouveau

les dunes. Il est 15 h quand notre voyage en montagnes russes reprend.

Il fait plus de 40°. Parvenus au sommet de la première, un tas de

pierres plus grand que les autres nous rassure sur la direction.

— C’est une gémira connue de tous les caravaniers, annonce le

chauffeur. Peu après, nos trois compagnons se mettent à psalmodier

très doucement.

— Ils sentent l’approche de Guémar, la première oasis.

En effet, les dunes font place à la plaine. C’est une plage sans fin et

sans mer. Un troupeau de chameaux apparaît sur la droite, puis une

construction carrée avec son dôme tout blanc, un marabout et voici la

palmeraie. Nous contournons Guémar et filons sur El Oued que nous

atteignons à 17 h, salués par des cris stridents d’une meute d’enfants.

Je prends congé de mes compagnons de route, un gamin se saisit de

ma valise et me conduit chez une brave femme qui me fait souper d’une

langue de chameau et me donne une chambre avec un bon lit.

Je termine l’année dans le désert, et quelle année! Ma logeuse est

une vieille femme d’origine française. Elle était cantinière, a épousé un

Arabe; elle a deux fils tout à fait arabes, ne parlant pas un mot de

français, mariés à des femmes arabes.

Je commence l’année 1929 dans cette solitude heureuse et propice à

la communion avec Dieu. El Oued est la principale oasis, centre et ca­

pitale d’une trentaine d’autres distantes de 5 à 6 kilomètres les unes des

autres. Quelques dizaines de milliers de Berbères y vivent. C’est la ré­

gion du Souf. Il y a ici un commandant militaire, une école et un bureau

postal. Tous les jours, un méhari emporte le courrier à Touggour, d’où

157

le chemin de fer l’achemine vers le monde. Le postier met 2 à 3 jours

pour faire le trajet et se croise 3 ou 4 fois avec ceux qui font la même

route en sens inverse. Aucun Européen n’habite le Souf, si ce n’est le

commandant militaire d’El Oued.

Le Bachaga qui règne sur les oasis réside à Kouinine; son fils El

Lahmine vient me rendre visite et m’invite pour le lendemain. Il vient

d’ailleurs me chercher et c’est à dos de mulet que nous quittons El

Oued. El Lahmine a mon âge, il a fait de bonnes études au lycée de

Constantine. Par une belle matinée de janvier, nous chevauchons côte

à côte, sans parler, pour goûter le silence du désert. Le sable blond, le

ciel bleu, le soleil ardent, des choses et des gens inconnus... Est-ce que

je rêve? Après une heure de petit trot, le minaret de la mosquée et les

coupoles blanches des principales demeures apparaissent. C’est jour de

marché; non sans peine, nos montures se fraient un chemin parmi la

foule des vendeurs et des acheteurs. L’autorité d’El Lahmine et mon

uniforme nous valent de nombreuses marques de déférence et des cha­

pelets de salamaleks.

Comme El Oued, Kouinine est faite de maisons basses, carrées, en

pierres du désert et couvertes du même matériau; il n’y a pas de bois

dans le désert, donc pas de charpente. Le palmier, seul arbre, vit très

vieux et constitue par ses fruits la grande ressource du pays. Avec ses

feuilles, les femmes font des nattes, des couffins, des chapeaux protec­

teurs du soleil. Une fois vieux et abattu, le tronc sert de combustible

pour la cuisine quand le charbon de bois importé du Nord vient à man­

quer.

Nous laissons nos montures à un jeune homme à l’entrée du village

et gagnons à pied, par des rues étroites, la belle demeure du Bachaga.

Les femmes ont préparé un excellent repas qui nous est servi par un

Deyras1. Après midi, Lahmine m’entraîne visiter quelques palmeraies

des alentours. Les arbres, trésor des oasis, sont plantés dans de vastes

cuvettes de quelque cent mètres de diamètre et de 10 à 15 mètres de

profondeur afin que les racines atteignent la nappe d’eau souterraine.

C’est ainsi que, vues de loin, seules les têtes échevelées des palmiers

émergent au raz du sol comme s’ils étaient enlisés. En permanence,

des hommes remontent le sable de ces excavations que le vent tente

1 Soldat du caïd.

158

sans cesse de combler, véritable travail de fourmis. Au point le plus

creux se trouve le puits, et sous les palmiers de pauvres cultures ma­

raîchères. On ne voit jamais de femmes dans les oasis, elles vivent en­

fermées dans les maisons et ne sortent que le soir pour aller puiser l’eau.

Nous allons ensuite à la mosquée. Ces édifices religieux, tout en

créant le recueillement, expriment de la joie par l’élégance des formes,

la dentelle de leurs sculptures et le chatoiement de leurs mosaïques et

des verres de couleurs qui filtrent le soleil. Lahmineme lit des versets du

Coran. Il se crée entre nous un lien religieux; il récite avec un recueille­

ment qui n’a rien de rébarbatif ou de solennel, il dit en arabe, et c’est

une musique, puis en français, alors je comprends, mais ce n’est pas

aussi vrai:

«Adore un Dieu unique

Prie

Visite au moins une fois les Lieux Saints

Donne la dîme de tes biens, un cheval pour 15 moutons, un cha­

meau sur 20, etc...

Dieu ne reconnaît l’aumône que si elle est faite à un être incapable

de travailler.

Observe le jeûne du Ramadan.»

Nous sortons silencieux. La lumière tamisée qui coulait agréablement

à l’intérieur nous éclabousse avec brutalité. Nous allons vers les dunes

au moment où l’on conduit en terre un mort.

— C’est un vieux, dit Lahmine, car les gens qui suivent chantent.

Quand c’est un jeune, ils pleurent bruyamment.

Je retrouve ma mule. El Lahmine a commandé un courrier qui me

précédera jusqu’à El Oued. Cérémonieusement et amicalement, nous

prenons congé l’un de l’autre.

Les teintes du soir allongent les ombres de nos montures; à El Oued,

les dunes deviennent roses, puis bleues, puis s’estompent. Au ciel s’allu­

ment les étoiles, les rumeurs du village s’apaisent. Que ce silence est

étrange...

Tous ces jours, je me suis promené dans le village et les palmeraies.

Les gens vivent de la vente des dattes et de l’élevage de chameaux, ce

qui leur laisse passablement de loisirs; assis au café maure, il se ra­

content des histoires.

Le soleil à l’horizon embrase la mer de sable du grand désert. Un

souffle d’air fait bruire les feuilles des palmiers. Lentement, les ombres

159

s’étirent. Le muezzin ne va pas tarder à paraître au haut de son mina­

ret pour la prière du soir. Les hommes se rassemblent sur la place.

Une caravane se forme. Depuis plusieurs jours, des chameaux arri­

vent régulièrement des oasis voisines avec des dattes et des étoffes, et du

nord avec du thé, du sucre, de la quincaillerie, du charbon de bois, cent

autres choses. Les chameaux à genoux se laissent docilement charger

de caisses et de balles.

Vers le soir, le cortège s’ébranle lentement sous les bénédictions ré­

pétées par les autorités du pays et les chameliers. Comme un long ser­

pent il ondule, contourne la dune et disparaît dans l’ombre, englouti

par le silence.

A peine chacun est-il rentré chez lui que le vent se lève, tout d’abord

chaud, puis de plus en plus froid. Il souffle toute la nuit. Au matin, les

rues sont ensablées, on balaie cette poussière jaune, mais la tourmente

redouble et ce sont des trombes de sable qui s’abattent sur nous. La ca­

ravane s’est couchée, bête contre bête, les hommes entre les pattes des

chameaux. Le sable les recouvre du côté du vent. Le soir, la tempête se

calme. La caravane se secoue, s’ébroue comme si elle sortait de l’eau,

aspire l’air frais de la nuit devenue paisible et repart.

Avant l’aube, je gagne la grande dune qui domine l’oasis. Le ciel est

encore traversé par sa rivière de diamant, le silence est absolu. Peu à

peu, les lignes des maisons et les crêtes des dunes se dessinent. Que la

nuit est belle... Brusquement, dans le lointain, une voix s’élève, chan­

tante, mélodieuse, puis c’est un cri, cri de joie et de triomphe: «Allah

Kebar..ar..ar..» dix fois lancé dans cette nuit qui s’achève. Vive le jour!

et instantanément, la rumeur de la vie renaît, s’amplifie si rapidement

que l’appel du muezzin s’en trouve couvert. Du haut de son minaret, il

a éveillé son peuple par ces mots: «Dieu est grand.»

Maintenant, les coupoles de l’oasis se découpent sur l’horizon qui

blanchit, l’astre d’or surgit dans toute sa gloire et lance des flèches ful­

gurantes.

Je rentre, subjugué. Avant la nuit, je remonte sur ma dune. Allongé

sur le sable chaud, je contemple le lent glissement de la lumière vers

l’horizon, la merveilleuse montée des couleurs jusqu’à l’embrasement

final. Et quand le voile bleuté s’étend sur l’oasis, le chant du muezzin

invite à la prière du soir:

— Allah Kebar... Hamdoulilla... Dieu est grand. Qu’il soit béni.»

160

Tous les hommes sortent et, se tournant vers l’est, récitent leur

prière, se protestcrnent, s’agenouillent, se lèvent... Dieu est grand!

Ce festin de silence, de lumière et de paix est terminé. Je retourne à

Tébessa. Je vois le médecin, radio, poids sont bons, l’examen est satis­

faisant.

— Vous pouvez reprendre votre travail, conclut le docteur. Pourtant

la toux persiste, surtout le matin, ce qui ne plaît pas à ma mère.

— Tant que tu tousses, pas question de partir, ici tu es à l’altitude, le

climat est sec et je veille sur toi.

Prévenance et tendresse maternelles. Aussi désir de me garder le

plus longtemps possible près d’elle. Pour les Arabes, je suis l’homme, le

chef, le maître. Maman, qui a une grande audience auprès des famil­

les musulmanes, éprouve la fragilité de son état de femme. Je l’admire.

— Vivre la vie chrétienne à la vue et au su de ces Arabes, c’est la

forme d’évangélisation que j’ai adoptée et qui est à ma portée. Ici, je

puis être utile et véridique, je suis quelqu’un et je peux quelque chose.

Et après une pause:

— Ils le savent.

puis, avec un sourire malicieux:

— Dieu aussi...

Tous les matins, elle lit sa Bible en arabe et rédige sa méditation en

arabe également.

— Il faut que j’apprenne l’hébreu, me dit-elle. Cette langue me man­

que pour bien comprendre l’Ancien Testament

Quand il y a réunion de femmes, Médani, un gourdin à la main reste

au portail extérieur pour empêcher les hommes d’entrer, y compris

Jacques et moi. Je m’en vais alors visiter les ruines romaines qui ne

manquent pas dans cette ancienne garnison; mais si Jacques par in­

advertance arrive plus tôt que de coutume, ce sont des bordées d’in­

jures sonores et suggestives que l’un trouve agréable à lancer et l’autre

amusant à entendre.

Un volumineux courrier m’attend à mon retour du désert. Je me jette

sur les lettres de ma fiancée comme un chameau sur un trou d’eau...

Après l’apaisement affectif, d’autres lettres m’informent qu’une grave

crise secoue F Armée du Salut. Des articles de journaux, une circulaire

du quartier général me permettent à distance d’avoir une vue d’en­

semble de ce qui se passe. Le général Bramwell Booth, que j’avais ad­

miré lors de son passage à Paris il y a près d’un an, est tombé grave­

161

ment malade. Il n’a pu se rendre à son bureau depuis avril dernier, et

son ultime acte publique fut la pose de la première pierre de la future

école internationale pour officiers. Les commissaires internationaux

s’en sont émus, car toutes les affaires légales, financières, immobilières,

etc... sont entre les mains du général et seule, sa signature est valable.

De plus, F Armée du Salut s’est tellement développée qu’elle représente

aujourd’hui la population et le budget d’un petit état. Son internationa­

lisme rend difficile sa direction, et sa cohésion n’est pas chose facile à

maintenir. Les Booth, cette magnifique famille est, par la force des

choses, devenue régnante. Si le général en est la tête, sa femme et sa

fille aînée Catherine en sont les deux bras.

Pas plus que mes camarades des cadres subalternes, je ne m’intéresse

beaucoup à ce qui se passe dans les sphères élevées de notre quartier

général international. Le rude combat que nous menons nous préserve

des soucis que semblent avoir nos collègues britanniques et la haute

hiérarchie de notre mouvement. Il faut que les journaux en parlent

pour que nous y prêtions attention. Mais cette fois, c’est sérieux.

La constitution de l’Armée prévoit que lorsqu’un général prend le

pouvoir, il doit au même moment déposer chez le notaire, sous enve­

loppe cachetée, le nom du successeur qu’il choisit pour prendre la di­

rection de l’A.S., soit à sa mort, soit en cas d’impossibilité pour lui de

remplir ses fonctions.

C’est cette dernière situation qui se présente. Mais il semble que les

grands chefs de l’A.S. aient deviné que l’enveloppe du notaire contient

le nom de Catherine Booth. Outre le fait qu’elle semble ne pas être po­

pulaire parmi eux, ils redoutent une succession héréditaire du généra-

lat, et selon les droits que leur donne la constitution, les commissaires

du monde entier se sont réunis en «Grand Conseil» le 8 janvier 1929

pour déposer le général B. Booth après avoir constaté son impossibilité

de remplir ses fonctions. Ils veulent ensuite modifier la constitution et

élire un nouveau général.

Comme toujours en temps de crise, des rivalités se font jour, des

questions de personne aussi. L’Armée a grandi trop vite pour qu’un

homme seul puisse en contrôler la marche. Ce qui est certain, c’est que

le général Bramwell Booth est unanimement respecté et aimé, mais

qu’il n’est plus ni physiquement ni mentalement en état de porter ses

lourdes responsabilités.

162

Finalement dans cette affaire, la justice s’en mole sur l’initiative des

dames Booth. Alors c’est la consternation et la honte. Le vice-président

du haut conseil, en l’apprenant, tombe mort d’émotion. Les principes

de l’Armée interdisent en effet aux salutistes d’avoir recours à la justice

si un différend les oppose les uns aux autres. Moi qui ne suis guère fé­

ministe, je me trouve plutôt renforcé dans mes convictions par cette

malheureuse affaire.

Force reste en fin de compte à la loi qui modifie la constitution, et un

nouveau général est élu. C'est une réforme de taille!

Nous voici fin janvier. Je fais mes préparatifs pour enfin reprendre

mes activités à Paris.

Médani a fait savoir à ses amis que je suis sur mon départ et voici

que nous voyons arriver un cortège d’hommes et de garçons portant

chacun sur la tête un grand plateau de cuivre chargé de victuailles. La

cour se remplit d’une joyeuse animation, c’est pantagruélique! du cous­

cous, des viandes rôties, des poulets, des légumes, des fruits, des gâ­

teaux au miel... C'est une diffa que nous envoie le caïd. Nous en

sommes éberlués; les misses lèvent les bras au ciel, le chat et le chien, à

l’odeur des viandes, se pourléchent les babines, Jacques jubile, Médani

est prêt à éclater de joie. Pendant trois jours, nous ne faisons que man­

ger et régaler le voisinage.

Le 6 février, je fais mes adieux. Tout le monde est triste. Je gagne

Constantine, puis Philippeville où je retrouve le «Sidi Feruch» qui,

malgré la tempête, me laisse un peu pantelant à Marseille après 60

heures de traversée. Les poissons se sont régalés, par personne inter­

posée, de la diffa du caïd!

163

Epreuves et mariage

A Marseille, sérieux contrôle medical sur la demande du quartier gé­

néral. Radios, analyses, examens divers. Trois jours après, consterna­

tion: poumon gauche atteint, bacillaire. Le coup est dur.

J’arrive à Paris et me rends immédiatement au Palais du Peuple où

le Q.G. m’a réservé une chambre. Un employé méprisant m’indique

une chambrette sous les combles avec, pour toute lumière, une taba­

tière dans le plafond. Le lit, une table avec cuvette et broc, pas de

chaise, propreté douteuse... C’est la grisaille qui envahit l’âme. Assis sur

le lit, je suis effondré. Mon Dieu, aie pitié de ma faiblesse... Tubercu­

leux, cela veut dire: finis les projets du bagne, finies les idées de ma­

riage, finie la vie active. Oui, le coup est dur.

Lancinante, la question tente de s’infiltrer en moi, elle est là, rôde à

ma porte, veut entrer. J’ai beau la chasser, elle s’acharne, elle force, elle

recommence encore et encore comme ces mouches noires dont on ne se

débarrasse qu’en les écrasant, «Si Dieu est réellement tout-puissant...»

Je la refuse, je la rejette, je me redresse, je me débats contre ce fan­

tôme. Ce si, si, si, est un sifflement de serpent, je le reconnais, il est le

perfide et grimaçant: «Si Dieu a réellement dit: Vous ne mangerez pas

du fruit des arbres du jardin...», «Si tu es le Fils de Dieu, dis à ces pier­

res...», «Si tu es réellement appelé par Dieu...», Si, si, déjà tu doutes...

Ces anneaux m’enlacent, me serrent, je me sens étouffer. Un coup

frappé à ma porte m’arrache à ma torpeur. Sans conviction, au bord

du découragement, je réponds:

— Entrez.

Une tête passe la porte à peine entrouverte, un sourire illumine un

pauvre visage.

— Vous ne me reconnaissez pas?

Je le regarde sans comprendre.

— Je suis Richeton.

Je sursaute et lui saisis la main.

— Mais comment êtes-vous ici?

Il s’assied à côté de moi sur le lit.

— Je suis rentré de Cayenne la semaine dernière. Votre fiancée, la

lieutenante Chaligne, m’attendait à la gare, elle m’a remis le manteau

et un peu d’argent, puis elle m’a conduit ici, me disant que vous vien­

164

driez bientôt. C'est grâce à vous et à M. Matter que j’ai été gracié et

que j’ai pu rentrer.

Il parle lentement, calmement, comme un homme qui n’est pas en­

core tout à fait revenu à lui.

— Vous savez, après votre départ, les choses ont changé. On s’est un

peu occupé de nous, les libérés. Oh! si vous saviez comme ils vous at­

tendent!

Il parle sans s’arrêter.

— Richcton, comme je suis heureux de vous voir ici.

— Oh! je ne serai pas le dernier, vous en ferez rentrer bien d’autres,

allez. Vous êtes guéri du paludisme?

— J’espère...

— Alors, vous allez pouvoir repartir. Vous vous souvenez, sur la

plage de Cayenne, lorsque l’embarcation de l’A.P. venait vous chercher

pour vous conduire à bord du «Biskra»?

— Si je m’en souviens...

— Et tous les gars qui vous criaient: Revenez, revenez...! Vous êtes

toute leur espérance.

Ses paroles me torturent.

— Je suis très malade, Richeton.

Il me regarde stupéfait.

— Vous?

— Tuberculose.

— Mais ça s’arrange, cela, il faut vous soigner, il y en a trop qui ont

besoin de vous. Et puis, voyez moi, je croyais que tout était fini et bien

fini. Mais Dieu m’a rendu le courage quand je vous ai vu là-bas. Je ne

suis qu’un pauvre type et Dieu a eu pitié de moi. Alors vous, vous com­

prenez, Dieu, c’est pas vous qu’il va laisser tomber. Allez, je m’en vais

car je suis veilleur de nuit.

Il ferme doucement la porte et je me mets à pleurer. Dieu ne laisse

tomber personne. Les anneaux du serpent se desserrent, je respire à

nouveau. Dieu sait ce qu’il fait et fait ce qu’il veut. Un point, c’est tout.

Et je reprends courage.

Je suis envoyé en sana à Digne. J’y fête tristement mon 28ème anni­

versaire. Ma fiancée, ma famille, quelques amis me soutiennent de leurs

lettres. Le Q. G. se lasse de me voir malade, certaines réflexions me le

font comprendre. Je suis inutile, je coûte cher et l’avenir n’est guère

prometteur.

165

Toute activité m’est interdite, sauf la correspondance, à condition

qu’elle soit modérée. Je termine pourtant une série d'articles qui

doivent être publiés selon le désir du commissaire. Lui a, malgré tout,

encore confiance dans l’avenir. Le 26 avril, il m’écrit:

«... Je suis heureux de tout ce que vous me dites et j’espère que vous

êtes en pleine voie de guérison. Vous apprendrez avec joie que la ques­

tion du bagne a fait un grand pas. Le général, au fond, m’a laissé la voie

libre et en pleine réunion du Trocadéro, il s’est engagé à nous remettre

£ 1000. Le chemin s’ouvre et je commence à y voir un peu plus clair.

J’espère aussi pouvoir publier votre journal de voyage. Que penseriez-

vous du titre, si notre projet se réalise: «Un salutiste au bagne», avec

un sous-titre bien entendu. Et puis, il faudrait commencer la campagne

financière et demander à Dieu l’homme qui pourra aller soulever ce

bloc, que ce soit vous ou un autre. Je crains que pour ce qui vous con­

cerne, il nous faille abandonner l’idée, du moins pour l’instant, de vous

envoyer sous ce climat meurtrier. Il vous faut beaucoup prier.»

En juin, il écrit: «J’ai l’intention de faire illustrer le manuscrit par

André Labarthe.»

Tout n’est pas simple, et voici qu’à la suite de je ne sais quelle inter­

vention, le secrétaire général se cabre. Il écrit au commissaire:

«1° Le nom de Charles Péan ne doit pas paraître sur la couverture de

ce livre.

2° La lettre où il s’offre pour repartir ne doit pas paraître puisqu’il

est malade et ne repartira jamais.

3° Il ne faut pas dire qu’il est malade des suites de son voyage,

comme il aura des rechutes, le public tiendra l’A. S. pour responsable

de cette maladie.

4° J’en informe le quartier général international.»

Je suis tellement écœuré que je songe à reprendre mon manuscrit.

Heureusement, mon commissaire ne se laisse pas manœuvrer et me

demande de lui laisser le texte. Ce que je fais, sans autre.

Après six mois, ma santé s’est améliorée et je quitte Digne pour par­

ticiper à la mission de salut que les commissaires Peyron président au

Chambon-sur-Lignon. De là, selon les ordres et règlements, j’écris pour

demander l’autorisation de me marier. Ma fiancée et moi avons de plus

en plus de peine à supporter la séparation. Elle a le courage de se char­

ger d’un malade. Notre foi à l’un et à l’autre va au-delà de l’état pré­

sent. Naturellement, le secrétaire en chef s’y oppose. C’est à mon tour

166

de me fâcher. Finalement, il me faut arracher cette permission. Je dois

faire grand effort pour ne pas me laisser entraîner à la critique amère.

L’administration bureaucratique est toujours inhumaine et parfois, des

combinaisons, calculs et autres manœuvres peu reluisantes qui vont de

pair avec la médiocrité, font mal.

Et pourtant, il faut comprendre ces administrateurs qui ne mêlent ni

le sentiment, ni la foi à leurs affaires. D’accord pour les sentiments,

mais certes pas pour la foi... Voilà près d’un an que je suis malade à la

charge du Q. G. avec des rechutes, le financier s’impatiente, d’autres

critiquent le commissaire pour sa patience. Pour ne pas sombrer dans

le pessimisme je chante en moi:

«J’ai soif de Ta présence, Divin Chef de ma foi,

Dans ma faiblesse immense, que ferais-je sans toi?

Chaque jour, à chaque heure

Oh! j’ai besoin de Toi

Viens, Jésus, et demeure

Auprès de moi.»

Ce qui me soutient, c’est la conviction qu’une fois marié, je me réta­

blirai complètement et qu’alors je pourrai répondre à l'appel du ser­

vice.

Je reçois mon ordre de marche pour le poste d’AIès.

Enfin, dans la joie d’un aboutissement, le 11 octobre 1929, je vais

chercher ma chère fiancée au Palais de la Femme. C’est là qu’elle a

rencontré F Armée, que sa vie a changé, que nous nous sommes dé­

couverts dans l’amour. C’est dans cette immense maison que se trouve

son «foyer» à elle, sa mère spirituelle. C’est là que je me rends pour

aller avec elle devant le maire du llème arrondissement, puis le lende­

main à la Salle Centrale pour la bénédiction nuptiale.

Après quelques jours de voyage de noces chez les Forissier à La

Mure, nous allons prendre possession de notre nouveau poste. Nous

arrivons dans cette ville par un pluvieux après-midi de fin octobre.

Pendant ces quelques jours passés, le centre de l’univers, c’était nous.

Désormais, notre centre du monde sera le poste d’AIès.

«Vous trouverez les clés de l’appartement chez la boulangère, de

l’autre côté de la rue», nous avaient écrit nos prédécesseurs, deux

jeunes officières, avant de quitter le logement pour rejoindre leur nou­

veau poste.

167

— C’est vous les nouveaux officiers? nous dit cette austère protes­

tante en nous tendant les clos, et ses yeux experts nous détaillent.

— C’est pas vous qui êtes allé à Cayenne? et après mon affirmation,

— Alors, pourquoi qu’on vous envoie ici?

Je ne saurai jamais si elle sous-entendait: nous, nous ne sommes pas

des bagnards. Ou bien: c’est pas un poste pour vous qui venez de si

loin. Comme si j’y étais né! Ou encore: quelle bêtise avez-vous faite

pour qu’on vous nomme ici?

Bref, je coupe court à la conversation en lui achetant un pain.

168

Chef de Poste à Alès

A Aies, l’appartement des officiers est situe au 3èmc étage, 1, place de

Ribes. L’entrée est peu engageante et un escalier de pierre, crasseux,

nous amène chez nous. L’odeur n'est pas suave; c’est d’une tristesse

désolante. Un logement de deux pièces et une cuisine. Dans la première,

un grand lit de fer en occupe le centre, la tapisserie se décolle et quel­

ques punaises maintiennent les lambeaux contre le mur salpctré, le pla­

fond est sale. Dans l’autre pièce, une table, 4 chaises, un divan. Au

mur, un portrait de William Booth cache une grosse tache, un texte

biblique «Jésus est l’hôte de cette maison». La cuisine est sombre, un

robinet sur une dalle de pierre, un vieux fourneau à charbon, une table

et un buffet constituent l’ameublement.

Sur la table, un petit mot de nos prédécesseurs: «Avec notre dernière

encaisse, nous vous avons acheté un peu de thé et de sucre. Bon cou­

rage.»

Nous cherchons un autre endroit indispensable à la vie, bien néces­

saire quand on vient de voyage... il n’existe pas, sur la porte à l’inté­

rieur du débarras, un autre petit mot... «il faut aller sur la place, à

cinquante mètres, mais ce n’est pas très pratique, à la gare, c’est plus

confortable mais trop loin!»

Ma jeune femme est consternée. Je la console de mon mieux et sans

attendre me mets à installer cet antre pour lui donner meilleur aspect.

De nos bagages, je sors un réchaud à gaz de pétrole et nous faisons une

tasse de thé; puis, nous installons la salle de séjour et j’y allume un feu

dans la cheminée.

Une de nos caisses nous servira de bibliothèque, une autre de petite

table. Puis, c’est le tour de la chambre, les abat-jour changés, la tapis­

serie rapiécée, quelques photos de famille, bref, l’indispensable, et nous

voilà chez nous. Là, nous allons faire l’apprentissage du bonheur à

deux.

Le lendemain matin, nous poursuivons l’installation de notre de­

meure lorsqu’on frappe à la porte.

— C’est vous, les nouveaux officiers?

Notre tenue de travail justifie cette question.

— Nous sommes des amis de l’Armée. C’est jour de marché où nous

venons en ville.

169

12 A-DIEU-VATI

L’homme qui est devant moi est de mon âge, un peu joufflu, rose de

teint, sa sœur qui l’accompagne est jeune et gracieuse.

— Voilà quelques légumes et des raisins de notre treille. Nous habi­

tons sur la commune de Bagard... Il nous explique le chemin.

Une fois partis, nous regardons le cageot des produits de la ferme,

ils ont la couleur de l’amitié, c’est frais, ça sent bon, ça nous fait chaud

au cœur. Nous grapillons quelques grains, ils ont le goût de la gentil­

lesse.

A peine avons-nous terminé notre inspection qu’une paysanne se

présente à la porte:

— Alléluia! je suis soldat du poste, je suis de Soustelle, soyez les

bienvenus. Et elle nous laisse quelques œufs frais et un petit fromage.

Ces humbles dons nous touchent, ils nous parlent de sentiments

aimables.

Jour de marché, jour de visites, dès lors le matin, nous sommes en

uniforme pour honorer ces amis.

Les soldats viennent aussi nous saluer. Bientôt, il s’établit une belle

entente entre ces salutistes à l’accent plein de soleil et nous, Parisiens

exilés.

Le commissaire m’écrit de temps en temps pour les affaires du

bagne et toujours de son écriture quasiment illisible, il griffonne

quelques mots aimables. Il suit, me semble-t-il, les progrès de ma santé

autant que les questions du bagne.

Notre plan de travail fait, nous essayons de nous y tenir. Trois

réunions publiques le dimanche, la rencontre des soldats le mardi, les

enfants le jeudi, réunion d’édification le vendredi, tournée de vente de

l\*«En Avant» le samedi.

Tous les mercredis, nous allons visiter nos camarades extra-muros

et tenir une causerie sur le bagne dans les villages. Parfois au temple,

d’autre fois à la salle de la mairie ou bien dans les vastes cuisines des

mas cévenols. Ce travail est prenant, nous l’aimons. La bicyclette est

notre moyen de transport, il nous arrive de faire 15 à 20 kilomètres

pour aller visiter un vieux salutiste isolé dans la montagne où l’on nous

réconforte par une bonne soupe chaude et odorante. Nous leur appor­

tons l’encouragement et les inépuisables bénédictions de la Parole de

Dieu. Ces descendants des camisards gardent l’amour de la Bible, pas

un foyer où elle ne soit en évidence. Au retour, chaque coup de pédale

fait chanter notre cœur de joie et de reconnaissance. Dans notre sac,

170

quelques châtaignes, ou des coings, ou des œufs, un quelque chose qui

vient du cœur et prolonge le goût de la communion.

La pauvreté, dans ces pays, est une vertu. Le boulanger près du grand

temple nous échange en billets toute la monnaie que la vente du jour­

nal nous procure, car le dimanche matin, les fidèles passent à son ma­

gasin avant d'aller au culte pour y faire la monnaie de deux sous afin

d’en donner un à la collecte, survivance tenace des temps de persé­

cution où la misère était extrême, les hommes aux galères, les femmes

en prison. Nos camarades, eux, donnent 25 centimes et les pasteurs les

citent en exemple. Je leur fais comprendre que c’est insuffisant et ils

prennent l’habitude de donner un franc à la collecte du dimanche

matin.

Grâce aux soins assidus et à la surveillance de ma femme, ma santé

se raffermit de plus en plus, le moral est au beau malgré quelques crises

de paludisme qui nous gardent vigilants. «Dieu ne laisse pas tomber

les siens» m’avait dit Richeton.

Justement, nous recevons de lui une bien touchante lettre, il nous

souhaite le meilleur dans cette bonne ville d’Alès, et ajoute: «... je dois

vous dire que j’ai participé aux fêtes de Noël au Palais de la Femme où

il y avait 1200 couverts et au Palais du Peuple où j’ai fait le Père Noël

devant toutes les notabilités...»

Voilà un Père Noël qui n’a pas eu à apprendre son rôle, il revient de

loin!

Ma chère lieutenante excelle dans les visites et la cure d’âme; moi

je soigne la préparation des réunions que nous présidons ensemble.

Dieu est le centre de notre existence, Il nous unit dans le travail autant

que par l’amour. C’est notre bonheur. Les salutistes se sont attachés à

nous et, lorsque notre premier enfant vient au monde, c’est autant la

joie du poste que la nôtre.

Les appels pour des conférences sur la question du bagne me par­

viennent sans cesse; certains en prennent ombrage et me font de petites

misères. Heureusement que mon chef, le commissaire, me soutient et

réprime ces mesquineries quand il les apprend.

L’année 1930 se termine par un ordre de marche qui nous mute au

nouveau poste de Nice. Si nous échangeons les bas-fonds d’Alès pour

le luxe de la grande ville, ce qui n’est pas désagréable, il nous faut aussi

laisser les montagnes cévenoles pleines d’inspiration, pour les gloires

factices de la Côte d’Azur, ce qui n’est pas aussi facile.

171

Chef de Poste à Nice

En arrivant dans cette ville de lumière et de fleurs, je reçois un cadeau,

le premier exemplaire de «Terre de Bagne». Il témoigne de la ténacité

du commissaire qui a finalement vaincu ceux de son entourage qui

s'opposaient à cette publication. Tenir ce petit ouvrage en main me

cause des sentiments bien mélangés. C’est un peu comme un nouveau-

né que je regarde avec surprise. C’est à nouveau la vision des mal­

heureux qui attendent toujours. Que penseraient-ils s’ils me voyaient

dans cette ville de luxe? Dieu sait que je ne les oublie pas. Alors? Ne

t’installe pas dans ton bonheur, me dit une voix intérieure.

Le poste de Nice a été ouvert à la suite de la remarquable conver­

sion d’une femme qui insista pour que l’Armée y envoie un officier. Au

printemps 1929, la capitaine Jordan fut dépêchée par le Q.G., après un

mois, elle fut suivie par un ménage d’officiers suisses qui attendaient

impatiemment d’être remplacés pour «monter» à Paris. Ainsi trouvons-

nous le terrain préparé et une poignée de militants.

La salle de réunions est fort bien située à quelques mètres du grand

carrefour boulevard Dubouchage/avenuc de la Victoire. Nous trou­

vons rapidement un appartement près de l’église russe.

Le programme établi à Alès nous ayant donné satisfaction, nous dé­

cidons de l’appliquer ici avec quelques aménagements nécessités par les

circonstances et les lieux.

La réunion du dimanche matin est, à mon sens, la plus importante,

c’est l’heure du culte rendu à Dieu par ceux qui l’aiment et ont besoin

d’être renouvelés spirituellement. La communion les uns avec les autres

s’établit par des chants, tous prononçant en même temps les mêmes pa­

roles portées par de belles mélodies. C’est vraiment la louange collec­

tive dans l’unité. Les prières spontanées et les témoignages individuels

entraînent la pensée de tous dans une direction particulière, il faut

alors faire attention de ne pas laisser la réunion dévier de son premier

objet: l’adoration dans la reconnaissance.

Enfin, la méditation biblique, non un discours ni une étude, encore

moins une conférence, mais la simple explication d’un texte biblique en

vue de fournir à chacun la nourriture spirituelle qui permet de mener

une vie chrétienne dans le monde. En effet, ce n’est pas facile, le milieu

172

ambiant souvent déprimant, les soucis n’épargnent personne, quant aux

épreuves, elles sont toujours passées, présentes ou à venir.

Mais le poste existe pour le public. Et aux réunions du mardi, nos

soldats se préparent au combat. Dispositions à prendre, stratégie à

adopter, projets, préparation des réunions en plein air et dans la salle

le jeudi et le dimanche soir. Notre objectif est tout d’abord d’intéresser

les passants par nos chants et de courtes allocutions, de les attirer dans

notre salle où ils seront à l’aise pour entendre les réalités du salut, enfin

de les inviter à se convertir. Ceux qui répondent sont conviés à partici­

per aux réunions d’édification du vendredi et du dimanche matin.

Enfin, je réserve le mercredi pour des visites aux environs et pour

des conférences sur le bagne.

Rapidement, le nombre des convertis augmente et nous formons

bientôt une joyeuse bande alléluia! Parmi les premiers se trouve un

jeune paysan de Saint-Paul-de-Vence. Ses parents étaient chrétiens; ils

sont morts. Les 4 garçons et les 2 filles ont vécu sous l’autorité de l’aîné

qui est un violent et peut être d’une rare brutalité. David, le plus jeune,

vient un soir de décembre s’agenouiller au banc des pénitents. Là, il

consacre sa vie à Dieu. Quelques mois après nous l'enrôlons soldat. Il

invite au poste ses deux sœurs qui à leur tour sont enrôlées soldats.

Le pilier du poste, et l’on peut dire sa «mère» est bien celle qui a

obtenu l’envoi d’officiers dans cette grande ville, c’est madame Simian

rapidement devenue sergente.

Corsetière de son métier, elle habite non loin du poste avec ses quatre

filles dont l’aînée a 15 ans. Sa conversion a fait grand bruit dans la

société niçoise où elle est très connue. Grande et belle, la grâce de Dieu

l’a transformée. Ses mains de fée lui valent une nombreuse et riche cli­

entèle et sa maison est ouverte à tous, de ce fait, tout en gagnant beau­

coup, elle est toujours sans le sou.

Par dizaines, des gens lui doivent d’avoir été dépannés. De nuit, de

jour, elle ouvre sa porte et sa bourse au nom de son Seigneur. Sa pas­

sion pour Dieu est encore plus grande que sa mondanité d’antan. Tou­

jours en uniforme, elle parle de son Sauveur avec tant de simplicité que

ses riches clientes autant que les traîne-savate l’écoutent avec respect.

Sa vie est une démonstration de la grâce divine. Souriante, gaie, d’une

honnêteté scrupuleuse, elle vit pour élever ses filles et glorifier Dieu.

Parfois, elle arrive tout essoufflée à la maison trouver ma femme

sur le coup de midi:

173

— Enseigne, prêtez-moi vingt francs, je n’ai plus un sou pour faire

manger mes gosses.

Et le soir la trouve à la réunion:

— Oh! le Seigneur est bon, Mme X..., cette ancienne cliente, m’a

passe une commande et versé 200 francs d’arrhes. A la collecte, elle

met alors 50 francs... Mme Simian est le signe de Dieu pour tous ceux

qui l’approchent. Tous les dimanches, sur le large trottoir du boulevard

Dubouchage, devant la banque qui fait l’angle de l’avenue, nous sommes

une vingtaine de salutistes à chanter, à témoigner et à inviter le pu­

blic à nous suivre dans la salle. La foule se masse autour du cercle,

échange ses réflexions et parfois des quolibets d’ailleurs plutôt amicaux

qu’hostiles. Il m’arrive d’annoncer:

— Et maintenant, la sergente Simian nous rendra son témoignage.

Timide et rougissante, elle s’avance au milieu du cercle:

— Vous me connaissez, beaucoup d’entre vous, vous savez qui j’étais

et vous me voyez maintenant habillée en salutiste. C’est que Dieu m’a

sauvée, j’étais perdue, faisant mon malheur et celui des autres, Jésus-

Christ a eu pitié de moi... Sa voix tremble car elle vit ce qu’elle dit, et

sentant l’émotion la gagner, d’une belle voix claire, elle entonne:

«Depuis le jour où j’ai changé de route

Je suis heureux, je suis tout transformé.

Je te dirai, ami, si tu m’écoutes

Tout le bonheur qu’en Jésus j’ai trouvé.

La seule vie

Digne d’envie

C’est de Le suivre et toujours plus L’aimer...»

Un silence d’église s’étend sur la foule de plus en plus dense. Accom­

pagnés par la concertina, nous reprenons en chœur:

«La seule vie

Digne d’envie

C’est de Le suivre et toujours plus L’aimer»

et elle chante le couplet.

Parfois, nous nous mettons à genoux sur le trottoir et nous prions

pour ceux qui nous ont écoutés. Puis, pendant que l’un de nous invite

les gens à nous suivre, nous formons le cortège et, concertina en tête,

nous faisons en chantant les cent mètres qui nous séparent de la salle.

Nice est une ville où cafés, restaurants, bars, théâtres, cinémas et

autres lieux publiques ne manquent pas pour l’oisiveté des coloniaux,

174

retraités et touristes, ce qui oriente notre vocation de salutistes vers une

autre activité. Tous les samedis, à partir de 19 heures, les camarades

valides se rassemblent à la salle en nombre variable, de 10 à 20. Nous

avons quadrillé la ville et créé des patrouilles de 2 ou 3 volontaires à

qui nous délimitons un secteur où ils vont vendre notre journal «En

Avant» dans chaque lieu public dont l’entrée leur est autorisée. Cha­

cun prend 25, 50 et même 75 journaux et après avoir prié ensemble,

les groupes s’égaillent à travers la cité. Rendez-vous à la réunion le len­

demain matin. Nous sommes en direct avec le public. Nous avons com­

mencé avec 400 journaux, un an plus tard, nous dépassons les 1000. La

consigne est: offrez le journal, établissez un contact, tâchez de détecter

la personne malheureuse ou inquiète, dites le mot qu’il faut pour l’ai­

der, invitez aux réunions. Que votre rayonnement parle à tous ceux qui

vous regardent.

Et le lendemain dimanche, c’est à qui exprimera sa joie et racontera

comment les choses se sont passées. Bien sûr, de nouvelles personnes

viennent aux réunions et, en bons concierges, nous nous efforçons de

leur ouvrir les portes du ciel, leur désignant le Christ comme Sauveur.

L’été, le dimanche après-midi, nous allons tenir des réunions sur les

plages. L’hiver, nous organisons chaque mercredi à 17 h un concert ou

une conférence dans notre salle. C’est l’heure où le soleil se couche et

que redoutent les convalescents car la température baisse brusquement.

C’est dans l’exaltation de cette merveilleuse activité que notre

deuxième enfant vient au monde. Tous les membres du poste, nos amis,

le «Petit Niçois» et «l’Eclaireur de Nice» souhaitent heureuse vie à

notre premier fils.

Plusieurs de nos jeunes partent pour l’école militaire, ils veulent ré­

pondre à l’appel de Dieu et devenir officiers. Malgré l’appauvrissement

que ces départs représentent pour le poste, nous en éprouvons de la

joie.

Nous sommes à Nice depuis deux ans lorsque des «conseils d’offi­

ciers» sont convoqués à Saint-Georges sous la présidence du commis­

saire Peyron. Nous avons plaisir à nous y rendre. Saint-Georges évoque

tant de souvenirs bénis. Et puis, c’est un contact avec nos chefs, ce qui

n’est pas si fréquent à Nice, extrémité du territoire. Enfin, c’est la joie

de revoir les collègues auxquels nous sommes liés par la vocation, le

même travail, les mêmes satisfactions et les mêmes peines.

175

Après les retrouvailles sur le quai de la gare de Valence, les conver­

sations se poursuivent dans le car jusqu’à Charmes, la route ou le taxi

jusqu'au château, pour s’animer au premier repas dans la belle salle à

manger. Les hommes célibataires ou jeunes mariés logent au grenier,

les femmes dans les chambres ou un dortoir, l’état-major au premier

étage. Les réunions ont lieu dans le grand salon où une petite estrade

a été dressée pour les commissaires et leurs proches collaborateurs.

Entre les sessions, nous nous promenons dans la montagne, au Turzon,

ou nous flânons sur la terrasse admirant la vallée du Rhône.

Pour nous qui venons d’un si beau pays, retrouver ce paysage céve­

nol de l’Ardèche est une joie; mais que dire du plaisir qu’éprouvent nos

collègues qui travaillent à Lyon Croix-Rousse, ou à Villeurbanne, à

Alès, au vieux port de Marseille, et ailleurs... Quelle bouffée d’air frais

pour eux.

Nous sommes une cinquantaine à nous entretenir de nos problèmes.

Certains ont de sérieuses difficultés. D’autres doivent faire face à des

luttes intimes d’où ils ne sortent pas toujours vainqueurs. Néanmoins,

il faut faire bonne figure devant le public et ne pas être hypocrite. Le

fait de pouvoir parler ainsi librement dans la compréhension mutuelle

nous soulage, mais en même temps nous fait toucher du doigt et la

grandeur de notre vocation, nos limites et la pauvreté intellectuelle

dans laquelle nous pataugeons. Dès la fin de la première journée, nous

éprouvons intensément la nécessité d’un renouveau spirituel. Quand

nous chantons nos beaux cantiques avec ferveur, c'est un festival. Le

lendemain, nous écoutons encore quelques exhortations de nos chefs.

Le commissaire m’appelle pour diriger un chant; en me voyant

m’avancer vers l’estrade, il a un rire malicieux:

— Au quartier général, on ne lui pardonne pas d’avoir comparé les

promotions à une carotte pour faire avancer les ânes...

J’avais en effet écrit un article sur ce thème dans notre revue «L’Of­

ficier», après quoi l’état-major, défenseur des traditions, s’était rendu

en délégation chez le commissaire pour réclamer une sanction exem­

plaire contre ce blanc-bec d’enseigne qui osait critiquer le système.

Mon principal de l’école militaire, qui partageait mon point de vue

avec la plupart de ceux de ma génération, fut chargé de répondre par

un article que ses pairs voulaient cinglant et qui, en fait, fut ingénieuse­

ment nuancé et eut pour résultat d’amplifier la résonnance de mon

coup de cymbales.

176

Ce petit incident amusant a pour effet de détendre l'atmosphère.

Après le souper, la dernière session a lieu à 19 h et doit se terminer

assez tôt en vue des voyages de retour du lendemain.

Cette ultime réunion restera à jamais mémorable pour ceux qui l’ont

vécue. Il ne s’agit plus alors de prier comme nous le faisons souvent à

haute voix et en commun, ni simplement d’écouter une allocution bi­

blique, ni d’apporter une étude, mais bien de se découvrir à soi-même

et aux autres. C’est l’heure de vérité.

— Quelqu'un veut-il rendre témoignage? dit le commissaire. En

chacun se produit une petite agitation. «Je dois dire ce qui m’aide et

me fait du bien», «je ne dois pas laisser croire aux autres que tout va

bien pour moi», ou encore, «je n’en peux plus, il faut que je crie ma dé­

tresse...»

Un camarade se lève, avec émotion et sincérité confesse son désar­

roi devant l'étendue de ce qu’il doit faire et le peu de résultats qu’il ob­

tient.

Après un silence que seules comblent la sympathie et la compréhen­

sion, un autre se lève et dit qu’il se sent indigne de la tâche qui lui est

demandée.

Quelques-uns demandent publiquement pardon à Dieu pour leur lâ­

cheté ou leur indifférence. Il règne dans cette réunion une surprenante

liberté et une telle sensibilité intérieure que chacun suit l’impulsion de

son cœur.

De temps en temps, le commissaire entonne un refrain de prière et

s’efface ensuite pour ne pas troubler cette direction divine. Le Saint-

Esprit impose en ce lieu un jaillissement spirituel qui remet les choses

en place, rectifie les jugements, restaure les âmes.

Finalement, un silence prolongé s’établit.

— Levons-nous, dit le commissaire d’une voix émue, et chantons

notre prière finale:

«Il est une verte colline

Qu’un jour portant sa croix

Et le front couronné d’épines

Gravit le Roi des Rois.

Ah! qui dira quelle souffrance

Il subit en ce lieu

Lorsque pour nous, amour immense,

Mourut le Fils de Dieu.

177

Nul autre ne lui fut semblable,

Le juste et saint Agneau

Pouvait seul ouvrir au coupable

Les portes du tombeau.

Tendresse, tendresse infinie,

En retour, ô mon Roi,

Je veux t’aimer toute ma vie,

Ne vivre que pour toi.»1

Nos voix sont unies comme rarement. Nous sommes un seul cœur,

une seule âme. Trois fois les deux dernières lignes du dernier couplet

sont répétées, et la troisième fois, chacun lève la main vers le ciel, com­

me si nous prêtions ce serment-là à notre divin Seigneur.

Puis, nous donnant sa bénédiction, notre chef nous congédie. Il est

trois heures du matin. Le souffle du Saint-Esprit a passé sur nous.

Rentrés dans nos villes et villages respectifs, le feu pris sur l’autel

dans les larmes et la consécration allume le réveil dans nos postes.

A Nice, nous racontons ces merveilleuses journées à nos camarades.

A leur tour, ils renouvellent leur consécration à leur Seigneur. Le

pasteur, notre voisin, apprenant la chose, vient à nos réunions et lui

aussi se reconsacre à Dieu. Dans cette sainte joie nous abordons avec

enthousiasme la période de Noël.

Huit jours plus tard, un télégramme me convoque à Paris. Ce que

nous espérions, en le redoutant, que volontairement nous maintenions

hors de notre pensée avec une certaine lâcheté, tant nous étions heu­

reux, se produit.

Le commissaire, M. Justin Godart, M. Etienne Matter et moi som­

mes reçus par le ministre des Colonies qui accorde à l’Armée du Salut

l’autorisation de commencer son œuvre en Guyane.

Au quartier général, le commissaire me demande si je me sens en

état de prendre la direction de cette affaire.

— Vous êtes le seul à bien connaître la question et votre santé est

bonne. Vous pourrez choisir vos collaborateurs.

Je ne dis rien, je pense aux libérés qui attendent, je pense aussi à ma

femme, aux enfants, à notre poste, à tout ce qu’un départ voudra dire.

— Je suis prêt, dis-je en tremblant.

1 Paroles de R. Saillens, musique de Gounod.

178

Et de son bureau, je télégraphie à Nice: «Seconde entrevue ministé­

rielle positive. Quitterons Nice fin janvier. Arriverai demain.»

Ainsi la bombe redoutée, volontairement oubliée, éclate avec fracas,

elle nous laisse tous étourdis. Quelques jours plus tard nous parvient

l’ordre de rallier le Q.G. pour y créer un secrétariat de la Guyane en

vue de préparer et diriger l’expédition de l’Arméc du Salut au bagne.

Nos camarades sont consternés. Nous ne savons comment leur faire

accepter cette décision, sinon en leur expliquant que je suis le seul dans

le territoire qui puisse être chargé de cette entreprise. Ils le compren­

nent et acceptent, mais c’est cruel.

Trois semaines après, je pars à Paris, laissant ma femme et les deux

enfants. Elle finira les bagages et attendra les successeurs. A leur dé­

part, sur le quai de la gare, tout le poste est en larmes, le compartiment

se remplit de fleurs, c’est un déchirement de part et d’autre.

179

Secrétariat de la Guyane à Paris

Le 8 février 1933 le ministre des Colonies reçoit une troisième fois la

délégation de l’A.S. et lui donne son accord pour commencer l’œuvre

au bagne. Le 10 mai, il confirme:

— Je vous accrédite auprès de M. le gouverneur de la Guyane, par

ailleurs, je confirme au chef de la colonie tout le désir que j’ai de voir

votre tâche facilitée, tant auprès des condamnés en cours de peine que

des libérés.

Cette date marque la création au Q.G. du secrétariat de l’œuvre en

Guyane.

Trois objectifs lui sont fixés:

Organiser un comité consultatif devant grouper sous la présidence

des ministres de la Justice, des Colonies et de l’intérieur, de hauts fonc­

tionnaires de ces départements, des parlementaires, enfin des personna­

lités coloniales les plus en vue.

Ensuite, créer dans l’opinion publique un mouvement d'intérêt en fa­

veur de notre entreprise qui nécessitera des fonds importants. Préparer

pour cela une documentation appropriée et proposer en outre une con­

férence avec projections lumineuses: «Ce que j’ai vu au bagne», etc...

Le public s’intéresse à notre affaire et répond à nos invitations.

Enfin, le secrétariat doit préparer l’expédition, penser à beaucoup de

choses et prendre de sérieuses décisions. La question des femmes et des

enfants d’officiers notamment; peut-on envoyer de jeunes femmes vivre

avec leurs maris au milieu des libérés? Puis-je partir avec mes deux

jeunes enfants? Bien des heures de réflexion et de prière pour arriver à

la conclusion que la première équipe partira avec un ménage sans en­

fant, et l’avenir dictera ce qu’il faudra faire.

Mon beau-frère et ma sœur avaient accepté de garder nos deux pe­

tits, mais le Q.G.I. n’accepte pas l’idée de séparer de petits enfants de

leur mère. Il est alors décidé que ma femme dirigera le bureau de la

Guyane au Q.G. de Paris et maintiendra la coordination entre Paris et

Cayenne pendant mon absence.

Parmi les officiers volontaires, six sont retenus dont trois partiront

avec moi, les trois autres nous rejoindront mois après mois. D’autres

sont réservés pour plus tard.

Première qualité exigée des futurs missionnaires: aimer Dieu plus

180

que soi-même, donc être capable d'aimer ceux qui ne sont pas aimables.

Ensuite, croire en notre mission. Enfin avoir certaines dispositions

de caractère: ne pas être peureux, être tenace, persévérant, entrepre­

nant, très patient, avoir de l'initiative et des aptitudes artisanales et agri­

coles, etc...

La première équipe est alors constituée, chacun a trois mois pour se

préparer. Le départ est décidé par un paquebot de la Compagnie gé­

nérale transatlantique qui doit quitter Bordeaux le 8 juillet.

Le matériel nécessaire est soigneusement sélectionné: jeux d’outils,

objets de première nécessité, matériel de camping, tenues coloniales,

pharmacie, ustensiles de cuisine, semences et bien d’autres choses, em­

paquetés méthodiquement dans des cantines qui s’amoncellent dans le

bureau du secrétariat de la Guyane et le corridor du Q.G....

Je suis malheureusement obligé d’entrer à l’hôpital pour une opéra­

tion. Il semble que jusqu’au dernier moment, j’aurai à souffrir dans ma

chair comme si un démon s’acharnait sur moi pour faire échouer l’en­

treprise envisagée.

Nous sommes à trois semaines du départ. De toutes parts, des mes­

sages parviennent au secrétariat pour souhaiter bon voyage aux pion­

niers, notre ancien poste d’Alès, celui de Nice sont émus comme s’ils

étaient eux-mêmes de l’expédition! Cette volumineuse correspondance

me semble être autant de haubans qui nous aideront à tenir droit le

mât du bateau, quelle que soit la force du vent ou la violence des

vagues.

Bien des lettres affectueuses et compréhensives sont adressées à ma

chère compagne. Elle restera seule à veiller sur les enfants, sur le bu­

reau, sans rien pouvoir pour son époux, sinon prier et espérer.

A mesure que le temps du départ approche, des questions person­

nelles doivent trouver des solutions. Le capitaine Hausdorff, qui devient

mon second, se mariera cette semaine et sa jeune épouse sera la pre­

mière femme salutiste à pénétrer au bagne. Actuellement, elle est la se­

crétaire privée du commissaire Peyron. Voyage de noce à l’île du Dia­

ble! plutôt curieux, n’est-cc pas. Il faut aussi trouver le temps de saluer

les parents. J’essaie de repousser la pensée que je vais quitter ma

femme et mes deux petits. Elle se garde d'en parler, mais je sens com­

bien cette perspective lui est douloureuse. A l’avance, il faut s’imposer

d’être courageux pour ne pas faiblir au dernier moment. Il faut une

force d’âme plus grande pour elle que pour moi. La vie d’un homme,

181

c’est son œuvre, celle d’une femme, du moins chez les latins, c'est son

époux et son foyer. Pour moi, la coupure sera compensée par l’intérêt

exaltant du travail à faire, réaliser le programme prévu, conduire une

mission, créer. Pour elle, c’est la dislocation du foyer, la nécessité de

faire face seule aux responsabilités, orienter ses pensées vers deux hori­

zons si éloignés, garder le calme malgré l’inquiétude devant les incon­

nus d’une pareille aventure: climat, santé, milieu, dangers... Ce qui est

sûr, c’est que sans elle, je n’aurais pu partir. Elle et moi sommes prêts à

assumer nos responsabilités.

Il y a 2 ou 3 ans, le commissaire avait décrit dans notre journal la

nécessité de commencer le plus vite possible et soulignait: «Mais qui ira

pour nous?... qui prendra la direction de ce groupe de jeunes officiers

qui se sont offerts pour cette tâche sacrée?» C’est la nécessité de ré­

pondre à cet appel qui nous est imposée, il faut nous dépasser et dire

oui là où la raison, le bon sens, la famille, les amis diraient non. Aussi

serait-il injuste de dire: Charles Péan a conduit la première équipe de

pionniers à la Guyane. L’équité doit nous faire dire: M. P. et C. Péan

ont dirigé ensemble l’expédition de l’Armée du Salut à la Guyane. Cel­

le qui reste permet à l’autre de partir. Celui qui part ne peut s’en aller

que s’il s’appuie sur celle qui reste. La vérité, c’est qu’en pensée, nous

serons toujours ensemble, à Paris et en Guyane. Heureusement, les rela­

tions postales France-Guyane sont plus rapides grâce à un service heb­

domadaire d’hydravion.

Le lieutenant qui part avec nous est le plus jeune. Il a une solide

base religieuse par ses origines mennonites, il est agriculteur de race;

fiancé, il reviendra plus tard en France pour se marier.

Avant le départ, une cérémonie est organisée dans le grand amphi­

théâtre de la Sorbonne, rempli d’une foule sympathique. Sur l’estrade,

les membres du comité consultatif, M. Justin Godart, sénateur, ancien

ministre, le gouverneur général Olivier, Pierre Hamp, M. Jullien, gou­

verneur honoraire des colonies, Lalande de l’union coloniale, Ernest

Mallet, régent de la Banque de France, notre trésorier, Etienne Matter,

notre si fidèle ami, Julien Reinach, maître des requêtes au Conseil

d’Etat et d’autres personnalités. Au centre, dans leur uniforme blanc,

les sept premiers officiers qui vont bientôt partir en terre de bagne.

La veille du départ, le 5 juillet, a lieu à la Salle Centrale la cérémo­

nie de consécration et la remise du drapeau. Les officiers missionnaires

s’avancent du fond de la salle et viennent prendre place sur l’estrade.

182

C’est le moment des adieux, mais il y a peu de tristesse. Un solennel

enthousiasme fait vibrer les cœurs.

«Debout, soldats du Christ, le Maître nous appelle

Marchons au glorieux combat.

Que dans nos rangs, l’Esprit-Saint renouvelle

Le feu sacré d’un cœur qui pour Sa cause bat.

Repos, temps et talents, santé, fortune et vie,

Nous donnons tout, en priant on le peut.

Ici, la croix, demain gloire infinie.

Nous partons, ô Jésus, Dieu le veut, Dieu le veut!»

chantent les centaines de voix.

Succède la prière:

«Seigneur, ce que je réclame, c’est ce riche don d’amour

Devant la vaste souffrance, il faut un remède immense

Un immense amour.»

Puis la lecture de passages bibliques:

«Vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et

vous serez mes témoins jusqu’aux extrémités de la terre.» Actes 1. 8.

«Ils s’en allèrent prêcher partout. Le Seigneur travaillait avec eux et

confirmait la parole par les miracles qui l’accompagnaient.» Saint-

Marc 16.20.

Le message du chef d’état-major est lu aux missionnaires:

«Cette soirée de consécration du groupe des pionniers partant pour

la Guyane française sera inscrite en lettres d’or dans l’histoire de l’Ar-

mée du Salut en France. Ce qui est remarquable, c’est que cette jour­

née du 5 juillet est «la journée des fondateurs» ainsi que le soixante-

huitième anniversaire de l’Armée du Salut. Le général, F Armée du Sa­

lut tout entière demandent à Dieu un succès triomphal pour cette expé­

dition qui est inspirée par l’Esprit de Christ. Nous sommes fiers de cette

consécration totale à Dieu et Lui en rendons grâce.

Que l’Eternel te bénisse et qu’il te garde!

Qu’Il fasse luire Sa face sur toi et qu’il t’accorde

Sa grâce.

Que l’Eternel tourne Sa face vers toi et qu’il te donne

Sa paix!»

Ma compagne prend ensuite la parole, elle le fait avec la simplicité

de ceux qui ont quelque chose à dire et qui doivent le dire. Elle ajoute

183

ses vœux à ceux qui nous sont adressés, puis, s’inspirant de la parole

d’Elie au prophète Elisée, me regardant, elle dit: «Va... mais reviens!»

Puis, elle nous donne comme leitmotiv le beau message du prophète de

l’Exil:

«Recherchez le bien de la ville où je vous ai fait emmener, et priez

l’Etemel en sa faveur, car votre bonheur dépend du sien.» Jérémie 29.7.

Il faut à ceux qui partent un drapeau, l’emblème qui flotte déjà sur

84 pays. Le commissaire le tient en main, il en explique le symbole,

puis me le remet solennellement. Les drapeaux des postes de Paris se

rangent sur l’estrade autour des missionnaires qui s'agenouillent. De la

salle, les officiers viennent entourer leurs camarades, ils tendent la

main vers eux, les drapeaux s’inclinent... c’est la prière de consécration.

184

. . Et maintenant, A-DIEU-VAT!

***«Debout donc!***

***La vérité pour ceinturon,***

***La justice pour cuirasse,***

***Le bouclier de la foi,***

***L’élan pour annoncer l’Evangile de***

***la paix,***

***Le casque du salut,***

***Le glaive de V Esprit: la Parole de***

***Dieu.\****

***Saint-Paul***

13 A-DIEU-VATI

Expédition en Terre de bagne

Ces voyages au long cours sont un bienfait. 21 jours de repos, sans

courrier ni téléphone, pas de soucis puisque aucune nouvelle ne nous

atteint. Les agitations du départ se calment, les choses retrouvent leur

forme, la pensée se décante. L’«AntiIle» qui a remplacé avantageuse­

ment le «Biskra» nous prend à son bord à Fort-de-France, et la demière

partie du voyage est une belle croisière. Mais lorsque nous entrons

dans les eaux boueuses du littoral sud-américain, les plaisirs du voyage

s’estompent.

— Nous approchons, me dit le lieutenant. Je ne le sais que trop et ne

réponds pas.

— Demain, nous serons à Saint-Laurent annonce Madame Haus-

dorff, et chacun se sépare pour la nuit. Oui, demain...

L’arrêt des machines de l’«Antille» ne me tire pas du sommeil; j’at­

tendais cet instant pour gagner le pont. La nuit est noire, sans une étoile,

sans un souffle d’air. Seule la passerelle veille. Un matelot attend le

pilote à la coupée. La chaloupe de l’A.P. arrive et le cœur du navire

ensommeillé se remet à battre lentement.

Peu à peu, une ligne à peine perceptible sépare le ciel de la mer. La

côte se précise, fendue par le milieu comme pour nous livrer passage.

Nous voguons lentement vers cette déchirure d’où s’écoule le flot silen­

cieux du Maroni. Pour nous, c’est l’aube du grand jour. Je suis saisi

d’un sentiment étrange, j’ai peur, je voudrais crier au navire de stopper,

attendez... attendez, continuons la croisière, restons au stade des plans

et projets. Non, n’y allons pas, cela va être trop dur, la bataille va être

trop inégale.

— Ça ne va pas? me dit Hausdorff que je n’avais pas entendu ap­

procher. Il m’arrache à ma frayeur.

— Mais si, mais si... et avec un faux sourire — nous arrivons, voilà

l’île aux Pigeons, dans trois quarts d’heure, nous serons à terre. Je vais

m’habiller, et je le laisse avec sa femme venue le rejoindre.

Tout le monde est maintenant sur le pont et de la terre et du bateau,

on se reconnaît, on s’interpelle.

Sur l’appontement, les officiels, les élégantes, les commerçants, de­

vant eux les forçats chargés des amarres et de fixer la passerelle, et

187

leurs gardiens en armes, derrière eux les libérés agglutinés contre la

barrière.

Ici, c’est le bagne, des forçats sont toujours devant et avant, derrière

et après, de chaque côté; on ne peut rien faire sans eux... ils sont la vie

du pays.

— Bonjour M. Péan, me lance un de ces forçats-matelots, et tous les

regards fixent notre groupe... il y a si longtemps qu’on nous attend. Un

remous dans la masse des libérés.

— L’Armée du Salut est là! crie un homme.

Tous les visages se tendent. J’avais oublié qu’ils étaient si décharnés,

si loqueteux, si hideux, ceux avec lesquels il nous faudra vivre. C'est

notre lutte qui s’engage.

Sur l’appontement, des commerçants me reconnaissent et me saluent

amicalement.

— On ne vous attendait plus... depuis 5 ans!

Nous nous présentons au directeur, aux chefs de services, corrects

sans plus.

A 14 h l’«Antille» lève l’ancre pour Cayenne. Nous reviendrons ici

dans un mois. A 2 h du matin, nous mouillons en rade des îles pen­

dant une heure. Sous le puissant projecteur du bord, la lourde balei­

nière du pénitencier tente de se ranger le long du bord, mais il y a une

forte houle et les huit forçats arc-boutés sur leurs longues rames luttent

contre le flot hostile. Un surveillant à l’avant, deux à l’arrière, et trois

passagers pour Cayenne: deux forçats enchaînés et leur gardien. Peu

de monde sur le pont, tout dort, sans doute comme les mille forçats de

l’île Royale et les réclusionnaires, comme les fous de l’île Saint-Joseph.

Pour l’heure, l’île du Diable est sans occupant, me dit-on. Un surveil­

lant militaire et sa famille débarquent aux îles, l’entreprise est péril­

leuse, car il faut sauter dans la chaloupe depuis l’échelle de coupée, au

moment où la houle la soulève à son niveau.

Je regarde tout cela les dents serrées. Faut-il être fou pour choisir de

vivre ici... J’ai l’impression que je suis, de nous quatre, seul à recevoir

les premiers coups, les autres ne savent pas ce que c’est.

En regagnant ma couchette, je crois comprendre un peu ce que Jésus

dut éprouver en venant vivre dans cette galère d’humanité.

A l’aube, la marée est assez haute pour permettre à l’«Antille» d’en­

trer dans la rivière de Cayenne et d’accoster au nouvel appontement.

188

Le jour se lève. Je pense à cette parole de Jésus «... c’est pour cette

heure que je suis venu».

Le pont est envahi par une foule de visiteurs et le brouhaha est tel

que le moment n’est pas à la rêverie. Pas une hésitation, ni discussion,

ni atermoiement. Tout a été minutieusement étudié et préparé.

L’Hôtel d’Estré devient notre Q.G. provisoire. Apres avoir présenté

nos civilités au gouverneur et aux autorités, dès le lendemain, nous

louons un entrepôt et Hausdorff y installe l’atelier, tandis que je pars

avec Klopfenstcin à la recherche de libérés susceptibles de travailler

avec nous. Ceux que je retrouve après 5 ans sont au paroxysme de la

joie et nous fournissent menuisiers, jardiniers, gardiens. Dès le déballage

de nos outils, ils sont à l'œuvre et fabriquent selon nos plans tables,

bancs, lits de camp, chaises, etc... La semaine suivante, nous louons une

grande maison entre la place des Palmistes et le canal Laussa. Klopfen-

stein en surveille l’aménagement; en bas restaurant, cuisine, salle de ré­

union; au premier, l’appartement des officiers, le bureau et un grand

dortoir où viennent immédiatement loger nos ouvriers. Hausdorff y

transfère l’atelier et s’installe avec sa femme dans l’appartement. Cet

atelier devient notre entrepôt, avec un gardien bien entendu.

Nous prospectons les environs et louons le domaine abandonné de

Montjoly, cent hectares à 12 kilomètres de Cayenne. C’est une magni­

fique presqu’île qu’il faudra défricher et cultiver. Trois semaines plus

tard, Klopfenstein s’y installe avec 20 hommes enthousiastes. Cela

marche, nos espoirs sont dépassés. Seulement maintenant je comprends

pourquoi il était nécessaire que j’apprenne l’agriculture.

— A ce rythme-là, vous n’y tiendrez pas, me dit le secrétaire général

du gouvernement.

— Il faut faire vite et être bien ancrés avant les tempêtes qui ne

manqueront pas de fondre sur nous, tôt ou tard.

Nous avons quelques bons éléments parmi nos hommes, le travail

qu’ils font leur plaît, il a un sens beaucoup plus grand que l’argent qu’ils

en retirent. Us retrouvent goût à la vie parce qu’ils font quelque chose

pour eux et leurs semblables et peuvent, de jour en jour, en mesurer

les effets.

Quand le commissaire Peyron et sa fille1 débarquent en Guyane, il y

a cinq semaines que nous sommes à l’œuvre. Le drapeau flotte sur le

1 Mme la commissaire Peyron était décédée en mai 1933.

189

foyer des libérés à Cayenne, inauguré à cette occasion, et Montjoly

où déjà un hectare de potager est ensemencé, une pêcherie installée; un

abri se construit pour les hommes et l’officier. Il faut au plus vite ali­

menter notre restaurant de Cayenne en légumes, poissons, œufs et vi­

ande de tortue sans avoir à acheter ces produits. Quelques vieux man­

guiers dégagés de la brousse fournissent les fruits.

Avec le commissaire, qui restera trois semaines à Cayenne et 10 jours

à Saint-Laurent, est arrivé le capitaine Chastagnicr; c’est un précieux

renfort.

Le lieutenant continue à défricher méthodiquement la colline, ce qui

chasse les bêtes sauvages, insectes et serpents. La broussaille est brûlée

pour nettoyer la terre. Chastagnier construit le logement des hommes

et l’abri servira pour la basse-cour. Plus tard, il faudra construire une

petite maison pour les officiers. Hausdorff lui prête un de nos menui­

siers qui fabrique sur place tables, bancs et lits de camp.

Deux difficultés: les libérés nous volent notre matériel, nos outils,

nos affaires; il nous faut les racheter, ce dont nous ne pouvons nous

passer, à d’autres libérés complices qui nous disent les avoir trouvés!

Grâce à l’argent qu’ils obtiennent de cette manière, certains ne des­

soûlent pas de la semaine.

Le gouverneur me convoque:

— M. Péan, je suis mécontent.

?

— Jamais il n’y a eu autant d’hommes ivres dans Cayenne que de­

puis que l’A.S. est là. Si cela continue, je serai obligé d’interdire votre

activité dans cette ville. Vous donnez à manger aux hommes, ils écono­

misent ainsi les quelques sous qu’ils ont mendiés ou volés et s’enivrent

grâce à vous.

Ce n’est que trop vrai.

— Les habitants de Cayenne se plaignent et le commissaire de police

est sans cesse dérangé parce que vos gens se battent ou attaquent les

passants.

— M. le gouverneur, ils boivent parce qu’ils sont malheureux, ivres,

ils oublient leur détresse.

— Ta ta ta, c’est votre affaire, arrangez-vous, mais je ne veux plus

de scandale dans cette ville.

Je suis bien marri, d’autant qu’en descendant le grand escalier du pa­

lais, je l’entends dire à son secrétaire général:

190

— Si ça continue, je fous les uns dedans et les autres dehors!

Il nous faut revenir au sage principe de l’A.S., ne plus faire cette

malsaine charité, mais amener les libérés à s’aider eux-mêmes à sortir

de la misère.

D’accord avec Hausdorff, nous décidons de faire payer le repas à

tous ceux qui sont à peu près valides et de ne secourir que les infirmes

et les vieux. Ils pourront payer leur repas par une heure de travail et la

pension complète par une demi-journée. Cela ne va pas sans mal, cris,

grincements de dents et bagarres entre nos employés et ceux qui veu­

lent nous imposer leur loi.

Certes, nous ne ferons rien de bon si nous n'amenons pas nos libérés

à se prendre eux-mêmes en charge. Quant aux vols, nous redoublons de

prudence, mais c’est en vain, ils sont bien trop malins. Notre secrétaire

des finances au Q.G. de Paris nous écrit candidement de surveiller

notre matériel et menace de ne plus nous le renouveler.

Nous avons réussi à mécontenter tout le monde!

Dès que le commissaire et sa fille ont quitté Cayenne pour la Fran­

ce, Chastagnier et moi partons pour Saint-Laurent y installer le «Foyer

des libérés» dans un vaste bâtiment que l’A.P. nous cède. Après un

mois de travail, nous pouvons ouvrir des dortoirs pour une centaine de

libérés. Progressivement, les ateliers fonctionnent, mais la restauration

est plus difficile car nous n’avons pas d’exploitation agricole et les rela­

tions avec Cayenne ne sont possibles que par mer, de plus, fort compli­

quées en dehors du courrier mensuel, ainsi ne pouvons-nous greffer

notre foyer sur Montjoly.

A Saint-Laurent, le problème des ivrognes est moins apparent qu’à

Cayenne, ici, tout le monde s’enivre, sauf nous qui apparaissons comme

des anormaux. Par contre, les vols sont plus nombreux et importants.

C’est un vrai pillage, et une grande rigolade, sauf pour nous qui en fai­

sons les frais et sommes jugés comme des simplets.

Ainsi les coups pleuvent de toute part. Cela serait supportable si

nous n’étions englués dans une atmosphère de mensonge, d’hypocrisie,

de vice, de violence... le sordide nous colle de partout.

Tous les dimanches, nous allons dans les pénitenciers visiter les

hommes en cours de peine, établir un contact avec eux et bientôt servir

de trait d’union entre eux et leur famille, quand ils en ont une et qui ne

les a pas reniés.

191

Du renfort nous arrive en novembre avec la jeune lieutenantc Pal­

pant qui épouse à Cayenne le capitaine Chastagnier; ils s’installent à

Saint-Laurent; puis en décembre le lieutenant David Cornillon que

j’affecte à Montjoly avec Klopfenstein. Ces deux font merveille. Avec

David arrive un souffle de la Côte d'Azur; je revois encore ce garçon à

genoux consacrant sa vie à Dieu pour le service des hommes, il y a de

cela trois ans; c’est un brave, dur au travail, expert en agriculture, qui

aime Dieu suffisamment pour arriver à aimer ces hommes.

Quant à moi, je touche à la fin de mon séjour. Il était entendu que

je ne resterais pas plus de six mois sur ordre impératif des médecins. Je

me porte d’ailleurs bien, mais je dois rentrer pour d’autres raisons. Et

je le puis, car nos centres sont bien établis, leur fonctionnement aussi

normal qu’il est possible ici; les officiers ont les choses bien en main.

Après un saut à Cayenne, en janvier 1934, je quitte Saint-Laurent.

Après ces mois passés à pied d’œuvre, une conviction s’est faite en

moi. Si la bataille que nous livrons à Cayenne en faveur des libérés et

condamnés est rude, elle est sans espoir; la victoire, si jamais nous la

remportons, c’est à Paris qu’elle se gagnera.

N’y a-t-il pas quelque chose d’anormal, de vicieux dans toute cette

affaire? Nous déployons force, énergie, temps, jeunesse, argent pour

tenter de refaire de ces malheureux des hommes sociables, alors que les

cours de justice, à longueur d’année, en condamnent par centaines à la

transportation et à la relégation sachant bien que cela achèvera de les

désocialiser. Tous les ans, un bateau amène au Maroni quelques 600

détenus. Dans ce même temps, un nombre à peu près égal disparaît par

la mort ou l’évasion. A peine V2 °/o parvient à la libération et qui, par la

loi de la résidence perpétuelle ou faute d’argent pour payer le voyage

de retour, pourrit sur place.

Sur les 65 000 forçats amenés à la Guyane depuis 1852, plus de

60 000 y sont morts ou disparus; les autres sont en évasion. Il est pos­

sible que un pour mille soit revenu libre dans son pays... personne ne le

sait, et je n’en suis pas sûr.

Alors, allons-nous passer nos jours et nos nuits à tenter de réparer, à

l’unité, ce que l’A.P. détruit en masse? Accepter de voir notre rôle ré­

duit à prêcher la résignation à ceux qui sont condamnés à mourir à pe­

tit feu, et nous rendre complices d’une justice qui a voulu que la peine

prononcée contre les forçats soit une mesure d’élimination définitive?

Cela me paraît impossible. En continuant comme nous le faisons, nous

192

nous enlevons le droit d'apporter le message du salut en Jésus-Christ.

Nous aurions bonne mine de parler de l'amour et de la justice de Dieu

en admettant l’injustice et l’hypocrisie des hommes libres. Quelle cari­

cature du Christ nous leur dessinerions.

Ce qu'il faut faire, c’est réclamer en France la suppression du bagne

et démontrer, par le travail que nous accomplissons en Guyane, la res­

ponsabilité du système pénitentiaire colonial dans la démoralisation,

pour ne pas dire la corruption des hommes qui lui sont confiés.

Dénoncer l’injustice du système est un devoir. De plus, il nous donne

le droit d’annoncer la justice de Dieu, que nous soyons écoutés ou non.

Mais que sommes-nous pour attaquer un tel monstre? et comment

nous y prendre pour ne pas faire supporter les frais de nos attaques à

ceux que nous voulons secourir? Car une telle campagne ne nous dis­

pense pas de la nécessité de développer nos centres d’action en faveur

des libérés à Cayenne et au Maroni. Ils sont plusieurs centaines à gra­

viter autour de nous. Il faut secourir d'une main et attaquer de l’autre.

Nous sommes livrés sans défense aux libérés et à la toute-puissante Ad­

ministration pénitentiaire. Certes, mais «Si Dieu est pour nous, qui sera

contre nous!»

Il faut nous lancer à fond en France et en Guyane. Nous allons ren­

forcer la coordination des secrétariats entre Cayenne et Paris, tenter de

renouer les liens entre les forçats et leurs familles. Exploiter à fond les

très faibles possibilités de rapatriement, demander des grâces ministéri­

elles, trouver l’argent des voyages et les possibilités d’accueil, etc...

A Paris, il faudra mener une double action auprès des autorités et de

l’opinion publique par la parole, le film et la plume. Lorsque tout aura

été tenté par nous, il restera le plus important: l’intervention divine.

Celle-ci n’est possible qu’à travers nos propres efforts: agir comme si

Dieu ne pouvait rien. Prier et croire comme si nous ne pouvions rien.

A bord, on est en tenue légère, on verse des glaçons dans nos verres

et les ventilateurs ronronnent dans nos cabines.

193

Au Q. G. Paris, départ du Commissaire A. Peyron

C’est au plus froid de l’hiver que le SS «De la Salle» me laisse sur le

quai de Saint-Nazaire. Quel contraste! mais le retour auprès des miens

m’est une merveilleuse chaleur.

J’arrive juste à temps pour dire au revoir à mon camarade de com­

bat l’enseigne Henri Becquet qui part au Congo belge commencer

l’œuvre de l’Armée du Salut. Quelques jours après, de Nairobi, il

m’écrit: «Je pars demain... sous-entendu je vais traverser l’Afrique

d’est en ouest. C’est un programme.»

Mes amis salutistes me font fête. Mais très vite, je crois percevoir un

malaise. Que se passe-t-il dans nos rangs?

— Le commissaire n’est plus le même, me dit ma femme, tu verras.

De fait, lorsque dans la joie de la mission accomplie je lui rends

compte du travail, il ne manifeste pas autant d’intérêt que dans le pas­

sé. Aussi j’attends pour lui parler de mon plan, mais je lui lis un extrait

d’une lettre du gouverneur de la Guyane datée du 26 septembre der­

nier, adressée aux membres de l’union coloniale française:

«En ce qui concerne la transportation, la propagande bienfaisante et

méthodique de l’Armée du Salut aura, j’en suis certain, les plus heu­

reux effets. Un certain nombre de libérés retrouveront, grâce à elle, le

goût du travail et pourront reprendre leur place dans la société.»

De retour à la maison, ma femme me dit:

— Depuis la mort de la commissaire, il va y avoir un an, notre chef

a beaucoup changé. Je crois qu’il ne supporte plus d’être seul. A Noël

dernier, il est venu à la maison partager le repas avec nos enfants, j’en

étais bouleversée. Je ne te l’ai pas écrit pour ne pas te troubler. Il est

resté presque tout l’après-midi et en partant, il m’a dit: Je rentre à la

maison, la maison vide! Il m’a confié qu’il veut épouser la capitaine

R... mais elle a 30 ans de moins que lui, le général refuse et lui oppose

les règlements1.

Le conflit est sérieux et nous en sommes tous peinés.

Quelques jours plus tard, je demande audience au commissaire. Je lui

expose mon nouveau plan. Il réfléchit, reste silencieux, puis approuve.

— Vous vous sentez capable de mener à bien cette bataille?

1 Le mariage n’est autorisé entre officiers que si l’écart d’âge ne dépasse

pas 17 ans, l’homme étant Famé, et 10 ans si la femme est plus âgée.

194

— Oui, avec votre approbation et surtout votre appui.

Nouveau silence où je le sens hésiter.

— Je dois vous dire quelque chose de privé: je suis en conflit avec

le général, j’ai l’intention de me remarier avec la capitaine R., ce n’est

pas en accord avec les règlements, mais je pense qu’on devrait faire une

exception.

Il est pâle et triste.

— Comprenez-moi, Péan, je suis seul et je suis très las. Il y a plus de

50 ans que je me suis donné sans compter pour l’Armée.

— Mais, commissaire, vous êtes entouré de l’affection de tous, et

nous redoublerons d’attention pour vous soutenir.

— Oui, je sais. Mais vous verrez, si le Seigneur vous garde, le chef

est un homme seul. Le général voudrait que je parte deux mois et puis,

on verra à mon retour.

Il y a un silence.

— Que cela ne vous empêche pas d’aller de l’avant dans votre pro­

jet, mais vous devez désormais compter sur vous seul. Je ne vois pas

qui pourrait vous aider au Q. G. Vous avez appris à dépendre de Dieu

plus que des hommes, n’est-ce pas?

Et il me congédie jusqu’au lendemain.

Ainsi, dans l’espoir de le voir changer d’idée, le Q. G. I. veut en­

voyer notre commissaire, accompagné de son fidèle secrétaire, faire

une tournée de conférences en Amérique du Sud. Une grande sympa­

thie l’entoure sur le pénible chemin qu’il suit en ce moment. Son départ

étant fixé au début de juin, j’ai le temps de le revoir plusieurs fois pour

mettre au point notre programme d’action.

Ma femme et moi préparons l’offensive. D’abord une série de visites

à des personnalités importantes, religieuses et politiques. J’accompagne

le commissaire chez le ministre des Colonies et nous rencontrons en­

semble M. Justin Godart. M. Matter malheureusement est assez ma­

lade, mais approuve notre projet, ô combien! Le professeur Donne­

dieu de Vabres, éminent juriste, objecte qu’il sera difficile de suppri­

mer le bagne sans proposer des mesures de remplacement. Les parle­

mentaires que je rencontre sont d’autant plus favorables que beaucoup

ont appuyé le projet de loi modifiant le bagne déposé sur le bureau

de la Chambre par le député Sibille.

Le député de la Guyane, M. Monnerville, est très favorable. Le mi­

nistre des Colonies est poli... mais fait de la politique. Les grands pa­

195

trons du bagne sont tous acquis à notre idée, mais ne pensent pas que

nous réussissions, car outre l’objection du professeur Donnedieu de

Vabres, et elle est de taille, il y a beaucoup d’intérêts privés en jeu.

Quant au personnel subalterne, il est franchement hostile à la suppres­

sion du bagne.

Marc Rucard, député des Vosges, me dit:

— Si vous voulez réussir, il vous faut alerter l’opinion publique afin

qu’elle «oblige» la Chambre à prendre en considération un projet de loi.

Et M. Batestini, président des sociétés de patronage, ajoute:

— Pour qu’un projet de loi supprimant le bagne ait des chances de

passer, il ne faut pas qu’il émane d’un parlementaire, mais d’un mi­

nistre.

M. le pasteur Marc Bœgner nous promet son soutien inconditionnel,

ce que nous apprécions.

Bref, désormais suffisamment assurés sur nos arrières, nous pouvons

envisager de lancer une série de conférences.

A toutes les paroisses protestantes, à certains clubs, aux ligues des

droits de l’homme, à tous nos postes, nous adressons la circulaire signée

du commissaire où, après avoir mentionné notre entrevue avec le mi­

nistre Albert Sarraut, il ajoute: «J’ai demandé à l’auteur de «Terre de

Bagne» de donner en France des conférences sur les deux voyages qu’il

a accomplis en Guyane. Si vous désirez la visite de l’enseigne Péan,

veuillez lui écrire tout de suite, afin qu’il puisse préparer ses tournées.

Sa conférence est illustrée de projections lumineuses.» — Et de con­

clure: «Le bagne est un défi jeté à la civilisation et au christianisme.

Vous voudrez participer à cette entreprise courageuse qui a pour but la

gloire de Dieu et le salut des plus pauvres de nos frères.»

Très vite, des réponses positives nous parviennent, ce qui est un

grand encouragement. Nous organisons les tournées par régions, tout

en réservant du temps pour le secrétariat à l’arrivée et au départ de

l’unique courrier mensuel de la Guyane.

Une fois le principe d’une conférence accepté, que de lettres à

échanger pour se mettre d’accord sur le jour, afin de bloquer les locali­

tés proches les unes des autres et éviter ainsi les dépenses et fatigues de

voyage.

Le but principal de cette seconde vague de conférences ne sera pas

l’obtention de fonds nécessaires à l’établissement et au fonctionnement

de notre œuvre en Guyane, quoique l’argent nous soit bien nécessaire,

196

mais d'éveiller la conscience populaire et d’obtenir des parlementaires

d’abord, des pouvoirs publiques ensuite la suppression du bagne.

Dans la capitale, l’organisation est aisée. La première tournée en

province a lieu à Lyon, Roanne, Saint-Etienne. Les résultats sont en­

courageants, de grandes assemblées, les trois collectes faites pour notre

œuvre en Guyane rapportent 4950 francs et prolongements de la con­

férence par les comptes rendus dans les grands quotidiens locaux.

La seconde tournée est pour Rouen, Dieppe, Honfleur. La troisième

pour le Nord, à raison d’une conférence chaque soir: Quiévy, Le Ca-

teau, Caudry, Walincourt, Saint-Quentin, Roubaix, Tourcoing, Lille et

Bruxelles.

Puis, c’est le centre: Blois, Mer, Josne, Vendôme, Le Mans, Laval,

Caen; et le Sud: Limoges, Périgucux, Sainte-Foy-la-Grande, Toulouse.

Ensuite: Epernay, Metz, Strasbourg, Saverne, Colmar, Mulhouse. La

plus remarquable fut la conférence de Strasbourg en l’église Saint-Paul

bondée de plus de 1200 personnes.

De là, je dois rentrer rapidement à Paris. Le commissaire est sur son

départ. Nous allons nous sentir orphelins. Le secrétaire en chef, qui

désormais tiendra la barre, sait manœuvrer, mais non commander. Et

c’est à ce moment, bien mal choisi, que nous parviennent de Guyane

des lettres assez inquiétantes. Le lieutenant David à Montjoly est tombé

malade, il a été ramené à Cayenne. Le capitaine Hausdorff laisse à sa

jeune femme la direction du foyer de Cayenne pour aller vivre à la

ferme. Le lieutenant nous écrit qu’il a le paludisme: «... je n’ai pas fait

exception à la règle... si cette maladie a été une épreuve physique, elle

a été au point de vue spirituel une occasion d’enrichissement, car pen­

dant les longues heures de solitude, j’ai pu lire, prier, méditer... elle a

été aussi l’occasion de faire une comparaison avec ma vie passée, lors­

que malade, l’inquiétude, l’effroi envahissaient mon cœur à la pensée

que peut-être, comme disait Mazarin, «il faudrait quitter tout cela».

Maintenant, quelle différence! La paix de Dieu n’a pas quitté mon

cœur, au contraire, elle est devenue plus forte et le calme a remplacé

le trouble.»

En France, nous devons nous hâter si nous voulons mobiliser l’opi­

nion du pays. Aussi dès que les affaires d’administration sont réglées,

je repars, cette fois sur Cannes, Saint-Raphaël, Draguignan, Marseille,

Aix, Arles. Huit jours après je suis à Alès, puis Riom, Nevers, San-

cerre, Châtillon-sur-Seine.

197

Trois semaines en route, une semaine au bureau. Jamais je n’ai

autant pratiqué les wagons de 3ème classe avec ma valise chargée de

livres, ma lanterne à projections et mes 60 vues sur verre. A courir la

France en portant tout cela, je me demande comment mes bras n’ont

pas allongé!

Chaque conférence en appelle une autre. Des invitations de toute

part arrivent au Q. G. et me voilà reparti pour Belfort, Thann, Gueb-

willer, Pontarlier, Gcx, Divonne, Annemasse, Ferncy et Grenoble.

Avant son départ, mon commissaire m’avait écrit un mot plein d’af­

fection, et de son escale à Lisbonne, il nous envoya une carte: «Si

heureux des résultats de vos tournées.»

Une correspondance volumineuse nous arrive de Guyane. David

écrit de la ferme de Montjoly qu’il est rétabli: «Je suis heureux d’être

ici, malgré les séparations, mais qu’est-ce que cela? La volonté de Dieu

et le salut des âmes avant tout. A Montjoly, j’essaie de tout mon cœur,

de toutes mes forces d’amener les libérés (quelle ironie!) au salut offert

par Jésus-Christ. A ce moment-là, ils seront vraiment libérés. Tout en

plantant des bananiers et en semant du maïs, je tente de répandre dans

leur cœur la parole de l’Evangile, et Dieu fera germer la semence, la

fera croître et mûrir.»

Par le même courrier, son collègue écrit: «... nous avons eu trois

nouvelles conversions. Vous serez heureux d’apprendre que (suivent

quatre noms) continuent à bien se comporter. Ce matin, alors que

j’apportais du courrier à quelques-uns d’entre eux, le brave F. me di­

sait: Savez-vous, lieutenant, que de ma vie je n’ai jamais décacheté une

lettre, car je n’en ai jamais reçue.»

J’envoie alors une lettre à F., la première qu’il recevra. Mais peu

après, le lieutenant m’écrit: «Je suis bien attristé à la pensée que celui

pour qui je vous avais demandé d’écrire, F., nous a quittés. Par contre

(suivent cinq noms) continuent à bien aller. Encore une triste nouvelle,

H. a été réintégré au pénitencier.»

Joies et déceptions sont le lot quotidien de ce travail. De Cayenne,

madame Hausdorff écrit: «Vous recevrez la visite de Mme T., son fils

est ici, condamné à vingt ans de T. F. à l’âge de 18 ans. Il travaille

chez nous maintenant. Donnez-lui de bonnes nouvelles.» Et plus loin:

«Nous nous réjouissons fort, le capitaine et moi, du grand événement

qui se prépare. Ma santé est excellente.»

Le 25 juin suivant: «Notre bébé est né, il va merveilleusement bien.

198

Il y a eu quelques moments difficiles pour la naissance, mais tout est

oublié. Mardi soir, nous avons commencé des réunions avec nos em­

ployés...» suit une série de noms de familles à visiter.

Bientôt, il nous faut une seconde secrétaire pour la correspondance.

En juin, une tournée à Nice, Antibes, Toulon. Une autre dans le

Nord, Liévin, Lens, Hcnin, Bruay. En juillet: Fay-sur-Lignon, Frey­

cinet, Le Mazet, Le Chambon-sur-Lignon où les auditeurs furent si

nombreux que plusieurs centaines ne purent entrer dans le temple.

En septembre, le commissaire est de retour d’Amérique du Sud. Dès

que je peux le rencontrer, je lui donne de bonnes nouvelles de Guyane.

Seul avec lui, je le mets au courant de notre campagne en France qui se

développe de façon inespérée. C’est par centaines que l’Argus de la

presse nous adresse les comptes rendus des conférences et articles sur le

bagne. Le succès appelant le succès, les invitations se multiplient.

— Et vous, commissaire, comment allez-vous?

— J’ai demandé ma mise à la retraite. Je quitterai la direction du

territoire. Mon remplaçant est déjà désigné, c’est le commissaire Iscly.

Personne mieux que lui ne peut être un bon successeur.

Je suis atterré. Depuis 17 ans, cet homme mène notre mouvement en

France, il l’a établi sur des bases solides. Sa vision, sa foi, son en­

thousiasme, sa chaleur humaine, sa distinction ont fait de lui un chef

prestigieux. Ses relations, l’estime dont il jouit lui ouvrent toutes les

portes. Que va devenir notre entreprise à peine lancée avec un autre

chef qui ne connaît rien à l’affaire? Je suis bien inquiet.

— Tenez bon, Péan, vos camarades, l’Armée, Dieu comptent sur

vous.

Je quitte son bureau avec l’impression qu’un tremblement de terre

ébranle nos assises. C’est le solide tuteur qu’on enlève à l’arbuste qui

n’a que peu de racines. Qui, désormais, épaulera notre mouvement par­

fois critiqué, qui le défendra contre les jaloux et les inconscients?

Le secrétaire en chef m’écrit:

— Vous dirigerez les affaires depuis Paris et retournerez de temps à

autre en Guyane.

Le 11 septembre 1934, le commissaire Peyron prend congé des salu­

tistes parisiens.

Je suis divisé en moi-même. «J’ai bien le droit de penser un peu à

moi», m’a-t-il dit. Mais par sa position, sa personnalité, son ascendant

sur nous, les jeunes cadres, en réalité c’est un peu à nous qu’il appar­

199

tient. C’est sa voix qui nous a transmis l'ordre de Dieu. Cela, il l’aban­

donne pour se remarier... D’autre part, comment ne pas comprendre

qu’il soit arrivé au bout de sa résistance, ayant toujours tout donné,

tout sacrifié, tout fait pour les autres. Aujourd’hui, fatigué, usé, pres­

que épuisé et seul, ses enfants mariés, sauf une, la major Irène, ne

peuvent sans doute se charger de leur père, et le poids d’un territoire

doit être lourd à porter j’imagine.

Ne pouvant sortir de ce dilemme, je tombe sur l'absent qui a toujours

tort: le quartier général international. Pourquoi appliquer à un homme

de sa stature un principe qui risque de le briser et qui fera certaine­

ment grand tort à l’Armée? Est-ce chrétien d’être rigide à ce point? Ce

règlement est relativement nouveau, il y a 20 ans, il n’existait pas. Le

brigadier X. et le major Y. ont épousé des femmes de 20 ans plus

âgées qu’eux, et d’autres des femmes beaucoup plus jeunes. Dans 20

ans, sans doute, y aura-t-il d’autres règlements... Pour que vive le sa­

cro-saint principe, on va tuer un homme et affaiblir une œuvre?

— Je proteste, dis-je au secrétaire en chef. Mais il est Anglais et ces

gens d’outre-Manche sont tenaces. Notre esprit latin ne les comprend

pas toujours et n’accepte pas facilement cette intransigeance. Dans ce

cas particulier, la décision manque de nuance. Il rit:

— Le règlement, c’est le règlement. Ne pas l’appliquer une seule

fois, c’est instaurer l’anarchie.

— Pour juste que soit la règle, son application aveuglément générali­

sée ne l’est pas. L’Armée du Salut ne serait pas ce qu’elle est en France,

si le commissaire Peyron n’avait pas eu cette sage souplesse qui fait

plier la règle devant la vision ou le principe. Corneille n’aurait pas été

converti si Pierre avait fait passer les textes avant tout.1 Et moi,

que serais-je devenu si, il y a 15 ans, on m’avait opposé irréductible­

ment le sacro-saint règlement?

Finalement, l’anonyme précepte est le plus fort. Albin Peyron en­

tre dans le cadre de la retraite, ce qui ne change rien, la discipline s’ap­

plique aux officiers à la retraite comme aux autres. Alors, pour

échapper à cette tyrannie, il abandonne son grade, rentre dans le rang

comme soldat. Il enlève le velours grenat et les S d’argent du coi de son

uniforme et arbore humblement les S émaillés bleu du soldat. Cela me

paraît inhumain, j’en suis ulcéré.

1 Allusion à la conversion du Centurion romain relatée dans le Livre des

Actes des Apôtres, chapitre X et XI.

200

Au Q. G. Paris, le Commissaire G. Isely

Le monde n’en continue pas moins sa ronde, et notre nouveau chef

arrive à Paris, s’installe au Q.G.T. rue de Rome dans le fauteuil d’Albin

Peyron: le commissaire et madame Gustave Isely.

Pour moi, comme pour beaucoup de mes camarades, ce commissaire

n’est pas un inconnu, il vient, précédé d’une excellente et solide réputa­

tion. Lorsque je suis entré dans l’Armée, il était le secrétaire général du

commissaire Peyron. De là, il fut nommé en Angleterre secrétaire des

candidats, conseiller des jeunes puis sous-secrétaire pour l’A.S. en Eu­

rope. Sa personne est très attachante. De taille moyenne, il a un beau

visage distingué. Vive intelligence, culture étendue, loyauté et honnêteté

à toute épreuve, un peu cassant il est vrai. Avec sa femme, ils forment

un couple en tout point remarquable. Pour compenser la fâcheuse im­

pression que laisse le départ d’Albin Peyron, le général nous envoie ce

qu’il a de meilleur.

Gustave Isely a publié quelques ouvrages sur la Bible, notre hymno-

logie et écrit de nombreux articles pour nos revues de langues anglaise

et française, il est aussi à l’aise dans l’une que dans l’autre. Il parle un

excellent français, utilise un vocabulaire aussi riche qu’élégant.

Originaire des bords du lac de Neuchâtel, il raconte ainsi sa conver­

sion: Un de ses camarades de collège, Joseph, venait de se convertir

par le moyen de l’A.S. et se vit mettre en quarantaine par ceux de sa

classe. Mais un jour, le jeune Isely le surprit à genoux en train de prier.

«J’en suis encore, même aujourd’hui, à m’étonner que la nouvelle

m’eut frappé si fort. Je m’y attendais trop peu. La scène de la man­

sarde — Joseph sur ses genoux, les mains jointes, les yeux fermés — me

poursuivait, m’obsédait.

La journée fut déplorable, l’obsession continuelle. Dans le train du

soir, je pris la résolution d’en finir et m’armant de courage, je me ren­

dis directement de la gare au presbytère: le pasteur, pensais-je, me tire­

ra d’affaire. Ma visite à cette heure le surprit. Moins cependant que

l’embarras où il me vit. Pour répondre à sa question: «Tu as quelque

chose à me demander?» je ne faisais que tenter en vain en ânonnant,

de lui exposer ce qui m’amenait.

— «Dis-moi, qu’est-ce qui va mal?

— Tout va mal. Et enhardi, je continuai: aussi je viens vous trouver,

201

14 A-DIEU-VAT!

monsieur, pour vous dire que j’aimerais être chrétien.» Il me regarda

ébahi :«Allons, allons, que veux-tu dire? qu’est-il arrivé? parle...

Finalement, je parvins à répéter que je souhaitais être chrétien.

— Mais tes parents t’ont fait baptiser!» s’écria-t-il, intrigué et amusé

à la fois.

— Oui, sans doute, mais voyez-vous, monsieur, je ne suis pas con­

verti...

— Qui donc te parle d’être converti?

— Ma mère m’assure que je devrais l’être. Et vous le savez bien, elle

l’est et j’en suis sûr.

— Mon garçon, ta mère, il est vrai, est une très bonne paroissienne.

Mais comprends-le, elle a traversé une grande épreuve et sa santé est

ébranlée. Tu n’es pas dans son cas. Ce qu’elle désire surtout, c’est ta

bonne conduite. Ecoute-moi: fais tout ton devoir envers elle et tu prou­

veras ainsi que tu es chrétien.»

Cet avis ne parvint pas à me convaincre. M’étant compromis et ne

pouvant reculer, il me fallut aller jusqu’au bout et j’inventai un autre

exemple: — Ma monitrice d’école du dimanche, elle aussi est conver­

tie...

Il se prit à rire: «Certainement, certainement. Et elle ne saurait être

autrement, même si elle le désirait. Juste ciel! Une demoiselle de son

âge est chrétienne par tempérament.» Je m’écriai: «Et que faites-vous,

monsieur, de la conversion de mon ami Joseph Rollier, le fils du pas­

teur? Celui-là, c’est un chrétien maintenant. Personne ne dira le con­

traire. Et c’est même à F Armée du Salut qu’il a commencé et il faut

voir comme il a changé! Si seulement je lui ressemblais...

— Je comprends maintenant! Nous y voilà! Ah! C’est du joli, c’est

du propre!

Alors ce fut la tempête. S’il eut de prudents ménagements à l’égard

de son collègue égaré, les salutistes, eux, ne furent pas épargnés.

Un prochain dimanche, une vaste tente était dressée dans le verger

du bon pasteur Rollier et à notre arrivée, la réunion commençait.

Trois pas seulement me séparaient du banc des pénitents. Sans qu’on

m’y invite, je les franchis résolument et fus le premier des cinq qui se

donnèrent à Dieu ce soir-là.»

Il y avait entre Gustave Isely et moi un double point commun outre

sa conversion aux circonstances assez semblables à la mienne, son en­

202

trée à l’école militaire et certaines similitudes avec mon arrivée à Paris

en 1919. C’était pour lui, encore plus que pour moi, la grande aventure.

«Derrière moi, les ponts étaient coupés. Devant moi, la grande aven­

ture. A Paris, à six heures du matin, Joseph, qui pour lors était lieute­

nant et à qui j’avais écrit, m’attendait à la gare.

Je le sentais mécontent de mon refus de passer au quartier général

où je craignais qu’on ne me retint. — En somme, que vas-tu faire à

Londres? Ne te fais pas d’illusion, mon cher. Pas question d’école mili­

taire pour toi, tu n’cs même pas candidat! Reste ici au moins un jour.

Tu verras l’un de nos chefs. C’est mon avis.»

— «Ecoute Joseph, ce n’est pas d’avis dont j’ai besoin ce matin, mais

de ton concours pour réaliser mon projet. Conduis-mois, je te prie, dans

un bureau de poste.»

De là, je télégraphiai à Clapton, à Londres: «Arrive ce soir 7 h 15.

Veuillez rencontrer et recevoir. Isely.» Après quoi, il ne restait plus que

le temps de gagner Saint-Lazare et de prendre congé de ce bon Joseph

qui était éberlué de mon audace et contrarié de mon entêtement.

Ma dépêche qui, naturellement, était rédigée en français, amena à la

gare londonienne un officier nommé Young qui connaissait quelques

mots de notre langue. Il était délégué pour m’informer que mon nom

était inconnu à Clapton, ce que je savais déjà. En outre, il m’apprit

qu’on ne comptait pas m’y recevoir. C’était ce qu’on allait voir.

C’est toujours un avantage, dans le dialogue avec un étranger, d’em­

ployer sa propre langue. Je m’en prévalus et il ne me fut pas trop diffi­

cile de persuader Young de m’emmener quand même à l’école mili­

taire. Il le fit fort à contre-cœur et en dépit de sa consigne.

Il était neuf heures du soir quand on m’introduisit dans le bureau du

principal, le commissaire Rees. «L’ignorance, disent les Anglais, c’est le

bonheur parfait.» C’était bien mon cas: je ne comprenais très heureuse­

ment rien de ce qu’on me disait, n’en saisissant que le ton, peu rassu­

rant d’ailleurs. Young traduisait le peu de mots qu’il pouvait. C’était

à peine nécessaire, car dans toutes les langues on hoche la tête pour

faire signe que non et on l’incline pour dire oui. Or, le principal ho­

chait la tête à tout moment.

Il importait surtout que Young me traduisit, moi, mais aucun de

mes arguments ne connut de succès, sauf le dernier: «Dites au commis­

saire que s’il est le chrétien que je pense, il ne laissera pas à la rue un

camarade étranger et encore à dix heures du soir un samedi soir!»

203

J’accueillis la réponse: «Qu’il reste donc pour le week-end» par un

retentissant «alléluia!» qui fit sourire le commissaire. C’était la victoire.

Au réfectoire, l’accueil des cadets fut des plus chaleureux.

Tout mon effort portait sur le vocabulaire à acquérir; un diction­

naire de poche m’accompagnait partout et chacun s’offrait à être mon

professeur. L’anglais est facile: le chiendent, c’est sa prononciation.

Comme disait un Français: «Les Anglais écrivent Liverpool et ils pro­

noncent Manchester».

Un soir, le capitaine du poste où j’étais tacitement affecté me dési­

gna pour la leçon biblique: «C’est votre tour, dit-il, ne le manquez pas».

Je choisis pour texte: «Le royaume des cicux est proche». Peut-on se fi­

gurer ce que dut être mon baragouinage pendant dix minutes! Il n’y a

que les Anglais pour souffrir qu’un étranger bredouille ainsi. La chari­

té du capitaine était capable de couvrir une multitude de fautes, car

son rapport fut favorable. J’en eus la preuve le lendemain.

Lorsque le commissaire parut pour le cours général du matin, il me

fit appeler sur l’estrade. J’étais atterré, mes jambes fléchissaient: «Cette

fois, pensais-je, c’est la fin de tout.» Jusque là, je m’étais tenu aussi ca­

ché que possible, loin de la tribune et je me croyais plutôt oublié que

toléré.

Ayant placé sa main sur mon épaule, le principal parla: «Je veux

que vous sachiez que ce jeune homme me fait plaisir. Il a obtenu 56

points sur 60 au dernier examen. Hier soir, on l’a chargé de la leçon bi­

blique à Haggerston et il s’en est bien tiré. Si je mentionne ici ma sa­

tisfaction, c’est que je n’ai pas oublié un certain samedi soir, il y a deux

mois. 11 arrivait de Suisse directement, sans que nous sachions sur lui

quoi que ce fut, incapable d’un mot d’anglais. Cette façon d’agir me

fâchait. Nous ne pouvions converser que par un intermédiaire. J’étais

résolu à ne pas l’admettre: les règles sont les règles. Il était encore plus

décidé à obtenir son admission. Il était tard et je consentis à l’héberger

jusqu’au lundi. Il crut la partie gagnée et son «alléluia!» spontané

m’apprit que j’avais affaire à un salutiste de la bonne espèce et qu’il

pouvait mériter ma confiance. Dès lors je l’ai beaucoup observé, il est

attentif et appliqué. Tous, nous l’aimons bien. Mais voici où je veux en

venir: je regrette infiniment mon premier accueil et, en la présence de

vous tous, officiers, cadettes et cadets, je lui demande de me pardon­

ner.»

Alors, il me donna l’accolade.

204

Et comme la salle applaudissait, le cher homme qui avait de l’hu­

mour en toute occasion, se tourna vers les cadettes: «Vous, je suis sûr

que vous aimeriez en faire autant!»

C’était moins que certain.»1

Les salutistes parisiens souhaitent donc la bienvenue à leur nouveau

chef. Quelques jours après, il m’appelle dans son bureau. J’ai le cœur

triste en voyant ce commissaire assis à la place de l’ancien. Après les

vœux et politesses échangés dans la sincérité, il entre d’emblée dans

mon domaine.

— Parlez-moi de votre travail. J’en sais ce que les journaux en disent

et une courte note que le commissaire Peyron m’a laissée.

Je lui dresse succintemcnt le schéma de notre action et lui fais com­

prendre un peu le sens de notre activité.

— Je dois avouer que je suis très ignorant de ces questions excep­

tionnelles pour nous, il faut en convenir. Elles n’en ont pas moins une

grande importance. Je les étudierai plus à fond un peu plus tard. Je

suis, pour l’heure, incapable de vous donner avis ou directives. Faites

pour le mieux, vous êtes mieux qualifié que moi. Allez de l’avant, mais

tenez-moi au courant.

Puis il me demanda des nouvelles de ma femme et de mes enfants.

— A propos, et votre santé?

Je lui dis en deux mots que j’avais encore eu quelques crises de pa­

ludisme l’an dernier en Guyane, mais que depuis mon retour en Europe,

cela ne s’est plus produit, que j’ai néanmoins quelque peine à circu­

ler à cause de séquelles d’une opération, mais que c’est sans dommage

pour mon travail.

— Que Dieu vous soit en aide, Péan, je vous fais confiance.

Je sors très satisfait du bureau et avec courage, je repars à l’attaque.

Avoir la confiance de son chef représente 50 °/o de chance de résoudre

les problèmes qui vous harcèlent.

1 Réminiscences, de Gustave Isely.

205

Conférences et «Bouton d’Or»

A la fin de l’année 1934, par arrêté du 17 décembre, le ministre des

Colonies constitue un comité consultatif chargé «d’examiner, à la de­

mande de l’administration, les questions concernant la situation maté­

rielle et morale des condamnes internés à la Guyane française, con­

damnés aux travaux forcés, libérés, astreints à la résidence, relégués,

déportés.»

Placé sous la présidence de M. Paul Mattcr, procureur général près

la Cour de cassation, frère de notre regretté Etienne Mattcr, il est for­

mé de cinq fonctionnaires, un journaliste et moi-même, nommé par ar­

rêté du 20 janvier 1935.

C’est un événement. Ainsi, notre compétence est prise en considéra­

tion, ce qui m’enhardit à prendre contact avec les hauts fonctionnaires

et, à plusieurs reprises, je rencontre le ministre. D’ailleurs, de plus en

plus, la grande presse épaule notre action.

Dès 1935, je puis répondre à des appels pour des conférences en

Suisse, en Belgique et en Afrique du Nord, étendant ainsi considérable­

ment le cercle de notre influence.

Mes collègues helvétiques m’ont organisé huit conférences qui ont

un énorme succès. Au théâtre de la Chaux-de-Fonds, plusieurs cen­

taines de personnes ne peuvent pénétrer à l’intérieur, faute de places. Il

en est de même à la salle des Conférences à Neuchâtel où la police s’ef­

force de renvoyer ceux qui ne peuvent entrer. La salle de la Réforma­

tion est trop petite à Genève, malgré une entrée payante.

Au printemps, je fais une première tournée en Afrique du Nord,

puis une seconde un peu plus tard; il y a au bagne quelque deux mille

Nord-Africains et il me paraît nécessaire de découvrir le pourquoi de

cette importante proportion d’Arabes, Kabyles et Berbères parmi les

condamnés aux T.F. De plus, comme je pense que nous arriverons à

nos fins, il faudra bien un jour prévoir le retour chez eux de ces indi­

gènes et l’organiser.

Nos postes d’Alger et de Bab-el-Oued me permettent d’intéressants

contacts avec des personnalités musulmanes. A El-Oued, des gens

m’avaient parlé d’un condamné innocent; le commandant de ce secteur

du Sahara, à qui j’avais fait part de cette information, était au courant:

— C’est moi qui l’ai traduit devant les tribunaux, et je le regrette

206

sincèrement, pour un vol de chameaux... Ici, c’est un sport! Ils lui ont

collé 20 ans. J’étais furieux. Cela ne valait qu’une bastonnade. Voilà un

type qui est perdu!

Hélas, ils sont nombreux dans ce cas.

En 1933, le commissaire Peyron avait obtenu l’autorisation de lancer

la «Journée nationale du Bouton d’Or». Cette grande collecte devait

se faire dans toute la France.

Un travail d’organisation long et minutieux fut nécessaire, mais les

résultats furent excellents en publicité autant que financièrement. Cette

collecte pouvait se renouveler tous les deux ans.

En 1935, le commissaire Isely me charge de cette lourde affaire. Dès

le début de l’année, il faut s’y préparer, installer nos bureaux et deux

mois avant la journée, fixée au dernier dimanche du mois de mai, se

mettre en campagne.

Outre ma sympathique secrétaire, la major Thomassin, et ses aides,

mon bras droit est un charmant ami, M. Ziegel, ingénieur du génie ma­

ritime. Il consacre une bonne partie de son temps à faire des démarches

et visites ou à signer des lettres pour organiser des comités locaux dans

chaque ville où nous avons des sympathisants. Le succès d’une telle

journée dépend de deux facteurs: la publicité bien dosée et progres­

sivement accentuée jusqu’au jour de la collecte et s’assurer le plus

grand nombre possible de collecteurs bénévoles. Toute l’Armée du Sa­

lut est mobilisée, les jeunes des écoles, les troupes d’éclaireurs, etc...

Je dirige donc cette organisation, ce qui ne gêne pas mon travail

«Guyane», au contraire, il permet d'étendre encore notre champ d’in­

fluence.

Le centre de formation professionnelle, artisanale et agricole de Mor-

fondé, avec un domaine de 30 hectares à 20 kilomètres de Paris est le

projet proposé à nos donateurs.

De Perpignan à Dunkerque, de Nice au Havre, de Metz à Pau, pen­

dant les mois précédents, je cours la France en tout sens. J’ai deux li­

vres de chevet: la Bible et l’horaire des chemins de fer. Il faut créer, or­

ganiser et visiter nos comités départementaux de la «Journée du Bou­

ton d’Or», tout en donnant une conférence.

Dans une ville importante, c’est l’officier du poste qui a organisé la

conférence et le maire accepte de la présider. Comme il est assez igno­

rant de la question, la capitaine arrange une entrevue avec lui avant la

soirée. L’huissier nous introduit dans le vaste cabinet du premier magis­

207

trat de la ville. Assis dans un confortable fauteuil, je veux, par une

aimable plaisanterie, dégeler l’atmosphère quelque peu guindée:

— M. le maire, il n’est peut-être pas très agréable pour vous de rece­

voir un homme qui sort du bagne.

— Mais, pas du tout, s’empresse-t-il de protester, au contraire, tous

ceux qui se relèvent sont dignes d’intérêt!

Je suis si interloqué que je n’ose pas lui dire que j’étais déjà «relevé»

avant d’être bagnard.

Sans doute quelqu’un le renseigne-t-il, car il fait un très beau dis­

cours d’introduction, sans mentionner le fait que je suis sorti de

l’abîme...

Pour ces grandes conférences, nous tâchons d’avoir quelqu’un à qui

confier nos enfants, et ma femme m’accompagne. Nous avons mis au

point une technique précise, du fond de la salle, elle passe les vues sans

qu’il me soit nécessaire de faire un signe. Il faut tenir l’attention du pu­

blic durant 90 minutes, ce qui est aisé vu l’intérêt que suscite la ques­

tion. Ensuite, chez la personne qui nous invite, les discussions se pro­

longent fort tard.

Dans une ville du centre, après la soirée, un groupe d’hommes de­

mande à me parler; leur allure a quelque ressemblance avec certains de

nos «clients» de la Guyane. En fait, il s’agit de proxénètes qui m’offrent

cinquante mille francs pour faire évader l’un des leurs. J’ai du mal,

aidé du pasteur de l’endroit, à leur faire comprendre que mon Armée

ne livre pas de tels combats.

— Même si nous doublons la somme?

Souvent, à la fin de ces soirées, des mères, des sœurs, des parents de

forçats se font timidement connaître. Le petit mot que nous leur disons

leur redonne du courage.

Malgré les invitations, je réduis le cycle des tournées, qui devient

épuisant, et lorsque je suis très fatigué, j’ai de la peine à contrôler ma

pensée. Ma femme, à l’arrière de la salle, s’en rend compte car mon dé­

bit devient lent, mais elle n’a aucun moyen de venir à mon secours. Un

soir, dans un cinéma bondé comme à l’accoutumée, le ronronnement

de ma propre voix et l’obscurité de la salle faillirent m’endormir; je

commençai à raconter la vie d’un de nos forçats, enfant de l’assistance

publique, qui n’avait pas connu ses parents, pour terminer en disant

qu’il avait tué son père... mélangeant deux histoires bien différentes...

Ma femme, affolée par cet étrange récit, agitait frénétiquement la

208

plaque de l’appareil à projection, ce qui me ramena à la réalité et j’en­

chaînai sans comprendre ce qui s’était passé.

A Arles, je parle dans une chapelle romaine appartenant à l’hôtel,

mais où un prêtre catholique assure habituellement la messe. Le brave

curé, furieux, crut voir en ma personne un hérétique souiller son sanc­

tuaire et ne pouvant s’opposer au directeur de l’hôtel, amoncela les

chaises et les enchaîna au centre du chœur, ce qui déclencha une vio­

lente discussion entre eux, retarda la conférence d’une heure, et les

auditeurs restèrent debout, car si la chapelle appartenait à l’hôtel, les

chaises étaient propriété du curé.

Souvent invité par des pasteurs, je suis édifié de voir leur courage et

leur consécration à Dieu. Eux et leurs épouses luttent pour maintenir

en vie leur paroisse, souvent dans de petits villages où les foyers s’étei­

gnent les uns après les autres.

Dans une de ces bourgades de la Haute-Drôme, il n’y a que sept per­

sonnes à m’écouter. Le pasteur en est tout confus. Estimant que les

sept, dont la femme du pasteur et une vieille dame sourde... ont autant

droit de m’entendre que s’ils étaient sept cents, je fais ma conférence.

Dans la collecte, avec quelques billets, il y a deux pièces de deux sous

en bronze attachées ensemble par du papier collant et, entre les deux,

un louis d’or.

Chaque mois, j’ai l’impression de gagner du terrain, de progresser

dans la lutte; le défi est lancé. A la Guyane, les choses vont normale­

ment, c’est-à-dire avec beaucoup de problèmes et de difficultés de tous

ordres.

Les Simonin, directeurs de la Maison du Jeune Homme, sont mutés

au poste de Valenciennes. Lors d’une tournée dans cette région, je passe

deux jours avec eux. Ils font un très bon travail dans cette ville où

ils sont respectés et estimés de tous.

— Sais-tu que c’est la ville de France qui compte le plus grand nom­

bre de Prix de Rome?

Il m’en énumère quelques-uns, car en bon salutiste il s’intéresse à

tout. Avec lui, j’ai du plaisir à faire quelques visites; il est connu du

peuple, comme des autorités.

— Tu es un drôle de malade, toi. A courir le monde comme tu le

fais, personne ne s’en douterait.

Et comme je lui dis quelques-unes de mes misères, sa femme en­

chaîne de sa voix douce et calme:

209

— Au fond, c’est une bonne chose que vous ayez des ennuis de santé.

— Merci, je m’en passerais allègrement!

— Certes, mais si vous aviez été bien portant, vous seriez resté à la

Guyane avec les autres. L’Armée aurait sans doute fait du bon travail

là-bas, mais aurait pour ainsi dire admis l’existence du bagne, et de ce

fait tout compromis...

— C’en était fait de notre réputation, renchérit Simonin, comme

aussi de l’annonce de l’Evangile, car prêcher un des aspects de l’Evan­

gile, le salut étemel, en cachant l’autre: l’injustice du monde... très peu

pour moi. La compromission avec l’injustice, c’est la mort du christia­

nisme.

Et nous voilà partis sur l’un de nos thèmes préférés.

— Qu’cst-ce que le fondateur a fait quand il a commencé l’A.S.?

Il annonçait l’évangile du salut en Jésus-Christ, luttait contre l’exploi­

tation du peuple, la tyrannie des marchands de bière, voulait des lois

pour la protection des jeunes filles contre la traite des blanches, il avait

déclaré la guerre à ceux qui faisaient travailler de jeunes enfants dans

les mines, et contre tant d’autre fléaux... Ça c’est l’Evangile, non?

— Voilà trois fois que ta femme nous appelle pour déjeuner...

A l’une des séances du comité, au Ministère, je pressens une diffi­

culté sérieuse: le souhait du ministre des Colonies est «d’améliorer le ré­

gime de la transportation», alors que nous estimons qu’il faut le sup­

primer.

La revue des questions coloniales confirme cette idée: «M. Rollin,

ministre des Colonies, ne croit pas que la suppression du bagne colo­

nial soit proche. Il la voit au contraire reculée à de nombreuses an­

nées.»1

Heureusement, la «Dépêche Coloniale» dans un bel article de Mau­

rice Rondet-Saint conclut par ces mots: «Avec le bagne doit disparaître

cette erreur formidable, cette utopie qu’est la relégation. Ses promo­

teurs avaient vu là le moyen de relèvement d’une catégorie de condam­

nés et de leur affectation à la colonisation. L’échec est aujourd’hui un

fait acquis par une expérience déjà trop longue. On en sera convaincu

quand on aura lu les lignes que voici émanant de la direction de P Ar­

mée du Salut dont l’intervention là-bas a été un geste admirable d’ini­

1 Revue des lectures No 9 du 15 septembre 1935.

210

tiative hardie dans le domaine de la charité, en sa plus haute expres­

sion:

«Nos différents centres d’action au Maroni et notre exploitation

agricole de Montjoly, près de Cayenne, ne peuvent que très imparfai­

tement aider les libérés, ceux-ci étant physiquement et moralement rui­

nés par leur séjour au bagne et la perpétuité de leur peine, ou l’impos­

sibilité de quitter la colonie. Et cela nous empêche de trouver en eux

un écho à nos appels.»

«Je m’en voudrais d’ajouter un mot à ces lignes dont la portée est

celle d’une conclusion au débat.»1

Désormais, j’aménage mes tournées de manière à pouvoir participer

aux séances du comité de réforme. Il se réunit chaque quinze jours rue

Oudinot, et mon uniforme, après avoir fait sensation auprès du con­

cierge et des employés que je croise dans les couloirs, m’a fait con­

naître de tous. Ils m’ont à peu près adopté.

Je ne suis pas toujours à l’aise à ces séances, car je n’ai ni les con­

naissances nécessaires ni l’habitude de telles réunions, ce qui me vaut

parfois quelques humiliations dues à mes bévues.

Après trois séances, le journaliste quitte la salle en claquant la porte,

prétextant qu’il perd son temps. Je reste seul non fonctionnaire, mais je

ne comprends pas sur quoi vont déboucher les travaux de la commis­

sion. C’est, je le crains, un remède sur la plaie qui ne peut avoir d’autre

effet que de prolonger la vie du bagne.

Mon commissaire me prêche la patience.

Deux choses occupent mon temps et ma pensée, la préparation d’un

livre expliquant ce que l’A.S. fait en ce moment à la Guyane, et l’étude

du rapatriement de quelques libérés pour lesquels nous demandons des

mesures de grâce. L’affaire est délicate.

— Personne n’est sensé revenir de là-bas, me dit un fonctionnaire de

la police. Ils n’étaient pas des enfants de chœur en partant, ils ne le

sont pas devenus pendant leur séjour au bagne. Vous feriez mieux de

ne pas vous en occuper.

Pour qu’un homme puisse rentrer dans son pays, la France ou l’Al­

gérie, il faut:

— qu’il soit libéré de sa peine des T.F., puis libéré de son doublage,

seconde peine et seconde libération; il doit en plus obtenir l’autorisa­

1 La dépêche coloniale du 27 février 1936.

211

tion de quitter la colonie, enfin, et ce n’est pas le moindre obstacle,

payer son voyage Cayenne-France, soit 1850 francs, après quoi il fau­

drait savoir où il se rendra et ce qu’il va devenir une fois rentré.

— Commissaire, nous prenons un risque certain. Si l’un d’eux ren­

tré par notre moyen commet un crime, la presse s’en emparera et nous,

Armée du Salut, serons tenus pour responsables. D’autre part, si ce re­

tour réussit pour un et qu’il se réintègre dans la société, la porte s’ou­

vrira plus facilement pour les autres, comme ce fut le cas pour les trois

qui sont rentrés, Richeton, X et Y...

— Qu’en pensez-vous?

— Je crois que le rapatriement est premièrement un acte de simple

justice à l’égard de ces hommes. Quand un condamné sort de prison en

France, la terre ne s’arrête pas de tourner. De plus pour nous, là-bas, le

rapatriement est le puissant levier de l’espérance.

— Oui, mais la prison ici et le bagne là-bas ne doivent pas avoir le

meme effet sur la nature et le caractère de ces hommes.

— C’est exact, mais nous avons des atouts qui ont leur valeur. La

gamme de nos postes et de nos institutions sociales nous aidera considé­

rablement pour reclasser ces hommes. De plus, ne rentreront que ceux

qui auront été plusieurs mois, parfois plus d’une année avec nous en

Guyane. Or il faut croire que ce temps passé, sous notre influence au

contact quotidien de nos officiers, leur aura ouvert les yeux sur eux-

mêmes et révélé la puissance de Dieu pour les sauver.

Personnellement, je me cramponne à cette parole de Jésus: «Il faut

que vous naissiez de nouveau.» C’est un ordre, un impératif qui n’ad­

met aucune réplique. Dès lors, c’est à nous de faire acte de foi pour

ceux à qui nous révélons cette surprenante vérité. Dieu donne à tout

homme qui regarde au Christ la possibilité de recommencer. A nous de

lui en donner le moyen. D’ailleurs n’en avons-nous pas déjà vu la réali­

sation chez quelques-uns?

— Eh bien! allez-y, conclut le commissaire.

Minutieusement préparé par nos secrétariats, le retour de quelques

hommes s’organise. Leur embarquement à la Guyane est le grand jour

pour eux. C’est le moment où l’espérance s’allume enfin dans le cœur

de tous les libérés encore enchaînés au bagne. Donc, on peut partir au­

trement qu’en s’évadant, ce qui reste une sorte de tentative de suicide.

Ce moment marque un grand changement dans l’atmosphère désespé­

rante qui règne dans nos maisons à Cayenne et au Maroni.

212

A leur arrivée en France, tout sera prêt pour les recevoir au port, les

convoyer à leur lieu de destination, les vêtir à l’européenne et leur don­

ner la possibilité de s’acclimater par quelques semaines passées dans

nos institutions. Apres 15, 20, 30 et jusqu'à 50 ans de séjour aux tro­

piques, la reprise de la vie en France ne doit pas être facile.

Nous prenons contact avec les membres des familles, lorsqu’il en

existe encore, et devons voir dans quel état d’esprit elles sont à l’égard

de celui qui va rentrer. Essayer aussi de voir les parents des victimes...

et ne pas risquer des rencontres dramatiques.

Démarches, recherches comblent nos journées. Et puis, la police ob­

serve tout cela avec une certaine méfiance et veut appliquer rigoureu­

sement la loi de l’interdiction de séjour, ce qui empêche le libéré de ré­

sider dans certains endroits. Ainsi le rapatrié se verra-t-il interdire tous

les ports, toutes les villes frontières, la capitale, le lieu de son méfait et,

en règle générale, toutes les grandes villes. Que de sommets à gravir,

d’obstacles à surmonter! après quoi, il faudra croire et espérer.

Au cours de l’année, les premiers groupes ne sont que de 5 à 10

hommes, ils montent progressivement à 20 puis 30 et naturellement à

Saint-Nazaire ou au Havre où ils débarquent, ils ne passent pas inaper­

çus. Malgré nos efforts pour tenir les photographes de presse éloignés,

chaque mois, les journaux le signalent. Cette publicité nous complique

la tâche. Il faut sans cesse que notre foi s’exerce pour chasser la peur

qui nous étreint.

— Pourvu qu’ils se tiennent bien, me dit anxieux notre capitaine du

poste du Havre...

En effet, dans le transfert entre la gare maritime et la gare centrale

(ils n’ont pas droit au train transatlantique) pour peu qu’il y ait un dé­

calage d’heure entre leur débarquement et le départ du train, ils

s’égayent dans les bistrots du secteur et il nous faut faire la tournée des

cafés pour récupérer nos hommes.

Enfin! cela marche, et bien. Pour l’heure, pas de récidive. Bientôt,

toutes nos œuvres sociales ont quelques-uns de ces hommes comme em­

ployés avant qu’ils ne trouvent eux-mêmes un travail à leur goût hors

de notre circuit salutiste. Il faut faire place pour de nouveaux arrivés.

Nous parvenons à fléchir les dispositions du Ministère de l’intérieur

qui accepte, sous notre responsabilité, que des libérés frappés d’inter­

diction de séjour résident dans l’une de nos œuvres, même si elle se

213

trouve dans une ville interdite. Cette bonne volonté est d’heureux au­

gure.

Après avoir à Cayenne fait la démonstration que la suppression du

bagne est la seule solution humanitaire à envisager, il nous faut démon­

trer en France que le retour des libérés ne constitue pas un danger pu­

blic.

Décidément, j’ai dû naître sous le signe d’une étoile filante. Les deux

premiers mois de l’année prochaine vont être consacrés à une longue

tournée à travers toute l’Afrique du Nord. 37 conférences sont inscrites

au programme. Des entrevues et démarches sont prévues auprès des

autorités musulmanes et françaises, tant en Tunisie, en Algérie qu’au

Maroc.

Je me prends à penser parfois que je suis fou de préparer ainsi le ter­

rain pour une éventualité aussi fragile que la suppression du bagne. Se­

rait-ce le virus de la foi? De toute façon, puisque nous avons réussi à

faire revenir quelques dizaines de libérés, il y a parmi eux des Nord-

Africains et il est probable que leur nombre va augmenter au fur et à

mesure que le rapatriement se poursuit.

214

En Afrique du Nord

L’arrivée à Tunis par un tiède après-midi d’hiver laisse l’impression

d’entrer dans un pays de songe. Le long du chenal, tout est si calme,

immobile, comme les montagnes qui ferment le golfe, bleutées, vapo­

reuses, presque irréelles. Lamarsa, Sidi-bou-Saïd semblent faites de pe­

tites constructions de papier peint, et posées sur les collines dont la mer

caresse paresseusement le pied. Les machines du bateau au ralenti sont

silencieuses, on croirait le navire doucement tiré par une force invisible.

Une lumière adoucie, en cette belle fin de journée, enveloppe d’un

voile de sérénité toute la baie.

Mais le lointain rapidement se précise; je distingue un groupe de fla­

mants roses aux ailes ourlées de noir. Déjà, la ville est là, les grands

monuments, le bruit des choses, les gens s’affairent. C’est la fin du

rêve...

Maintenant, dans le petit salon des Cuénod, au second étage de leur

grande maison arabe, je passe une soirée tunisienne. Mes hôtes sont le

docteur qui nous reçoit, le pasteur de Tunis, ici depuis 33 ans, un avo­

cat célèbre, un président d’œuvre et quelques dames. Ils évoquent pour

moi la vie des Levantins, la race qui peuple le pays, plus exactement

l’esprit de ce peuple de Tunisie formé de toutes les races des pays voi­

sins, absorbé, incorporé au levantin.

— En Tunisie existent trois modes d’exécution capitale: (c’est l’avo­

cat qui parle) fusillade pour les condamnés du Conseil de Guerre, guil­

lotine pour ceux des Assises selon la jurisprudence française, pen­

daison pour ceux de la loi beylicale. Un bourreau anglais spécialiste de

ce supplice fut mandé pour installer le gibet au plafond d’une pièce dont

le plancher s’ouvre à la commande d’un levier, la mort se produit ins­

tantanément par la rupture des vertèbres de la nuque. Un perfectionne­

ment a été apporté au système anglais: sur la trappe est placé un petit

fauteuil, ce qui permet au condamné de s’évanouir confortablement ou

de se cramponner aux accoudoirs, comme lorsqu’on se fait arracher

une dent! L’Arabe préfère ce mode d’exécution à la guillotine, car il se

présente tout entier devant Allah. Quand c’est M. de Paris qui opère,

les parents font recoudre au tronc la tête du guillotiné, il ne faut pas

qu’au Paradis on puisse penser qu’il a perdu la tête!

215

Le rabbin de la synagogue de la rue Zarkoum a 94 ans. Il est d’une

étonnante lucidité, il lit les prophètes et les explique aux nombreux

ouvriers qui viennent l’écouter. Ceux-ci lui posent d’interminables ques­

tions. Pendant plusieurs heures, le vieillard du haut de sa chaire discu­

te, enseigne l’Ecriture sainte, la loi, les psaumes, et cela tous les jours.

«Car, dit-il, il est dangereux de dire une vérité à un homme sans la lui

expliquer.»

Le pasteur Cabantous et maître Darmon se lancent dans une longue

discussion sur les cimetières; ici, chacun a le sien: catholique, protes­

tant, juif, musulman, grec, libre-penseur, etc.

Les Maltais passent pour être gens vertueux, ils tiennent parole, ils

croient qu’un faux serment conduit sans rémission aux flammes de

l’enfer. Un Arabe devait à l’un d’eux, épicier du quartier, douze cents

francs et ne voulait pas payer. Le Maltais l’appela devant le juge.

L’Arabe affirma avoir payé. Le Maltais dit alors au juge:

— Monsieur le juge, fais-lui jurer par serment.

— Mais si je le fais et qu’il jure, c’est toi qui seras débouté!

— Ça ne fait rien, fais-le quand même.

Et l’Arabe, qui n’en est pas à un mensonge près, jura qu’il avait

payé. Le Maltais fut débouté et condamné aux dépens. L’audience ter­

minée, l’avocat lui dit:

— Pourquoi as-tu fait cela? tu as tout perdu, les douze cents francs

et les frais.

— Peuh! qu’est-ce que cela? douze cents francs... — il cracha à terre

avec dédain — tandis que lui, il a prêté un faux serment, il ira droit en

enfer...

Ses yeux brillaient de contentement à la pensée de l’inexorable

justice divine qui frapperait son ennemi. Cette vengeance ne lui coû­

terait que douze cents francs.

— Mais, dit le magistrat intrigué par cette mentalité, et si Dieu lui

pardonne?

— Ah! ça, par exemple, non, jamais je ne le permettrais.»

Ici, les prisonniers sont en liberté, font des corvées en ville, sont

plantons, soignent les jardins, portent des lettres; ils ne s’évadent ja­

mais, où iraient-ils? Comme au bagne, le problème est la libération...

ils ne veulent plus s’en aller, être prisonnier, c’est être «fonctionnaire».

Ce n’est pas une mauvaise place.

216

Je vais rendre visite a une personnalité de l’endroit que j’ai connue

autrefois lorsque, garçon, je jouais avec ses fils, amusé par les innom­

brables pannes de son auto, la première à atteindre Bugcaud. Toute sa

vie Tunisien, il pense comme ceux de sa génération:

— Il ne faut pas que les jeunes Tunisiens parviennent à l’autonomie,

nous ne leur donnons que les places subalternes. Il faut élever le pres­

tige de la France aux yeux des indigènes. Les Tunisiens peuvent être

intelligents, ils nous sont pourtant inférieurs, nous, conquérants,

sommes les maîtres chez eux.» Curieuse et dangereuse mentalité...

A ma conférence, public très nombreux, vif intérêt, salle sensible et

vibrante comme rarement. Au premier rang, le représentant du bey, le

directeur des œuvres musulmanes, le vieux rabbin Jacob, le représen­

tant de l’évêque, celui du résident, le directeur de l’enseignement, le

pasteur et beaucoup d’autres personnalités.

Le lendemain, je prends congé de mes hôtes, le vieux docteur m’em­

brasse en me disant le bien que mon passage lui a fait. Dans sa grande

blouse blanche, coiffé de son calot, il sort un instant de son laboratoire.

Des dizaines d’indigènes encombrent sa porte, ils espèrent en lui pour

leurs yeux malades. Qu’il est grand et beau, cet inlassable lutteur attelé

à la tâche depuis 35 ans pour faire reculer le trachome.

Le train me promène maintenant à travers les plaines tunisiennes

vers l’Atlas, sombre comme un nuage d’orage, il barre l’horizon, alors

que le ciel est limpide, lumineusement bleu. Partout de vastes étendues

en cultures de céréales, coupées de steppes argentées par des touffes de

jujubiers. De temps à autre, une petite brousse d’arbousiers rabougris et

sur les collines pelées, des griffes de cactus rachitiques. Tout est lu­

mière. Les soucis en fleurs sont comme un sourire au voyageur. De loin

en loin, un boqueteau d’eucalyptus mêle son odeur forte à celle qui

monte d’un sol fraîchement labouré. Tout cela me fait revivre mes

équipées d’enfant, courant à travers les oliviers derrière quelque bour­

rique échappée; je respire à nouveau à pleins poumons, je bois la lu­

mière...

Ghardimaou! Passeport, douane. Adieu Tunisie! Les montagnes du

Tell sont sur nous, l’air est plus vif. Les palmiers agitent leurs longues

feuilles comme pour saluer notre entrée en Algérie.

Une frontière, pourquoi? Le pays est le même, les montagnes se con­

tinuent; ce matin de loin, laiteuses, incertaines, elles s’accusent mainte­

nant franchement sur un ciel devenu sombre. Les hommes sont les

217

15 A-DIEU-VATI

mêmes, parlent la même langue. Le soleil étincelle, les petits moricauds

gambadent et crient, les chiens aboient, les femmes se voilent... Dieu

est le même. Seules les pendules avancent d’une heure.

Sur la hauteur, une fumée blanche se tord, cède au souffle du vent,

puis monte droit vers le ciel comme un cyprès d’ouate.

Le train gravit lentement la pente. Il suit les contours de l’oued dont

l’eau serpente en sens inverse dans un lit bordé de tamaris et de lauriers

roses. Serins et chardonnerets s’envolent effrayés tandis qu’un héron

solitaire, debout sur une roche, indifférent à notre passage, somnole sur

une patte.

La nature change à mesure que nous montons, les cultures dispa­

raissent et font place à de vagues pâturages où des troupeaux de

chèvres, de moutons et de vaches cherchent leur vie. Les fermes sont

remplacées par des gourbis, demeures des bergers nomades. Les euca­

lyptus entourent toutes les gares où nous stationnons, sans en omettre

une seule, mais partout ailleurs, le sol est nu, les oliviers ne poussent pas

à cette altitude. Les soucis d’or ont cédé la place à de petits iris bleus

qui égaient la monotonie de ces collines arides. De loin en loin, quel­

ques bouquets de pins témoins d'un effort de reboisement, puis de nou­

veau la montagne sèche, rouge de minerai de fer, par endroit blanche

ou jaune selon l’érosion.

A mesure que le soleil s’incline vers l’ouest, l’air fraîchit. A midi, il

faisait chaud comme au printemps, maintenant, c’est un beau jour

d’hiver. Aux approches de Souk-Ahrras, les arbres reparaissent, chênes

verts et chênes-liège, puis quelques jardins. Souk-Ahrras, pays froid

mais important par sa position, l’ancienne Tagaste des Romains.

Après avoir effleuré les Hauts Plateaux, le train serpente dans les

montagnes maintenant couvertes de forêts et dans sa descente débouche

bientôt sur la plaine de Bône. Vaste horizon que cerne la chaîne de

l’Eydoug et les montagnes de Tunisie. Leurs cîmes dévient les rayons

du soleil à son couchant. Et tandis que notre convoi dévale leurs pen­

tes, l’astre de vie enflamme ce décor de ses derniers rayons. Très vite,

tout semble vêtu de mauve sous un ciel d’aigue-marine, bordé de petits

nuages roses. Quelle splendeur!

J’aperçois, baigné par un détour de l’oued Seybouse, un champ de

petits arbres dont les branches ploient vers le sol chargées de boules

d’or, elles brillent dans le crépuscule comme mille petits soleils. Belles

orangeraies... Mais la nuit se fait, elle m’empêche de tourner la page de

218

mon enfance qui allait s’ouvrir... A peine puis-je distinguer le nom de

la station suivante souligné par le cri d'un employé: Saint-Joseph... puis

Barrai... Mondovie...

Bône! A 18 heures, nous y arrivons; coquette, tout de blanc vêtue

par une lune étincelante, elle s’offre à moi comme une amie d’autre­

fois.

Bône, Philippevillc, Collo, Bougie, de vrais joyaux, ces villes de so­

leil, entourées de grandes fermes adossées aux vertes collines rehaus­

sées de fleurs, de cyprès, de mimosas, d’eucalyptus, de poivriers, de

palmiers, sans oublier les grenadiers, figuiers et les orangers, bref, tout

le verger de l’Afrique méditerranéenne.

Les habitants de ces villes de la côte entre la Tunisie et la Kabylie

sont européens, Français, Italiens, Maltais principalement, mais les

villes sont arabes par le style de certains monuments, le bel hôtel de

ville de Philippevillc, les mosquées et les écoles indigènes. De l’une à

l’autre, on suit des routes pittoresques le long des oueds ou sur les

crêtes, à travers les vignobles, les orangeraies, ou encore sous l’ombre

grise des forêts de chênes, à travers la broussaille de bruyère, d’arbou­

siers, de genêts, de ronces. A pied ou à cheval, on peut suivre de petits

sentiers agrippés aux flancs de la montagne de long de la mer.

Le docteur Schwebcl, premier adjoint au maire, un bourru au cœur

d’or, me reçoit comme un frère. Nos familles se connaissaient depuis

Bugeaud. Le grand cinéma regorge de monde pour ma conférence. Un

public de fonctionnaires, d’intellectuels, de commerçants, d’Arabes let­

trés, de femmes élégantes, d’autres en mantille. Quelques hommes aussi

à l’allure peu rassurante, peut-être candidats aux croisières du La Mar-

tinière... Tout ce monde vibre, s’émeut, rit, applaudit, exprime bruyam­

ment son horreur ou son enthousiasme. Un plateau posé sur une table

à la porte, sans annonce et sans autre sollicitation que sa silencieuse

présence rapporte plus de mille cent francs, preuve d’intérêt et de sym­

pathie. Un auditeur en sortant remet au docteur Schewebel une pièce

de vingt francs, disant: «J’ai déjà donné, mais c’est mieux que je ne

croyais.»

A Philippevillc, je préside le culte au petit temple, puis la confé­

rence dans la salle des mariages à la mairie.

Maintenant, je remonte vers les Hauts Plateaux. Les cols franchis, on

arrive à la capitale de ces vastes étendues couvrant des milliers d’hec­

tares, Constantine, comme un nid d’aigle sur son rocher, ceinturée par

219

le Rummel qui gronde dans sa gorge, deux cents mètres plus bas, quelle

curieuse cité. Par scs ponts, ses voies d’accès semblent des tentacules

lancées dans toutes les directions.

Dans la ville, les quartiers ont cessé d’être délimités: Juifs — ils sont

plus de 20 000 — Arabes en grande majorité, Européens, les 100 000

habitants fusionnent, se mêlent, s’observent, se craignent, s’imitent et

forment une curieuse mosaïque. Le Juif y est haï, l’Arabe dominé, le

laïque méprisé (car pour l’indigène un homme sans foi et sans Dieu est

un être inférieur, seules les bêtes n’adorent pas), le Français craint.

Constantine raconte son histoire par sa place de la Brèche qui livra

passage au duc d’Aumale, ses remparts et ses chemins de chèvres, les

eaux tumultueuses de son torrent et ses vieilles pierres.

A l’université, j’ai quelque peine à parler, car le public a envahi

l’orchestre faute de place; et ce n’est pas sans mal que le maire, qui

doit me présenter, gagne l’estrade!

Je reprends la route de l’ouest. Balayés par les vents en rafale, nus et

pelés comme un crâne, la traversée des hauts plateaux est monotone.

Pas un arbre pendant des kilomètres. De temps à autre, des habitations

basses, fermes indigènes, font corps avec le sol, ou bien un bâtiment

blanc à tuiles rouges signale une exploitation dirigée par un Européen;

là seulement poussent quelques arbres, platanes, acacias, bouleaux. En

ce moment, la terre rougeâtre, fraîchement labourée se couvre d’un

mince duvet, c’est du blé dur, dans deux mois, les plateaux auront re­

vêtu l’habit vert.

De loin en loin, les vestiges des villes d’or: Teveste, Timgad, Lam-

bèze, Djemila... sorties du sol après plus de 15 siècles pour attester la

richesse de ces régions aujourd’hui désertiques. Les ruines disent au vi­

siteur la foi et la vie de leurs habitants. Des colonnes de marbre, des

porches, des arcs de triomphe, des chapiteaux, merveilles de sculpture,

des thermes ingénieusement aménagés, des villas au patio romantique,

des théâtres et des podiums, des basiliques et des temples, le forum et

des latrines... des statues gracieuses ou monstrueuses, des mosaïques fort

belles, tout cela témoigne d’une puissante civilisation.

Troublées dans leur repos par les explications du conservateur, les

hurlements du vent qui, la nuit, gèle l’eau des sources jadis captées par

les Romains, par le rire des chacals, ces villes ne sont plus que des ci­

metières de pierres.

220

A Batna, au cinéma des Variétés, la foule est telle que la police doit

intervenir et des centaines de personnes restent à la porte. Les moindres

places sont prises, et pour cause, il y a peu de semaines, Batna a connu

un drame: un garde forestier tue un chaouya, il est tué à son tour par

les deux frères de la victime. Les antagonistes sont morts, personne ne

saura qui a commencé. Il est toutefois probable que le chaouya fut pris

en défaut par le garde, peut-être faisait-il paître ses brebis sur la lisière

du bois et que l’une en ayant franchi l’orée, le garde surgit pour dresser

procès-verbal. L’administration des Eaux et Forets est obligée d’être sé­

vère pour protéger les jeunes arbres et reboiser ces régions, aussi en­

courage-t-elle les gardes à dresser des contraventions, leur avancement

même en dépend. De ce fait, ils sont haïs des Arabes. Le chaouya fut

sans doute furieux. Que fit-il? nul ne le sait, mais il tomba sous les bal­

les du garde. Les frères, entendant la détonation et trouvant le cadavre

de leur cadet, poursuivirent le garde et vengèrent le sang dans le sang.

Arrêtés ainsi que leur mère, ils firent huit mois de prévention, le temps

de les soumettre à la question! A l’audience, ils se plaignirent d’avoir été

maintes fois frappés et désignèrent même les auteurs des mauvais trai­

tements; pendus par les pieds, ils subirent bien d’autres supplices jus­

qu’à ce qu’ils avouent. Ces supplices que la justice tolère sont un scan­

dale qui fait reculer notre époque au temps de l’inquisition, c’était

alors officiel, maintenant c’est clandestin, jadis en présence d’un juge,

maintenant sur l’initiative d’un subalterne, et pendant l’opération, on

fait circuler les passants afin qu’ils n’entendent pas...

Bref, les deux meutriers sont condamnés l’un à perpétuité, l’autre à

20 ans de bagne. Seule la vieille mère est libérée après ses huit mois de

détention. Elle rentrera dans son douar pleurant ses trois fils dont elle

est si brutalement privée.

Le lendemain, allant vers Djemila, par un après-midi ensoleillé,

j’aperçois sur un contrefort, à 50 mètres de la route, face à l’est, un

homme debout. La tête haute, les bras légèrement écartés du corps, les

mains ouvertes, il a jeté à côté de lui son burnous et son bâton. Il se

présente à l’Eternel son Dieu. De son attitude se dégage une saisissante

impression d’humilité et de dépouillement. Je pense au verset d’Ezé-

chiel: «le souverain sacrificateur se trouvait là, debout, sans rien

dire...» Soudain, l’homme s’abîme dans la poussière, son front touche le

sol; il reste ainsi prosterné, puis se relève et recommence. Il n’a aucune

attention pour ce qui se passe autour de lui et ne s’inquiète nullement

221

de ceux qui le voient, ni pour nous sur la route. Cet être en haillons

prend à mes yeux une autre dimension. Un homme qui prie n'est pas

comme les autres. Sa prière est un témoignage, ceux qui le voient savent

qu’il est avec Dieu, Dieu est réel pour lui, ce n’est pas une figure, une

statue. Je me sens proche de lui. Sa prière est directe, sans inter­

médiaire. Dans cette réalité, cette simplicité se trouve la force de l’Is­

lam.

En Kabylie, depuis quelques années la physionomie du pays change.

De riches propriétaires font le malheur des Kabyles. Ceux-ci ne pos­

sèdent que des lopins de terre qui leur permettent de végéter. Si à la

suite d’une mauvaise année, ils doivent emprunter, voici la règle:

L’usurier: — Je te prête mille francs, signe-moi un reçu de deux

mille. Si dans six mois tu ne rembourses pas, je te prends ton terrain.

L’indigène imprévoyant accepte, mais à l’échéance ne peut rembour­

ser. L’homme d’affaires indélicat s’approprie le terrain pour une bou­

chée de pain et agrandit son domaine. La petite mairie d’un village ka­

byle est tapissée d’affiches annonçant la mise en vente, après saisie,

d’innombrables lots de terrain.

Pour atteindre le docteur attaché à l’administration, il faut passer

par l’auxiliaire qui permet la visite si le malade lui offre un panier

d’œufs ou une volaille. Le cantonnier embauche ou débauche suivant le

don du pauvre Kabyle, et ainsi de suite. Ce n’est pas qu’au bagne que

tout se paie.

De temps à autre planent au-dessus du pays kabyle de grands oiseaux

au col dénudé, à l’oeil perçant, au bec crochu... il y a des vautours dans

le pays!...

Les villages kabyles sont tous situés au sommet des éperons rocheux,

petites maisons carrées en pierre couleur du sol, couvertes de tuiles

rouges. On dirait qu’une chéchia coiffe la montagne.

La Kabylie est très peuplée, sa densité atteint celle de la Belgique.

Après Azazga, Tizi-Ouzou, qui n’est plus qu’à 200 mètres d’altitude

sur le flanc d’une colline face à l’imposante chaîne du Djurdjura. Je

suis l’hôte de la mission Rolland qui a créé et entretient depuis de lon­

gues années un pensionnat de garçons, un atelier de tissage pour filles

et un refuge pour femmes réprouvées. Selon la loi du pays, celle qui est

convaincue d’infidélité doit mourir, l’homme aussi d’ailleurs, mais lui a

trop de complices dans la place, il échappe à la justice, tandis que la

malheureuse est en général empoisonnée. Ses compagnes lui conseillent

222

de descendre dans la plaine où les Français la protégeront, ce qu’elle

fait. Mais aucune œuvre n’est prevue pour l’accueillir, si ce n’est la

maison de prostitution, unique refuge contre la mort. C’est la raison

pour laquelle le missionnaire Rolland a organise cet asile, et désormais,

les administrateurs, juges, caïds, etc... peuvent envoyer une réprouvée

au refuge protestant. Les femmes y sont gardées, éventuellement même

avec leur bébé, puis si possible mariées. Ce dernier problème est moins

difficile à résoudre qu’il ne semblerait; en effet, les prétendants doivent

en général acheter leur femme. Au refuge, ils l’ont gratuitement. La

crise aidant, l’œuvre voit arriver des postulants qui meme adoptent

l’enfant. La femme rentre ainsi dans l’ordre et le drame est terminé.

Quelle histoire! la maison close devient cité de refuge et la crise écono­

mique vole au secours de la prostituée.

Alger la blanche, posée comme un croissant au bord de la mer, avec

ses villas en gradins, ses grandes maisons, ses palais, n’a guère plus d’un

kilomètre de large, mais s’étend sur 7 à 8 kilomètres de long, de Hussen

Dey à Saint-Eugène.

L’Armée du Salut a une salle centrale aux abords des facultés et un

poste d’évangélisation au quartier populeux de Bab-el-Oued. Beaucoup

de monde aux réunions, notre mouvement marche bien, se développe,

nos camarades portent l’uniforme et vendent 800 journaux par semaine.

Ce sont mes amis Bordas qui dirigent l’œuvre ici.

Pendant que je préside la réunion à la salle centrale, le lieutenant

tient celle de Bab-el-Oued. Le public étant venu en nombre m’écouter,

le lieutenant n’a plus que quelques auditeurs: une demi-démente, un li­

béré de prison qui vient de purger cinq ans de réclusion et une mou-

kère voilée. Aussi le premier chant d’ensemble n’est-il qu’un solo de

l’officier, après la prière, la démente éclate de rire, le lieutenant lit une

page de l’Evangile qui émeut la moukère, elle se lève et crie: «Ti parles

bien, ji tout compris très bien, toi ti parles très bien.» A la fin de la ré­

union, le prisonnier pleure, lui a compris et pour lui, cela valait la

peine.

A ma conférence de lundi soir, comme partout, la salle est malheu­

reusement trop petite. Alors qu’à l’Opéra, une conférence organisée par

l’évêque ne groupe que 150 personnes, nous en refusons plus de 300

après en avoir casé près de mille. L’impression produite est grande, et le

lendemain, toute la ville en parle, les journaux font de longs comptes

rendus et nos camarades en sont très encouragés.

223

Vous vous souvenez de la ficelle qui nous attachait l’un à l'autre

à l’école militaire? me rappelle Bordas.

— Si je m’en souviens...

et nous évoquons nos souvenirs communs.

— Mais vous allez bien maintenant?

— Oui, certes, malheureusement j'ai été obligé d’écourter mon séjour

à la Guyane et de rentrer en 1934, alors que j’aurais dû rester plus

longtemps.

— Peut-être ne faut-il pas le regretter, car si vous étiez resté là-bas,

qui ferait le travail que vous faites maintenant? Vos tournées de confé­

rences nous aident énormément.

Je reste perplexe à cette réflexion. En effet, si j'étais resté à la

Guyane, la campagne pour la suppression du bagne n’aurait pas pu se

faire, ni la préparation du rapatriement en France, et maintenant en

Algérie.

Curieux que cette même réflexion m’ait été faite par Simonin.

Je me sens repris en moi-même d’avoir été mécontent, presque ré­

volté à cause de mon mauvais état de santé. Dieu sait toutes choses, ce

qu’il fait est toujours parfait, ce qu’il permet toujours nécessaire.

En moi chante le cantique du commissaire Clibborn:

«J’adore en tout ta volonté

Qu’elle caresse ou crucifie,

Elle est toujours fidélité,

De mon âme elle est la patrie.»

Je reprends la route par la corniche; pendant cent kilomètres, elle

longe la mer, traverse Tipazza près du Tombeau de la Chrétienne pour

arriver à Cherchell blottie au pied de sa haute montagne. Son petit port

de pêche, sa jolie place jonchée de sculptures romaines, ses portes forti­

fiées, son théâtre antique et sa ville arabe lui donnent un cachet spécial

et agréable. Elle s’élève en gradins par des jardins plantés d’orangers,

toute illuminée à cette époque de l’année de mimosas en fleurs, d’aman­

diers roses et blancs. L’harmonie des couleurs est un chef-d’œuvre de la

nature.

Mais le temps se couvre, le sirocco qui souffle dans le sud nous ap­

porte une tiède caresse du pays de la soif.

Le lendemain Blida, aux avenues bordées d’orangers, au bord d’une

plaine fertile parsemée de riches vignobles.

224

Puis Miliana. campée sur un palier à 1200 mètres d'altitude, jouit

d’une vue magnifique sur une immense vallée fermée par les hauts

sommets de l'Atlas. C'est une cite privilégiée. L'air y est délicieux, il

fait 16 degrés a l'ombre, le ciel est à peine voile, une très légère buée

tamise les rayons du soleil tout en estompant les lignes sévères des mon­

tagnes.

De là, par la plaine du Chélif je gagne Mostagancm. La mer blanche

d’écume bat furieusement la montagne rouge tourmentée de crevasses

énormes, tigrée de touffes de tamarins, de diss, de courts palmiers, de

genêts blancs.

Le soir, le théâtre est bondé. Comme à Miliana, les jeunes filles de

l'école supérieure avec leurs professeurs semblent très intéressées. De­

main c’est dimanche, jour de repos, oui, mais pas pour moi!

Le matin au temple, j'apporte une simple méditation sur l'Evangile.

A 16 h à Ouilis, une première conférence sur le bagne et le soir à

20 h 30, la seconde, comme suite à celle d'hier au théâtre: L’Armée du

Salut au bagne, puis le Christ au bagne. Je suis fatigué.

Pourtant à nouveau, je prends la route de l’intérieur et après avoir

longé la côte crânienne jusqu’à Mocta, je m'enfonce vers les plateaux

en suivant la route de Colomb-Béchar qui s’élève sur deux et trois

étages, avec capitale Mascara, ou Saïda, ou Tiaret; ces plateaux sont

aujourd’hui tout habillés de vert, contrairement aux solitudes déboisées

du Constantinois; ici de la vigne, des oliviers et même par endroits des

orangers grâce à l’altitude moins élevée et à la température plus clé­

mente.

Mascara, 30 000 habitants, ville de colons, m’accueille par le vent

et la pluie, mais cela ne dure pas et dès le matin, le ciel d’azur, le soleil

radieux reprennent leurs bonnes habitudes.

En partant pour Bel-Abbès, je passe à Tizi, curieux village créé par

des protestants originaires du Tarn, et particulièrement une famille, les

Roques qui, à elle seule, compte plus de trente membres. On les appelle,

et depuis très longtemps, l’Armée du Salut, non qu’ils en soient mem­

bres, autrement que de cœur et de principe, mais parce que, à l’origine,

les premiers colons recevaient l’«En Avant» et l’affichaient à leur fe­

nêtre, ainsi que le calendrier de l’Armée. Cette tradition se poursuit

depuis lors, ils portent encore le nom de l’Armée du Salut!

Lorsque les Roques arrivèrent, ils décidèrent de se réunir tous les

dimanches pour le culte, avec ou sans pasteur, et de ne jamais travailler

225

ni faire travailler ce jour-là. Maintenant encore, à Tizi, tous les di­

manches, l’un des Roques fait le culte en l’absence du pasteur, et ce

jour est scrupuleusement respecté. Cette heureuse coutume a gagné les

quelques familles catholiques venues s’installer ici. Le dimanche, on

se promène. C’est le seul village de toute l’Algérie où l’on observe ce

principe chrétien.

Quoique Sidi-Bel-Abbès soit inondée de soleil, l’air y est vif. A 600

mètres d’altitude, cette ville de 50 000 habitants est le centre de la

Légion étrangère. Beaucoup d’enfants dans les rues, les écoles, en

effet, sont fermées à cause de la mort de Georges V. Les cinémas ont

du coup improvisé une matinée et les gosses sont ravis de ce jour de

vacances; désormais, ils souhaiteront la mort des souverains, sans pour

autant être anarchistes!

Bel-Abbès est le réservoir de la Légion pour les troupes du Tonkin,

de la Syrie et du Maroc. Habillés de kaki, la capote relevée comme les

bifins, sanglés dans leur large ceinture bleue, chère au général Rollet,

qu’ils doivent porter par-dessus leur capote l’hiver, sur leur tunique

l’été, cette mode cessera quand le stock sera épuisé, coiffé du képi

rouge, le légionnaire a son allure à lui. Il contracte un engagement mi­

nimum de cinq ans, sous n’importe quel nom et n’importe quelle natio­

nalité sans avoir besoin de fournir de pièce d’identité. Au bout de

quinze ans, il aura droit à la retraite. La discipline est stricte, appliquée

par les sous-officiers selon la tête de leurs subordonnés, la couleur des

nuages, l’ardeur du soleil ou l’humeur de leur belle.

Maintenant, la route monte vers Tlemcen entourée de jardins, d’oli­

veraies, de forêts de pins, un vrai bocage. Comme les pans d’un ample

burnous vert, les blés s’étendent dans toutes les directions. De la ville

adossée au contrefort de l’Atlas, à 900 mètres d’altitude, la vue s’étend

sur la plaine, et très loin, on aperçoit la ligne bleue de la mer. Derrière

l’agglomération, sur l’autre bord de l’Atlas, c’est une mer d’alfa qui

ondule sous le vent.

Très arabe et très juive, Tlemcen a deux curiosités: le village arabe

de Sidi-bou-Medine, dominé par un merveilleux minaret de la plus

belle mosquée nord-africaine du XHème siècle. C’est un prodige de

dentelle de marbre, de mosaïque, d’onyx, aux cintres élégants, aux

gracieuses arabesques. Une énorme porte de bronze en interdit l’entrée

au profane, mais grâce au mufti, nous y pénétrons, non sans avoir passé

des babouches sur nos chaussures.

226

Au centre de la cour, un bassin pour les ablutions, plus loin des

nattes, des couvertures aux couleurs chatoyantes. Les vitraux de la

coupole colorent les rayons du soleil et en jouent comme au Palais des

Mirages. De chaque clé de voûte pend un lustre en cuivre ciselé; au

fond, une niche d’où le mufti guide les prières. Pas une statue, pas

d’autel, au mur des versets du Coran incorporés les uns aux autres,

dans un labyrinthe de fioritures. Il règne ici une atmosphère calme,

recueillie comme dans une cathédrale, les hommes y viennent chaque

jour pour prier un Dieu qu’ils n’ont pas matérialisé. Dieu leur est trop

grand pour être représenté. Cette simplicité n’est pas un dénuement;

rien de commun avec l’austérité des temples protestants. Il y a dans ces

mosquées quelque chose de joyeux autant que d’apaisant.

Ici comme partout, je peux m’entretenir avec les autorités religieuses

musulmanes de mon travail et du plan de rapatriement que je préconise

pour le jour où nous pourrons ramener des Arabes chez eux. Partout,

c’est le même accueil sérieux et bienveillant. Les ex-condamnés seront

reçus et je n’ai pas de souci à me faire pour eux.

Sur le versant ouest de Tlemcen un autre village, Mansoura, dont il

ne reste que les fortifications en ruines et une immense tour, le minaret

d’une mosquée détruite. Mansoura fut une ville marocaine construite

aux portes de Tlemcen pour absorber cette dernière, mais le contraire

s’est produit.

Avant de filer sur le Maroc, je m’achemine sur Oran en passant par

Temouchen et Trois-Marabouts; ces curieux villages ont été constitués

par un groupe de paysans venus du Queyras et des Hautes Alpes. Ils

ont fait souche et sont maintenant tous propriétaires de grands do­

maines. Ils ont apporté, avec leur foi, leur ardeur au travail, leur cou­

rage et la probité protestante.

Madame Bertalon, chez qui je loge, est la petite fille des héros des

livres de Benjamin Valloton. Elle parle avec amour des montagnes de

Dormillouse et du village de ses ancêtres, Fressinière. Depuis trois gé­

nérations, Trois-Marabouts est devenu leur patrie. Il domine la vallée

de colonisation, au flanc d’une colline d’où l’on peut apercevoir les

cimes neigeuses de la Sierra Nevada, au-delà de la mer. Ici encore,

c’est le pays des grands horizons.

Dans ces milieux, on parle toujours de la colonisation, du partage

des concessions, de lutte contre la brousse et le paludisme. Les fermes

isolées, construites en bastille, ont encore leurs créneaux et une unique

227

porte; ces bordjs protégeaient les colons contre ceux qui convoitaient

leurs biens, leur peau et leurs femmes. Chacun alors faisait le coup de

feu et n’échangeait l’arme qu’à l’aube pour la pioche et la charrue.

Pionniers de la conquête, ils sont morts sans gloire après avoir fait

naître, opulente et féconde, cette terre africaine avant eux en friche.

Oran est la ville européenne d’Afrique du Nord. Des Français, des

Espagnols, des Juifs, de rares Arabes la peuplent. On se promène dans

les rues montueuses sans croiser de burnous ou de fez. Ses 200 000

habitants sont des travailleurs à l’aise. Partie de son petit port, Oran

s’est successivement élevée de terrasse en terrasse jusque sur la falaise

où elle s’étend sans contrainte. Active et riche, elle n’est ni coquette

comme Bône, ou belle comme Alger, ni pittoresque comme Constan-

tine, ou arabe comme Tlemcen. Son port moderne s’agrandit sans

cesse, ajoutant bassins aux bassins, gagnant sur la mer un terre-plein

où s’élève aujourd’hui un gigantesque silo à grains.

Je suis l’hôte de sympathiques amis, les familles Kruger-Lhuillier,

que connaissent bien tous les serviteurs de Dieu qui passent à Oran.

La salle de l’hôtel de ville regorge de monde, bientôt les abords en

sont noirs et l’accès rendu impossible; la foule se tasse, les retardataires

s’en retournent à regret; des dizaines de personnes sont debout, d’autres

assises par terre, les plus lestes sur le rebord des fenêtres. Il fait une

chaleur étouffante. Au premier rang, le maire, l’abbé Lambert. Quel

homme! il fut nommé maire parce qu’il avait trouvé une source d’eau

potable près de la ville, alors que les habitants devaient auparavant

l’acheter chaque matin au porteur d’eau!

— Comment pouvez-vous savoir qu’à tel endroit existe une nappe

d’eau, lui demandais-je?

— J’aime tellement le vin que lorsque je marche sur une nappe

d’eau, j’entre en transe!

D’abbé, il n’a plus que la soutane et son évêque en grince des dents.

A Oudjda, le soleil se couche et sous l’éclatant clair de lune, la ville

frontière s’épanouit en maisons blanches entourées de palmiers et de

fleurs. Rues larges et propres bordées de jardins élégants; la gare et

son bel hôtel Terminus; le lycée de jeunes filles aux bâtiments séparés

par des bassins en mosaïques bleues d’où l’eau reflète le ciel et reliés

entre eux par d’originales pergolas couvertes de bougainvilliers; de

vieilles demeures chérifiennes et quelques palais modernes, tel le Con­

trôle civil où je rencontre les protestants.

228

A 22 h, je prends le train pour Fez, à 350 kilomètres. De la fenêtre

du compartiment, j'aperçois des plaines sablonneuses et désertiques

que la clarté blafarde transforme en décor de théâtre. Le train est con­

fortable, chauffé à 20°. La nuit est courte; les yeux bouffis de sommeil,

saisi par le froid, — 3°, sur le quai de Fez à 5 h 30 du matin, le pasteur

m’attend.

Cette grande cite chérifienne est, au nord du pays, ce que Marra­

kech est au sud, le vrai visage du Maroc. A Fez, il y a trois villes, l’une

française aux bâtiments modernes, banques, cinémas, magasins; l’ave­

nue de France avec sa double allée de palmiers entre lesquels coule un

ruisseau d’eau claire, luxe inouï en ce pays!

La ville juive, nettement séparée de la première, collée contre la ville

arabe dont elle vit par le commerce et l’usure. La Médina, longuement

étendue entre deux collines, farouchement entourée de ses murs en

terre battue, percés de mille trous, là, grouillent plus de cent mille indi­

gènes.

L’immense palais du sultan, les vastes mosquées aux porches de

dentelle, les minarets gracieux couronnés de nids de cigognes, la Mé-

dersa où la jeunesse studieuse apprend l’émancipation, les fontaines de

mosaïques sous les portiques desquelles les malades mendient en réci­

tant le Coran, les souks ombragés de treilles, tout cela, et les enfants

innombrables criant, s’ébattant comme de jeunes chiens, et les petits

ânes, et les chameaux, conduits par un homme dont la tête rasée ne

garde qu’une mèche pareille à une queue de rat... C’est un débordement

de vie, c’est la Médina. A l’entour, des jardins, des bois d’oliviers, des

palmiers; au loin, les montagnes du Rif; au sud, l’Atlas et, très loin, le

grand Atlas aux cimes neigeuses.

Comme j’aimerais flâner dans cette cité, il y fait une agréable cha­

leur en ce début de février, annonce du printemps. Fez, miniature du

passé arabe de l’Afrique du Nord.

Au Maroc, la France est venue faire régner la paix, me dit-on; elle

a en tout cas préservé la beauté originale des villes.

«Nous ne sommes pas entrés chez les Marocains, nous sommes restés

à leur porte, nous avons respecté leurs coutumes, nous leur avons per­

mis de vivre mieux», m’explique mon guide, le commandant de la

place.

J’assiste à une séance du conseil de guerre. On juge un légionnaire

accusé d’avoir tué son commandant. Drame tragique qui fera deux

229

victimes, le commandant vénézuélien, qui fit une belle carrière, et le

légionnaire, un russe, condamné à mort. «Il a tué pour voler», dit

l’accusation. «Sa main fut armée par l’étranger», dit la défense. Trois

jours de débats autour du cadavre, jeu de boule avec la tête de l’accusé.

Tout cela est confus. Où est la vérité? Quant à la Cour, elle n’est pas

libre, la pression des journaux, l’éloquence du défenseur, la personnalité

du procureur, l’atmosphère de la salle, la température et mille autres

choses influent sur l’esprit de la Cour. Où est la justice!

Enfin, Casablanca, terme de mon long périple; grand port, centre

commercial; c’est le Marseille marocain. Dernière conférence. Ouf! De

là, je peux, par un heureux concours de circonstances, rentrer en France

par avion. C’est mon baptême de l’air. Un tri-moteur, réformé de la

guerre, amorce une ligne régulière. Casa-Toulouse. Départ 4 h du ma­

tin. Nous sommes 5 passagers.

— Groupez-vous à l’avant, dit le pilote, cela facilite le décollage.

Première escale: Tanger.

Deuxième escale forcée: Algésiras où un pneu éclate à l’atterrissage.

Réparation, regonflage, lancement des hélices à la main, ratés du mo­

teur et envol en valse hésitation.

Troisième escale: Barcelone à la nuit tombante. Enfin, passage des

Pyrénées en suivant le tracé des cols. A 20 h, arrivée à Toulouse.

Le lendemain, j’arrive à Paris en même temps que le télégramme qui

annonce mon retour.

Des centaines de kilomètres parcourus, des milliers de personnes in­

téressées et 17 835 francs de collecte et surtout des contacts établis en

vue de l’avenir, tel est le bilan.

Mais quelle vie! cars et trains pris à l’aube généralement, tous les

soirs 90 minutes de conférence, suivie de discussion, conversations qui

se prolongent jusqu’à 23 et 24 h. Je fais ma correspondance par bribes,

en style télégraphique et mon courrier me court après... Si les voyages

forment la jeunesse, ma formation doit être quelque peu avancée!

230

Troisième et quatrième missions en Guyane

Si le commissaire Pcyron me fut un excellent guide, la marche en

avant de mon affaire n'est nullement freinée par le commissaire Isely

qui m’apporte une aide inappréciable par sa confiance intelligente. Il

me conseille judicieusement. Il m’aide pour la rédaction de mon second

livre sur le bagne. Le premier, Terre de Bagne, exposait le problème et

établissait le plan de ce que nous pourrions faire. Le second raconte ce

que nous faisons. La N.R.F. accepte d’en assurer la publication. Pierre

Hamp écrit la préface et présente l’ouvrage, «Le Salut des Parias».

Bien accueilli par le public, ce livre ne l’est pas par l’A.P. Les fonc­

tionnaires de la commission me reprochent certaines critiques qu’ils

jugent malveillantes à l’égard du système pénitentiaire! C’est un très

bon signe. Nous l’envoyons à de nombreux parlementaires. La presse,

par ses comptes rendus, accentue notre action. Les eaux du torrent se

gonflent, ce qui m’aide à supporter les humiliantes remarques de ces

messieurs de la rue Oudinot. La presse de l’Algérie, de Tunisie et du

Maroc signale ce nouveau-né, comme aussi celle de Belgique et de

Suisse romande.

Tout va bien, ce n’est pas le moment de ralentir la course. Je parle

de tout cela dans le bureau du commissaire quand un coup de télé­

phone coupe notre conversation:

— Allô! l’Armée du Salut?

— Oui.

— Il y a une bande de salutistes attablés à la terrasse d’un café, ils

boivent et fument et les femmes en uniforme sont fardées. C’est un

vrai scandale!

— Mais ce n’est pas possible, vous devez confondre, les salutistes

sont abstinents et ne fument pas.

— Non pas, ils sont en uniforme et les femmes coiffées du petit cha­

peau qui les caractérise.

— Où cela se passe-t-il?

Le correspondant indique un café à Neuilly et donne son identité.

Comme je suis le seul au Q.G. à avoir une auto, le secrétaire en chef

me demande de l’accompagner pour tirer au clair cette question. En

quelques minutes, nous sommes sur les lieux, et quand la B.14 s’arrête,

nous n’en croyons pas nos yeux... Mais ces salutistes ont une drôle d’al­

231

lure. Nous n’en connaissons aucun. Ils nous regardent aussi curieu­

sement que nous, quand une fort belle fille s’avance et nous tend la

main, c’est Michèle Morgan! Un éclat de rire salue la confusion. Tous

les artistes qui tournent en ce moment «Les Musiciens du Ciel» de Re­

né Lefèvre sont là. Le voici d’ailleurs, souriant et tout heureux d’avoir

notre visite et amusé quand nous lui apprenons la raison de notre pré­

sence.

Nous repartons tranquilliser l’honnête correspondant qui nous a aler­

tés. Je garde le souvenir du sympathique «capitaine» Michel Simon et

de Michèle Morgan, la gracieuse «lieutenante».

Je rends compte de ma tournée d’Afrique du Nord au commissaire.

Il ne sera pas trop difficile de reclasser les forçats nord-africains que

nous rapatrierons, j’en ai acquis la conviction dans les multiples entre­

vues que j’ai eues avec les notables musulmans ou chrétiens, les familles

indigènes qui ont l’un des leurs là-bas, et avec les autorités.

Un matin, en arrivant au bureau, je trouve une lettre de Saint-Lau­

rent, très alarmante. Le jeune capitaine, en voulant séparer deux libé­

rés qui se battaient à coups de couteau faillit être étripé et n’a eu la vie

sauve qu’en cassant le bras d’un des antagonistes qui s’était jeté sur lui.

Je sais la force du capitaine et me réjouis de ce qu’il ait échappé à

cet attentat, mais où les choses prennent une tournure stupéfiante, c’est

que, continue la lettre, une heure après, la police vient arrêter le capi­

taine, le conduit devant le procureur qui l’inculpe de coups et blessures

volontaires. Je dois relire ce passage pour en croire mes yeux. «Notre

moral est bien bas, conclut le directeur du foyer, et nous soutenons

notre camarade autant que nous le pouvons. Mais la situation est grave,

nos vies sont en danger. Heureusement, le Seigneur est là et notre con­

fiance est en Lui.»

Je bondis chez le commissaire. Nous étudions la lettre. Les deux

hommes qui se battaient étaient des Arabes, l’un d’eux connu pour sa

violence et deux fois condamné pour meurtre. L’affaire s’est passée

dans le dortoir à 22 heures. Le cuisinier était allé chercher l’officier et

c’est en voulant raisonner les adversaires et les faire sortir du dortoir

que le furibond s’est attaqué au capitaine.

Ce qui est grave, c’est l’attitude du directeur de l’A.P. à Saint-Lau­

rent qui fait convoquer le capitaine, et celle du procureur qui l’inculpe.

La rage me monte à la gorge quand je pense à tous les forçats qui sont

morts par la faute ou du fait de gens qui en ont ri, et c’est sur le plus

232

inoffensif de nos officiers que l’on tombe. C’est clair, c’est la vengeance

du bagne que nous attaquons sans relâche.

A midi, j’arrive à la maison, ma femme, voyant ma mine tourmentée,

s’inquiète:

— Qu’y a-t-il?

Je lui tends la lettre du major. Elle est consternée. Après un long si­

lence:

— Je crois que tu dois partir par le premier bateau...

L’après-midi, je vais au Ministère où l’on déclare ne rien pouvoir. Je

passe à la Compagnie générale transatlantique, un bateau part pour

Cayenne dans 6 jours. Je télégraphie à Saint-Laurent la date de mon

arrivée et revois le commissaire.

— Il est bon que vous retourniez à la Guyane, il y a maintenant plus

de deux ans que vous n’y êtes allé et, outre cette affaire, vous vous ren­

drez compte sur place de la situation et de l’évolution de nos œuvres,

notamment du développement économique de nos activités.

Il n’est en effet pas facile de collecter de l’argent pour soutenir le

travail en faveur des mauvais sujets. En dehors des recettes de mes

conférences, les ressources devraient être, en partie du moins, trouvées

surplace.

— Et votre famille? questionne le commissaire. Certes, c’est le point

douloureux, ces séparations continuelles font peser sur ma femme tout

le poids du foyer et de nos trois enfants. Mais elle aussi est officière, sa

vocation lui fait comprendre et pleinement partager ma tâche. Malgré

ce que représentent ces mois d’absence, elle me laisse partir.

Je débarque à Cayenne. Mes collègues voient dans ma venue si ra­

pide toute la part que nous prenons à leurs difficultés et l’intérêt que leur

porte notre Q.G. de Paris. Pour eux, quelle sécurité de n’être pas isolés.

A Montjoly, nos plantations de bananiers sont en progression et une

demi-douzaine de planteurs, encouragés par notre exemple, se lancent

dans cette culture qui a des chances d’être lucrative, ne serait-ce que

par la prime accordée par le gouvernement français à tout planteur qui

importe en France des bananes en provenance des colonies.

Avec l’accord du gouverneur, nous constituons un syndicat des plan­

teurs de bananes et son bureau me charge de représenter ses intérêts en

métropole, notamment auprès des compagnies de bateaux transpor­

teurs.

La plus grande partie de mon temps est naturellement prise par

233

16 A-DIEU-VATI

«l’affaire», comme nous disons. Après bien des démarches, j'ai une

dernière entrevue de quatre heures avec le chef de la colonie, et lui ap­

porte le poignard jeté par l’Arabe qui avait attaqué le capitaine. Les

enquêteurs avaient omi de garder cette pièce à conviction.

— Si notre collègue est inculpé, lui dis-je, ce serait une injustice tel­

lement monstrueuse, et si dangereux pour nos officiers, que nous se­

rions vraisemblablement obligés de les faire tous revenir en France et

d’en rendre responsable votre administration.

Le gouverneur est très ennuyé car la machine judiciaire est en route.

Je conclus:

— Ce n’est pas en France seulement que nous rendrions compte de

cette affaire, mais dans le monde, partout où travaille l’Armée du Sa­

lut.

Quinze jours plus tard, la Chambre des mises en accusation de

Cayenne, scandalisée par cette attaque contre nous, prononce un non-

lieu.

Soupir de soulagement. Pourtant, notre guerre n’est pas terminée,

bien au contraire.

Dans ce conflit, nous devons lutter davantage à genoux et dans la

prière qu’en action et en démarches.

A Saint-Laurent, notre foyer groupe de nombreux libérés âgés pour

lesquels toute une industrie de naturalisation d’insectes se développe.

A mon retour en France, je devrai chercher des débouchés pour écou­

ler cette curieuse marchandise faite d’insectes de tous genres, coléop­

tères, oiseaux, reptiles, etc... les entomologistes vont se réjouir.

Je règle encore quelques questions concernant le rapatriement de nos

libérés en mesure de quitter le pays et dont le nombre augmente régu­

lièrement. Il est plus que jamais nécessaire de ne pas relâcher notre vi­

gilance pour que les deux activités, celle d’ici et celle de France, se dé­

veloppent harmonieusement.

Après avoir payé mon tribut au paludisme, cc qui amuse mes collè­

gues qui subissent de telles attaques assez fréquemment, je pense à mon

retour, non sans une certaine inquiétude, car si nos activités guyanaises

sont encourageantes, les difficultés qu’éprouvent mes collègues aug­

mentent en nombre et en importance.

L’enthousiasme du début manifesté par les libérés a fait place à un

esprit revendicatif entretenu par quelques personnes malveillantes. Les

autorités, elles aussi, durcissent leur position à notre encontre. Nos suc­

234

cès en France provoquent des réactions en Guyane. Certaines vexations

dont sont victimes nos officiers sont des symptômes d’une hostilité

grandissante. Le monstre, blessé, devient méchant. Je conseille à mes

collègues d’être sur leur garde, et je prends congé d’eux. Je les recom­

mande à la grâce protectrice de Celui qui est notre forteresse. Chargé

de leurs messages et d’un volumineux courrier, je reprends le bateau.

A l’escale de Santander, sur le chemin du retour, je suis surpris de

n’avoir aucune lettre des miens. Trois jours après, à Saint-Nazaire, per­

sonne, pas de message. Que se passe-t-il? Voilà trois mois que je suis

loin et trois semaines que je n’ai pu recevoir le moindre mot.

A mon arrivée à Paris, le secrétaire du commissaire m’attend.

— Votre petite fille n’est pas bien, c’est pourquoi madame Péan n’a

pu venir à la gare. Et il me pousse dans un taxi.

Quand s’ouvre la porte de l’appartement, ce sont les cris joyeux des

enfants qui se jettent sur moi, sauf l’aînée qui, de son lit, appelle et tend

les bras, «Papa... Papa...» Ma femme plus qu’émue me conduit près du

lit:

— Regarde, papa, je ne peux plus marcher... et sa petite jambe pend

contre le lit.

Ma femme m’entraîne hors de la chambre.

— C’est la polyo, elle est paralysée... Depuis un mois. Je n’ai pas

voulu te télégraphier, tu n'aurais pas pu revenir et ton inquiétude t’au­

rait troublé alors que tu devais disposer de tous tes moyens auprès de

nos camarades dans les graves problèmes qu’il fallait résoudre.

Un étau me serre le cœur à me faire crier. Notre belle petite fille

que j’ai vue il y a trois mois gambader comme un cabri... Oh! mon

Dieu, pourquoi, pourquoi?

Ainsi, la maladie et son hideux visage s’installe à notre foyer. Il n’en

faut pas moins continuer. L’affection de nos amis redouble, notre foi

aussi et par la grâce de Dieu, l’épreuve permanente fait naître en nous

un permanent courage.

Apres tout, ne partageons-nous pas le sort de tous les hommes? Notre

privilège est que nous ne portons pas seuls nos fardeaux personnels

ou familiaux. Le joug de la vie sous lequel chacun tire son existence est

pour nous partagé avec un Autre qui marche à notre côté. A travers

nos larmes, la parole de Jésus vient à nous comme une eau fraîche:

«Prenez mon joug, il est doux...»

235

La suppression du bagne

Je suis tout juste de retour, qu’en réponse à ma demande d’audience au

garde des Sceaux, je suis convoqué place Vendôme. L’entrevue est très

cordiale. Le ministre M. Rucart me dit:

— Chaque fois que j’en ai l’occasion je ne manque jamais de parler

de l’Armée du Salut.

Je le remercie.

— Ne me remerciez pas, je n’oublie pas que c’est grâce à vous que

je connais la question du bagne de la Guyane.

Il m’informe ensuite de la constitution d’une commission formée de

juristes et de hauts fonctionnaires des Ministères de la Justice et des

Colonies et qui a charge d’étudier les modalités de la suppression du

bagne; il désire que j’en fasse partie. M. Rucart présidera lui-même la

première séance pour laquelle je serai convoqué.

Ensuite, j’entretiens le ministre de mon récent voyage en Guyane et

lui expose la nécessité de créer un organisme pour le retour en France

des libérés. Puis, il accepte avec empressement de présider la conférence

que le commissaire a l’intention d’organiser dans une salle publique

à la fin du mois d’octobre. Il souhaite être entouré de M. Paul Matter

qui sera alors dans ses fonctions de premier président de la Cour de

Cassation, de M. Andrieux, directeur des affaires pénitentiaires et judi­

ciaires au Ministère des Colonies, enfin de M. Bacquart, directeur des

affaires criminelles au Ministère de la Justice.

Il nous demande d’inviter aussi les hauts fonctionnaires du Ministère

des Colonies et toutes les autres personnalités qui nous ont aidés dans

l’organisation de notre œuvre en Guyane.

Les choses ne traînent pas et le 2 octobre a lieu la séance inaugurale

de la commission interministérielle pour la suppression du bagne.

Le 14 octobre, le sénateur Justin Godard écrit à tous ses collègues,

députés et sénateurs, ministres et personnalités:

«J’ai le plaisir de vous informer que l’Armée du Salut organise une

conférence sur la question du bagne de la Guyane française. M. le

garde des Sceaux nous fait l’honneur d’en assurer la présidence, entou­

ré de MM...», etc.

La conférence a un succès considérable. Les hautes personnalités qui

sont sur l’estrade ont unanimement opté pour la suppression du bagne.

236

La salle Gaveau est comble. Dans une loge voisine de celle du garde

des Sceaux se trouvent un de nos libérés et sa femme que j’ai invités;

dans l’anonymat, il est un des plus beaux cas de réinsertion dans la so­

ciété, aujourd’hui caissier dans une importante maison d’édition, il est

une démonstration que tous ni tout n’est pas perdu chez ceux qui re­

viennent. Il est vrai que sa réussite est une exception.

La bénédiction de Dieu est indubitablement sur notre entreprise. La

bataille tourne à notre avantage. Les séances de la commission pour la

suppression du bagne se poursuivent à une cadence satisfaisante d’envi­

ron une par semaine. Enfin, au début de 1938, elle remet ses conclu­

sions au garde des Sceaux. Le journal officiel publie le rapport au pré­

sident de la République française et le décret relatif au bagne:

«Monsieur le Président,

Depuis plusieurs années, et malgré les améliorations apportées aux

conditions d’existence des condamnés transportés, des critiques sévères

sont adressées au bagne de la Guyane. Celui-ci, en effet, ne paraît pas

exercer une intimidation efficace sur les criminels et ne leur offre véri­

tablement aucun moyen de réformation morale et de relèvement.

D’un autre point de vue, la présence dans la seule colonie continen­

tale française d’Amérique d’un établissement pénitentiaire de transpor­

tation exerce dans les Etats de l’Amérique latine et même de l’Amé­

rique du Nord, l’influence la plus fâcheuse pour le renom de la France.

Les condamnés évadés se répandent au Brésil, au Venezuela, en Colom­

bie, où ils forment des centres malsains et dangereux entourés d’une

suspicion qui rejaillit sur nos compatriotes. Une telle situation ne sau­

rait se prolonger sans porter atteinte au prestige de la France.

Au surplus, pour être moralisatrice la peine doit assujettir le con­

damné à un travail régulier. Or, l’expérience a montré que la main-

d’œuvre pénale ne peut constituer, sous le climat de la Guyane, une

force de travail pour la colonisation. Il semble donc vain d’attendre un

amendement des condamnés par leur labeur dans la colonie péniten­

tiaire.

Le bagne disparaîtra par extinction et la Guyane pourra ainsi s’adap­

ter progressivement à une nouvelle économie. Il ne saurait donc être

question de ramener en France les condamnés déjà transportés.

Telles sont, Monsieur le Président, les dispositions que nous avons

l’honneur de soumettre à votre haute approbation.»

Le Conseil des ministres entendu décrète:

237

Article 1°. La peine des travaux forcés est subie dans une maison

de force, avec obligation au travail et assujettissement à une épreuve

d’isolement cellulaire de jour et de nuit.

Article 3. Pour tous les condamnés en cours de peine, transportés ou

non au jour de la promulgation du présent décret, l’obligation de rési­

dence temporaire, prescrite par l’article 6 de la loi du 30 mai 1854, est

remplacée par l’interdiction de séjour pour un temps égal et l’obliga­

tion de résidence à vie, prévue par le même texte, est remplacée par

l’interdiction de séjour pour vingt années.

Article 4. Les transportés libérés, actuellement tenus à l’obligation de

résidence dans la colonie, seront soumis à l’interdiction de séjour pour

une durée égale à celle de l’obligation de résidence restant à couvrir et,

en cas d’obligation de résidence à vie, à l’interdiction de séjour pour

une durée de 20 annnées, à compter de l’expiration de leur peine.»1 etc.

Quelle victoire!

Quelques semaines plus tard, le commissaire Isely m’appelle dans

son bureau, nous parlons de cette bataille qui semble gagnée.

— J’ai eu un coup de téléphone du garde des Sceaux... — il me re­

garde malicieusement — Il m’a dit:

— Ne pensez-vous pas que l’enseigne Péan est mûr pour la Légion

d’honneur?

Cette information me stupéfie.

— Mais, commissaire, c’est à vous, le chef, que cela revient, et pas à

moi. C’est vous qui avez...

— Non. Moi, vous voyez, je n’en ai plus pour longtemps en France,

et nous, les Suisses, nous n’avons pas de décoration. Mais vous, vous

avez toute votre carrière devant vous, et cela vous aidera beaucoup.

Surtout dans la forme que prend actuellement votre travail.

Quelle générosité d’âme chez cet homme.

Quelques semaines plus tard, ma femme était chez notre boulanger...

— Oh! madame Péan, j’ai vu la photo de M. Péan dans le journal, il

est décoré de la Légion d’honneur!

C’est par cette brave commerçante que nous apprenons la nouvelle.

Au Q. G., un thé amical nous est offert. Lorsque le commissaire me

donne la parole, j’exprime ma reconnaissance, car si cette marque

d’honneur m’est donnée, c’est bien à cause de la magnifique solidarité

1 Journal officiel du 21 juin 1938.

238

dans le service qui nous unit les uns aux autres, du commissaire à ceux

de Guyane, en passant par nos officiers de postes et d’institutions de

France et d’Algérie, qui jamais ne ménagèrent leur temps et leur peine

pour aider des hommes perdus à revivre.

— Eux tous méritent cette distinction, dis-je.

Et le commissaire de conclure avec son humour habituel:

— Alors je propose que la médaille soit portée à tour de rôle par

tous les chefs de services, un jour par semaine, et le dimanche par le

major...!

Eclats de rire...

Lorsque le gouverneur général Olivier, dans une réunion au Palais

de la Femme, épingle la croix sur mon uniforme, je raconte comment,

il y a près de vingt ans, Dieu toucha mon cœur à Audincourt en voyant

les salutistes se porter au secours d’une famille dont le père était un

ivrogne et comment, peu après, je me donnai sans réserve pour servir

Jésus-Christ.

Mais je n’ai guère le temps de souffler, car si nous gagnons quelques

batailles, notre route est encore semée d’embûches et de pièges. Malgré

la loi supprimant le bagne, un convoi de 600 hommes s’apprête à quit­

ter Saint-Martin-de-Ré pour Saint-Laurent. Je vais voir le directeur de

l’A. P. et lui dis mon étonnement.

— La loi a supprimé la transportation, et c’est une victoire certes,

quant à la relégation, elle est maintenue pour des raisons matérielles,

il n’y a pas de place dans les prisons de France. Il faut nous donner le

temps de construire.

Je deviens méchant.

— On a enlevé les bagnards de la Nouvelle-Calédonie où le climat

est excellent parce qu’ils vivaient trop longtemps. A Cayenne, ils

meurent vite. C’est pratique et économique, n’est-ce pas?

— Il faut bien avouer que les législateurs ont vu dans la transpor­

tation une peine d’élimination, dit-il.

Je suis écœuré.

Le «La Martinière» partira donc comme prévu. La bête n’est que

blessée, elle mord encore. Moi qui espérais pouvoir enfin déposer l’épée

du combat...

Et le convoi charge son triste bétail humain; il appareille pour Alger

afin d’y compléter son chargement.

A Saint-Laurent-du-Maroni, le bagne triomphe, et «Paris-Midi» écrit:

239

«Attendrissement, photos souvenirs! Il y a quelques mois, MM. Marc

Rucart et Marius Moutet, respectivement ministres de la Justice et des

Colonies, décidaient, par décret-loi la suppression du bagne. Le «La

Martinière», qui illustra tant de récits, de mémoires, voire de films,

eut les honneurs de l’actualité: il démonta ses cages fameuses.

Les hauts fonctionnaires, les moralistes, les parlementaires guyanais,

les journalistes manifestèrent leur contentement.

Et puis... le temps passa et nous apprenons que le sinistre convoi de

bagnards va reprendre la route d’Amérique du Sud avec un charge­

ment de 850 relégués... Ceux qui se réjouirent se frottent les yeux; oui

ou non, la déportation a-t-elle été abolie? se demandent-ils.

Ainsi on vient de demander au «La Martinière» de remonter ses

cages. Et la Guyane, qui commençait à respirer plus librement, voit à

nouveau son avenir s’assombrir...»

Comme si cette déconvenue n’était pas suffisante, un volumineux

courrier nous arrive de Cayenne où des difficultés ont surgi entre l’ad­

ministration et nos officiers et entre les officiers de la ferme et ceux de

Cayenne.

Je suis en train d’étudier cette correspondance lorsque deux télé­

grammes alarmants demandent mon intervention immédiate. C’est

certainement grave. J’attends le retour du commissaire en tournée et

lui fais un rapport des faits.

— Je crois que je devrais partir, lui dis-je sans enthousiasme.

— Je le crois aussi, mais je n’osais pas vous le demander.

A midi, je rentre à la maison, las de tous ces tracas et de ces dé­

ceptions. Ma femme prend connaissance des documents. Suit un long

silence où ni l’un ni l’autre n’osons formuler ce que nous sentons être

notre devoir.

Nous sommes début janvier 1939. Il y a un bateau dans moins d’une

semaine. Préparatifs des uniformes, des papiers, visites officielles,

quelle fièvre...

J’embrasse nos deux aînés qui ne voient dans ce départ que les pré­

paratifs d’un joyeux voyage qu’ils voudraient bien faire aussi, la petite

qui fait de l’alpinisme pour atteindre ma joue, et le bébé amusé par le

branle-bas distrayant. Je les confie à leur mère, dont le regard clair et

calme me dit son courage et sa confiance.

A bord, je trouve une lettre encourageante de ma fidèle compagne,

j’en suis réconforté.

240

Malgrc une tempête d’une semaine, le voyage en mer me repose.

Arrivé à Cayenne, apres l’agitation et les conflits, les choses se calment

et tout rentre dans l’ordre. C’est le nom de Jésus, prononcé et rendu

réel par la prière, qui remet chacun à sa place et rend aux choses leur

vraie valeur. Il est, Lui, un merveilleux médiateur, notre encourage­

ment autant que la raison d’être de notre activité.

Il faut dire qu’aux tropiques, les difficultés prennent très vite une

acuité disproportionnée à la réalité. Après quelques années, les carac­

tères s’exacerbent, des tensions se créent. Comment tiendrions-nous

sans ce secours divin continuellement renouvelé! Chaque jour, nous

nous réunissons entre officiers pour prier et notre être entier, physique

aussi bien qu’affectif, s’en trouve restauré. La pensée de Jésus nous

garde dans la vérité, qu’elle soit à notre avantage ou qu’elle nous dé­

concerte. Par Lui, nous restons loin de l’erreur et du mensonge.

Je rentre en France et m’apprête à rendre compte de mon séjour

guyanais, quand le commissaire m’appelle à son bureau. Je lui donne

les salutations et des nouvelles de nos Guyanais, qu’il écoute attentive­

ment. Il se tait. Je le trouve triste. Qu’y a-t-il encore?

— Je vous ai fait venir, car je désire que vous appreniez avant que la

nouvelle soit officielle, que je me retire du service actif.

C’est une mauvaise nouvelle.

— Ce sera un choc pour l’Armée en France. Vous avez tant fait

depuis bientôt cinq ans, et pour moi, vous avez été un tel soutien...

— Je n’ai plus la force de continuer. Je ne dors pas. Le territoire est

lourd à mener. Je continuerai à aider de mon mieux et me livrerai à des

travaux littéraires dans les limites de mes forces. Je ne veux pas de

réunion d’adieu, j’aurais peur de m’attendrir.

Le 30 avril 1939, le commissaire et madame Isely quittent le terri­

toire et sont remplacés par le commissaire Barrett. En parlant de son

successeur qu’il connaît bien, il me dit avec un sourire malicieux:

— Le malheur, c’est qu’il croit connaître la langue française... mais

il est le seul à le croire.

Le fait est qu’il peut lire et comprendre en partie ce qui se dit. Quel

changement après un orateur comme Albin Peyron et un érudit comme

Gustave Isely.

Adieu, cher commissaire Isely, et merci.

A travers la station de radio, René Lefèvre, dont le film «Les Mu­

241

siciens du Ciel» vient de sortir, a invité à son «Bar des Vedettes» notre

chorale et dit au revoir au commissaire:

— Alors, vous nous quittez, chers commissaire et madame Isely.

Vous m’avez fait beaucoup de bien. Un jour que je vous le disais, vous

m’avez répondu: «Moi, je ne suis que le facteur, je n’ai fait que vous

apporter la bonne nouvelle, c’est son auteur qu’il faut remercier.»

Vous avez raison, mais on s’attache aussi au facteur qui vous l’apporte,

surtout quand il a cette gentillesse et ce tact qui vous caractérisent. Oui,

chers commissaires, nous vous regretterons et pour vous dire au revoir,

votre chorale va nous chanter un des cantiques que vous avez com­

posés et qui sera écouté par toute la France.

Emus, les membres de la chorale n’ont jamais si bien chanté:

En rêve, j’allais près du lac m’asseoir

Où la rive était isolée,

A l’heure où descend la fraîcheur du soir

Des montagnes de Galilée;

Et là, je voyais parfois l’Etranger

Familier de la solitude,

L’ami du pécheur et du péager,

Entouré de la multitude.

Alors, au matin, j’ai voulu savoir

Ce que dit de lui l’Ecriture:

C’est là qu’on l’entend, là qu’on peut le voir

Se donnant à nous sans mesure.

Il vit et il meurt en portant nos maux,

Il rachète une race vile,

Récits émouvants, merveilleux tableaux!

Quel Sauveur! et quel Evangile!

Je l’ai retrouvé, et toujours pareil

Dans le fond de ma conscience,

Sagesse, lumière, secours, conseil,

Il m’instruit dans sa connaissance.

Sa voix, son regard, son pouvoir, son cœur,

Tout en Lui me surprend, m’attire,

Qu’il juge, et je suis tout saisi de peur,

Qu’il pardonne, et j’ai son sourire.

242

Dès lors, il n’cst plus l’Etrangcr lointain

Entrevu clans ma solitude,

Un rêve, un espoir, l’idéal humain,

Mais la vie et la certitude.

Jésus, Fils de Dieu qui mourus en croix,

A tes pieds que ma foi s’écrie:

Quiconque t’a vu, se repent et croit,

A déjà l’éternelle vie!

Je le suis, je l’écoute et je l’aime,

Mais comment lui prouver mon amour?

Seulement par le don de moi-même,

M’engageant à le servir toujours.

René Lefèvre et tous ceux du «Bar» observent alors un silence qui

transforme ce studio en un lieu sacré.

Merci aussi, René Lefèvre, pour votre livre bien émouvant: «Les

Musiciens du Ciel».

Si le commissaire Peyron a triplé les effectifs de l’Armée du Salut et

augmenté son potentiel d’action par la création des grandes œuvres et

de nombreux postes, le commissaire Isely a non seulement consolidé

l’héritage laissé par son prédécesseur, mais l’a encore amplifié par la

création de maisons d’enfants à Paramé, la ferme de Morfondé pour les

garçons, l’hôtellerie de Rouen, etc... Il laisse aussi un merveilleux legs

aux salutistes francophones, ses écrits et notamment les cantiques qu’il

a composés. Plus de cent enrichissent notre recueil. Oui, merci com­

missaire.

Je me transforme en commis-voyageur pour écouler les bananes de

Montjoly aux Halles et les caisses d’insectes auprès des naturalistes et

entomologistes.

Enfin, nos libérés continuent à revenir à cadence régulière. Pour

eux, je fais encore un voyage en Afrique du Nord. Le prochain convoi

sera de 35 hommes, dont 20 Nord-Africains. Nous aurons atteint l’ef­

fectif de 800 rapatriés, sans trop d’échecs heureusement, quelques ar­

restations pour vagabondage ou infraction à l’interdiction de séjour,

surtout lorsque l’hiver approche... en prison, on est nourri et à l’abri

du froid.

La réunion de bienvenue du commissaire Bairett a lieu le 4 juin

243

1939, alors que l’horizon politique s’assombrit dangereusement. Il me

prend pour son secrétaire privé, ce qui ne me plaît ni ne me convient.

Pour me consoler, il me dit:

— Vous pouvez continuer à vous occuper des affaires de la Guyane.

Je suis à ses côtés depuis un mois, lorsque la guerre éclate.

244

La guerre

Des dizaines de nos officiers doivent, soit répondre à l’appel de la mo­

bilisation, soit rentrer dans leur pays, la Suisse et la Belgique où ils sont

mobilisés.

Les Anglais, 4 ou 5 au Q.G., restent car ils ne sont pas mobilisables.

Le commissaire me libère alors et me charge de créer des foyers du

soldat. L’est de la France m’est donné comme secteur, un Anglais est

chargé du nord. Période sans joie, pleine d’incertitude et d’inquiétude.

Après quelques mois, nous avons une soixantaine de foyers en trois

districts, avec un chef par groupe. Le major Evans, chargé de la rédac­

tion au Q.G., se voit affecté à Metz pour la Lorraine. Le major Tzaut

prend le nord de l’Alsace, le major Simonin le sud avec résidence à

Mulhouse, enfin le major Clément la région de Nancy.

Nous profitons des bateaux qui circulent encore pour donner à nos

officiers en Guyane des instructions au cas où nous serions coupés

d’eux, et assurer leur avenir immédiat. Pour l’instant, ils sont tous mobi­

lisés sur place et dans leurs fonctions salutistes actuelles.

On s’installe dans la «drôle de guerre». A Revigny, important centre

de triage, nous avons un très grand Foyer qui fonctionne jour et nuit.

C’est l’époque du vin chaud du soldat et du bromure qu’on y ajoute

pour calmer les énergies non utilisées. Chez les soldats, le moral n’y est

pas. L’hiver particulièrement rigoureux amène chacun à se préoccuper

de lutter contre les effets du gel plus que contre les Allemands qui

semblent rire sous cape de cette guerre qui n’en est pas une. Ils nous

l’imposent et nous démoralisent.

Mais quand la machine infernale se met en mouvement, alors c’est

la stupeur et la panique. Nos directeurs régionaux rassemblent leurs di­

rectrices de foyers et se replient sur Saint-Georges-les-Bains où le com­

missaire fait installer une antenne du Q.G. Il décide, malgré notre in­

sistance, de rester à Paris avec quelques officiers et expédie le secré­

taire en chef, le secrétaire des finances, les deux secrétaires sociaux et

quelques autres s’installer au château de Saint-Georges. Nous formons

un convoi de trois voitures et emportons les archives les plus précieuses.

Le voyage dure trois jours, toutes les routes sont encombrées, c’est

l’exode!

Ma femme et les enfants sont à l’île de Ré chez ma belle-mère. Peu

245

de temps auparavant, ma mère nous avait dit: «Là au moins, les Alle­

mands n’y mettront jamais les pieds!»

Aussitôt arrivé à Saint-Georges, je repars pour Paris, mais, bloqué à

Montargis par les troupes allemandes qui déferlent vers le sud, je re­

tourne à Saint-Georges.

C’est dans la consternation que nous écoutons à la radio l’annonce

de la capitulation. Alors, tout se disloque, se déchire, devient laid, tout

s’écroule, une odeur de mort envahit l’âme, toute contrainte est abolie.

Très vite, un étrange silence s’étend sur la vallée, elle semble figée

dans la stupeur. Plus aucun train n’anime la campagne de sa joyeuse

fumée blanche, aucune péniche ne ride les flots du Rhône. Il n'y a plus

de courrier. Tout est cassé.

Les derniers salutistes en déroute arrivent à pied ou à vélo, fourbus

de fatigue et de tristesse. Par recoupements, nous avons des nouvelles

rassurantes de tous les gens de mon service, et je suppose les miens à

l’abri.

En moi-même, je suis comme fou, j’en veux à tout le monde, il n’y

a plus d’autorité qui compte, plus de loi, plus d’ordres à observer. C’est

un déluge qui a tout balayé ce qui, dans le cœur, semblait solide...

Je m’éloigne du château pour réfléchir. Seul à l’écart, assis sur un

banc de pierre, dans cette nature en fête dont la splendeur accentue en­

core la détresse de l’âme... quelqu’un s’approche, je reconnais le pas

boitillant de ma secrétaire, une camarade de mon âge; elle s’assied à

côté de moi. Elle est de Nancy et s’inquiète des siens. De sa voix douce:

— C’est terrible, major, que va-t-on devenir?

Nous refaisons le compte de notre personnel des foyers, reconnais­

sants de ce qu’ils soient tous sains et saufs, et discutons de ce que nous

devons faire pour les uns et les autres.

Après une pause, elle reprend:

— Qu’allons-nous devenir?

— Je crains bien que les difficultés ne vont pas tarder. Les Alle­

mands qui ont la haine de l’Anglais savent nos attaches avec la Grande-

Bretagne et nous risquons d’en pâtir.

— Et le commissaire Barrett?

— Ce fut une folie que de l’avoir nommé en France à la veille de la

guerre et de l’y avoir maintenu. Cela ne vas pas faciliter notre vie. Et le

voilà qui s’est obstiné à rester à Paris malgré nos supplications de venir

à Saint-Georges et de laisser un Suisse à Paris.

246

— C’est par devoir, dit la major Thomassin avec gentillesse.

— Oui, mais le devoir en pareil cas doit aller dans le sens du bien de

ceux dont on a la charge. Ce qui est sûr, c’est que nous sommes coupes

du quartier général international et qu’aucune mesure ne semble être

prise pour maintenir la cohésion de l’A.S.

— Que va-t-il arriver aux Anglais?

— Oh! ils tiendront bon. Ils ne trouveront chez eux personne qui ac­

cepte de capituler. Les Anglais sont des gens de devoir. Ils ne céderont

pas. Il faut le souhaiter. Quant à nous, nous devrons attendre dans la

défaite et l’humiliation.

— Et attendre quoi? me répond-elle, et comme je n’ai rien à dire,

elle poursuit:

— Et vous, qu’allez-vous faire? J’étais venue voir si vous aviez besoin

de moi.

— Je ne sais pas. Sans doute ce que le secrétaire en chef me dira de

faire.

Elle rentre au château, je reste seul.

Il y a juste vingt ans que je suis officier. J’ai donné ces vingt années

à Dieu et aux hommes. Et si je n’en avais pas d’autres à vivre? Mon

existence se trouve à une jonction; je puis être fait prisonnier à 40 ans,

peut-être tué... Quant à l’Armée, elle risque aussi de recevoir bien des

coups, d’être disloquée. Alors?

Alors, pour ce temps passé de ma vie je n’aurais, dans ma tristesse,

qu’une immense reconnaissance.

La guerre, la stupidité des hommes, ou simplement les circonstances,

peuvent détruire et saccager ce qui a été patiemment édifié. Mais le

bien que nous avons fait, le petit bonheur que nous avons créé ici et là,

l’espérance que nous avons allumée, cela est à toujours acquis. Tout

peut se détériorer, être sâli, mais ce qui est sorti du cœur pour atteindre

un autre cœur subsiste.

Si ma vie salutiste doit prendre fin maintenant, pour ces vingt ans je

dirais: Seigneur, merci. Merci, Armée du Salut, j’aurais accompli ma

vie. L’enthousiasme, la joie du service auront été mon lot. J’ai partagé

les campagnes d’une Armée qui me plaît, malgré ses faiblesses et ses

contraintes. Quel que soit l’avenir, ce qui a été fait pour les autres ne

peut plus être défait.

Maintenant, il faut tourner la page, avant que d’autres ne l’arrachent.

Il faut se ressaisir.

247

C’est maintenant, dans cette épouvantable épreuve nationale et inter­

nationale, qu’il va falloir vivre un authentique christianisme, et peut-

être le vivre seul.

— Major, major... On m’appelle du château, c’est le secrétaire en

chef.

— Il faut partir tout de suite conduire nos camarades anglais à Bor­

deaux pour qu’ils puissent regagner l’Angleterre, il paraît que les Alle­

mands descendent le long des côtes...

Bardiaux et moi préparons nos deux voitures pour les six Anglais.

Nous allons coucher une première nuit aux Barandons (Haute Loire),

le lendemain à Périgueux où nous retrouvons les majors Waelly et tout

le poste de Strasbourg replié dans cette ville. De là, nos collègues ga­

gnent Bordeaux et Bayonne d’où ils embarquent in extremis, tandis que

je file en coup de vent à l’île de Ré embrasser ma famille.

La nuit même, La Pallice est furieusement bombardée, tous les ré­

servoirs de mazout flambent. A l’aube, je repasse la mer. L’auto que

j’avais laissée dans un garage de l’hôtel est écrasée sous les ruines de la

maison. Et c’est par petites étapes que je joins Mazamet où je sais trou­

ver Simonin. Il a encore l’auto du foyer. Il me ramène à Saint-Georges.

Il m’a fallu sept jours pour faire ce voyage. Les officiers se deman­

daient ce que j’étais devenu.

Le 20 août, ma secrétaire rentrée à Paris nous fait passer une lettre:

«Etes-vous au courant de l’emprisonnement du commissaire? Il est

à Fresnes, et ces dernières semaines, les visites étaient supprimées... Il

est aumônier de la prison et remplit une nouvelle fonction difficile à dé­

finir. Ils sont trois dans la cellule et couchent à tour de rôle dans le lit,

autrement sur une paillasse à même le sol. Il est courageux. J’ai per­

sonnellement l’impression qu’on ne le garde plus tant à cause de sa na­

tionalité qu’à cause de sa fonction dans l’Armée du Salut. Avez-vous

appris la mort de M. L. cet ami de l’Armée? Il a été tué sur la route

pendant un bombardement. Très souvent, la radio et la presse, si

aimables pour nous jusqu’ici, ont parlé très méchamment de l’A.S. di­

sant qu’elle se livre à l’espionnage...»

Le secrétaire en chef, sa femme et sa secrétaire sont retournés à Pa­

ris. Le colonel a l’intention de revenir à Saint-Georges dès la libération

du commissaire. Mais quand? On ne fera pas revenir les services du

Q.G. qui sont à Saint-Georges.

Quelques logements de banlieue sont réquisitionnés, mais pas encore

248

ceux des salutistes. On se ravitaille péniblement, les «queues» s’al­

longent. On manque totalement d’huile et de savon, ainsi que de sel.

Le quartier général a beaucoup de peine à tourner financièrement.

Les officiers ne touchent plus que 50 francs par semaine.

... Quant aux mobilisés, tous ont donné de leurs nouvelles, sauf le

lieutenant Elie Bordas qui était dans une position très périlleuse. Le ca­

pitaine Klopfcnstein, dans une unité de l’est, a pu passer en Suisse. Plu­

sieurs sont prisonniers, le lieutenant Belmann qui, avec un grand cou­

rage, a secouru les blessés sous la mitraille, les capitaines Ollitrault,

Bouchet, Gallo, en France; l’adjudant Abadie, Jean Bordas et Mollet

en Allemagne.

La major Irène Peyron s’occupe des postes de Paris; Dufays a perdu

son frère, tué en fuyant sur une route. Les adjudants Blanc, Cosandey,

Bardet ont pu rentrer en Suisse.

D’une façon générale, l’œuvre se réorganise. Je réussis à faire un

aller et retour Saint-Georges-Paris pour porter des instructions et en ra­

mener. Puis, les événements se précipitent: la France est coupée en

deux.

Le secrétaire en chef fixe le Q.G. à Valence; quatre officiers et moi

retournons à Paris combler les vides du Q.G. pour la partie occupée.

Ma famille est rentrée de l’île de Ré et nous nous retrouvons.

Nous entrons dans la longue nuit de l’occupation.

Je me rends au Q.G. pour y prendre des instructions. En montant la

rue de Rome, je me demande ce que je vais faire et ce que nous allons

devenir.

Je pense à l’autre guerre... et soudain, je me revois à Florac, en

1916, sur le pas de la porte de la Maison-du-Pont-du-Tarn, ma valise à

la main, partant pour l’école d’agriculture de Philippeville.

Ma mère me dit au revoir, un peu d’angoisse se lit dans son regard,

elle m’embrasse, et tandis que je quitte le foyer, elle lève sa main et me

lance: «Que Dieu te mène!»

Cet adieu maternel était une prophétie autant qu’une prière. Et de­

puis lors, j’ai été mené à travers le monde. Qui, ou quoi m’autoriserait

à douter qu’il en soit autrement désormais? Quelles que soient les cir­

constances, et quoi qu’il arrive

Dieu te mène.

249

TABLE DES MATIÈRES

[Prologue 1](#bookmark7)

Première partie — La «goelette» familiale

Origine et enfance 7

Hamimim 11

Bugeaud 19

Bône 28

En Suisse 31

De Florac à Philippeville 34

Malérargue 38

Strasbourg 44

Conversion 47

Deuxième partie — Changement de cap

Nouveau converti 57

Les écoles militaires 59

Salle des Boulevards à Paris 71

Au 89ème régiment d’infanterie 77

Capitaine à Marseille 87

Capitaine à la Bastille 97

Enseigne à l’école militaire 109

Préparation de voyage et fiançailles 130

Troisième partie — Périple hasardeux

Première mission en terre de bagne 139

Retour du bagne 147

De Tébessa à El Oued 153

Epreuves et mariage 164

Chef de poste à Alès 169

Chef de poste à Nice 172

Secrétariat de la Guyane à Paris 180

Quatrième partie —... Et maintenant, A-Dieu-Vat!

Expédition en terre de bagne 187

Au Q. G. Paris, départ du commissaire A. Peyron . . . 194

250

Au Q. G. Paris, le commissaire G. Iscly 201

Conférences et «Bouton d’Or» 206

En Afrique du Nord 215

Troisième et quatrième missions en Guyane .... 231

La suppression du bagne 236

La guerre 245

[Table des matières 250](#bookmark26)

251

Achevé d’imprimer en octobre 1973

pour le compte des Editions Delachaux & Niestlé, à Neuchâtel,

sur les presses de l’imprimerie Merkur S.A. à Langenthal.

A-DIEU-VAT!

A-Dieu-vat: terme de marine qui signifie «A la grâce de

Dieu! Advienne que pourra!”

«Si vous voulez aller vous promener dans la

ville, voici deux dollars antillais pour prendre un

café ou un thé ou manger une glace. Surtout ne

vous perdez pas. Quand vous voudrez rentrer,

demandez votre chemin avec seulement ces

mots: l’Armée du Salut, s’il vous plaît».

(«PAPILLON», d’Henri Charrière, chez Robert

Laffont.)

Roman autobiographique où l’auteur, dans

un style à la fois naïf et vivant, nous

raconte l’aventure de sa vie. Une enfance

heureuse et vagabonde; la guerre de

14-18 qui fait naufrager la famille. C'est à

cette époque que le futur Major Péan

rencontre l’Armée du Salut avec laquelle

il luttera de toutes ses forces pour endi­

guer la misère des hommes.de ces

hommes enfermés au bagne de Cayenne.

